JOURNAL DE MÉDECINE,

CHIRURGIE,

PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. *De Nat. Deor.*

AVRIL 1788.

TOME LXXV.

A PARIS,

Chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins, N° 32.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655390

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 4.

Topographie de la ville & de l'hôpital de Duretal ; par M. DE L'HUMEAU, chirurgien de cet hôpital.

DURETAL eſt une petite ville de France, en Anjou, avec titre de Comté-Pairie. Elle eſt ſituée ſur la rivière du Loir, à ſept lieues nord-eſt d'Angers, au 17e degré 23 min. de longitude, & au

47e degré 40 min. de latitude. La route de Paris à Nantes traverſe Duretal dans toute ſa longueur.

Il y a à Duretal un grand & magnifique château qui a été commencé par *Foulques Nera*, comte d'Anjou, où l'on remarque particulièrement une vaſte terraſſe, & des jardins diſpoſés de manière qu'ils forment trois amphithéâtres d'une rare beauté. La principale & la plus belle façade de ce château eſt au ſud, & vis-à-vis d'elle ſe trouve un pont magnifique ſur le Loir, qui a été achevé en 1753. A un quart de lieue au ſud de la ville, on trouve une forêt conſidérable, nommée *la forêt de Chambierre;* elle étoit autrefois en ſi grande réputation pour la quantité de bêtes fauves qu'elle contenoit, que pluſieurs de nos rois ſont venus y prendre le plaiſir de la chaſſe. Une particularité remarquable au comté de Duretal, c'eſt qu'il n'a jamais été vendu. On diſtingue parmi ſes anciens ſeigneurs les barons de *Matheflon*, qui vivoient vers les dix & onzième ſiècles, & qui tiroient leur nom de la baronnie de *Matheflon*, actuellement Annexe de Duretal. Depuis 1659, ce comté eſt dans la maiſon de la Rochefoucault, & il appartient aujourd'hui à madame la ducheſſe d'Eſtiſſac.

La ville de Duretal eſt placée dans un demi-baſſin au bas d'un coteau, qui commence à l'eſt-ſud, & finit à plus d'une lieue de Duretal à l'oueſt. Une partie de ce coteau eſt inculte, & remplie de pierres gypſeuſes; l'autre eſt plantée en vigne, & fournit de très-bon vin.

L'enceinte de la ville eſt petite, & ne renferme que trois cents maiſons, qui ſont anciennes & mal bâties. Les rues y ſont étroites & humides.

La rivière du Loir coule au midi de la ville, & la ſépare du faubourg Saint-Léonard, qui eſt entouré de prairies ſouvent inondées, & de foſſés qui ſont en tout temps remplis d'une vaſe abondante & infecte.

On trouve aux environs de Duretal un grand nombre de fontaines minérales qui donnent, pour la plupart, des eaux martiales dont on pourroit uſer avec quelque avantage dans pluſieurs maladies. L'eau des puits y eſt dure & ſéléniteuſe; mais il y a dans le ſein de la ville pluſieurs ſources dont l'eau eſt très-légère & fort agréable à boire. Le pays eſt abondant en blé & en vin; le fourrage y eſt à fort bon marché, le bois commun, & on n'y manque pas de gibier.

On compte à Duretal environ quinze

cents habitans, qui, pour la plupart, vivent dans l'aisance.

Les maladies épidémiques y sont rares & peu meurtrières. L'air que l'on respire dans la ville est assez salubre ; mais il n'en est pas de même de celui des environs.

Dans le faubourg Saint-Léonard, qui est fréquemment inondé, & où il y a toujours une grande quantité de matières végétales & animales en putréfaction, soit dans les fossés, soit dans les ateliers des tanneurs, il règne habituellement des fièvres intermittentes, qui quelquefois sont très-rebelles. On y observe aussi de temps en temps des flux de ventre & des angines de mauvais caractère.

Au nord-ouest de la ville, le pays est bas, argileux & marécageux. Ce canton, qui est appelé le *Canton des tuileries*, à cause d'une manufacture de tuiles qu'on y a établie, est encore plus insalubre que le faubourg Saint-Léonard. Les maladies que l'on y observe sont des fièvres intermittentes de toute espèce, des œdêmes, des ulcères rebelles aux jambes, & des cachexies produites par le relâchement de la fibre & la dissolution des humeurs. Presque tous les ouvriers qui travaillent à cette manufacture sont pauvres & mal nourris. Le régime restaurant & cordial,

les toniques, & ſur-tout le quinquina, ſont les moyens que l'on peut employer avec le plus d'avantage dans leurs maladies.

Il y a une autre fabrique au ſud-eſt de la ville, c'eſt celle des pierres de conſtruction. Le canton où elles ſe trouvent eſt ſec & plat ; les habitans y ſont preſque tous à l'aiſe, & jouiſſent d'une bonne conſtitution. Les maladies auxquelles les ouvriers employés à cette fabrique ſont expoſés, ſont les maladies inflammatoires dont ils ſont frappés, principalement pendant l'hiver, parce qu'en ſortant des ſouterrains où ils travaillent à une douce chaleur, ils ſont ſubitement ſaiſis du froid : ce qui produit des péripneumonies ſanguines, des pleuréſies, & des rhumatiſmes plus ou moins aigus. Les ſaignées, les délayans, les bains, ſont les moyens qui réuſſiſſent le mieux dans le traitement de ces maladies.

HÔPITAL DE DURETAL.

L'hôpital de Duretal, que l'on nomme *hôpital*, ou *hoſpice de Saint-Joſeph*, a été fondé en 1672, par le teſtament de *René Hus*, lieutenant du comté de Duretal, qui donna ſa maiſon pour remplir cette

œuvre pieuſe. Les ſeigneurs & dames de Duretal, ainſi que pluſieurs particuliers, ont contribué à aſſurer l'exiſtence de cet hôpital, & à augmenter ſa dotation.

Il eſt gouverné par trois dames de la congrégation de la Croix, qui ont ſous leurs ordres deux ſervantes, & un garçon pour le ſervice des pauvres.

Les bâtimens ſont anciens ; celui qui eſt occupé par les dames de la Croix, & par tout ce qui tient au ſervice, eſt le plus mal commode. Il eſt à l'oueſt, & forme un angle avec les ſalles des malades qui ſont au nord.

Ces deux ſalles qui ſont contiguës, ſont grandes, bien élevées, & éclairées par ſix grandes fenêtres, une à l'oueſt, trois au nord, & deux au midi. Il y a cinq lits dans la ſalle des hommes, & quatre dans celle des femmes. La poſition de la ſalle des femmes les oblige de traverſer celle des hommes pour ſe rendre à la chapelle, ou aux latrines.

Les malades ſont très-bien, tant du côté des ſoins, que de celui de la nourriture & de la propreté.

C'eſt particulièrement par les malades du faubourg Saint-Léonard & du canton de la Tuilerie, que les lits ſont occupés ; & ordinairement on peut compter que

ſur les neuf malades qui occupent les lits, il y en a ſept de la Tuilerie ou de la chapelle d'Alignay, qui eſt limitrophe, & dans la même expoſition.

Les maladies les plus communes à l'hôpital de Duretal, ſont des ulcères malins aux jambes, le ſcorbut, & ſur-tout l'hydropiſie. J'y ai vu juſqu'à ſept hydropiques à la fois.

Malgré les ſoins aſſidus & la variété de traitement auquel on a recours pour combattre cette dernière maladie, il eſt fort rare de voir un hydropique ſortir de l'hôpital ; ce que nous attribuons à l'état de diſſolution & de relâchement exceſſif dans lequel ſont ces malades lorſqu'ils y arrivent.

Nous ſommes beaucoup plus heureux dans le traitement des ſcorbutiques. Les dépuratifs, les toniques & la diète végétale, ſont des moyens que nous employons preſque toujours avec ſuccès. On n'a pas cru devoir ſéparer les ſcorbutiques des autres malades, parce que l'on ne regarde pas leur maladie comme contagieuſe.

RÉFLEXIONS.

Les topographies des grandes villes & de leurs hôpitaux, inſpirent naturelle-

ment de l'intérêt ; ce ſont des tableaux étendus, dans leſquels la multiplicité & la variété des détails réveillent la curioſité, ou préſentent un mouvement qui attache. La deſcription d'une petite ville & d'un hoſpice de quelques lits, eſt par elle-même une choſe fort peu remarquable ; mais dans le plan que nous ſuivons, rien n'eſt indifférent ; & l'objet qui paroît peu digne d'attention lorſqu'il eſt iſolé, ne ſera pas ſans valeur quand il ſera rangé & mis à la place qu'il doit occuper.

Outre cette utilité finale, la topographie des plus petits endroits peut avoir quelques avantages, ſoit par les réſultats qu'elle préſente, ſoit par la comparaiſon que l'on peut en faire avec celle des lieux plus étendus.

Dans les grandes villes, où les approviſionnemens de toute eſpèce ſont en ſuffiſante quantité & d'une bonne nature, & où la police veille ſans ceſſe à écarter tous les objets propres à altérer la pureté de l'air, il n'y en a pas moins un grand nombre de cauſes d'inſalubrité : on les trouve dans la grande population & dans le mouvement exceſſif qui en réſulte. Elles ſont évidentes dans certaines manufactures, & dans ces métiers qui ſont nuiſibles, ou tout-à-fait contraires à la

ſanté; enfin, qui ne connoît pas les effets de la répartition trop inégale de la fortune, qui expoſe les riches aux dangers de l'abondance & de la ſatiété, & qui jette les autres dans la langueur & dans le découragement attachés à la pauvreté.

Dans les petites villes ſituées dans des lieux bas & marécageux, l'air eſt altéré par des vapeurs délétères; dans celles qui ſont placées ſur les montagnes, il eſt trop peu combiné & trop vierge pour nos organes, qui ſemblent ſe trouver mieux d'une atmoſphère dans laquelle l'air vital eſt dans une proportion moins conſidérable. Les alimens des pauvres ſont d'une très-mauvaiſe nature, & l'eau qu'ils boivent eſt le plus ſouvent crue, bourbeuſe, & propre à faire naître elle ſeule des maladies; leurs habitations ſont baſſes, peu éclairées, & preſque toujours humides, & le défaut de propreté en augmente encore l'inſalubrité. Mais l'iſolement des maiſons, un exercice conſtant & régulier, une conſtitution plus robuſte, & l'abſence des paſſions qui ruinent les forces, ſont heureuſement pour la ſanté des pauvres des petites villes, des préſervatifs qui corrigent & diminuent l'influence des cauſes que nous venons d'expoſer.

Dans les grandes villes, les tempéramens ſont plus foibles, les nerfs plus mobiles, les humeurs ſont plus âcres; dans les petites villes & dans les campagnes, les fibres ſont plus roides & plus irritables, la circulation plus lente & les organes plus diſpoſés aux engorgemens: auſſi les habitans des grandes cités ſont expoſés aux maladies qui dépendent de la dépravation des humeurs & de la mobilité des nerfs, & les habitans des petites villes ſont ſujets aux maladies inflammatoires & aux maladies organiques. Dans les grandes villes, les maladies tiennent plus au genre de vie & de nourriture, qu'à l'influence des ſaiſons; dans les petites villes, preſque toutes les maladies ont un caractère épidémique, & chaque année l'équinoxe (ou le ſolſtice) fait reparoître des maladies analogues.

On peut trouver de même des réſultats utiles, en comparant enſemble les grands & les petits hôpitaux.

Les premiers, quoique infiniment ſupérieurs aux autres par la grandeur du local, par les diſtributions, par la quantité de linge, par le ſecours mutuel que peuvent ſe prêter pluſieurs perſonnes éclairées & charitables, & par l'économie qui réſulte de la réunion d'un

grand nombre de malades dans le même lieu, le cèdent cependant en plusieurs points aux petits hôpitaux. En effet, on ne reçoit dans ces derniers qu'une quantité de malades proportionnée à leur étendue, tandis que dans les premiers on est forcé quelquefois d'y en admettre plus qu'il n'en faut pour ne pas diminuer la salubrité du local. Ici, malgré tous les soins, on a à redouter les effets de la contagion; là, on peut être sûr qu'une maladie ne prendra point un autre caractère que celui qui lui est propre. Dans un petit hospice, on apperçoit d'un coup-d'œil l'état des salles & des différens offices, & l'on arrête le désordre ou l'indiscipline dès sa naissance; dans un grand hôpital, il est bien plus difficile d'y établir & d'y maintenir une bonne police, & de surveiller avec l'exactitude & la vigilance convenables l'exécution des remèdes & la distribution des alimens.

Dans les grands hôpitaux, il s'y glisse toujours, quelque attention qu'on y mette, des hommes vagabonds & paresseux, qui n'ont aucune maladie; dans les petits hôpitaux, cette supercherie ne peut avoir lieu, soit parce que les malades sont tous connus, soit parce qu'au lieu d'occuper inutilement un lit, ils ne

ſe rendent preſque tous à l'hôpital que beaucoup plus tard qu'il ne conviendroit.

La mortalité des hôpitaux des grandes villes eſt, en proportion, infiniment plus forte que celle des hôpitaux des petites villes, 1°. parce que les travaux exceſſifs, la débauche & la misère y entretiennent perpétuellement des maladies graves & dangereuſes; 2°. parce que dans les grandes villes, l'homme vieux & dénué de ſecours, vient expirer dans les hôpitaux, tandis que dans les petites villes, les pauvres attaqués de maladies incurables, ou tombés dans la décrépitude, meurent preſque tous dans leurs foyers, ou viennent chercher un dernier aſyle dans les hôpitaux des grandes villes.

Il eſt aiſé de voir, d'après cet aperçu, que dans les grands hôpitaux la loi doit être rigoureuſe & la diſcipline ſévère, pour y prévenir des abus qu'il ſeroit impoſſible ſouvent d'arrêter dans leur origine, & qui produiroient les plus grands déſordres. Dans les petits hôpitaux, où la ſurveillance peut facilement s'étendre à tout & arrêter le mal dans ſa ſource, l'autorité peut ſe cacher ſous le voile de la confiance & de l'intérêt, ſe préſenter ſous différentes formes; mais dans tous, c'eſt

la raiſon qui doit commander, & l'économie qui doit régir.

Pluſieurs hôpitaux de la dernière claſſe font voir ainſi que celui de Duretal, juſqu'à quel point le zèle, la vigilance & la propreté, peuvent corriger les vices du local, ſuppléer au défaut des domeſtiques, & augmenter par une juſte répartition le patrimoine du pauvre.

La mémoire du lieutenant *Jean Hus*, ſimple bourgeois de Duretal, doit être plus précieuſe aux habitans de cette ville, que celle de cette longue ſuite de ſeigneurs qui ont conſacré leur ſuperflu à édifier un ſuperbe château, & à planter de magnifiques jardins. Il ſeroit fort à deſirer que l'exemple de ce génereux citoyen attirât à cette maiſon de nouveaux dons par le moyen deſquels elle pût avoir augmentation, les diviſions & les diſtributions dont elle a beſoin.

L'hydropiſie eſt une maladie que l'on ne guérit pas ſouvent dans les hôpitaux, parce que les malades qui en ſont affligés, y arrivent trop tard, & que, juſqu'à ce moment-ci, les malades y ont été fort ſouvent dépourvus des ſecours dont ils avoient beſoin. Nous ne nous occuperons pas ici de cet objet; mais nous croyons devoir dire un mot de la contagion du

ſcorbut dont parle M. *de l'Humeau*, à la fin de ſa topographie, parce que c'eſt une queſtion ſur laquelle les avis ont été fort partagés.

Un des premiers auteurs qui ait écrit ſur le ſcorbut (*Echius*), a penſé que cette maladie étoit contagieuſe, parce qu'il obſervoit que des monaſtères entiers en avoient été affectés après des fièvres qui y avoient régné. *Wierus* combat ce ſentiment, en diſant que cette maladie avoit été propagée dans ces monaſtères par l'identité de nourriture & de régime, & remarque fort bien d'ailleurs qu'il eſt eſſentiel de ne point confondre le ſcorbut avec les fièvres. Les auteurs qui ont écrit quelque temps après, ont publié que le prétendu virus contagieux s'étoit répandu de tout côté; & parmi eux, on diſtingue *Eugalenus*, dont le traité ſur le ſcorbut eſt devenu ſi fameux.

Willis adopta l'opinion d'*Eugalenus*; & *Horſtius*, médecin hollandois, pouſſa la crédulité juſqu'à imaginer que cette maladie n'étoit fréquente dans ſon pays & en Allemagne, que par l'habitude où l'on eſt de s'embraſſer en ſe ſaluant, & de boire dans le même vaſe. *Sennert* aſſure que cette maladie ſe communique par les embraſſemens vénériens : autre

erreur non moins illuſoire que la première. *Fréderic Hoffman* & *Boerhaave*, ayant dans leurs écrits adopté le ſentiment de la contagion du ſcorbut, cette opinion a dû avoir des ſectateurs parmi le plus grand nombre des médecins, qui ne préſumoient pas que des légiſlateurs en médecine puſſent ſe tromper ſur un article de cette importance : d'un autre côté, l'horreur que cette maladie inſpire quand elle eſt à un certain degré, & la facilité que le peuple a de confondre les maladies épidémiques ou endémiques, avec les maladies contagieuſes, n'ont pas peu contribué à l'accréditer.

Mais il eſt facile de faire voir que c'eſt à tort que l'on regarde le ſcorbut comme une maladie contagieuſe.

1°. Preſque tous les auteurs que nous venons de citer ont copié *Eugalenus*, qui, comme l'a démontré *Lind*, a eu des idées fauſſes ſur cette maladie, ſoit en la confondant avec d'autres affections morbifiques bien différentes, ſoit en lui donnant des attributs qui ne lui appartiennent pas.

2°. Le réſultat d'un très-grand nombre d'obſervations exactes & préciſes qui ont été faites dans ce ſiècle ſur cette maladie, eſt que ſa naiſſance & ſa propa-

gation dépendent seulement de plusieurs causes prises dans le régime qui, en même temps, influent sur tous les individus qui y sont également soumis. Dans les vaisseaux comme dans les camps, les soldats en sont gravement attaqués, tandis que les officiers, qui sont mieux nourris, mieux vêtus & moins fatigués, n'en sont presque jamais affectés : aussi des nourritures fraiches, du vin, un beau temps, dissipent cette maladie, sans qu'on soit obligé de prendre les mêmes précautions que pour les maladies contagieuses.

3°. Il n'y a aucun fait constaté qui prouve que l'on ait gagné le scorbut par contagion. On voit bien, dit *Lind*, que cette maladie a régné plusieurs fois épidémiquement; mais dans les temps où elle a été le plus meurtrière, ceux qui ont pris les mesures convenables pour éviter l'influence des causes de régime dont nous venons de parler, n'en ont pas été atteints. Ainsi, dans cette épidémie scorbutique si fatale à l'armée de Hongrie, qu'elle enlevoit des milliers de soldats, *Kramer* a remarqué qu'aucun officier, pas même le plus subalterne, n'en a été attaqué. *Van-Swieten* a observé dans les lieux où le scorbut étoit endémique, que ceux qui habitoient le rez-de-chaussée en étoient très-

affectés, tandis que ceux qui étoient logés au premier, mieux nourris d'ailleurs, mais vivant habituellement avec les scorbutiques, n'en étoient jamais affectés. *Poupart*, chirurgien de l'hôtel-dieu, rapporte qu'en 1699, il régna à l'hôtel-dieu une épidémie scorbutique si terrible, qu'il la compare à la peste d'Athènes ; mais on ne voit pas même, par son récit, qu'elle se soit communiquée par contagion. Enfin, suivant *Lind*, dans les vaisseaux où l'on a le plus grand soin de placer dans un lieu particulier les malades attaqués de maladies putrides, on ne prend pas les mêmes précautions pour les scorbutiques, & l'on voit des malades de cette espèce, très-gravement affectés, boire avec les autres sans qu'il en résulte aucun dommage.

C'est d'après ces faits, & d'après ce que l'expérience a appris sur ce sujet aux médecins les plus employés de la capitale, que la Faculté de médecine, consultée il y a quelques années sur ce sujet par le Gouvernement, a répondu que le scorbut n'étoit point contagieux, & qu'il n'étoit pas nécessaire dans les hôpitaux de séparer les scorbutiques des autres malades, en les plaçant dans des salles particulières.

OBSERVATION sur une affection ſcorbutique, remarquable par la manière dont la poitrine a été affectée; par le même.

La nommée *Chante-Oiſeau*, demeurant à la chapelle d'Alignay, âgée de 25 à 26 ans, d'un tempérament mélancolique, arriva à l'hôpital de Duretal le 14 mai 1787; elle avoit le ventre gros, mais mollet, à l'exception de l'hypocondre gauche, que je trouvai dur & tendu, au point de former une tumeur conſidérable, qui me parut être produite par la rate. Cette tumeur exiſtoit depuis un an, & étoit abſolument indolente, & les règles étoient ſupprimées depuis quinze à ſeize mois. L'abſence des douleurs avoit raſſuré cette fille ſur ſon état, au point qu'elle ne ſongeoit pas à ſe faire traiter pour cette maladie; & que lorſqu'elle vint à l'hôpital, c'étoit pour ſe faire guérir d'un ulcère ſanieux qu'elle portoit à la malléole interne de la jambe gauche depuis plus de huit mois.

En l'examinant avec attention, je lui trouvai de plus une oppreſſion remarquable; j'obſervai que les jambes

étoient œdématiées, douloureuſes, que les chairs de l'ulcère étoient livides, & que les bords formoient un bourrelet mollaſſe. Je panſai la plaie avec un digeſtif animé, afin d'y exciter une chaleur néceſſaire pour la formation d'un pus louable. Je mis la malade à l'uſage des bouillons & des tiſanes apéritives, & je crus qu'il étoit néceſſaire de faire appliquer des ſangſues aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux. Je continuai l'uſage de ces moyens pendant trois ſemaines ; j'y joignis l'application d'un emplâtre fondant ſans obtenir le moindre avantage.

La plaie ne changeant point de nature, j'y appliquai le cauſtique & les deſſicatifs ordinaires, mais ſans aucun ſuccès. J'eus recours alors à des moyens plus actifs, tels que l'eau bleue. L'effet de cet aſtringent ne fut pas équivoque. La malade fut ſaiſie ſubitement d'une quinte de toux & d'une oppreſſion plus conſidérable, pour laquelle on m'envoya promptement chercher. J'appliquai un véſicatoire ſur la plaie, afin de rappeler la matière âcre & mobile qui avoit reflué ſur les poumons par la deſſication de l'ulcère. Je fis uſer d'un looch adouciſſant, & d'autres moyens analogues. La poitrine ſe calma, mais les accidens

primitifs ſubſiſtèrent toujours avec la même intenſité.

Une ſi grande opiniâtreté dans cette maladie, me fit alors ſoupçonner chez cette fille un vice ſcorbutique, quoiqu'elle eût l'haleine aſſez fraîche & la bouche en bon état. La langueur dont cette malade étoit affectée, la malignité de l'ulcère, l'ichor qui en découloit & le volume de la rate, en étoient d'ailleurs des ſignes frappans, qui auroient peut-être dû fixer davantage mon attention dès les premiers momens où je vis la malade.

Dès-lors je travaillai à la guérir par le moyen des antiſcorbutiques, que je lui fis prendre ſous différente forme.

Je lui fis boire tous les matins un verre de ſuc de creſſon bien décanté & édulcoré avec le ſirop de limon; j'y joignis l'eau de veau altérée avec l'oſeille, la chicorée, la fumeterre & la pimprenelle. Les légumes verds faiſoient la baſe du régime, & la malade uſoit de limonade pour boiſſon ordinaire.

Ces remèdes ne tardèrent pas à opérer le changement le plus ſalutaire, & tous les ſymptômes dont la malade étoit affectée, diſparurent en moins d'un mois. Les règles n'avoient cependant pas en-

core reparu le 25 juillet, lorſque la malade ſortit de l'hôpital.

Il n'eſt peut-être point de maladie dont les ſymptômes ſoient auſſi variables que le ſcorbut; il ſe montre ſous un aſpect différent, non-ſeulement ſuivant ſes différentes périodes, mais auſſi ſuivant la conſtitution des perſonnes qu'il attaque. Ainſi c'eſt une erreur de croire qu'il n'exiſte point d'affection ſcorbutique, lorſque les gencives ſont en bon état; comme c'en eſt une autre d'imaginer que toutes les fois que les gencives ſont malades il y a du ſcorbut. Le déſordre des dents, la fétidité de l'haleine, les taches violettes ou noires, les ulcérations des parties charnues, la douleur univerſelle des membres, les urines brunes, les hémorragies, ſont les ſuites d'un vice porté au plus haut degré.

La malade qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit d'un tempérament mélancolique; elle avoit la fibre lâche: elle habitoit depuis deux ans un terrain bas & marécageux, ſans avoir d'autre aliment que du pain mal fermenté, & des eaux ſtagnantes & vapides. Ces cauſes conſtitutionnelles & accidentelles ne tardèrent pas à développer chez elle le germe ſcorbutique; les règles ſe ſont

ſupprimées, la rate s'eſt prodigieuſement tuméfiée, les jambes ſont devenus pâteuſes, & il s'eſt formé un ulcère rebelle, auquel on a dû l'exemption des ſymptômes formidables qui accompagnent ordinairement cette maladie. Les ſuffocations & l'oppreſſion conſidérable que la malade a éprouvées après l'uſage des deſſicatifs, étoient la ſuite du reflux de la matière acrimonieuſe ſur la poitrine; & auſſi un des premiers ſignes du triomphe de la nature dans cette maladie, a été le ſuintement de l'ulcère.

SUPPURATION A LA POITRINE, GUÉRIE PAR LES ANTI-SCORBUTIQUES;

Par M. MARCQ, *chirurgien du dépôt de mendicité de Rouen, ſous la direction de M.* LE PECQ, *médecin de cette maiſon.*

Depuis très-long-temps le nommé *Payſant*, d'une conſtitution lâche, & d'un tempérament cacochyme, éprouvoit des douleurs, tant à la partie antérieure qu'à la partie poſtérieure de la poitrine. L'origine

gine du mal venoit d'une fluxion de poitrine que le malade avoit essuyée deux ans auparavant. Toutes les fois qu'il toussoit, il rendoit une grande quantité de crachats purulens. L'état de cet homme me parut d'autant plus inquiétant, qu'il étoit tourmenté d'une fièvre lente, qu'il avoit presque tous les jours des frissons plus ou moins marqués, & qu'il étoit dans le dernier état de marasme. Quoique ce malade me parut présenter peu de ressource, je me déterminai, d'après les taches scorbutiques qu'il avoit aux jambes, à lui faire prendre beaucoup de cresson, & à lui donner pour toute nourriture du pain trempé dans du lait. L'effet surpassa mes espérances : bientôt les crachats furent moins abondans, & le malade reprit son embonpoint avec la plus grande promptitude. Il continua l'usage du cresson pendant une partie de l'été, c'est-à-dire, pendant trois mois & demi, après lesquels il sortit du dépôt, jouissant d'une bonne santé. Il est bon d'observer que pendant le cours de ce traitement, j'ai purgé plusieurs fois le malade avec des minoratifs.

DEUX OBSERVATIONS sur la phthisie tuberculeuse ; par M. LA PEYRE, médecin de l'hôpital d'Auch.

PREMIERE OBSERVATION.

Antoine Conty, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament pituiteux, entra à l'hôpital le 25 janvier 1787 ; il avoit depuis long-temps une toux sèche & une extinction de voix ; son pouls étoit petit, mais ne paroissoit pas fiévreux ; sa langue étoit blanche & un peu chargée, & il n'avoit pas de goût. Je mis d'abord en usage les béchiques incisifs pour le préparer à quelque chose de plus efficace.

Le 27, je lui fis prendre l'ipécacuanha ; le 31 l'appétit n'étoit pas meilleur : l'aphonie étoit la même. Comme le ventre & le visage me paroissoient empâtés, & que la maladie étoit ancienne, je présumai qu'il y avoit des engorgemens glanduleux, non-seulement dans la poitrine, mais même dans le bas-ventre. Je prescrivis en conséquence les sucs apéritifs aiguisés de quelques grains de crême de tartre, ce qui fut soutenu jusqu'au 12 février ; & je fis faire en même temps

des fumigations avec l'infusion des plantes pectorales, dont la vapeur pénétroit jusqu'à la poitrine, par le moyen d'un entonnoir disposé pour cet usage. Ces nouveaux remèdes ne procurèrent aucun changement favorable. Et bien loin que le malade s'en trouvât mieux, il parut plus mal, parce que les forces étoient diminuées.

Bientôt le dégoût augmenta, la fièvre devint très-manifeste, & les crachats qui, jusqu'alors, n'avoient été que suspects, parurent décidément purulens. Le 13 février, je purgeai, parce que le ventre me parut gros & la langue chargée. Le 14, je substituai aux sucs apéritifs les fondans mêlés avec les détersifs à petite dose. Ces nouveaux remèdes furent aussi infructueux que les premiers.

Le 24, je perdis tout espoir en voyant que les forces manquoient tout-à-fait, que le dégoût étoit extrême, la parole de plus en plus éteinte & le pouls misérable. Le malade se soutint ainsi jusqu'au 6 mars, qu'il mourut.

Je fis faire l'ouverture du cadavre, persuadé que je trouverois des engorgemens dans les deux cavités de la poitrine & du ventre. Nous découvrîmes

en effet que toutes les glandes, soit de la poitrine, soit du bas-ventre, avoient six fois plus de volume & de dureté qu'elles n'en ont ordinairement ; celles de la trachée-artère & de l'œsophage avoient grossi dans la même proportion, & plusieurs glandes du poumon étoient ulcérées.

IIe. OBSERVATION.

Jean Pierre, âgé de vingt-deux ans, entra à l'hôpital le 27 janvier. Il avoit le visage pâle & un peu bouffi, une toux presque constante, surtout pendant la nuit, un enrouement considérable, & des crachats suspects.

Il y avoit une exacerbation tous les soirs, mais la fièvre n'étoit pas sensible dans le jour. J'espérai qu'avec des soins long-temps continués, cette affection de poitrine pourroit se guérir ; & ce qui étoit propre à me confirmer dans cette opinion, c'est que le malade n'avoit pas perdu l'appétit.

Je commençai par le mettre à l'usage du lait & des béchiques, qui, au bout de quinze jours, parurent diminuer l'aphonie, & donner un peu de calme à la toux ; mais le temps devint pluvieux,

& ce mieux disparut; la fièvre s'établit d'une manière très-marquée, & nos espérances diminuèrent.

Le 21 février, je changeai de traitement; je substituai aux premiers remèdes des béchiques incisifs, auxquels j'unis le quinquina, dans la vue de remédier au relâchement du poumon, & de détruire la fièvre, qui paroissoit prendre le caractère d'une fièvre lente continue. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la mi-mars, parce que la température étoit douce. A cette époque il survint des froids & des pluies, la poitrine s'embarrassa davantage, la toux devint plus forte, la fièvre plus aiguë, l'aphonie augmenta chaque jour, les forces déclinèrent; & malgré mes soins & la variété que je mis dans le traitement, le malade mourut le 30 mars.

OBSERVATION sur une vomique; par M. PASCAL, maître en chirurgie à Brie-Comte-Robert, & chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de la même ville.

La vomique est une maladie dont les symptômes ne sont pas toujours certains: c'est le sentiment des meilleurs méde-

cins. On le trouve exprimé dans le précis de Médecine-pratique de M. *Lieutaud*. La difficulté de connoître & de guérir cette maladie, rend les obſervations qui la regardent fort intéreſſantes.

Le nommé *Jean-François Beſé*, cordier de ſon métier, âgé de vingt ans, fut attaqué d'une maladie inflammatoire qui avoit ſon ſiége dans la poitrine. M. *Ribé*, chirurgien à Tournant, appelé pour lui donner les premiers ſecours, lui fit deux ſaignées, & conſeilla au maître de cet homme de le faire tranſporter à Brie-Comte-Robert, où ce malade, dénué de tout, pouvoit trouver tous les ſecours dont il avoit beſoin; mais la perſonne qui s'étoit chargée de le conduire à l'hôtel-dieu, l'ayant abandonné à trois quarts de lieue de la ville, dans un temps où il faiſoit une grande pluie, le malade mit trois heures à franchir cette diſtance, & arriva à l'hôpital le 6 novembre 1785.

Je trouvai qu'il avoit une fièvre très-vive, avec une très-grande ſéchereſſe à la peau & à la langue, ce que j'attribuai à la fatigue qu'il venoit d'éprouver; & en l'interrogeant, j'appris que depuis le premier moment de ſon tranſport, toutes les excrétions avoient été ſuſpendues.

J'employai pendant cinq jours tous

les moyens analogues à l'état où se trouvoit le malade, mais je n'aperçus pas que la nature fît le moindre mouvement critique en sa faveur.

La difficulté de respirer devint plus forte de jour en jour; la bouche étoit fétide, le pouls petit & concentré, & il y avoit en même temps une très-grande difficulté d'uriner. Lorsque, pour m'assurer de son état, j'engageois ce malade à se placer dans une position horizontale, il se jetoit par habitude sur le côté droit; mais bientôt réveillé par la douleur, il jetoit les hauts cris. Les extrémités inférieures étoient gonflées, mais la main du côté droit étoit encore plus œdématiée. Ces symptômes annonçoient la vomique. Je songeai bien d'abord à appliquer les véscatoires; mais la sensibilité de la vessie & du canal de l'urètre, m'empêchoient de recourir à ce moyen.

Je prescrivis une boisson adouciſſante avec l'eau de graine de lin, ce qui parut faciliter l'écoulement des urines. Cependant le malade s'en étant lassé, j'essayai différentes espèces de tisanes, telles que l'eau de chiendent miellée, l'eau de sureau, qu'il refusa également de prendre.

Je me déterminai alors à lui donner une potion huileuse, avec six grains d'i-

pécacuanha par once, non dans l'intention de le faire vomir, mais pour donner à ſon eſtomac quelques ſecouſſes, qui ſont ſouvent favorables dans ces circonſtances.

Sur les dix heures du ſoir du même jour, il avoit de l'anxiété, & ſe plaignoit d'éprouver des nauſées fréquentes. A minuit, on vint m'avertir qu'il vomiſſoit, & je trouvai qu'il avoit rendu plein un baſſin d'une matière ſemblable à de la bouillie. Je ne fis autre choſe que lui faire rincer la bouche avec du vinaigre; le malade s'endormit peu à peu, & ſon ſommeil dura juſqu'à quatre heures, ce qui ne lui étoit pas encore arrivé.

Le lendemain matin, je lui fis continuer la même potion inciſive, dont il avoit déja fait uſage. Avant midi du même jour, il rendit un peu de matière ſemblable à celle qu'il avoit déja rejetée, mais il crachoit en même temps une peau blanchâtre, qui me parut avoir été le kiſte de la vomique. Pour m'aſſurer davantage de la nature de cette membrane, je la mis dans l'eau froide ſans qu'elle en fût altérée; l'eau tiède l'attaqua un peu, mais elle fut totalement diſſoute dans l'eau bouillante.

Depuis ce temps-là, cet homme a été de mieux en mieux, & ſon embonpoint

& ſes forces n'ont pas tardé à revenir dans le même état qu'avant la maladie.

OBSERVATION ſur une phthiſie pulmonaire laiteuſe.

En commençant mon quartier à l'hôpital, le premier mai 1787, je trouvai parmi les femmes une malade nommée *Broſſier*, de la chapelle d'Alignay. Cette femme étoit dans un état ſi déplorable, que je la crus agoniſante. Le pouls étoit petit, ſerré & très-foible, la reſpiration très-difficile, la toux vive & fatigante, la figure bouffie, les mains œdématiées, & tout le reſte du corps dans le maraſme. Il y avoit une expectoration aſſez abondante, mais ſéreuſe, qui ne ſoulageoit pas. La langue étoit blanche, ſans être très-ſale; le ventre tendu, ſans être dur, ni ſerré, & les urines couloient aſſez librement.

Cette femme étoit depuis ſix ſemaines à l'hôpital. Après avoir eſſuyé une fièvre peu régulière, elle avoit eu des maux d'eſtomac & de poitrine : on n'avoit pu juſqu'alors arrêter les progrès de la maladie, qui étoit arrivée au point fâcheux que nous venons de décrire. Je regardai

cette femme comme attaquée d'une hydropisie de poitrine ; & sans concevoir l'espérance de la guérir, je lui prescrivis une décoction pectorale & apéritive nitrée, un looch avec le sirop de guimauve, un grain de kermès toutes les trois heures, & je fis appliquer deux cautères aux jambes. La nuit fut très-mauvaise ; il y eut plusieurs foiblesses alarmantes, & l'expectoration fut si abondante, que la malade gâta six serviettes. Le jour suivant, les crachats continuèrent ; la fièvre devint plus vive ; mais cette femme avoit repris des forces, & étoit en état de rendre compte de ce qui lui étoit arrivé, & de ce qu'elle éprouvoit. J'appris que sa maladie avoit commencé six semaines avant son arrivée à l'hôpital, & qu'elle avoit été causée par les tentatives répétées & imprudentes qu'elle avoit faites pour faire passer subitement son lait en sevrant son enfant. Le premier effet du refoulement laiteux avoit été de produire des douleurs erratiques qui s'étoient ensuite fixées à la partie droite de la poitrine, & qui s'étendoient jusqu'à l'épaule du même côté.

Je ne doutai pas que la maladie de cette femme ne fût dûe à la déviation & à la métastase de l'humeur laiteuse

ſur le poumon. Je continuai la tiſane & le looch que j'avois d'abord preſcrits, & je mis de plus la malade à l'uſage d'un apozême fait avec la bourrache, la manne & le ſel de *duobus*.

Le 3, les cautères commençoient à ſuppurer, & la malade eut pluſieurs ſelles ſéreuſes & fétides, qui furent ſuivies d'une amélioration ſenſible. Le 4, les crachats devinrent plus épais, la fièvre continua avec friſſon. Le 5, l'expectoration diminua, la reſpiration fut plus gênée, le pouls plus ſerré : il y eut fièvre avec friſſon ; la douleur de poitrine devint plus aiguë ; mais il faut obſerver que le vent étoit au nord. Le même régime fut continué ; on ajouta ſeulement au looch ordinaire un peu de camphre, & l'on donna quelques bains de vapeur. Le 6, les accidens avoient un peu diminué d'intenſité ; la douleur fut plus ſupportable ; l'expectoration ſe rétablit. Le 7, la douleur n'étoit preſque rien ; je fis prendre deux onces de manne & deux gros de ſel de *duobus* dans une infuſion de tilleul ; ce minoratif procura quatre ſelles, & la malade ſe trouva beaucoup ſoulagée. Le 8, le pouls étoit bien développé, la reſpiration libre : on ne donna que du bouillon & de la tiſane avec deux gros de ſel de *duobus*.

Le 9, tout étoit bien, jamais les cautères n'avoient rendu auſſi abondamment.

Le 10, les accidens reparurent ſubitement & avec beaucoup de violence ; l'oppreſſion étoit menaçante, le pouls ſerré, la toux opiniâtre ſans expectoration, la douleur de côté très-vive. On fit reſpirer de nouveau à la malade la vapeur des plantes émollientes : on lui donna un lavement le ſoir & le matin ; ces moyens procurèrent une nuit aſſez paiſible.

Le 11 au matin, il ſe déclara une petite ſueur ; on fit uſage du petit-lait, en y ajoutant un peu de crême de tartre. A midi, il y eut beaucoup de trouble, la douleur de côté & l'expectoration augmentèrent, la tête devint douloureuſe, & les yeux ſi ſenſibles, qu'à peine la malade pouvoit-elle ſupporter le jour. Je fis paſſer quelques taſſes d'eau de tilleul animée avec la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*. Le ſoir, la poitrine ſe trouva couverte d'une éruption miliaire, qui gagna ſucceſſivement la tête & le corps. Les accidens diminuèrent conſidérablement dans la nuit. L'éruption continua le 12, le 13 & le 14. Le pouls étoit bon, & la malade reſpiroit librement. Le petit-lait, le bouillon & un lavement tous les ſoirs, furent les ſeuls remèdes que j'employai.

Le 15, l'éruption diminua. Le 16, l'épiderme tomba en desquammation. Le 17, je fis prendre un minoratif avec la manne & le sel de *duobus*. Le 18 & le 19, cette femme se trouva bien soulagée; l'œdême des mains & du visage étoit presque dissipé. La journée du 20 se passa de manière à me faire croire que la maladie étoit jugée, mais celle du lendemain nous persuada du contraire.

Le 21, l'oppression se réveilla, & il s'y joignit un mal de gorge. Le 22, la déglutition étoit très-pénible; on reprit le premier régime, un gargarisme avec l'eau d'orge & le sirop de limon. La langue & l'arrière-bouche étoient d'un rouge vif, & le pouls très-serré. Le 23, même trouble que le précédent, à la suite duquel survint une éruption miliaire de même nature que la première; j'eus soin de l'entretenir par des délayans & de doux diaphorétiques. L'éruption continua le 24 & le 25; ce qui apporta beaucoup de soulagement. Le 26, la peau se nettoya. Le 27, la malade fut purgée avec la médecine dont elle avoit déja fait usage. A cette époque, elle entra dans une convalescence heureuse; la foiblesse, suite naturelle de sa maladie, se dissipa par le moyen des toniques & du régime forti-

fiant, & elle ſortit de l'hôpital parfaitement guérie le 14 juin.

RÉFLEXIONS.

Les maladies chroniques de poitrine, connues ſous le titre de *phthiſies pulmonaires*, ſont en général des maladies fort dangereuſes, mais contre leſquelles la médecine n'eſt pas toujours ſans reſſource, comme on le penſe trop communément. Il eſt ſans doute des phthiſies dont aucun remède ne peut arrêter les progrès & prévenir l'iſſue : telles ſont celles qui dépendent de la mauvaiſe conformation de la poitrine, héréditaire ou accidentelle, de la conſtitution ſcrophuleuſe, du deſſéchement & du ſpaſme qui conſtituent la phthiſie nerveuſe : telles ſont encore les phthiſies qui ſont la ſuite des grandes hémophthiſies, & celles qui ſont produites par des tubercules multipliés, ou par des ulcères intérieurs ; mais il en eſt quelques autres pour leſquelles l'art de guérir n'eſt pas ſans reſſource ; ce ſont les phthiſies cauſées & entretenues par l'acrimonie des humeurs, comme les phthiſies ſcorbutiques & dartreuſes ; ce ſont certaines phthiſies tuberculeuſes commençantes, & celles qui ſurviennent à la ſuite d'une hémophthiſie légère, où

d'un abcès enkyſté : ces dernières aſſertions ſont prouvées par pluſieurs des obſervations précédentes.

On ne peut douter que la maladie dont il eſt queſtion dans la première obſervation, ne ſoit une phthiſie ſcorbutique. Les médecins entendent par phthiſie ſcorbutique, des affections de poitrine lentes, produites par le refoulement d'une matière acrimonieuſe dans les bronches pulmonaires. La cachexie, la deſſiccation des ulcères & la ſuppreſſion des règles, ſont ſouvent les cauſes prochaines de cette maladie. *Morton*, qui, le premier, a jeté un grand jour ſur toutes les queſtions relatives à la phthiſie, nous a donné des exemples frappans de ces deux cauſes. La phthiſie ſcorbutique, dit-il, eſt lente & chronique; elle eſt accompagnée d'une difficulté de reſpirer, d'un reſſerrement & d'une peſanteur de poumon beaucoup plus remarquables que dans les autres maladies du même genre. Ses progrès ſont lents; elle n'annonce pas une mort prompte, & les gencives ne ſont pas toujours affectées (*a*). Dans un autre endroit, ce même auteur, en décrivant la phthiſie qui ſurvient à la ſuite

(*a*) MORTON, tom. j, phthiſiolog. pag. 84.

de la deſſiccation des ulcères & de la ſuppreſſion des menſtrues, ajoute que la réſorbption de ces humeurs hétérogènes dans le ſang, en altère la compoſition, & lui donne une diſpoſition ſemblable à celle qu'il a dans le ſcorbut (*a*).

On trouve dans la première obſervation les principaux ſignes qui caractériſent la phthiſie ſcorbutique; ſavoir, la cachexie, l'œdême, la deſſiccation d'un ancien ulcère, la ſuppreſſion des règles, & l'oppreſſion de poitrine, qui paroît avoir été l'accident le plus alarmant.

La groſſeur du ventre & le volume de la rate, qui étoient ſi remarquables dans la malade qui fait le ſujet de cette obſervation, ſont propres à confirmer l'opinion des perſonnes qui croient qu'*Hippocrate* a connu cette maladie, & que c'eſt-elle qu'il a déſignée ſous le nom de *magni lienes*.

Ceux qui ont la rate fort grande, dit-il, ont les gencives malades, & leur bouche exhale une mauvaiſe odeur. Quand ces malades n'ont point la bouche fétide, qu'il ne leur ſurvient pas d'éruption ſanguine, on obſerve à leurs jambes des ulcères de mauvaiſe nature, ou des cicatri-

(*a*) MORTON, *ibid.*

ces noires (*a*). *Mead* a trouvé dans le cadavre d'un jeune payſan, mort du ſcorbut, la rate d'un volume conſidérable. Sa forme étoit naturelle ; ſa couleur n'étoit pas changée : il n'y avoit ni skirroſité, ni tumeur ; elle avoit ſa molleſſe ordinaire ; elle peſoit cinq livres un quart, tandis que le foie ne peſoit que quatre livres quatre onces. La ſubſtance de ce viſcère étoit compoſée de fibres lâches, au milieu deſquelles étoit épanché un ſang noirâtre (*b*).

On a répondu à *Mead* que le malade dont il rapporte l'hiſtoire, avoit éprouvé une fièvre intermittente conſidérable, après laquelle il n'eſt pas rare de voir la rate très-gonflée. *Lind* lui objecte encore que les diſſections ont prouvé que la rate étoit rarement affectée dans le ſcorbut, & que le gonflement de la rate eſt une maladie particulière que M. *Cleghorn* a obſervée dans l'iſle de Minorque.

Il ſemble cependant qu'on ne puiſſe pas douter de l'opinion d'*Hippocrate*, quand il parle de la tumeur & de l'obſtruction de la rate, & qu'il s'exprime ainſi : « Le ventre s'enfle d'abord, la rate groſſit, enſuite devient dure, & on y reſſent une vive

(*a*) VAN-SWIETEN, *de Scorbut.* (*b*) *Ibid.*

douleur. Le malade perd ſa couleur naturelle, devient noir ou pâle, de la couleur de l'écorce de grenade; les gencives ſentent mauvais, & ſe ſéparent des dents: il ſurvient des ulcères aux jambes, les membres s'atrophient, & le ventre eſt conſtipé ».

On ſait que les eaux croupiſſantes & l'habitation des lieux humides où elles ſe trouvent, ſont une des cauſes les plus communes du ſcorbut. *Hippocrate* attribue l'enflure de la rate & les ſymptômes dont elle eſt accompagnée, aux eaux crues, croupiſſantes & mal-ſaines dont on uſe pour boiſſon; & il ajoute que ceux qui ont cette maladie, & qu'il appelle *lienoſi*, ſont *fluets*, maigres & exténués.

La deuxième obſervation de M. *Marcq*, faite au dépôt de mendicité de Rouen, préſente une phthiſie plus ſcorbutique que purulente. Il arrive ſouvent, à la ſuite des fièvres malignes contractées dans les hôpitaux & dans les priſons, où les criſes ſont rarement complettes & déciſives, qu'il ſe fait une métaſtaſe ſur quelque viſcère, & particulièrement ſur le poumon. Ces ſortes de dépôts ſont formés par une matière inerte qui engoue le tiſſu cellulaire de ce viſcère; & rien n'eſt plus propre à la diviſer que les ſucs

anti-ſcorbutiques qui raniment la circulation, qui augmentent le reſſort de la fibre, & qui reſtituent à nos humeurs la partie vitale dont elles avoient été privées.

Les phthiſies tuberculeuſes ſont de nature à en impoſer quelquefois aux praticiens les plus exercés : tantôt elles ſont accompagnées d'une expectoration catarrhale qu'on attribue à des rhumes. Plus ſouvent les malades ne ſont affectés que d'une oppreſſion. Le crachement de ſang eſt rare & peu conſidérable ; quelquefois même il n'y en a pas du tout ; cependant les malades ſont triſtes, ils éprouvent une anxiété intérieure, ils maigriſſent ſenſiblement ; mais déja le premier degré de la maladie eſt paſſé avant qu'ils aient travaillé à s'en occuper. Bientôt les tubercules travaillent, la toux devient plus forte & plus profonde, les crachats prennent une couleur & une odeur qui ſont de mauvais augure. On eſſaie en vain un grand nombre de remèdes ; les ſueurs s'établiſſent, le maraſme ſurvient, & la diarrhée colliquative annonce la perte prochaine.

Parmi les malades affectés de phthiſies tuberculeuſes, il en eſt beaucoup qui auroient été incurables, à quelque époque qu'on eût commencé à les traiter,

parce qu'une des cauſes les plus communes de cette eſpèce de phthiſie, eſt le vice ſcrophuleux ; mais il eſt auſſi des cas dans leſquels on peut eſpérer de guérir les malades : telles ſont entre autres les phthiſies tuberculeuſes, qui doivent leur origine à un régime incendiaire, & à l'acrimonie des humeurs produite par la rentrée ou la répercuſſion de certains virus, tels que celui de la petite-vérole & de la rougeole.

Quand on ſaiſit ces maladies à leur origine, & qu'on a aſſez d'empire ſur l'eſprit des malades pour qu'ils ſuivent rigoureuſement le régime dont ils ont beſoin, on parvient à les guérir. En effet, c'eſt ſur-tout dans cette maladie qu'il eſt néceſſaire de placer les médicamens dans les alimens.

Les deux malades de M. *de la Peyre* étoient dans le moment où ils paſſoient du deuxième au troiſième degré; ils pouvoient, pour quelques jours, préſenter encore un peu d'eſpérance, mais leur guériſon étoit impoſſible.

Les déſordres obſervés par M. *de la Peyre* à l'ouverture du corps du premier des deux malades dont il rapporte l'hiſtoire, ſont ceux que l'on rencontre ordinairement dans les cas de cette eſpèce,

Adhérence, tubercules plus ou moins gros, foyers purulens, ulcérations : tels ſont les vices que les anatomiſtes & les médecins ont toujours obſervés dans la poitrine des malades qui ſuccombent à la phthiſie tuberculeuſe; la déſorganiſation eſt ſouvent ſi conſidérable, qu'on conçoit à peine comment les malades ont pu vivre ſi long-temps avec autant de cauſes propres à empêcher le jeu du poumon. M. *de la Peyre* dit que le premier malade avoit une aphonie : il n'eſt pas rare de rencontrer dans ces cas d'aphonie des ulcérations ſur la trachée-artère qui ſe propagent juſqu'au larynx. M. *de la Peyre* parle bien des ulcérations qu'il a obſervées, mais il ne décrit pas où elles étoient ſituées.

Les abcès qui ſurviennenr à la ſuite des inflammations du poumon ne produiſent pas toujours la phthiſie, ſi la matière rejetée dans les bronches n'eſt pas de mauvaiſe qualité, & ſi ſa réſorbption n'eſt pas aſſez conſidérable pour exciter la fièvre hectique.

Mais les vomiques ſont rarement un accident auſſi ſimple qu'on pourroit le croire, d'après la quatrième obſervation faite par M. *Paſcal*, à l'hôpital de Brie-Comte-Robert : quelquefois les vomiques

étouffent les malades; d'autres fois elles ne s'évacuent pas en entier, & ce qu'il en reſte eſt un foyer de purulence, qui, par ſon acrimonie, conſume le poumon, ou qui entretient une fièvre lente dont rien ne peut arrêter les progrès; dans d'autres cas, au lieu d'une ſeule vomique ſemblable à celle que décrit M. *Paſcal*, il y a une infinité de petites vomiques que le malade ne peut pas parvenir à expulſer toutes.

Les ſecouſſes dans la vomique ſont des moyens très-haſardeux, parce qu'un effort violent eſt propre à la rompre dans une trop grande ſurface, & à faire refluer ſur le poumon la matière qui, par une ouverture moins grande & un mouvement plus doux, auroit pu ſortir par la trachée-artère.

Ce qui prouve que la vomique dont parle M. *Paſcal* étoit iſolée & enkyſtée, c'eſt non-ſeulement l'enveloppe ſemi-membraneuſe qui a été rejetée par le vomiſſement, mais c'eſt la promptitude avec laquelle le malade a guéri; car dans tous les autres cas, il y a une ulcération & une deſtruction de l'organe du poumon, qui eſt auſſi difficile à guérir que la phthiſie au deuxième degré.

La dernière obſervation, qui eſt encore

de M. *de l'Humeau*, eſt une phthiſie laiteuſe. *Hippocrate*, qui ne paroît pas avoir diſtingué les métaſtaſes laiteuſes de celle des lochies, a obſervé que la ſuppreſſion de ces excrétions utérines pendant la couche, produiſoit la toux, la réplétion du poumon & la ſuppuration de ce viſcère.

Hoffman rapporte qu'une femme s'étant expoſée au froid le cinquième jour de ſon accouchement, éprouva une grande difficulté de reſpirer, avec douleur au côté gauche, & beaucoup d'anxiété aux hypocondres. Deux ſaignées & les diaphorétiques ramenèrent le calme; il s'établit des ſueurs, les lochies revinrent, & la malade fut guérie promptement (*a*). *Hoffman*, à la vérité, ne parle pas du lait dans cette obſervation; mais ce qui démontre juſqu'à quel point ce fluide y concouroit, c'eſt qu'*Hoffman* ajoute que dans ces cas il a vu ſouvent ſurvenir des éruptions miliaires.

Puzos, dans ſes excellens Mémoires ſur les dépôts laiteux & chroniques, n'a pas manqué de faire mention des acci-

(*a*) F. HOFFMAN, *medicina rationalis & ſyſtematica*, *tom. iv*, *ſect. ij*, *cap.* 10.

dens graves qui ſurvenoient dans la poitrine par la déviation laiteuſe (*a*).

Il paroît, d'après l'hiſtoire de la malade dont il eſt queſtion dans la ſixième obſervation, que cette femme n'avoit pas été frappée d'un dépôt très-aigu, parce que la nature de ces dépôts eſt d'être guéris promptement par réſolution, ou de cauſer la mort aux malades.

D'un autre côté, en conſidérant les ſymptômes dont la malade a été affectée, on ne peut pas dire que le dépôt ou l'infiltration ait été purement chronique.

Il eſt vraiſemblable, d'après les ſymptômes qui ſubſiſtoient lorſque la malade a été traitée par M. *de l'Humeau*, & d'après les remarques de l'auteur de l'obſervation, que cette maladie avoit en grande partie ſon ſiège dans les parties extérieures de la poitrine.

Quoi qu'il en ſoit de l'état où avoit été la malade auparavant que d'être vue par M. *de l'Humeau*, le caractère laiteux s'eſt manifeſté par les deux éruptions miliaires qui ſont ſurvenues, & qui ont été l'une & l'autre des criſes très-favorables.

(*a*) Deuxième Mémoire ſur les dépôts laiteux dans le Traité des Accouch. de *Puzos*, p. 373.

La

La marche que M. *de l'Humeau* a ſuivie dans le traitement, eſt celle d'un obſervateur qui ne perd pas de vue le caractère de la maladie, qui calcule les forces de la nature, qui eſt ſage & circonſpect dans le choix des moyens qu'il emploie pour remplir les indications qu'il ſaiſit.

Peut-être quelques médecins trouveront-ils que M. *de l'Humeau* a eu un peu trop-tôt recours aux purgatifs, & attribueront-ils les rechutes que la malade a eſſuyées, aux ſuites de cette précipitation; mais, quelque réſervé que l'on doive être ſur l'uſage des purgatifs dans les fièvres miliaires laiteuſes, dans la crainte de déranger le tranſport des humeurs qui ſe portent à la peau, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il eſt des cas dans leſquels les minoratifs ſont néceſſaires, & que M. *de l'Humeau* étoit porté à en tenter l'uſage, à cauſe de l'ancienneté de la maladie, & de pluſieurs autres motifs expoſés dans l'obſervation.

SUFFOCATION

Attribuée à une cauſe externe, affection épidémique obſervée à Heſdin en Artois; par M. LALLEMENT, *médecin des hôpitaux militaires, correſpondant de la Société royale de médecine de Paris, & du collége royal des médecins de Nancy, ancien médecin penſionné des villes d'Epernay en Champagne, & de Calais en Picardie.*

Je décrirai la maladie avec d'autant plus d'exactitude, que je l'ai moi-même eſſuyée; elle a été, & elle eſt encore plus ſouvent concomitante des maladies intercurrentes & accidentelles, qu'eſſentielle par elle-même. Je me permettrai peu de réflexions ſur les faits que je vais expoſer auſſi ſimplement qu'ils ſe ſont préſentés.

Le 2 août dernier, M. *Le Grand*, chanoine, âgé de ſoixante ans, me conſulta pour des oppreſſions qu'il éprouvoit depuis quinze jours, & qui augmentoient à chaque accès, au point que quand elles lui prenoient dans les rues, il étoit obligé de

s'arrêter & de s'appuyer pour ne pas tomber. Cette eſpèce de foibleſſe ne duroit que quelques minutes. Etoit-elle diſſipée, M. *Le Grand* paroiſſoit dans l'état parfait de ſanté. Après toutes les informations ſur le paſſé, le régime & les habitudes du malade, j'ai cru, pour établir mon diagnoſtic, devoir attribuer la cauſe de cette maladie à un vice dartreux, qui, depuis pluſieurs années, exiſtoit, & qui, dans ce moment, exerçoit toute ſa fureur à l'extérieur. En conſéquence je preſcrivis les délayans, les légers minoratifs ; &, vu les retours de cette oppreſſion, dont je n'avois jamais pu être témoin, je fis appliquer un véſicatoire à chacun des bras.

Le 9, à trois heures du matin, on vint me chercher pour être témoin d'une de ces attaques : à mon arrivée je reconnus tous les ſymptômes dont je viens de faire mention ; le malade ſe plaignit de plus d'*engourdiſſement aux deux bras* (*a*) ; je lui conſeillai d'ôter les boutons des manches de ſa chemiſe, & voulus l'aider ; il défit lui-même le premier, & le pouls & la reſpiration ceſſant tout-à-coup leur mou-

(*a*) Symptôme auquel j'ai fait plus d'attention par la ſuite.

vement, il mourut en parlant, & en parfaite connoiſſance, ſans qu'on put lui donner aucun ſecours, ni prévoir une fin auſſi prompte, qui n'étoit annoncée par aucun ſymptôme précurſeur & alarmant.

Frappé d'une mort auſſi extraordinaire, & de la marche des ſymptômes qui l'ont précédée, je fis part de mon obſervation à M. *Le François*, médecin de cette ville, avec qui le goût de notre état, & le deſir commun de nous faire part chaque jour des faits que notre pratique journalière nous préſente, m'ont lié d'une amitié étroite dès le moment de mon arrivée en cette ville ; il me dit avoir obſervé la même affection & les mêmes ſymptômes chez la femme d'un de ſes voiſins, les premiers jours de l'invaſion d'une fièvre miliaire ; mais qu'occupé de la maladie eſſentielle, il y avoit fait peu d'attention, parce que la moiteur une fois établie, fit diſparoître les ſymptômes précurſeurs.

Toujours occupé, ainſi que M. *Le François*, à conſulter les auteurs qui pouvoient avoir obſervé à-peu-près pareille maladie, j'étois éloigné de croire que je ſerois dans peu à même d'en donner une aitiologie plus exacte : en effet, le 10

octobre dernier, me mettant à table pour dîner, & ayant déja mangé quelques cuillerées de soupe, je fus saisi d'une douleur au sternum, aussi brusque & aussi violente que si elle eût été occasionnée par quelque coup ; je me levai de table pour passer dans une chambre à côté ; j'y fus aussitôt suivi par MM. *Regent* & *Begon*, l'un chirurgien major de notre hôpital, & l'autre du régiment du roi cavalerie, avec qui je dînois pour lors ; ils ont été étonnés de me voir dans une si grande agitation ; l'oppression étoit si forte que je ne pouvois parler : en un instant les extrémités devinrent froides, le pouls & la respiration, furent suspendus l'intervalle à peu près de cinq à six secondes ; j'étois comme dans un état d'asphyxie, avec cette différence, que ne sentant aucun engorgement du côté du cerveau, j'avois l'attention fixée sur ce qui se passoit en moi. J'ai senti la contraction & la pression des muscles pectoraux agir sur tout le sternum dans sa partie moyenne, au point de rétrécir toute la capacité de la poitrine, de manière qu'elle me paroissoit comprimer les poumons dans toute leur étendue, & y occasionnoit une douleur universelle, aussi vive que celle qu'on ressent dans la pleurésie. Cet état a duré

à-peu-près dix minutes. Je pris de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, & les acccidens effrayans se sont dissipés aussi promptement qu'une foiblesse ordinaire, en laissant au sternum un sentiment de douleur, qui se communiquoit jusqu'à ses attaches aux côtes. Les extrémités supérieures ont été paralysées l'espace d'une heure & demie ; on a observé un léger gonflement dans toute l'étendue des muscles pectoraux ; l'espèce de craquement & de crépitation qu'on sentoit sous les doigts en les touchant, l'a fait regarder comme un gonflement emphysémateux, qui s'est dissipé avec la paralysie des extrémités supérieures.

Dès ce moment jusqu'à minuit, c'est-à-dire, dans l'intervalle de près de douze heures, j'ai éprouvé cinq de ces attaques, qui, à la vérité, diminuoient chaque fois d'intensité, mais qui ont présenté constamment les mêmes phénomènes. M. *Le François* a été témoin de la seconde ; son avis & celui de MM. *Regent* & *Begon*, ont été de me procurer une moiteur générale, pour opérer la détente des muscles pectoraux ; à cet effet, je pris des boissons, des potions, des bouillons & des loochs diaphorétiques : les symptômes ont diminué ; il survint un accès

de fièvre de trente heures, & un minoratif m'a mis en état, au bout de huit jours, de retourner à mes fonctions ordinaires.

Mais le 24 du même mois, & après huit jours de bonne ſanté, la même ſuffocation, les mêmes ſymptômes & les mêmes accidens ſe ſont fait reſſentir à ſept heures du ſoir, & ont été combattus avec les mêmes remèdes. J'ai cru, pour éviter le retour de cette maladie, qui en effet n'a pas eu lieu depuis ce temps là, devoir le prévenir par l'application des véſicatoires aux deux bras, & ſur-tout ſur l'attache des muſcles pectoraux. Je ſavois, en choiſiſſant cette place pour leur application, les vives douleurs auxquelles je m'expoſois, & les accidens qui pouvoient en réſulter; je les comptai pour rien, dans l'eſpoir que les véſicatoires me mettroient à l'abri du danger auquel le retour de cette maladie pouvoit m'expoſer. Les véſicatoires ont donné abondamment; mon attente n'a point été trompée du côté de la douleur qu'ils ont occaſionnée; mais le ſeul accident qui ſe ſoit manifeſté, a été un gonflement conſidérable, qui m'a fait craindre pendant quelques jours qu'il n'y ſurvînt un dépôt. Cette crainte diminuoit chaque jour avec

la ſuppuration, & depuis les dix premiers jours de novembre, je n'ai de cette maladie d'autre ſuite que le ſouvenir des douleurs & des inquiétudes qu'elle m'a cauſées.

Un autre chanoine de mes voiſins, âgé de près de trente-ſix ans, a éprouvé trois attaques eſſentielles de cette même affection. M. *Le François* a eu occaſion d'en obſerver la complication avec d'autres maladies qu'il a traitées; trop ſouvent je ſuis à même d'en faire autant : le détail dans lequel j'entrerois à ce ſujet, ne pourroit rien ajouter à ce que j'ai dit plus haut.

RÉFLEXIONS.

On voit que les ſymptômes pathognomoniques de cette affection, ſont faciles à diſtinguer, & à la faire diſtinguer des autres. L'engourdiſſement & la paralyſie des extrémités ſupérieures, la douleur de tout le ſternum, laquelle ſe borne à ſes attaches aux côtes, ſa preſſion ſur les poumons (tous ſymptômes dépendans de l'action, de l'irritation & contraction des muſcles pectoraux) ſont ceux qui ſe ſont préſentés conſtamment dans cette maladie, & qui la feront toujours diſtinguer

des autres affections de la même classe. Il seroit satisfaisant de dire pourquoi l'invasion de cette maladie est aussi subite, & pourquoi sa récidive est tout aussi inopinée & aussi inattendue. Que quelques pathologistes s'exercent à nous en donner la raison, en attendant je ferai les remarques suivantes.

1°. Depuis plus de quatre mois, le vent a presque toujours soufflé ici du sud oueſt; les pluies ont été fréquentes; l'humidité habituelle que le site de la ville (*a*) occasionnne, a été augmentée par l'état de l'atmosphère; moi-même, malgré toutes les précautions que j'ai prises, je n'ai pu me garantir de l'humidité des pieds, à laquelle j'ai attribué en partie ma maladie.

2°. Nous sommes ici éloignés de cinq lieues des bords de la mer; une chaîne de montagnes, au bas de laquelle coulent toutes les sources & rivières qui vont s'y rendre, nous donne un courant d'air qui est très-sensible, sur-tout dans le temps

(*a*) Je n'entre pas dans un plus grand détail sur cet objet, parce que je m'occupe de la description topographique de la ville d'Hesdin & des environs.

de la marée montante, quand le vent vient de cette partie.

3°. Etant à Calais, où j'ai exercé la médecine pendant tout le temps de la guerre dernière, j'ai eu occasion d'observer les effets de cet air marin, sur un matelot du vaisseau corsaire l'*Ouistity*. Ce matelot fut amené à l'hôpital, en janvier 1782, pour y être traité d'un rhumatisme goutteux inflammatoire, qu'il avoit gagné à la mer par un gros temps, & par l'impossibilité où il avoit été de faire sécher ses habits, que les vagues mouilloient à tout moment pendant trois jours & trois nuits de suite. La maladie a parcouru son type ordinaire : la cure n'en a pas été difficile ; mais les douleurs augmentoient considérablement au moment même où la marée montoit, & diminuoient quand elle cessoit d'être dans son plein ; de sorte qu'il falloit saisir ce moment pour placer les minoratifs dont il a fait usage. J'ai voulu être témoin de ce phénomène, & j'ai été surpris de l'invasion vive, précise & subite des douleurs, dont le retour a été aussi exact & aussi marqué que celui du frisson des fièvres intermittentes (*a*).

(*a*) Ce phénomène, qui pourroit être commun sur les bords de la mer, n'avoit pas en-

4°. Enfin, bien que l'explication de ce dernier phénomène paroiſſe facile à donner, à cauſe de l'analogie entre l'humidité qui a cauſé la maladie, & le contact de ce même air, que le flux & le reflux de la mer ramènent conſtamment ſur ſes bords toutes les douze heures, je me garderois cependant bien (n'ayant pas obſervé aſſez exactement ſi les variations ſubites & fréquentes de l'état de l'atmoſphère auxquelles nous ſommes journellement expoſés, peuvent avoir déterminé l'invaſion bruſque de l'affection épidémique que je viens de décrire) de vouloir moi-même en expliquer le retour.

EXAMEN

De trois nouveaux faits relatifs à la ſection de la ſymphyſe des os pubis; par M. DESGRANGES, *gradué, de l'Académie royale de chirurgie, de la Société littéraire de Bourg-en-Breſſe, de l'Académie royale des belles-lettres*

core été obſervé par les médecins & chirurgiens de l'endroit, que j'ai eu ſoin d'en rendre témoins.

d'Arras, de celle des Arcades de Rome, & conſeiller du comité du collège royal de chirurgie de Lyon:

Obſervationes ſunt vera fundamenta ex quibus, in arte medicâ, veritates elici poſſunt. *Præf. ad obſ. Wepf.*

S'il eſt vrai que les vérités fondamentales de l'art de guérir découlent de l'obſervation, on ne peut diſconvenir auſſi de la néceſſité qu'il y a de ne pas prendre (en ne s'arrêtant qu'aux ſuccès) tous les faits qui nous ſont tranſmis comme autant de modèles à ſuivre. L'obſervation, dit *Queſnay*, eſt ſouvent imparfaite & trompeuſe; elle a été également la ſource de l'erreur & de la vérité; & des opinions, entièrement oppoſées, ont eu fréquemment pour elles le témoignage d'un nombre égal d'obſervations: c'eſt donc en analyſant chacune d'elles ſéparément, en les comparant & en les oppoſant les unes aux autres, qu'on peut éviter qu'elles jettent dans l'erreur. Pénétré de ces vérités importantes, j'ai préſenté une *analyſe raiſonnée* des diverſes *ſections de la ſymphyſe des os pubis* venues à ma connoiſſance, & j'ai fait tous mes efforts pour

les *classer* d'une manière convenable (*a*): aujourd'hui je vais soumettre à la même discussion trois nouveaux faits qui ont été rendus publics.

Les deux premiers ont pour objet la même femme désymphysée deux fois à la *Haye*, insérés successivement dans les recueils périodiques de trois nations différentes (*b*); ces faits ne seront bientôt ignorés nulle part: je ne sais si la *Hollande* & l'*Angleterre* ont applaudi à l'emploi de la *symphyséotomie* dans cette double occurrence; mais j'ose assurer qu'en *France* les gens instruits n'y ont vu qu'une preuve de plus du mérite *très-limité* du nouveau procédé: j'en dis autant du troisième fait qui s'est passé à la *Ferté-Bernard*, dans le Maine. Il faut les examiner chacun en particulier.

PREMIERE OBSERVATION.

« Madame *Cornélie Stols*, âgée de

(*a*) Journal de Médecine, cahier de juin 1786, pag. 481 & suiv.; & de juillet suivant, pag. 65 & suiv. Je préviens qu'il se trouve dans ce Mémoire beaucoup de fautes d'impression.

(*b*) Journal de Médecine, cahier du mois de juin 1787, p. 464 & suiv.

trente-quatre ans, étoit, à tous égards, bien conformée, ſi ce n'eſt qu'on la ſoupçonnoit d'avoir le baſſin trop étroit : on évalua que le plus petit diamètre (celui qui s'étend d'un os iſchium à l'autre) avoit environ trois pouces, & le plus grand (des os pubis au ſacrum) environ quatre pouces. M. *Damen*, chirurgien de la Haye, qui l'avoit aſſiſtée dans deux accouchemens précédens, avoit chaque fois *jugé néceſſaire* de recourir au crochet. Trois accoucheurs expérimentés, qui l'aidèrent dans l'extraction du ſecond enfant, *convinrent avec lui que le baſſin étoit trop étroit pour permettre à la tête d'un fœtus à terme de paſſer à travers ſans être diminuée* ».

« La dame *Cornélie*, devenue enceinte une troiſième fois, M. *Damen* penſa à la ſection de la ſymphyſe, à laquelle il fut beaucoup engagé par le profeſſeur *Camper* & le docteur *Vande-Laar*, accoucheur bien famé, qui tous deux, après avoir examiné la malade, reconnurent *une étroiteſſe à la partie ſupérieure du petit baſſin* ».

« Le 20 octobre 1783, appelé pour la ſecourir dans ce troiſième enfantement, M. *D*... la trouve avec de fortes douleurs ; il ſent l'orifice de la matrice

très-dilaté, & la tête du fœtus *arrêtée sur la marge du bassin* : aussitôt il procède à la section (déja consentie par la malade & sa famille) du cartilage inter-pubis, & les os s'écartent suffisamment pour admettre sans peine entre eux *le doigt* de l'opérateur ; il peut *alors* introduire la main dans la matrice, retourner l'enfant & l'amener par les pieds ».

« On applique ensuite un bandage d'acier, garni d'un cuir doux, & recouvert avec de la flanelle, de l'invention de M. *Camper ;* mais la malade ne peut en supporter l'usage. La sortie des urines a été involontaire jusqu'au douzième jour de l'opération. La malade a resté constamment couchée sur le dos pendant trente-huit jours ; elle n'a commencé à marcher qu'à cette époque, & la plaie a été guérie complétement dix à douze jours ensuite. L'enfant étoit gros & en bonne santé. On a gardé le silence sur le volume de sa tête & sur ses dimensions ».

« La dame *Stols*, examinée huit mois après, on a remarqué que les os pubis étoient unis d'une manière immobile à l'intérieur du bassin, offrant sur le trajet de la symphyse *une petite élévation de la largeur d'une paille*, & qu'en devant il y avoit, au tiers inférieur de cette union,

un endroit douloureux au toucher, *un peu mollet & élevé*, qu'on préſuma renfermer du pus; l'os pubis gauche parut à l'opérateur un peu plus élevé que le droit, & l'urètre, mobile des deux côtés, étoit mal affermi ſous le pubis. Les urines par fois s'écouloient involontairement, ſur-tout lorſque cette femme étoit dans une poſture droite ».

IIe. OBSERVATION.

« Près de deux années après, le 11 août 1785, M. *Damen* eſt encore mandé pour accoucher la dame *Cornélie Stols* de ſon quatrième enfant; l'orifice de la matrice étoit *très-dilaté*, mais la tête de l'enfant *étoit ſi haut, qu'il ne put la ſentir au toucher.... L'opinion* où étoit cet accoucheur, *qu'il étoit impoſſible que l'enfant passât vivant à travers le baſſin de ſa mère*, le détermina de nouveau à la ſection de la ſymphyſe, d'autant mieux que cinq docteurs préſens s'aſſurèrent que le baſſin *n'étoit point du tout élargi par la première opération* ».

« La ſection fut plus difficile cette fois-ci, le cartilage intermédiaire étant plus dur; les pubis s'éloignèrent de même aſſez pour permettre de placer *deux doigts* entre eux. L'enfant, qui étoit une

fille, fut également retourné & extrait par les pieds. La circonférence de sa tête étoit de quatorze pouces : il n'a vécu que cinq semaines ».

« Cette seconde opération fut troublée le troisième jour par la révolution du lait, qui fut accompagnée de quelques symptômes graves, qu'on a regardés comme des épiphénomènes, mais qui pouvoient bien être les accidens concomitans de la fièvre puerpérale primitive (*a*), lesquels ont cédé, le sixième jour, à un traitement convenable. La malade n'a point voulu s'assujettir au bandage, & cependant la réunion des pubis a été plus prompte que la première fois ; elle fut si complette à la fin de la troisième semaine, que la malade étoit en état de marcher.

« Soumise, dix mois après, à un nouvel examen, on trouva la réunion des os parfaite, avec un léger enfoncement à l'intérieur de la symphyse, que le *calus*

(*a*) On doit considérer cette fièvre en certains cas comme le premier degré de la *fièvre pernicieuse des femmes accouchées*, dont ont parlé beaucoup d'auteurs, & que *Le Roy* nomme *fièvre de lait maligne*. *Voyez* ses Mêlanges de phys. & de médec. premier Mémoire sur les fièvres aiguës, p. 199 & suiv.

n'avoit point encore rempli. *Cornélie* pouvoit ſe tenir ſur l'une ou l'autre de ſes jambes, & marchoit aiſément; c'eſt ce qu'ont reconnu MM. *Camper* & *Vande-Laar*, les promoteurs de ces deux opérations ».

Ainſi donc, ſur le ſimple *ſoupçon* d'une étroiteſſe dans le baſſin, & ſans avoir déterminé d'une manière préciſe quel étoit le détroit vicié, dans quel ſens & à quel degré ſe trouvoit la défectuoſité, M. *Damen* a deſſymphyſé deux fois *Cornélie*, femme d'ailleurs bien conformée, ſur laquelle le rachitis n'avoit eu aucune priſe dans ſon enfance.

On nous apprend que dans deux accouchemens antécédens, M. *D...* a eu recours au crochet; mais on nous laiſſe ignorer les raiſons qui avoient *fait juger néceſſaire* l'emploi de cet inſtrument meurtrier : on ne ſait pas mieux ſur quoi ſe fondoient ſes trois coopérateurs dans le ſecond travail, pour décider *impoſſible* le paſſage de la tête d'un fœtus à terme *ſans être diminuée;* l'expoſé des dimenſions reconnues au baſſin, auroit dû nous mettre ſur la voie, & nous faire connoître ſans équivoque les motifs de leur conduite. Mais c'eſt ici que les doutes s'élèvent de toutes parts.

Si nous en croyons l'hiſtorien du fait, le reſſerrement du baſſin étoit, à ſa ſortie dans le diamètre tranſverſal du détroit inférieur (*d'un os iſchium à l'autre*), eſtimé environ trois pouces; ... & cependant MM. *Camper* & *Vande-Laar*, qui ont examiné la femme *Stols* pendant ſa troiſième groſſeſſe, ont reconnu une étroiteſſe *à la partie ſupérieure du petit baſſin*, c'eſt-à-dire, au détroit ſupérieur: voilà qui implique formellement le dire de l'accoucheur ordinaire.

M. *Damen* juge le plus grand diamètre (de l'os pubis au ſacrum) à-peu-près de quatre pouces de longueur; mais la meſure a-t-elle été priſe du milieu de l'angle ſacro-vertébral à la partie ſupérieure & interne des pubis, ou du deſſous de l'arcade à l'union ſacro-coccygienne? C'eſt ce qu'il étoit eſſentiel de différencier & d'articuler poſitivement: au reſte, quatre pouces donnent à l'un ou à l'autre de ces diamètres toute l'étendue néceſſaire & ſuffiſante à la ſortie, même ſpontanée, d'un enfant à terme. Si MM. *C*... & *V*... ne ſe ſont point trompés, il ne doit être ici queſtion que du diamètre antéro-poſtérieur de la ſortie du baſſin, dont M. *D*... auroit pu ſe diſpenſer d'aſſigner l'étendue, puiſqu'elle eſt naturelle; mais

les deux premiers, praticiens de grande réputation, ne ſont point excuſables d'avoir omis de déterminer dans quel diamètre la partie ſupérieure du baſſin eſt rétrécie, & de combien elle s'éloigne de ſes dimenſions ordinaires; car il y a tout lieu de croire que c'eſt-là ſeulement où réſide le défaut de conformation. Au troiſième accouchement, M. *D*... trouvant l'orifice de la matrice dilaté, ſentit, après dix heures de fortes ſouffrances, la tête de l'enfant *arrêtée ſur la marge du baſſin:* certainement les efforts de la mère n'ont été inutiles, pour faire avancer cette tête & l'engager dans le petit baſſin, que parce que l'obſtacle ſe trouvoit à ſon entrée (*a*); le toucher le démontre à l'opérateur, & ſa plume ſe refuſe à le tracer. En nous l'indiquant, il eût été d'accord avec ſes conſeils; ... c'eſt cependant à travers de pareilles obſcurités, au milieu de tant d'incertitudes, & des contradictions auſſi frappantes & auſſi répétées, qu'il nous faut marcher pour arriver à la

(*a*) Peut-être ſe préſentoit-elle dans une mauvaiſe poſition; alors c'étoit le cas de chercher à mettre le grand diamètre de la tête dans une direction parallèle à celle d'un des diamètres obliques du baſſin. BAUDELOCQUE, §. 789.

vérité, ou du moins à des réſultats conſéquens que la raiſon avoue & que l'expérience autoriſe.

J'infère toujours de ce premier examen, que ſi le baſſin de *Cornélie* péche dans quelques-unes de ſes dimenſions, c'eſt dans le détroit ſupérieur, qui n'a que trois pouces à-peu-près, en ligne directe, du ſacrum au pubis, au lieu de trois pouces & demi à quatre pouces qu'il a communément; & que c'eſt d'après ce défaut de conformation, d'abord *ſoupçonné*, puis évalué à un pouce, que M. *D...* s'eſt déterminé à lacérer, à l'aide d'un crochet, dans le ſein de leur mère, deux enfans dont la délivrance lui avoit *paru* impoſſible.

Mais le crochet étoit-il indiqué dans ces deux premiers accouchemens? C'eſt ce que nous ne pouvons décider : on s'eſt bien gardé de nous faire part des raiſons qui ont paru preſcrire impérieuſement l'emploi de cet inſtrument, de préférence au forceps, ou à la tournée de l'enfant. Le premier, comme la manœuvre de la main, n'étoit cependant ni empêché ni contre-indiqué par une dimenſion moindre *d'un pouce environ*, dans le détroit ſupérieur. Au ſurplus, on ſait que les crochets, ces moyens qui

dévouent à une mort certaine, l'enfant qu'on ſoumet à leur action, ne doivent être mis en uſage, dans un cas de bonne conformation, que lorſque, aſſuré de ſa mort, on trouve ſa tête hors du cercle utérin, occupant le fond du baſſin, ou ſi amollie par la putréfaction, que ni l'une ni l'autre des reſſources mentionnées ne peuvent être tentées, y ayant d'ailleurs un beſoin inſtant de délivrer la mère;... & dans un cas de défaut de rapport des dimenſions reſpectives, lorſqu'au préalable on aura vidé la tête arrêtée au paſſage pour en procurer l'affaiſſement & faciliter la ſortie du corps, dont l'épaiſſeur néanmoins doit correſpondre au diamètre reconnu vicié.

Je dis que l'épaiſſeur du thorax, que l'on peut eſtimer à deux pouces, ou deux pouces & demi environ, lorſqu'il eſt déprimé, doit être *en quelque ſorte* en rapport avec le paſſage reſſerré, parce que je n'approuve pas que, dans le cas contraire, on aille le mutiler dans la matrice, & dépecer ſa charpente avec le crochet, dont la griffe pourroit alors porter atteinte à cet organe & bleſſer dangereuſement la mère. On n'ignore pas de plus que le libre exercice de cet inſtrument exige au moins un pouce & demi, &

même deux pouces d'étendue dans le plus petit diamètre, ce qui ſouvent n'eſt pas dire aſſez (*a*). Faute de cette dernière dimenſion, nous ſommes autoriſés à pratiquer l'opération céſarienne, ou la ſection de la ſymphyſe. « Le ſeul cas où cette dernière convienne, diſoit feu M. *Guillaume Hunter*, ce célèbre accoucheur de Londres, eſt celui où, l'enfant étant mort, l'étroiteſſe du baſſin eſt telle, qu'on n'auroit pas le libre uſage des crochets pour en faire l'extraction *ſans danger pour la mère ;* alors cette ſection permettra un peu plus d'aiſance»... Encore, en ce cas extrême, *Hunter* paroiſſoit pencher de préférence pour la ſection céſarienne, avertiſſant qu'il ne ſe ſeroit décidé pour la première, que d'après l'avis des plus habiles praticiens qu'il auroit eu ſoin de raſſembler.

(*a*) Je proteſte ici qu'ayant vu & examiné, avec pluſieurs confrères très-inſtruits, le baſſin de *Marie Daune*, reſſerré dans ſon diamètre antérieur & ſupérieur juſqu'à dix-neuf lignes, nous jugeâmes unanimement l'emploi du crochet ſinon impoſſible, du moins très-périlleux pour la mère. C'eſt ce dont ne douteront pas ceux qui ont rencontré des baſſins auſſi étroits, & qui connoiſſent la gêne qu'on a alors pour opérer; cependant nous avions affaire à un enfant mort, dont la tête étoit déformée, affaiſſée, &c.

Heiſter avoit déja conclu à l'opération céſarienne dans tous les cas où l'enfant étant mort, & la mère dans un grand danger, on ne peut l'extraire par les voies naturelles (*a*). M. *Simon* a ajouté avec raiſon, qu'il étoit même inutile, pour ſe décider, que des accidens preſſans expoſaſſent les jours de la mère (*b*). Je n'ignore pas la doctrine établie en Angleterre par le docteur *Oſborn* & M. *Clarke*, chirurgiens-accoucheurs de Londres, qui tous deux préconiſent l'emploi du crochet dans les cas de difformité extrême du baſſin, ſoit que l'enfant ait vie ou non, rejetant abſolument la ſection céſarienne (*c*) ; mais cette méthode deſtructive, fort uſitée avant que l'art des accouchemens ait fait de ſi grands progrès, ne ſera pas accueilli, & l'on ne peut que ſouſcrire à la critique judicieuſe qu'en a faite le traducteur du journal anglois. Je reviens aux faits de M. *Damen*.

L'écartement ſpontanée des pubis,

(*a*) Inſtitution de chirurgie; de l'opération céſarienne, §. vj.

(*b*) Tome II, Mémoires de l'Académie de chirurgie, *premier cas*.

(*c*) Journal de médecine de Londres, traduit en françois, année 1786, tom. vj, §. ix.

d'abord

d'abord de ſept à huit lignes, paroît avoir ſuffi dans le premier cas ; car l'obſervateur ne parle nullement d'une plus grande diduction. La manœuvre enſuite a été ſimple & facile ; la main a pénétré aiſément dans l'utérus, & extrait ſans difficulté un gros garçon.... A la ſeconde opération, l'éloignement des pubis a été du double, quoique le cartilage fût plus dur, & les ſymphyſes ſans doute auſſi plus reſſerrées & moins aptes à prêter ; cependant la délivrance s'eſt également opérée avec aiſance, ſans autre disjonction des pubis, & rien n'eſt venu, dans le cours de cette cure, comme dans celui de la première, troubler une auſſi belle & auſſi heureuſe entrepriſe, ſi on excepte des accidens ſérieux, ſurvenus le troiſième jour, qui pouvoient tenir à la révolution du lait, & qu'il ſeroit très-poſſible auſſi que cette opération ſeule eût fait éclore.

Nous avons déja ſur la ſection de la ſymphyſe une ſuite d'obſervations comparatives, qui peuvent mettre à même de juger par analogie celles pratiquées ſur la dame *Cornélie*. J'en ai préſenté le tableau dans les cahiers de juin & juillet 1786, & je prie inſtamment le lecteur de revoir mes remarques critiques

à ce ſujet; j'ajouterai le fait ſuivant, conſigné dans les *Œuvres chirurgicales d'Antoine Lambert*, qui exerçoit la chirurgie à Marſeille au milieu du ſeizième ſiècle. « Une dame de trente-trois ans, éprouve au cinquième mois de ſa première groſſeſſe, une disjonction des os de l'hypogaſtre, qui rend ſa marche de plus en plus pénible, & lui fait entendre un *craquement obſcur* dans les os, lorſqu'elle rapproche les cuiſſes. Son accouchement eſt heureux; mais bientôt il ſurvient une tumeur à gauche, qui s'étend depuis le pubis juſques près de l'anus.... L'ayant ouvert dans toute ſon étendue, *Lambert* porte la main dans l'hypogaſtre, il ſort un grand plat de grumeaux de ſang qui étoit épanché entre le vagin & le tiſſu cellulaire qui le lie au baſſin: .... auſſi la matrice avoit été abaiſſée tant que la collection avoit eu lieu, &c. ». Si un pareil accident peut ſurvenir après une diſruption naturelle des pubis, à plus forte raiſon on pourroit s'y trouver expoſé après la diviſion de cette même ſynchondroſe.

La ſymphyſe antérieure a donc été ouverte de l'épaiſſeur d'*un* & de *deux doigts*; ce qui donne dans le dernier cas tout au plus dix-ſept lignes; les pubis

ont pu diverger d'une ligne ou deux (*a*), & augmenter d'autant le diamètre de devant en arrière de l'iſthme ſupérieur qu'on ſuppoſe ici reſſerré, & à la faveur d'une pareille ampliation, deux enfans ont vu heureuſement le jour. La circonférence de la tête du ſecond étoit de quatorze pouces.

Mais de quelle *circonférence* M. *Damen* a-t-il voulu faire mention ? Nous n'en reconnoiſſons que deux, avec un célèbre accoucheur de nos jours (*b*), dont la plus grande, qui a en effet 14 à 15 pouces, paſſe ſur le menton, les deux fontanelles, la nuque & le trou occipital ; & l'autre, qui croiſe celui-ci en paſſant ſur le vertex, les protubérances pariétales & la baſe du crâne, a communément dix à onze pouces : c'eſt cette dernière

(*a*) Les plus grands fauteurs de la nouvelle opération, M. *Alphonſe Le Roy* lui-même, n'accordent que deux lignes de divergence ſur un pouce d'ouverture. Recherches ſur la future de la ſymphyſe, pag. 71.

(*b*) M. *Baudelocque*, dont l'excellent ouvrage devroit être connu de tous les praticiens, & ſur-tout de ceux qui veulent donner des obſervations pratiques ; ce ſeroit le moyen de ſe rendre intelligible à tous ceux qui cultivent l'art.

qui eſt embraſſée par les différens contours intérieurs du baſſin (*a*), lorſque l'enfant le traverſe ; elle ne peut diminuer ſans que la première s'alonge proportionnellement : ainſi une tête pourroit avoir ſeize à dix-huit pouces de grand contour, & offrir à peine deux pouces & demi de diamètre tranſverſe (*b*) ; elle auroit donc pu paſſer à travers un baſſin reſſerré à ce terme. Et ne ſeroit-ce pas donner une idée bien peu fidelle des dimenſions de ce vaſe ſolide, que d'annoncer vaguement qu'une tête qui avoit quinze à ſeize pouces de circonférence l'a traverſé ? C'eſt cependant ce que n'a pas craint de faire M. *Sigault* (*c*), pour juſtifier l'opération de la ſymphyſe, pratiquée en 1778 ſur la femme *Blandin* : il n'en retira qu'un enfant mort, dont la tête avoit quatorze pouces de circon-

---

(*a*) *De Haller*, Dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot BASSIN.

(*b*) En général, on ſait que la petite circonférence d'une tête eſt de dix à onze pouces au plus, lorſqu'elle a trois pouces & demi d'épaiſſeur d'un côté à l'autre.

(*c*) Journal de Paris, 11 octobre 1779, n°. 284.

férence, & il voulut la ſoumettre l'année ſuivante à une ſeconde ſection; mais douze heures après qu'il l'eut abandonnée, cette femme accoucha ſpontanément, ſous la direction d'une ſage-femme, d'un enfant plein de vie, dont la tête n'avoit que douze pouces de contour; ... comme ſi ces deux pouces de différence pouvoient faire croire à la néceſſité du nouveau procédé dans le premier cas, & rendre raiſon de ſon inutilité dans le ſecond! M. *Sigault* cependant avoit atteſté, d'après deux examens faits attentivement, le beſoin extrême de la diviſion du cartilage des pubis dans ce dernier accouchement, *ſon baſſin étant auſſi étroit que le goulot d'une bouteille* (*a*); mais c'eſt jeter volontairement de la confuſion dans les idées, & ne préſenter à l'eſprit rien de fixe, que de parler ſans ceſſe de circonférence, ſans indiquer dans quel ſens on entend meſurer la tête: pour moi j'ai reçu, il n'y a pas long-temps, un enfant qui n'étoit pas tout-à-fait à terme, dont la tête avoit plus de quinze pouces de grande circonférence, tandis

(*a*) Obſervation intéreſſante ſur un accouchement, par madame *Bélami*, ſage-femme de Paris, 1780.

que le diamètre transverſal n'avoit pas deux pouces trois-quarts. Il donna quelques ſignes de vie, qui me permirent de l'ondoyer avec certitude.... La mère a un baſſin régulier, mais évidemment trop petit; j'ai jugé ſon diamètre antérieur & ſupérieur rétréci au quatrième degré. On ſait que M. *Solhayrès* a reçu un enfant dont la tête avoit huit pouces moins deux lignes de diamètre oblique, & ſeulement deux pouces cinq à ſix lignes d'épaiſſeur.

En admettant le diamètre antérieur du baſſin de *Cornélie* rétréci ſupérieurement juſqu'à trois pouces, on ne doit pas perdre de vue que le diamètre oblique devoit offrir environ ſix lignes de plus, & que c'eſt toujours dans ce ſens que paſſe l'épaiſſeur de la tête (*a*). Le défaut de

---

(*a*) Le diamètre oblique de l'entrée du baſſin eſt d'une étendue qui tient le milieu entre celle de l'antérieur & du tranſverſe, ce qui doit avoir également lieu dans un baſſin vicié par l'étroiteſſe, mais régulier, mais ſymétrique; il n'eſt pas queſtion ici d'un baſſin difforme, contourné, &c. J'ai fait entrevoir la marche admirable que tient l'enfant pour voir le jour, dans mes Réflexions ſur la ſymphyſe, qui ont paru en mars 1781, (§. xxvij, & ſuiv.) qui ſe vendent à Paris, chez *P. F. Didot le jeune*, imprimeur-libraire, quai des Auguſtins.

rapport devoit donc être nul, ou de très-peu de choſe. Ici s'applique naturellement tout ce que nous avons dit, cahier de juin 1786, n°. 2, page 499 & ſuiv. Ainſi, en partant de l'expoſé même de l'obſervateur, on voit que rien ne ſauroit juſtifier l'emploi du crochet dans les deux premiers accouchemens, ni la pratique de la ſynchondrotomie dans les deux ſeconds; tandis qu'au contraire tout porte à croire, je dirai même qu'il eſt démontré, que ſi l'on eût uſé du forceps avec adreſſe & ménagement, on ſe ſeroit diſpenſé de toute opération, & l'on auroit conſervé la vie aux individus intéreſſés, c'eſt-à-dire, à la mère & à ſes quatre enfans.

La dilatation du col de la matrice *très-complette*, ne fait-elle pas entrevoir des dimenſions encore plus favorables, par les raiſons que je déduirai dans le journal ſuivant?

De plus, on ne peut concevoir la facilité qu'a eue M. *D*.... à retourner les enfans dans les deux cas de ſymphyſe, lorſqu'on a été témoin d'une pareille manœuvre exécutée ſur un baſſin très-étroit, & ouvert par devant, ſans affirmer qu'ici la difformité n'étoit pas conſidérable, & qu'on a évidemment erré dans l'eſtima-

tion qu'on en a faite. J'ai porté moi-même la main dans le baſſin de *Franç. Danne*, opérée à Lyon le 6 décembre 1781, dont les pubis n'étoient diſtans de la ſaillie ſacro-vertébrale que de dix-neuf lignes, & j'ai ſenti combien la main ſeule, à plus forte raiſon remplie d'un pied de l'enfant, avoit peine à manœuvrer, malgré vingt-quatre à trente pouces d'entre-ouverture, & combien chaque os des hanches en vacillant, expoſoit à des déchirures, à des contuſions, &c. (Cahier de juillet 1786, pag. 76.)

Ne puis-je pas conclure de tout ceci, 1°. que le double fait de la Haye, loin de fournir une preuve de la *néceſſité* de la nouvelle méthode dans la circonſtance préſente, nous eſt au contraire un nouvel exemple non équivoque qu'on en a abuſé; 2°. qu'il doit être compris dans le nombre des *cas où l'on pourroit évidemment ſe paſſer de l'opération ſigaultienne*, (deuxième claſſe) à moins que, vu l'obſcurité & les contradictions dont fourmille cette hiſtoire *ſingulière*, pour me ſervir des termes du rédacteur même de l'obſervation, on ne préfère de le placer dans la troiſième claſſe. Dans ce dernier cas, les partiſans de la ſymphyſe ne ſauroient s'en autoriſer, & ils ſeront forcés

de convenir avec moi, qu'il eût été plus prudent de ne pas offrir aux gens de l'art une obſervation auſſi imparfaite & auſſi peu concluante, laquelle peut néanmoins, ſur la foi des praticiens qui ont provoqué l'opération, & qui y ont applaudi, ſéduire les moins inſtruits & induire à de grandes fautes. « La nouveauté ſaiſit; on court à la renommée; & chacun voulant partager la gloire de la découverte, s'empreſſe à mettre en uſage un *ſecours* qu'il connoît à peine : les occaſions ne manquent pas de ſe multiplier : bientôt on abuſe du *moyen*. Eh que de victimes immolées avant que le preſtige ſoit diſſipé ! » *Réflexions* déja citées, §. xxj.

Nos remarques ſur la double opération qu'a ſubie la femme de *Gaſpard Stols*, ne paroîtront point déplacées à ceux qui ſe rappelleront combien les accoucheurs hollandois abusèrent, au commencement de ce ſiècle, du *levier* de *Roonhuyſen*, prenant pour têtes enclavées toutes celles dont la marche étoit lente, & la ſortie trop tardive à leur gré. On ſait que *Debruyn*, un des premiers acquéreurs du *ſecret de l'inſtrument*, l'a mis huit cents fois en uſage dans l'eſpace de quarante-deux ans, & qu'à cette époque il y avoit

déja pluſieurs autres praticiens qui s'en ſervoient : d'où il n'eſt pas permis de méconnoître l'abus qu'on en faiſoit alors, quoi qu'en ait dit depuis M. *Camper* pour prouver le contraire. N'a-t-on donc pas lieu de craindre que ſi les praticiens de ce pays venoient à s'engouer de l'opération de la ſymphyſe, ils ne viſſent partout qu'empêchement invincible au paſſage de l'enfant, qu'enclavement extrême, &c. & indication preſſante de la mettre en uſage? « L'on n'apprend l'art, a dit un ſavant, qu'en l'exèrçant avec réflexion ; & l'exercice ſans lumières n'eſt que routine & métier, en médecine comme dans les profeſſions les plus viles ». M. *Louis*, ſéance publ. de l'Acad. de chirurgie, 15 avril 1779.

La ſuite au Journal prochain.

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE

Lu à l'Académie des ſciences, ſur le mécaniſme des luxations de la clavicule; par M. PINEL, *docteur en médecine.*

1. Des faits conſtatés prouvent que la clavicule peut éprouver deux eſpèces de luxations, l'une à l'extrémité antérieure ou ſternale, & l'autre à ſon extrémité poſtérieure ou humérale. Je ſuppoſe connues la ſtructure & la forme de la clavicule & de l'omoplate; mais je dois faire quelques conſidérations particulières ſur leur poſition reſpective & leurs connexions.

2. Si l'on imagine une ligne tirée depuis le centre des attaches de la clavicule au ſternum, juſqu'au centre de l'articulation acromiale de la clavicule, & qu'on imagine de même une ligne tirée depuis l'angle inférieur de l'omoplate, & ſuivant la côte inférieure de cet os juſqu'à l'acromion, on aura deux lignes, qui, dans l'âge adulte, ont à-peu-près chacune ſix pouces d'étendue, & qui, par

leur concours, forment ſenſiblement un angle droit. Si l'on imagine, d'un autre côté, une ligne tirée dans le ſens de l'épine de l'omoplate, elle n'a que quatre pouces & demi de longueur, & forme avec la ligne tirée du ſternum à l'acromion, un angle de 45 deg. On verra dans la ſuite l'utilité de ces conſidérations.

3. La clavicule eſt appliquée en forme de levier ſur la baſe de l'apophyſe coracoïde qui lui ſert comme d'appui (*a*), & avec laquelle elle eſt d'ailleurs unie par un ligament très fort, appelé *Coraco-claviculaire*. Le bras antérieur de ce levier, c'eſt-à-dire, la partie de la clavicule compriſe entre l'apophyſe coracoïde & le ſternum, offre en ligne directe quatre pouces d'étendue, tandis que l'autre bras du même levier, c'eſt-à dire, la partie

(*a*) Quand on examine la clavicule ſur un ſquelette deſſéché, elle paroît appuyée ſur l'apophyſe coracoïde de l'omoplate: mais dans l'état naturel elle en eſt éloignée d'environ quatre à cinq lignes, & ſéparée par les ligamens coraco-claviculaires. Le ſeul appui de l'extrémité externe de la clavicule, eſt la facette articulaire de l'acromion, qui eſt taillée obliquement de dehors en dedans, & en ſens oppoſé de celle de la clavicule, & qui eſt bien plus élevée que l'apophyſe coracoïde. *Note du Rédacteur.*

de la clavicule compriſe entre l'apophyſe coracoïde & l'acromion, n'eſt que d'un pouce & demi. On voit d'avance que toutes les cauſes qui tendront à diminuer l'angle formé par le concours de deux lignes, dont l'une ſera tirée de l'extrémité ſternale de la clavicule, juſqu'à la portion de cet os ſitué ſur l'apophyſe coracoïde, & l'autre de cette portion vers l'angle inférieur de l'omoplate, pourront produire une diſtenſion, & même une rupture des ligamens & de la capſule qui uniſſent la clavicule à l'acromion. L'action de ces cauſes ſera d'autant plus puiſſante, que les deux bras du levier ſont plus inégaux.

4. Je dois encore ajouter quelques remarques ſur l'angle formé par le concours des deux lignes qui repréſénteroient les deux clavicules, & qui ſe réuniroient au milieu de la partie ſupérieure du ſternum. Ces deux lignes forment un angle très-obtus, & cet angle n'eſt ſuſceptible que de varier très-peu. Il diminue lorſqu'une puiſſance quelconque fait retirer les épaules en arrière, & on éprouve alors une diſtenſion plus ou moins grande dans les ligamens ſterno-claviculaires. Cette diſtenſion peut être portée juſqu'à une léſion marquée, & même juſqu'à une rupture,

Cet objet va être éclairci en traitant de la luxation ſternale de la clavicule.

I.

Sur le mécaniſme de la luxation ſternale de la clavicule.

5. Il eſt bon de rappeler ici quelques notions anatomiques ſur les ligamens de la clavicule. On ſait que cet os eſt fixé au ſternum par une capſule articulaire, & que cette articulation eſt fortifiée par les ligamens rayonnés antérieurs qui recouvrent la capſule, & dont les fibres vont en divergeant. En enlevant ainſi avec ſoin le tiſſu cellulaire de la partie poſtérieure de cette articulation, on obſerve des trouſſeaux ligamenteux, qui vont, en s'étendant en rayons, ſe perdre à la partie poſtérieure & ſupérieure du ſternum, en paſſant ſur les rebords de la facette articulaire. Le ligament inter-claviculaire réſiſte en outre à l'écartement des extrémités ſternales des deux clavicules; mais toutes les fibres de ce ligament ne vont pas ſe rendre d'une clavicule à l'autre: un grand nombre ſe borne de part & d'autre aux deux parties ſupérieures de la facette articulaire du ſter-

num, & quelques-unes seulement s'étendent d'une clavicules à l'autre.

6. Mais de tous ces ligamens, le plus fort est le costo-claviculaire, qui s'attache à la distance de près d'un pouce de la partie antérieure de la clavicule & au cartilage, ainsi qu'à la partie osseuse correspondante de la première côte. La direction de ses fibres est de haut en bas, & de derrière en devant : elles sont seulement dans un état de tension quand la clavicule, dans ses divers mouvemens naturels, s'éloigne de la première côte, ou qu'elle se porte en arrière ; ce qu'il faut remarquer avec soin, relativement au mécanisme de la luxation sternale de la clavicule.

7. Les ligamens dont je viens de parler, fixent cet os, sans cependant l'empêcher d'avoir une espèce de mouvement en cône : la pointe de ce cône répond au centre de l'articulation sternale de la clavicule, & sa base circulaire est décrite par l'extrémité humérale, & se trouve environ d'un pouce & demi de diamètre. Ce mouvement s'exécute de concert avec l'omoplate, à l'aide des muscles moteurs de ce dernier os. Ce sont là les bornes auxquelles la tension des ligamens de la partie sternale de la clavicule paroît pouvoir

s'étendre; enſorte que, lorſque les épaules ſont portées en arrière & en bas, autant que l'état naturel peut le permettre, les ligamens rayonnés antérieurs & le coſto-claviculaire éprouvent une forte tenſion, & l'extrémité antérieure de la clavicule devient plus ſaillante, & fait effort pour ſe porter en avant.

8. Quoique la luxation ſternale de la clavicule ſoit très-rare, cependant la rétraction des omoplates en arrière peut être aſſez violente pour la produire. Dans les claſſes laborieuſes de la ſociété, les grands poids qu'on porte dans des hottes peuvent expoſer à cet accident, avec le concours de quelque autre circonſtance ſingulière. Il eſt vrai qu'un inſtinct naturel porte l'homme à la prévenir, en s'inclinant & en remuant d'ailleurs le centre de gravité en avant; car alors le dos porte une partie du poids facile à évaluer, ſi on fixoit l'inclinaiſon du plan, & les épaules n'éprouvent qu'une bien moindre rétraction; enſorte qu'on voit des hommes robuſtes, & même des femmes, porter impunément des fardeaux énormes dans leurs hottes. Une obſervation particulière fera connoître le concours des circonſtances qui peuvent, dans ce cas, produire la luxation ſternale de la clavicule.

9. Dans l'été de 1784, un boulanger, chargé d'une hotte pleine de pain, voulut se reposer en passant sur le pont neuf: il choisit une borne pour servir d'appui au poids dont il étoit chargé; mais à cause de la forme sphérique du sommet de la pierre, la base de sa hotte glissa, & dans le moment où elle alloit l'entraîner à la renverse, il fit brusquement une flexion du corps en avant, pour éviter d'être entraîné. L'effort violent qu'il fit pour contrebalancer la compression des attaches de la hotte, fut immédiatement suivi d'une vive douleur à la partie supérieure & latérale du sternum, avec une saillie en avant, formée sous la peau par la tête de la clavicule du côté gauche. L'épaule de ce côté étoit retirée en arrière, & ne pouvoit être mue sans augmenter la douleur. Le lieu où les ligamens sternaux & la capsule de la clavicule avoient été rompus, s'engorgea bientôt, & il s'y forma une espèce de tumeur qui s'étendoit aux environs. C'est dans cet état qu'il se présenta dans un des hôpitaux de la capitale, pour consulter le chirurgien major qui étoit alors en exercice. Ce dernier négligeant de prendre des informations exactes sur les circonstances qui avoient précédé, & ignorant d'ailleurs

le mécaniſme de la luxation ſternale de la clavicule, ne vit dans ces ſymptômes qu'une tumeur qui s'étoit formée dans cette partie, & qu'il falloit tâcher de réſoudre par l'application d'un emplâtre. Le malade s'en tint long-temps à ce frivole ſecours, toujours preſque privé de l'uſage de ſon bras, & dans un état de ſouffrance. Le gonflement ſe diſſipa peu à peu en grande partie; mais l'extrémité antérieure de la clavicule étoit toujours fort ſaillante, & le bras, privé de ſon point d'appui, étoit preſque ſans force. Il reſta près de trois mois dans cet état, & conſulta diverſes perſonnes, ſans en tirer aucune lumière ni aucun ſoulagement.

10. C'eſt à cette époque que j'eus occaſion de le voir à la Charité, où il étoit venu conſulter M. *Deſault*, qui étoit alors ſubſtitut du chirurgien en chef de cet hôpital. Cet habile chirurgien fit les queſtions convenables; & portant la main ſur la partie ſaillante de la clavicule, il reconnut ſans peine l'exiſtence de la luxation : le temps propre à la réduction étoit ſans doute expiré, & il y avoit à préſumer que le tiſſu cellulaire, voiſin de la partie affectée, avoit pris une conſiſtance ligamenteuſe, & ſuppléoit en partie à la fonction des ligamens qui avoient été

rompus : auſſi le malade commençoit-il à reprendre un peu plus de liberté dans le mouvement du bras. Le chirurgien éclairé auquel le malade s'étoit adreſſé en dernier lieu, lui propoſa de tenter encore l'application du bandage, pour réduire & entretenir en poſition la clavicule ; mais le boulanger craignit la perte du temps, ou de nouvelles ſouffrances ; il préféra garder ſon incommodité. Je laiſſe au lecteur le ſoin de ſe livrer aux réflexions qu'un ſemblable événement fait naître.

11. L'aitiologie de la luxation ſternale de la clavicule eſt facile à entendre, d'après ce que j'ai dit (4, 7,) ; mais il reſte à rendre ſenſible, par des vérités priſes de la mécanique, la violence de la diſtenſion qu'ont dû éprouver les ligamens ſterno-claviculaires dont la rupture n'a eu lieu que d'un côté, ſans doute par une poſition particulière de la perſonne. Elle étoit debout lorſque tout le poids du fardeau a porté ſes épaules en arrière & en bas ; mais dans le même temps, les muſcles abdominaux ſont entrés dans une forte contraction, & ont retiré bruſquement le ſternum, & la partie inférieure de la poitrine en devant. Les ligamens ſterno-claviculaires ont donc été dans

le cas d'une corde tirée en même temps en ſens oppoſé par deux cauſes puiſſantes. *Borelli* fait voir, & c'eſt d'ailleurs une vérité facile à démontrer, que ſi les deux extrémités d'une corde roide, & propre à être contractée, ſont directement tirées par deux puiſſances dont les mouvemens ſoient égaux au moment de la réſiſtance de la corde, la force par laquelle cette corde réſiſte à l'attraction, égale les deux puiſſances enſemble, qui ſont d'ailleurs égales entre elles. Les ligamens ſterno-claviculaires, pour ne pas être rompus, auroient dû avoir une force égale à l'attraction qu'exerçoit le poids du fardeau, & à celle que pouvoit produire la contraction des muſcles de l'abdomen : or, cette dernière action ſeule eſt énorme, ſi l'on en juge par comparaiſon avec celles de pluſieurs autres muſcles dont *Borelli* a évalué les puiſſances.

12. On a encore une autre manière de juger de la force de ces muſcles, en partant d'un fait connu. On ſait que lorſqu'un homme eſt étendu à la renverſe ſur un plan horizontal, la ſeule contraction des muſcles abdominaux ſuffit pour élever le tronc, & pour vaincre la réſiſtance qu'oppoſe le poids de ce même tronc, de la tête & des extrémités inférieures.

En ſuppoſant ce poids total de cent livres, tel qu'il eſt à peu près dans un homme d'une ſtature ordinaire, & en tranſportant le centre de gravité de cette maſſe irrégulière dans la partie moyenne & interne de la poitrine, il faudroit une puiſſance de cent livres pour élever un pareil poids, en rendant la direction de cette puiſſance perpendiculaire à l'axe du corps. Il faut maintenant faire attention que l'attraction des muſcles abdominaux qui l'emporte ſur la réſiſtance de ce poids, s'exerce preſque parallèlement à l'axe du corps, & que par conſéquent elle doit être immenſe; la difficulté de fixer avec préciſion la poſition du centre de gravité, & le degré d'inclinaiſon de la direction des muſcles abdominaux, empêche d'évaluer avec exactitude la forte attraction de ces muſcles. Il ſuffiſoit de faire voir qu'elle ne peut être que d'une très-grande étendue. Cette conſidération ſur la force des muſcles, qui quelquefois concourent par leurs efforts à produire une luxation, ne doit jamais être omiſe: elle ſert à corriger les fauſſes idées qu'on ſe formeroit de la non poſſibilité de certaines luxations, d'après des expériences faites dans les amphithéâtres. J'ai vu en effet des hommes

très-forts pouſſer avec violence l'épaule d'un cadavre, en arrière & en bas, ſans jamais pouvoir produire la luxation ſternale de la clavicule.

13. On ſent bien que pour réduire une pareille luxation, il ne faut ni leviers, ni poulies, ni cabeſtan, ni enfin tout cet appareil impoſant de machines compliquées, qu'on a employées dans l'antiquité, même dans les cas les plus ſimples. La réduction conſiſte à faire pouſſer par un aide l'épaule en avant, & dans un ſens contraire à l'action des muſcles trapèze & rhomboïde, pendant que le chirurgien lui-même comprime la partie antérieure de la clavicule, & la remet en place (*a*). Le bandage qu'on applique pour maintenir la partie réduite, doit remplir trois objets; fixer le bras contre le tronc en forme de maillot, pendant que l'avant-bras eſt fléchi à angle droit; empêcher l'épaule de ſe porter en arrière, & contenir l'extrémité luxée avec une

(*a*) La réduction conſiſte à porter en dehors le moignon de l'épaule, & à l'éloigner du tronc, en même temps qu'on le pouſſe en devant. C'eſt le moyen de mettre l'extrémité interne de la clavicule au niveau de la cavité ſur laquelle elle doit appuyer. (*Note du Rédacteur.*)

pelote ou des compreſſes graduées : je ſupprime les détails de ce bandage & les autres moyens connus, qui ſont relatifs à la conduite du malade, & aux accidens particuliers qui peuvent ſurvenir.

II.

Sur le mécaniſme de la luxation humérale, ou ſcapulaire de la clavicule.

14. L'articulation de l'extrémité poſtérieure de la clavicule, eſt non-ſeulement contenue par ſa capſule articulaire, & par les ligamens qui la fortifient, mais encore cet os eſt attaché d'une manière plus fixe à l'omoplate, au moyen du ligament qui part de la baſe du bec coracoïde, & qui va s'attacher vers le point d'inflexion de la courbure de la clavicule. Ce dernier ligament permet cependant des mouvemens de quelques lignes d'étendue, en avant, en haut & en arrière. Sa partie poſtérieure, par ſa forme triangulaire & ſes attaches, limite le mouvement de rotation que la clavicule pourroit exécuter, ce qui produiroit une eſpèce de torſion dans la capſule acromiale & pourroit la faire rompre. L'autre partie du même ligament, qui a une forme quarrée, oppoſe un obſtacle au

trop grand éloignement de la clavicule d'avec le corps de l'omoplate.

15. Lorſque la clavicule porte ſur ſon point d'appui, le ligament coraco-claviculaire eſt dans un état de relâchement, & cet os peut alors exécuter plus librement un commencement de rotation, ce qui augmente la facilité des mouvemens du bras. Il faut ſur-tout remarquer que c'eſt dans cette poſition que la capſule articulaire de la clavicule avec l'acromion, eſt dans un certain degré de diſtenſion forcée. Au contraire, lorſque la clavicule eſt auſſi éloignée de la baſe coracoïde, que peut le permettre le ligament coraco-claviculaire, la capſule acromiale eſt dans un état de relâchement. Ces deux états oppoſés doivent être remarqués avec ſoin, pour bien concevoir comment s'opère la luxation de l'extrémité poſtérieure de la clavicule.

16. Puiſque la capſule & les ligamens qui fixent la clavicule avec l'acromion s'oppoſent à la luxation, on peut les regarder comme une puiſſance placée à l'extrémité externe de la clavicule, conſidérée comme un levier dont le point d'appui eſt vers la baſe coracoïde, & dont le plus grand bras, qui eſt vers le ſternum, eſt à l'autre dans le rapport de 8

à 3. L'autre puiſſance appliquée au grand bras du lévier, ſera le muſcle grand pectoral, qui, lorsqu'il ſe contracte, preſſe fortement la clavicule contre le bec coracoïde, & met dans la diſtenſion forcée, la capſule acromiale. Voilà donc d'abord la poſition de la clavicule qui peut favoriſer la luxation. Il s'agit de rechercher quel eſt le genre de mouvement de l'omoplate, qui peut concourir au même effet.

17. Je dois d'abord rappeler ce qu'on entend par axe de rotation : c'eſt une ligne droite priſe dans le corps, autour de laquelle il peut ſe mouvoir. Or, on démontre en mécanique, qu'un corps de figure quelconque, a toujours trois axes principaux, qui font entr'eux des angles droits, & autour desquels il peut exécuter des mouvemens de rotation (*a*). Cela

(*a*) Quoique pour entendre la démonſtration de cette propoſition, il faille être très-verſé dans les hautes mathématiques, cependant on peut facilement, ſans ces connoiſſances, bien entendre la propoſition en s'exerçant à faire tourner des corps de figure quelconque ſucceſſivement autour de trois axes, & par conſéquent ce que j'en dis par rapport à la luxation de la clavicule, eſt à la portée de tout le monde.

Ceux qui voudront en connoître la démon-

posé, l'omoplate considérée comme un corps isolé, & d'une figure déterminée, peut exécuter un mouvement de rotation autour de l'axe de l'extrémité humérale à l'extrémité sternale de la clavicule; un second autour de l'axe étendu de l'extrémité acromiale à l'angle antérieur & inférieur de cet os; & enfin, un autre autour d'un troisième axe, qui seroit représenté par une ligne perpendiculaire aux deux autres. Il s'agit maintenant d'examiner quels sont, parmi ces mouvemens, ceux qui peuvent lui être imprimés dans l'état naturel, & produire la rupture de la capsule acromiale. Il est évident d'abord, que l'omoplate est trop immédiatement appliquée au tronc du corps, pour qu'elle puisse exécuter un commencement de rotation autour du second axe désigné : d'ailleurs, le ligament coraco-claviculaire, opposeroit une forte résistance à la luxation. Il ne reste donc qu'à considérer les efforts qui pourroient être faits autour des deux autres axes.

18. J'ai déja dit que la ligne tirée de

---

stration, la trouveront dans le troisième chapitre de l'introduction à l'astronomie-physique, par M. *Cousiu.* (*Note de l'auteur.*)

l'acromion à l'extrémité ſternale de la clavicule, forme un angle droit avec la ligne étendue de l'acromion à la pointe antérieure & inférieure de l'omoplate. La première peut donc être regardée comme un des axes principaux, autour duquel l'omoplate peut recevoir, par des cauſes quelconques, un mouvement de rotation; enſorte que l'angle formé par ces deux lignes, tende à augmenter. Pluſieurs puiſſances peuvent contribuer à cet effet, pendant que la capſule acromiale & les ligamens qui la fortifient, tendent à l'empêcher; mais cette réſiſtance ſeule auroit un grand déſavantage dans ſa manière d'agir. En effet, ſi on prend pour centre de mouvement, le milieu de la facette articulaire acromiale, la diſtance de ce point à la direction des fibres capſulaires & ligamenteuſes, eſt environ de deux lignes, & ſi on ſubſtitue, à l'action du grand dentelé, une puiſſance unique qui pouſſe en avant le milieu de la baſe de l'omoplate, la diſtance du centre de mouvement à la direction de cette puiſſance, ſera environ de trois pouces. Le rapport des diſtances de ces deux puiſſances, ſera donc celui de 2 : 36, ou bien 1 : 18. On voit avec quelle facilité la capſule & les ligamens de l'articulation

acromiale seroient rompus, si d'un autre côté le ligament qui unit l'apophyse coracoïde avec la clavicule, n'offroit une très-grande résistance au mouvement de rotation de l'omoplate autour du premier axe supposé. Il faut joindre à cela l'action combinée du muscle trapèze & du rhomboïde, qui, par leur contraction, peuvent balancer l'effort du grand dentelé & celui des autres puissances étrangères. Il ne paroît pas d'ailleurs qu'une luxation humérale de la clavicule, de cette sorte, soit constatée par aucune observation directe.

19. Il ne reste donc plus qu'à considérer un troisième cas, c'est-à-dire, l'examen des efforts qui peuvent imprimer un mouvement de rotation à l'omoplate autour d'un troisième axe perpendiculaire aux deux autres, & qui seroit représenté par une ligne tirée à angles droits sur le plan de cet os & de la clavicule. Il est évident qu'au moment que ces efforts commencent à agir, l'angle droit qu'ils forment est diminué, & que la capsule acromiale, ainsi que ses ligamens, sont dans une distension forcée; mais ce qui facilite la diminution de cet angle, & par conséquent le danger de la luxation, est l'action simultanée des muscles releveurs de l'omoplate, & en même temps quel-

que chute ou quelque coup qui tende à porter l'épaule vers la tête ; car alors la clavicule & l'omoplate ſeront comme deux leviers étendus de l'extrémité ſternale de la clavicule à l'acromion, & de l'acromion à l'angle inférieur de l'omoplate, leſquels forment un angle à l'acromion, & que des puiſſances fléchiſſantes tâchent de rapprocher, pendant qu'un lien qui paſſe à l'extérieur du ſommet de cet angle, & qui vient s'attacher de part & d'autre à chacun de ces leviers, empêche le rapprochement de ces derniers, & la diminution de l'angle. Si l'on pouvoit donc déterminer avec préciſion la direction de ces puiſſances fléchiſſantes, & leurs diſtances du centre du mouvement, il ſeroit facile de connoître dans le cas d'équilibre, leur rapport avec la réſiſtance, c'eſt-à-dire, l'action des fibres capſulaires & ligamenteuſes à l'articulation acromiale ; mais quoi qu'il en ſoit de cette évaluation, qu'une foule de circonſtances peuvent faire varier, on voit que les ligamens qui réſiſtent en cet endroit à la luxation, ont un très-grand déſavantage, parce qu'ils agiſſent à une très-petite diſtance du centre du mouvement.

20. Une circonſtance qui augmente dans ce cas la facilité de la rupture des

ligamens vers l'acromion, eſt la ſituation de laclavicule ſur l'apophyſe coracoïde : en effet, dans les efforts de rotation de l'omoplate autour du troiſième axe, la baſe de l'apophyſe coracoïde, eſt en même temps pouſſée avec violence contre la clavicule, au point où elle y correſpond; & puiſque les arcs décrits ſuivent la raiſon des rayons, on aura l'arc en ce point : l'arc au point acromial : : 8, 11 ; ce qui concourt à la rupture des ligamens, à l'articulation acromiale : d'ailleurs, le ligament coraco-claviculaire, qui, dans les autres cas précédens, oppoſoit un très-grand obſtacle à la luxation, devient ici indifférent & de nul effet, puiſque la luxation n'arrive jamais mieux que quand la clavicule reſte appliquée ſur l'apophyſe coracoïde (*a*).

(*a*) L'examen de l'articulation de l'extrémité ſcapulaire de la clavicule peut conduire à la connoiſſance du mécaniſme de ſa luxation. Cette articulation eſt tellement ſerrée, que les deux os qui la forment, ne peuvent ſe mouvoir l'un ſans l'autre ; leurs facettes articulaires ſont affermies par des ligamens très-courts qui en empêchent la mobilité. Cette diſpoſition fait que le clavicule ne peut agir ſeule : c'eſt un levier appuyé par ſes deux bouts, fixé d'une manière immobile à ſon extrémité externe, & dont le centre du mouvement ſe paſſe toujours

21. La théorie reçoit un dernier complément de preuves, des faits obſervés qui conſtatent la luxation de l'extrémité ſcapulaire ou humérale de la clavicule. Je

---

dans ſon articulation avec le ſternum. En effet, que l'épaule s'abaiſſe, qu'elle s'élève, qu'elle ſe porte en devant, la clavicule ſuit ces différens mouvemens. On remarque aiſément que dans l'élévation portée à un haut degré, la clavicule & l'acromion forment un angle rentrant en bas & ſaillant en haut, de manière que leurs facettes articulaires ſe touchent moins exactement vers leur partie ſupérieure, & ſe preſſent inférieurement, & que dans l'abaiſſement le contraire arrive. Cela poſé, comme la clavicule ne peut jamais ſe luxer en bas ſous l'acromion, il eſt évident que la luxation de ſon extrémité externe n'aura lieu qu'autant que l'omoplate ſera abaiſſée & fixée par la puiſſance qui détermine cette luxation, tandis que la portion du trapèze qui s'attache à la clavicule, agira en même temps, & élevera ſeulement cet os. Cette puiſſance, dans le cas de coup ou de chute, doit être aſſez forte pour rompre les ligamens de cette articulation, & même une partie de ceux qui uniſſent la clavicule à l'apophyſe coracoïde. A l'inſtant de cette rupture, le trapèze, dont l'action ſur l'omoplate fixée, eſt alors ſans effet, exerçant toute ſa force ſur la clavicule, l'entraînera en haut avec d'autant plus d'énergie, que le levier qu'elle repréſente, a ſon point d'appui du côté interne, & par conſéquent dans un lieu éloigné de l'endroit où agit la puiſſance. (*Note du Rédacteur.*)

n'ai pas beſoin de rappeler celle qui arriva à *Galien* lui-même dans le parc des exercices; le récit en eſt ſi dénué de circonſtances, qu'on ne peut en tirer aucune lumière. On a rapporté d'autres obſervations ſemblables, ſans inſiſter beaucoup ni ſur les détails de l'accident, ni ſur les ſignes diagnoſtics qui peuvent faire éviter toute erreur. Je dois cependant excepter celle qui a été publiée dans le Journal de médecine du mois de juin 1785 : elle a pour objet un homme qui, en ſortant d'un cabaret, ſe laiſſa tomber de manière que le moignon de l'épaule droite porta ſur un pavé plus haut que les autres. Son camarade fut entraîné dans ſa chute, & tomba ſur lui. On voit là toutes les circonſtances qui concourent à diminuer l'angle droit déſigné ci-deſſus, & à produire la luxation de l'extrémité ſcapulaire de la clavicule.

22. Les ſignes diagnoſtics ſont dans ce cas-ci aſſignés avec beaucoup de netteté, & tels qu'on devoit les attendre d'un chirurgien très-habile en anatomie. M. *Deſault* s'informa d'abord des circonſtances de la chute, & il procéda enſuite à l'examen des parties. Il commença par promener un doigt ſur cette clavicule de dedans en dehors, &

un doigt de l'autre main ſur l'épine de l'omoplate, de derrière en devant : il reconnut que l'extrémité ſcapulaire de la clavicule faiſoit une ſaillie conſidérable au-deſſus de l'apophyſe acromion, tandis que l'extrémité ſcapulaire de la clavicule gauche étoit preſqu'au niveau de l'apophyſe acromion correſpondante. Pour une plus grande sûreté, il apprit du malade que cette diſpoſition n'exiſtoit point avant la chute. En retirant l'épaule en dehors, & en preſſant ſur la ſaillie de l'extrémité ſcapulaire de la clavicule, on la faiſoit diſparoître : ce qui ne laiſſoit plus de doute ſur l'exiſtence de la luxation.

23. La réduction eſt facile, & s'opère ſans effort : elle conſiſte à retirer l'épaule en dehors en la relevant, & à preſſer ſur la ſaillie de l'extrémité ſcapulaire de la clavicule, pour l'adapter à la partie latérale interne & ſupérieure de l'acromion. Pour maintenir les parties luxées, & favoriſer la génération d'une nouvelle capſule articulaire, je ne connois point de bandage mieux entendu que celui qu'emploie M. *Deſault* à l'hôtel-dieu, & dont on peut voir la deſcription dans l'ouvrage périodique que je viens de citer. Il a l'avantage de tenir l'épaule relevée, de fixer le bras d'une manière ſolide, & de

prévenir toute espèce de dérangement.

Je publierai successivement le mécanisme des luxations des os du bras & de l'avant-bras, & ainsi des autres. Il est bon que les personnes éclairées soient bien convaincues de la nécessité d'une nouvelle théorie dans ce genre. Je conviens qu'un chirurgien habile en anatomie évite souvent l'erreur, quoiqu'il n'ait point approfondi le mécanisme des luxations; mais outre qu'il lui importeroit d'être conduit par des principes raisonnés, & qu'il peut sans cela faire lui-même des tentatives vaines & faussement dirigées dans des cas difficiles, ne doit-il pas rechercher à mettre plus de cohérence dans ses procédés, & à s'éclairer des lumières de la mécanique? La nécessité d'un nouveau traité des luxations, est bien plus urgente pour les personnes qui se mêlent de les réduire, en se bornant à des idées vagues & confuses d'anatomie. On doit désirer d'ailleurs, que les savans qui ont une influence si puissante sur l'opinion publique, puissent avoir désormais des idées fixes sur l'application de la mécanique au corps humain, & que cette branche importante de la physique, prenne enfin dans ce siècle, le rang qu'elle mérite d'occuper parmi les autres sciences humaines.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1788.

La colonne du mercure, dans le baromètre, du premier au 6, s'eſt abaiſſée de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouces 8 lignes; le ſix & le ſept, elle s'eſt élevée de 28 pouces 2 lignes à 28 pouces 4 lignes; du 8 au 10, de 28 pouces, elle s'eſt abaiſſée à 27 pouces 8 lignes; du onze au quatorze elle s'eſt élevée de 28 pouces 1 ligne à 28 pouces 4 lignes; du quinze au vingt-neuf, elle s'eſt abaiſſée de 27 pouces 11 lignes à 26 pouces 11 lignes; le vingt-un au ſoir, par S. la plus haute élévation a marqué 28 pouces 4 lignes; la moindre 26 pouces 11 lignes: ce qui fait une variation de 17 lignes.

Du premier au quinze le thermomètre a marqué, au matin, deux fois 1 au-deſſous de 0, deux fois $\frac{1}{2}$ au-deſſous de 0, & de 2 à 6 au-deſſus; à midi, de 1 à 10; au ſoir, de 0 à 6 au-deſſus. Pendant cette quinzaine, le ciel a été couvert huit jours, clair un, & variable ſix jours; il y a eu ſix fois de la pluie, deux fois de la neige, une fois de la bruine, quatre fois du brouillard, dont deux épais

& puant. Les vents ont soufflé quatre jours N., un jour E., un jour N-E., un jour N-O., cinq jours S., trois jours S-O., un jour O.

Du 16 au vingt-neuf, le thermomètre a marqué au matin de 1 à 5 au-dessus de 0 ; à midi de 4 à 10 ; au soir, de 2 à 7. Le ciel a été couvert six jours, clair un jour, & variable sept jours. Il y a eu vingt fois de la pluie, dont pluie & grand vent le 21. Les vents ont soufflé deux jours N., un jour E., un jour N-E., cinq jours S., trois jours O., un jour S-O., & un jour N-E. matin, S-O. soir. Le sud a été orageux & fort.

L'hygromètre a montré plus d'humidité dans la seconde quinzaine.

Il est tombé pendant le mois 2 pouces 3 lignes 6 dixièmes d'eau à Paris.

La température a été très-douce, particulièrement pendant la seconde quinzaine, où le thermomètre est monté au terme de la végétation (10) : aussi quelques arbustes ont donné des feuilles, & les soucis ont conservé leurs fleurs ; mais les matinées fraîches & la froideur de l'humidité ont arrêté la grande végétation, qui n'a fait heureusement aucun progrès.

Cette conſtitution douce & humide a été favorable à la claſſe du peuple, qui a fourni peu de malades aux hôpitaux : analogue à celle du mois dernier, elle a entretenu les fluxions, les rhumes, les catarrhes; les affections rhumatiſmales ont paru plus inflammatoires, & ont exigé des ſaignées rapprochées. Les fluxions de poitrine ont preſque toutes porté le caractère rhumatiſmal ; les plus fâcheuſes ont été celles dont les douleurs ſe portoient principalement à la baſe de la poitrine ; le point de côté ſe manifeſtoit aux fauſſes côtes, ſe portant poſtérieurement ; la toux étoit alors profonde, & les malades reſſentoient une chaleur brûlante à la baſe des poumons, tirant vers le dos, ce qui rendoit la toux très-douloureuſe, & la reſpiration très-gênée : la plupart ont été ſujets à la ſuppuration des poumons, ou à une leucophlegmatie rebelle, avec un pouls dur, malgré les ſaignées abondantes faites à l'invaſion, les évacuations de bile cuite, & qu'on ait fait ſuppurer long-temps les véſicatoires appliqués ſur le foyer de la douleur de côté.

Les fauſſes fluxions de poitrine, les douleurs de côté avec oppreſſion, ont été très-communes, & ſe ſont diſſipées

facilement. On a vu quelques hépatites : elles ne ſe ſont terminées que vers le quinze de la maladie. En général, la bile a eu peine à couler ; elle s'eſt manifeſtée long-temps crue dans les fièvres bilieuſes, ce qui les a rendu rebelles. Cette diſpoſition a donné lieu à beaucoup d'affections nerveuſes, dont on n'a obtenu la terminaiſon que par des évacuations de bile cuite, & d'où les affections hémorrhoïdaires ont été nombreuſes : les ſaignées du bras, les ſangſues, les délayans, les bains, paroiſſoient bien énerver les ſymptômes, mais on pouvoit aſſurer leur retour, ſi on n'avoit pas obtenu des fontes bilieuſes ; pluſieurs ont occaſionné des attaques d'apoplexie qui ont cédé aux moyens indiqués.

La goutte a tourmenté ceux qui y ſont ſujets ; elle s'eſt déplacée fréquemment, & a été aſſez irrégulière. Il y a eu nombre de gouttes vagues, mais régulières ; les ſynoques ſimples ont été très-communes : elles ſe ſont terminées heureuſement par des ſueurs critiques. Les petites véroles n'ont point été communes, mais les rougeoles ont régné ; pluſieurs ont été orageuſes à leur début & aſſez bénignes ; d'autres, bénignes à

leur invaſion, qui ſont devenues très-fâcheuſes: celles-ci, du deux ou trois, manifeſtoient leur malignité par une très-grande agitation, par un gonflement aux mains, enſuite aux pieds; la langue sèche & noire, peu ou point d'altération, un petit délire ſourd, de l'oppreſſion; alors rarement les malades paſſoient le cinq: en général, la ſaignée eſt devenue néceſſaire vers la convaleſcence, où il ſurvenoit des accidens très-fâcheux dont peu ont rechappé. Les fièvres nerveuſes ont été communes & très-orageuſes, mais peu ont eu une terminaiſon funeſte. Les apoplexies ont été nombreuſes, ainſi que les paralyſies. Enfin, le peu d'élaſticité de l'atmoſphère qui s'eſt maintenue pendant la ſeconde quinzaine, & qui doit faire époque dans l'hiſtoire météorologique, a fatigué cruellement les aſthmatiques.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FEVRIER 1788.

(*Nota.* Ce signe o- indique les degr. de froid au dessous de zéro.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	*A midi*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*		*A midi.*		*Au soir.*	
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*
1	o-1	1, 1/4	o-o	27	11, 1/2	27	11,	27	10,
2	o-1	1, 1/2	1,	27	10, 1/2	27	10, 1/2	27	8,
3	3,	8, 1/2	5, 1/4	27	8,	27	8, 3/4	27	10,
4	3, 3/4	7, 1/2	5,	27	10, 1/2	27	10, 1/4	27	10,
5	6,	10,	5, 1/2	27	10, 3/4	27	11,	28	1,
6	3,	6,	5,	28	4,	28	4,	28	4,
7	3,	8, 1/4	5,	28	4,	28	3,	28	2,
8	3,	5,	3, 1/2	28	1/2 3/4	27	11, 1/2 1/2	27	10,
9	2, 1/2	4,	3,	27	9, 3/4	27	9, 1/2	27	8,
10	2,	6,	2,	27	10, 1/2	27	11,	28	
11	o- 1/2	3, 1/2 3/4	1,	28	1, 3/4	28	3,	28	4,
12	o- 1/2 1/2	3, 3/4	3,	28	4, 1/4 3/4	28	4, 1/4 3/4	28	4,
13	3/4	5,	2, 1/2	28	2, 3/4	28	2, 3/4 1/4	28	3,
14	2, 3/4	6,	5,	28	3, 1/4	28	3, 1/4 1/2	28	2,
15	3/4	8, 1/2	5,	28	1, 1/2 3/4	27	11, 1/2	27	11,
16	4,	8,	4, 1/2	27	11, 3/4	27	11,	27	10,
17	3, 1/2	6,	5,	27	10, 1/4	27	10, 1/4	27	10,
18	1, 1/2	4, 1/2	2, 1/4	27	11, 1/4	27	11, 3/4 1/2	27	10,
19	1,	5, 1/2	3,	27	7,	27	6, 1/2	27	4,
20	3,	9,	6,	28	2, 1/2 1/2	27	2,	27	1,
21	4, 3/4	9,	5, 3/4	27		27		26	11,
22	5,	9, 1/2	5,	27	3,	27	3, 1/2	27	4,
23	4,	7,	5,	27	3,	27	2, 1/2	27	4,
24	5,	8,	5, 1/4 3/4	27	2,	27	1, 1/2	27	
25	4, 1/4	6, 1/4	4, 3/4	27	5,	27	6, 1/2	27	9,
26	3, 1/2	8, 1/4	5, 1/4	27	10,	27	10,	27	8,
27	4, 1/2	6,	7,	27	5,	27	5,	27	6,
28	5, 1/2	10,	7,	27	7, 1/4	27	7, 1/2 3/4	27	7,
29	5, 1/4	9, 1/4	6, 1/2	27	6, 3/4	27	6,	27	5,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

ours du ois.	*A 7 heures du mat.*	*A midi.*	*A 9 heures du soir.*
1	N-E. couvert.	N-E. couvert.	Co.neig. apr.-m.
2	S. couvert.	S. un peu de sol	Couvert.
3	S. co. un p. de v.	S. clair en part.	Co. pluie ap.-m.
4	S. couvert.	S-O. couv.	Couvert.
5	S-O. couvert.	S-O. pluie.	Clair.
6	S-O. brouillard.	S-O. soleil foible	Couvert.
7	E. cl. bro. lég. *n. lun.* à 7 h. 2′ *m.*	E. clair.	Clair.
8	N. couv.	N. couvert.	Couv.
9	N. couv.	N. couv.	Couv.
0	N. un p. de neig.	N. couv.	Couv.
1	N. co. lég. brou.	N-E. clai. en pa.	Bro. épai. & pu.
2	S. couv. brouil.	S. couv.	Couvert.
3	S. cou. brou. ép.	S. pluie.	Clair.
4	O. couvert.	O. couvert.	Pl. *lun. p. q.* à 9 h. 5′ *s.* pl. ap.-m.
5	N-O. co. pl. la n.	N-O. pl. da. la m.	Un p. de pl. a.-m.
6	N-O. clair en pa.	S. couv.	Clair en partie.
7	O. co. en par. v.	O. pl. da. l. ma. v.	Cl. en pa. pl. a.-m.
8	N. couv.	N. couvert.	Couv.
9	N. clair.	N. clair.	Clair.
20	O. clair en part.	O. couv. en par.	Co. pl. vers 1 h.
21	S. couvert.	S. pluie, *pl. lu.* à 0 h. 58′ *s.*	Pluie, gr. vent.
22	S-O. clair en pa. ve. pluie la nui.	S-O. clai. en part. vent.	Cl. e. p. pl. ap.-m. p. vent.
23	O. pluie.	O. co. pl. da. la m.	Cl. en p. pl. a.-m.
24	S. pl. & pend. la n.	S. co. pl. la m. v.	Co. pl. apr.-m. v.
25	N-E. pl. & p. la n.	N-E. c p. da. la m.	Clair.
26	S. couv.	S. couv.	Cou. plu. apr.-m
27	E. pl. & p. e. la nu.	E co. un p. de pl.	Co. pl. ab. ap.-m.
28	S. couvert, pluie pend. la nuit.	S. couv.	Cla. en par. *d. q.* à 8 h. 25′ *soir.*
29	S. couv.	S. couv.	Pluie abond.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chal.	10 deg.	le 5 & le 28
Degré de froid.....	1	le 1 & le 2
Chaleur moyenne.....	5 deg.	
	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure.....	28	4 $\frac{1}{2}$.
Moindre élév. du Mercure....	26	11 $\frac{1}{2}$
Elévation moyenne.....	27	8

Nombre de jours de Beau.....	3.
de Couvert..	18
de Vent....	5
de Brouillard.	5
de Pluie....	16
de Neige....	2
Quantité de Pluie.....	2 pouces 3 lignes 6 dixièmes.
Le vent a soufflé du N.....	6 fois.
N-E.....	2
N-O.....	2
S.....	10
S-O.....	3
E.....	2
O.....	4

TEMPÉRATURE. Elle a été humide, molle & douce en général; la végétation cependant n'a point avancé.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de février 1788; par M. BOUCHER, médecin.

Le froid n'a pas été plus marqué ce mois que le précédent; la liqueur du thermomètre n'a été observée qu'un seul jour au terme de la congélation: c'est le 18 du mois.

Le vent du sud, qui a régné durant la plus grande partie du mois, nous a encore amené des pluies, & sur-tout à la fin du mois, auquel temps le mercure dans le baromètre a été journellement observé fort bas. Le 21, le 22 & le 23, il étoit descendu au terme de 27 pouces 1 ligne.

Nous avons eu des brouillards pendant plusieurs jours au commencement du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été du terme précis de la congélation.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouc. 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 1 ligne $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
15 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
9 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de février 1788.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de gelées pendant ce mois, & que le vent ait presque toujours été *sud*, un grand nombre de personnes parmi le peuple ont été attaquées de la pleuro-péripneumonie inflammatoire ; d'autres ont essuyé la fièvre péripneumonique. Le crachement de sang avoit souvent lieu dans la première de ces maladies. Quand le point de côté ne cédoit point aux saignées, un vésicatoire, appliqué à propos sur la partie souffrante, faisoit assez ordinairement cet effet. Nos bols pectoraux diaphorétiques ont par fois achevé la cure, en procurant des sueurs favorables. L'on a été d'autres fois obligé d'aiguiser les loochs avec le kermès minéral, pour obtenir une expectoration louable.

A l'égard des fièvres péripneumoniques, elles étoient de la nature de la double-tierce continue, ayant des redoublemens plus marqués de deux jours l'un ; après avoir désempli suffisamment les vaisseaux sanguins, on devoit avoir recours à un purgatif antiphlogistique, ou même à un émético cathartique, pour évacuer la saburre des premières voies, marquée par les signes ordinaires, & dont le bon effet décidoit souvent du sort des malades, en prévenant ou

du moins en affoibliſſant les redoublemens conſécutifs : nombre de perſonnes auxquelles les remèdes convenables n'avoient point été adminiſtrés à temps, ſont tombées dans la pulmonie ou dans la fièvre hectique, qui ont auſſi été la ſuite de rhumes négligés.

Il y a eu pami le peuple quelques familles infeſtées de la fièvre putride maligne, à laquelle pluſieurs ont ſuccombé. La petite-vérole, qui s'étoit montrée dans quelques maiſons dès le mois de janvier, ne s'eſt point étendue.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Memoirs of the medical Society of London, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de la Société médicale de Londres, inſtituée en 1773; vol. in-8°. A Londres, chez* Dilly, 1787.

1. Après quatorze années d'inſtitution, cette Société médicale publie enfin les premiers fruits de ſes longs travaux.

La préface contient un abrégé des réglemens établis pour cette aſſociation, ainſi que les inſtructions ſur les objets des diſſertations ou Mémoires, & ſur la manière dont ils doivent être traités pour mériter de paroître ſous l'attache de cette compagnie. On trouve enſuite l'annonce de la fondation d'un prix annuel de 10 livres

ſterlings, deſtiné aux auteurs qui, au jugement de la Société, auront le mieux traité le ſujet propoſé. Celui de l'année dernière fut, *quelles ſont les maladies qui peuvent être calmées ou guéries en excitant des affections ou des paſſions particulières de l'ame.* La couronne a été adjugée à M. *le D. Falconer, de Bath.* La Société demande pour cette année 1788, que l'on détermine *comment le corps humain, en ſanté ou en maladie, eſt affecté par les différentes eſpèces d'air.* Elle propoſe pour l'année 1789, le problême énoncé en ces termes : *quelles ſont les circonſtances qui accélèrent, retardent ou préviennent les progrès de l'infection.*

Paſſons aux Mémoires qui compoſent ce volume :

I. *Caractère d'Eſculape.*

L'objet de l'anonyme eſt de prouver que les divinités payennes étoient en général des hommes qui s'étoient diſtingués par des découvertes, & par des inventions utiles; que l'Être ſuprême, d'après la doctrine des payens, renfermoit pluſieurs perſonnes, ſuivant qu'il ſe manifeſtoit dans l'exercice de ſa puiſſance ; que cette doctrine étoit quelquefois une production de l'eſprit du polythéiſme, ſi naturel aux hommes, d'autres fois une ſuite des mépriſes des Grecs, qui apportoient leurs divinités de l'Egypte, ou, ce qui eſt encore plus probable, des nations orientales. Notre auteur avance qu'Eſculape étoit ou l'être ſuprême déſigné ſous cet attribut particulier, ou un bienfaiteur auquel la poſtérité attribuoit la découverte de tous les arts utiles. Cet eſſai eſt plein de recherches & d'érudition : il ſuppoſe une connoiſſance pro-

fonde des antiquités, & en même temps un talent particulier de faire des conjectures heureuſes.

II. *Hiſtoire d'une gangrène ſurvenue à la ſuite d'une caſtration, & traitée avec ſuccès par les alkalis & les acides donnés ſéparément; par* EDOUARD LUTRELL, *chirurgien à Tunbridge, communiqué par* NATHANIEL HULME, *docteur en médecine & membre de la Soeiété méd.*

Cette gangrène avoit réſiſté au quinquina, adminiſtré ſeul pendant cinq à ſix jours, & les forces du malade commençoient à ſe perdre. Dans ces circonſtances, en continuant l'écorce du Pérou en ſubſtance, à la doſe d'un ſcrupule, & en décoction, à celle d'environ une once & demie, donnée toutes les trois heures, on eut en même temps recours à l'air fixe dégagé dans l'eſtomac de l'alkali végétal, par un acide pris immédiatement après le ſel lixiviel. Ce fut alors que la mortification s'arrêta, & que la ſuppuration devint bientôt louable.

III. *Obſervations ſur la cauſe & la cure du tétanos, dans une lettre de* BENJAMIN RUSH, *docteur en médecine, profeſſeur de chimie en l'univerſité de Philadelphie, & correſpondant de la Société médicale de Londres, à J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine, membre des Sociétés des Antiquaires & médicale de Londres.*

Nous avons rendu compte de ce Mémoire, en faiſant l'analyſe du ſecond volume des tranſactions de la Société philoſophique américaine de Philadelphie, dans lequel il eſt inſéré. *Voyez* le cahier de janvier dernier de notre Journal, *tom.* lxxiv, *pag.* 121.

IV. *Palpitation de cœur accompagnée de symptômes particuliers ; par J. C. LETTSON, docteur en médecine, &c. &c.*

On donne des détails sur deux palpitations, terminées par la mort.

Dans le premier, à l'ouverture du cadavre on a trouvé le cœur considérablement élargi: le ventricule droit étoit sur-tout fort distendu; & il paroît que cette distension étoit occasionnée par un vice du lobe droit du poumon, devenu presqu'imperméable au sang. Dans le second cadavre la cavité du thorax & celle du péricarde étoient remplies d'eau : le cœur contenoit une grande quantité de sang. Il est probable que cet état vicieux provenoit de la compression qu'avoit exercée sur l'aorte & sur la trachée-artère une tumeur stéatomateuse du volume d'une noix. L'un & l'autre sujet avoient été affectés pendant leur vie d'une espèce de mouvement vermiculaire, que l'auteur estime être un symptôme inséparable des obstructions des gros vaisseaux sanguins & de ceux du cœur, & une suite des efforts pour vaincre les obstacles qu'essuie la circulation. Ces symptômes ne se rencontrent pas dans l'*angina pectoris*, comme d'un autre côté l'obstruction des gros vaisseaux n'est pas accompagnée de suffocation, accident inséparable de la première.

V. *Observations sur la surdité provenant des affections de la trompe d'EUSTACHI ; par JACQUES SIMS, président de la Société médicale de Londres.*

Lorsque la trompe d'*Eustachi* est obstruée, on entend difficilement, & pour entendre, il faut fermer les narines & la bouche en même temps

temps qu'on fait une forte expiration. Voilà à-peu-près tout ce que cet article contient d'eſſentiel : nous remarquerons ſeulement que M. *Sims* penſe que la trompe ſert à nous faire entendre notre propre voix : ce qui ſuppoſeroit qu'elle eſt formée ſans le concours de la bouche, ſuppoſition qui eſt au moins inadmiſſible pour la formation des ſons articulés.

VI. *Rétention d'urine à la ſuite d'une violence externe, guérie au moyen de la ponction par le fondement ; par M.* GUILLAUME NORRIS, *membre de la Société médicale.*

Il paroît que l'urètre a été bleſſé par un coup, & que l'épanchement de l'urine, qui s'eſt fait dans le tiſſu cellulaire, a formé obſtacle à l'introduction du catheter. La ponction par le rectum a eu aſſez de ſuccès ; cependant il eſt reſté à cet homme un inconvénient : il s'échappe par le fondement un peu d'urine toutes les fois qu'il fait quelque effort.

VII. *Remarques ſur les effets du bois de Quaſſie ; par J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine, &c. &c.*

Le bois de Surinam a été introduit en Europe dès l'année 1763 ; depuis ce temps on en a fait en médecine pluſieurs eſſais, qui probablement n'ont pas rempli l'attente des obſervateurs, puiſqu'il n'eſt encore que d'un uſage peu familier. Le docteur *Lettſom* donne ici la deſcription de l'arbre d'où on le tire, d'après le docteur *Blom*, qui l'a traduite en anglois des *amœnitates academicæ* DE LINNÉ. Cet article ne préſente rien de neuf. Quant à la manière de s'en ſervir, l'auteur le preſcrit en infuſion, & ob-

ſervé que le vin d'Eſpagne blanc eſt le meilleur correctif de ſon extrême amertume.

VIII. *Hydrocéphales internes ; par* JOSEPH HOOPER, *chirurgien, membre de la Societé médicale.*

On décrit dans cet article les accidens obſervés dans deux ſujets attaqués d'hydrocéphale interne, & des altérations qu'on a découvertes dans le cerveau, en diſſéquant leurs cadavres. Ce qu'il y a de plus particulier dans ces deux hydrocéphales, c'eſt que dans le premier malade les pupilles n'ont pas été dilatées, & que dans le ſecond le cerveau a été preſque entièrement détruit.

IX. *Obſervations ſur quelques hydrocéphales internes ; par M. J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine, &c.*

Ces obſervations ſemblent en général confirmer l'activité des véſicatoires & du calomélas dans cette eſpèce de maladie. Le ſujet de la ſeconde obſervation a eſſuyé des accès périodiques de fièvre ; il jouiſſoit de l'uſage parfait de ſes ſens ; il étoit exempt de ſtrabiſme ; mais il étoit extraordinairement conſtipé, & avoit les prunelles dilatées : deux ſymptômes qui paſſent pour être pathognomoniques.

X. *Détails ſur une exfoliation extraordinaire, dans une lettre à J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine, &c. par ſir* THOMAS-GEARY CULLUM, *baronet de Saint-Edmunsbury.*

Un garçon de ſept ans s'étoit laiſſé tomber dans le feu, & y étoit reſté près d'un quart-d'heure. Une année s'étoit preſqu'écoulée avant que l'eſcharre formée à la tête fût totalement tombée,

& ſix mois après cette ſéparation la plaie n'étoit pas même encore cicatriſée. Lors de la rédaction de cet article, l'oſſification avoit ſeulement commencé à ſe faire ; cependant l'enfant ſe portoit bien. On voit ſur une planche les effets de l'exfoliation : elle a détruit la totalité d'un des os pariétaux, une partie de l'autre, & une portion de l'occipital. Cette guériſon a été excluſivement l'ouvrage de la nature ; la mère, voulant ſe charger ſeule des panſemens de ſon enfant, n'a conſulté aucune perſonne de l'art.

XI. *Elargiſſement ſingulier du cœur ; par* THOMAS OGLE, *chirurgien.*

Il paroît que c'eſt à la ſuite d'une chute qu'eſt ſurvenu le dérangement découvert par l'ouverture du cadavre ; il conſiſtoit dans un élargiſſement conſidérable du cœur, & dans un état très-altéré des viſcères chylopoëtiques.

XII. *Elargiſſement morbifique de la proſtate, avec la deſcription des apparences ſingulières de la veſſie, trouvées dans le cadavre, &c. ; dans une lettre à J. C.* LETTSOM, *docteur en médecine, &c. ; par* ANTOINE FOTHERGILL, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, & correſpondant de la Société médicale.*

La ſuppreſſion d'urine, cauſée par l'augmentation de volume de la proſtate, a été funeſte au malade. La veſſie étoit partagée en deux cavités par une cloiſon membraneuſe dans laquelle il y avoit un trou pour donner paſſage à l'urine.

XIII. *Accouchement extraordinaire ; par* JACQUES SHAW, *chirurgien, membre de la Société médicale.*

Outre le désavantage d'une chute de l'utérus, le périnée formoit autour de la nuque de l'enfant un collet, qui empêchoit la sortie du fœtus, ainsi que la réduction de l'utérus. Cependant, à force de patience & de soins bien entendus, M. *Shaw* est parvenu à sauver la mère & son fruit.

XIV. *Deux personnes attaquées de goëtres, traitées avec une apparence de succès avec l'éponge calcinée ; par* TIMOTHÉE LANE, *membre de la Société médicale.*

Toutes les nuits l'observateur a fait placer sous la langue une lozange d'éponge calcinée.

XV. *Rhumatisme guéri par l'électricité ; par* ROBERT SHERSON, *membre de la Société médicale.*

Cette observation laisse beaucoup à desirer.

XVI. *Pierre dans la vessie urinaire, traitée avec succès en employant de l'eau imprégnée d'air fixe, au moyen du sel de tartre, & d'un foible esprit de vitriol ; par M.* JEAN HARRISON.

Le sujet, délivré de ce calcul à l'aide de cette eau aérée, a néanmoins essuyé une rechute, à laquelle il a succombé.

XVII. *Hydropisie de l'ovaire, & ascite ; par* GUILLAUME FRENCH, *chirurgien, membre de la Société médicale.*

La seule chose, qui mérite dans ce Recueil une place à cet article, est que la compression de l'eau a fait changer la situation naturelle de l'estomac, ensorte que le pylore s'est trouvé plus bas que l'orifice cardiaque.

XVIII. Angina pectoris ; *par* JOSEPH HOOPER, *chirurgien.*

L'auteur a joint des remarques très-judicieuſes aux détails anatomiques de la diſſection du cadavre.

XIX. *Hydrophobie, avec des réflexions ſur le traitement prophylactique, & curatif des perſonnes mordues par des animaux enragés & hydrophobes; par* JACQUES JOHNSTONE, *docteur en médecine.*

Il s'agit ici de deux hydrophobies terminées par la mort.

XX. *Remarques générales & particulières relatives à quelques cas de chirurgie; par* JONATHAN WATHEN, *écuyer, chirurgien.*

L'objet de l'auteur eſt d'exciter les chirurgiens à faire les plus exactes recherches ſur la nature, le ſiége de tous les cas, même des moins inſidieux en apparence, pour leſquels ils ſeront appelés, quand ce ne ſeroit que pour ménager leur réputation, en établiſſant le prognoſtic.

XXI. *Céphalalgie, accompagnée de ſymptômes extraordinaires; par* THOMAS HENRY, *membre de la Société royale de Londres.*

Bien que cette obſervation ne paroiſſe pas contribuer à la perfection de la médecine pratique, elle ne laiſſe pas d'être intéreſſante par ſa ſingularité.

XXII. Angina pectoris; *par* EDOUARD JOHNSTONE, *docteur en médecine.*

Le malade a été guéri par l'uſage de pilules compoſées de deux ſcrupules d'aſſa-fétida, d'un ſcrupule de camphre, & d'un ſcrupule & demi d'extrait de ciguë.

XXIII. *Sur l'efficacité de la jusquiame dans certains cas de démence ; par A. FOTHERGILL, docteur en médecine.*

L'extrait de jusquiame, épaissi au soleil en consistance de masse de pilules, a été administré par l'auteur avec un succès complet, 1°. contre une mélancolie très-noire ; 2°. contre une manie puerpérale.

XXIV. *Sur une brûlure, & sur des calculs dans les reins ; par ETIENNE LOWDELL, chirurgien.*

La brûlure a été guérie au moyen d'applications froides renouvelées aussitôt qu'elles devenoient tièdes. Quant à l'observation sur les calculs dans les reins, elle apprend que ces corps étrangers ont causé les mêmes accidens que s'ils avoient existé dans la vessie.

XXV. *Jeune Lady, qui après avoir avalé un couteau, n'a essuyé aucuns accidens fâcheux ; par GUILLAUME WHEELER.*

Cette jeune personne avoit avalé un couteau pliant, d'environ deux pouces de long.

XXVI. *Affection spasmodique de l'œil ; extrait d'une lettre à J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c. ; par BENJAMIN SAY, praticien en médecine, en Pensylvanie.*

Il paroît que la cause de cette affection étoit une trop grande sensibilité de l'œil gauche. Tant que le malade tenoit cet œil couvert d'une pièce de taffetas verd, il n'y avoit aucun spasme, & il pouvoit voir distinctement de l'œil droit ; mais dès que cette pièce étoit ôtée, il survenoit des mouvemens convulsifs dans les deux

yeux, & les prunelles ſe tournoient en haut & en dedans, au point qu'elles étoient entièrement cachées ſous les paupières : dans ce moment le malade étoit abſolument aveugle. Dès qu'il recouvroit, de la pièce de taffetas, l'œil gauche, l'un & l'autre reprenoient leur poſition naturelle, & la viſion ſe rétabliſſoit. Cette incommodité a été guérie en faiſant ſur les paupières des frictions avec du laudanum liquide.

XXVII. *Sur une maladie ſurvenue à la ſuite d'une tranſplantation de dents ; par J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c.*

Il paroît que les accidens décrits dans cet article, ſont très-communs après l'implantation de dents. M. *Lettſom* croit qu'ils ſont de nature vénérienne. Cependant bien des raiſons engagent à ſuſpendre ſon jugement ; ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que le mercure les diſſipe aſſez ordinairement.

XXVIII. *Effets remarquables des cantharides dans les affections paralytiques ; par J. VAUGHAN, docteur en médecine.*

Outre l'expoſé des effets ſalutaires des cantharides, notre auteur nous apprend qu'il donne le ſel volatil juſqu'à la doſe de deux ſcrupules, qu'il en a même fait prendre une demi-once dans une demi-pinte (*a*) d'eau de gruau : il y parle auſſi d'un ſcorbut de mer, dont fut attaqué un homme réſidant dans l'intérieur des terres.

XXIX. *Léſion de la main parfaitement guérie ; par THOMAS POLE, chirurgien.*

(*a*) Meſure d'Angleterre, qui fait à-peu-près un demi-ſeptier de Paris.

La pointe d'un poinçon d'ivoire caſſé dans la main, s'étoit gliſſée & logée ſous les tégumens dans le paume de la main, entre les tendons fléchiſſeurs. Treize ans s'étoient déja écoulés depuis l'accident, lorſque M. *Pole* fut conſulté. Cet habile chirurgien reconnut la préſence d'un corps étranger, tira dehors cette pointe, après quoi la plaie fut guérie en peu de temps.

XXX. *Calcul biliaire ; par J. C. LETTSOM, docteur en médecine, &c.*

Les ſymptômes, cauſés par cette concrétion, en avoient impoſé au médecin, qui les avoit pris pour des accidens arthritiques. L'uſage des opiatiques & des laxatifs a fait évacuer la pierre, & a terminé la maladie.

XXXI. Angina pectoris *produite par une maladie inattendue du cœur ; par JACQUES JOHNSTONE, docteur en médecine.*

Le cœur dans ce ſujet s'eſt trouvé, à l'ouverture du cadavre, dans un état de putréfaction.

XXXII. Scarlatina anginoſa, *telle qu'elle s'eſt préſentée à Londres, en 1786 ; par JACQUES SIMS, docteur en médecine.*

Cette épidémie étoit du genre des putrides. L'acide vitriolique & les laxatifs ont été adminiſtrés avec ſuccès, tandis que le quinquina n'a point réuſſi.

XXXIII. *Hiſtoire d'une gangrène au ſcrotum ; par LEVERETT HUBBARD, docteur en médecine.*

Il n'y a rien dans cet article qui mérite une attention particulière.

XXXIV. *Exfoliation très-considérable du tibia ; par* THOMAS WHATELY, *chirurgien.*

Cette observation est une nouvelle preuve des forces de la nature, secondée par l'art.

XXXV. *Notices biographiques sur* JACQUES-BARBEU DUBOURG, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris*, mort le 14 décembre 1779 ; *par J. C.* LETTSOM.

Syſtem der practiſchen arzneykunſte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Syſtême de médecine-pratique, rédigé, pour la plus grande partie, ſur les diſſertations de médecine ſoutenues à Edimbourg, par le docteur* CHARLES WEBSTER; *traduit du latin en allemand; grand in-8°. Premier volume de 762 pages; deuxième vol. de 514 pag. A Altenbourg, chez* Richter, 1786.

2. L'original (*a*) fut publié en 1780, à Edimbourg. Il méritoit, ſans contredit, d'être ré-

---

(*a*) Il eſt dans le genre de l'ouvrage qui a pour titre : *Traité des principaux objets de Médecine*, avec un ſommaire de la plupart des thèſes ſoutenues aux Ecoles de Paris, depuis 1752 juſqu'en 1764. *On y a joint des obſervations de Pratique*, par M. *Robert*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *Lacombe*, 1766.

pandu au-delà des limites de l'Ecoſſe, & cela d'autant mieux, qu'étant adapté au plan du ſyſtême du docteur *Cullen*, il peut ſervir de commentaire aux ouvrages de celui-ci. Mais falloit-il pour cela en donner une traduction allemande? La langue latine eſt celle des ſavans, & c'eſt dans cette langue que d'autres traduiſent des écrits qu'ils veulent faire circuler dans toute l'Europe. Quoi qu'il en ſoit du beſoin de cette traduction allemande, elle eſt fidelle & élégante. Le troiſième volume avec la table, qui compléteront ce recueil, eſt prêt à paroître, ſi même il n'eſt pas déja ſorti de deſſous la preſſe.

Diſcours ſur les devoirs, les qualités & les connoiſſances du médecin, avec un cours d'études; par JEAN GREGORY, *médecin du Roi de la grande Bretagne, & profeſſeur de médecine à Edimbourg; traduit de l'anglois ſur la nouvelle édition, corrigée & augmentée par l'Auteur; par M.* VERLAC. *A Paris, chez* Briand, *libraire, quai des Auguſtins,* n°. 50, 1788. *In-12 de 342 pag.*

3. Ce volume contient ſix diſcours. Dans le premier, M. *Gregory*, après avoir montré l'utilité & la dignité de la médecine, tâche de faire voir que le ridicule qu'on a quelquefois eſſayé de jeter ſur la médecine, n'a jamais atteint que les travers de quelques médecins. Il

expoſe enſuite les qualités néceſſaires à un médecin. Celles qu'il recommande le plus, ſont l'empire ſur ſoi-même, la préſence d'eſprit & la fermeté. L'humanité, la douceur & la politeſſe, qualités morales qui conviennent à tous les hommes, ſont un devoir indiſpenſable pour un médecin. Un caractère flexible & indulgent, doit le rendre toujours acceſſible, & lui faire ſupporter ſans impatience les bizarreries des malades. Sa complaiſance doit être même à l'épreuve des ſuccès, qui n'ont fait que trop ſouvent d'un médecin, d'abord affable, un médecin bruſque & bourru. Mais une obligation ſacrée pour celui qui exerce l'art de guérir, c'eſt la diſcrétion. Abuſer des ſecrets dont ſon miniſtère peut lui donner la connoiſſance, ſeroit une lâcheté coupable. Sa candeur doit inſpirer la confiance, & faire taire ſon amour-propre, lorſqu'il s'agit de l'intérêt de ſon malade; l'entêtement qui, dans la plupart des diſputes, eſt l'effet d'une vanité auſſi puérile qu'indifférente, change de nature lorſqu'il a quelque rapport à l'état d'un homme qui ſouffre ou qui eſt en danger. C'eſt bien là le cas, ou jamais, de ſacrifier ſon opinion.

Dans le ſecond diſcours, M. *Gregory* preſcrit au médecin d'adopter les vues & les remèdes qui ſont propoſés par d'autres, lorſqu'ils tendent au bien des malades; d'inſtruire leurs parens de leur véritable ſituation; de ménager l'amour-propre de ſes confrères dans les conſultations, & d'avoir ſur-tout de la déférence pour les anciens. Quant au coſtume, il l'exhorte ſeulement à éviter l'affectation. Il fait voir auſſi combien cette délicateſſe qui éloigne des objets dégoûtans, ſeroit déplacée dans un

médecin ; mais une délicateſſe mieux fondée doit l'empêcher d'avoir des remèdes ſecrets. Telle eſt la ſubſtance du deuxième diſcours.

L'objet du troiſième & des ſuivans, eſt de tracer un plan d'études. L'auteur établit d'abord que, quoique pluſieurs branches de la médecine aient une connexion intime avec ſa pratique, on ne doit pas cependant employer trop de temps à leur étude ; ſi celle de l'anatomie & de la phyſiologie eſt indiſpenſable, on ſent que la chimie & la phyſique ne doivent être étudiées que dans les rapports que ces ſciences ont avec la médecine. Les loix d'union entre l'ame & le corps, & celles du ſyſtême nerveux, qui ne peuvent s'expliquer par des principes mécaniques ou chimiques, ſont dignes de toute l'attention du médecin. L'étude de l'anatomie comparée eſt néceſſaire pour aſſurer les connoiſſances phyſiologiques. La phyſiologie, la pathologie & la thérapeutique conſtituent la théorie médicinale, contre laquelle l'abus des hypothèſes a donné de fauſſes préventions. La matière médicale tient immédiatement à la pratique, & ſa connoiſſance eſt abſolument néceſſaire à un médecin. Les connoiſſances acceſſoires & d'ornement qu'il doit ſe procurer, ſont celles de l'hiſtoire de la médecine, des mathématiques, du latin, du grec, du françois & de l'anglois. Ce diſcours eſt terminé par des obſervations ſur la compoſition des ouvrages de médecine & le ſtyle qui leur convient.

Le quatrième préſente les motifs & les principes généraux qui doivent ſervir de guide dans l'étude de la nature. L'auteur y fait conſidérer que chaque fait, chaque événement, ſont une ſuite néceſſaire des loix générales ; la manière

dont s'acquiert l'expérience, l'uſage qu'on en doit faire, combien l'analogie peut tromper, & les erreurs auxquelles elle a donné lieu. Il recommande, à cet égard, une défiance philoſophique; mais en établiſſant la néceſſité du raiſonnement & des principes généraux en médecine, il détermine l'état de la querelle entre les empiriques & les anciens dogmatiques.

Dans le cinquième, on fait voir combien une imagination trop vive & l'amour du merveilleux, peuvent égarer dans l'étude de la nature. Parmi les cauſes qui ont retardé les progrès des ſciences, l'auteur place l'étalage de vaines ſubtilités, la crédulité, le reſpect ſtupide pour les grands noms, une admiration aveugle pour l'antiquité, la paſſion de la nouveauté, la trop grande précipitation à réduire les ſciences en ſyſtême, & le défaut d'attention à la véritable fin de toute connoiſſance humaine, qui eſt le ſoulagement & le bonheur de l'humanité. M. *Gregory* condamne également dans la manière d'écrire, une élégance trop recherchée, & une obſcurité trop affectée, & propoſe pour modèle les écrits du chancelier *Bacon*, en convenant cependant qu'il faiſoit un trop grand uſage du ſtyle figuré.

Enfin, dans le ſixième, il prouve que la méthode ordinaire d'enſeigner, n'eſt pas aſſez liée avec la pratique; qu'il ſeroit très-utile de voir régulièrement des malades pendant tout le temps des études. M. *Gregory* y prétend auſſi qu'il y a de grands inconvéniens à borner l'étude & la pratique de cet art à une claſſe d'hommes qui en vivent par état; & que la ſcience retireroit de grands avantages, ſi la carrière en étoit ouverte aux perſonnes habiles & inſtruites, qui,

ſans être de la profeſſion, étudieroient la médecine comme une partie intéreſſante de la philoſophie. M. *Gregory* paroît avoir ici une trop bonne opinion des hommes, & perdre de vue les abus que cet ordre de choſes pourroit introduire. Il eſt trop aiſé dans la médecine à l'ignorance de prendre le maſque du ſavoir; il n'eſt point d'état où il ſoit plus facile à la cupidité effrontée d'en impoſer au public: de ſorte que quand même il y auroit quelques inconvéniens dans l'ordre établi, il garantit la ſociété d'un plus grand mal. Tous ces diſcours de M *Gregory*, ſont d'ailleurs dictés par la ſageſſe, l'impartialité, le déſintéreſſement & par l'amour de l'humanité.

Avis au peuple françois ſur ſa ſanté, ou Précis de médecine-pratique, propre aux différens lieux, temps, circonſtances & au tempérament de la nation; par M. DE LAVAUD, *ancien chirurgien-major dans les armées navales. A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins;* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, n° 32. In-8° de 83 pag.*

4. La brochure, que nous annonçons ici, eſt *un avis* aux jeunes médecins, pour leur ſervir d'*introduction à la médecine d'obſervation raiſonnée*, ouvrage que l'auteur propoſe par ſouſcription, & dont on trouvera le *proſpectus* à la fin de cette introduction. Il a diviſé celle-ci en deux

parties : dans la première il réfute le ſentiment de M. *Brambilla*, touchant la prééminence de la chirurgie ſur la médécine, les erreurs de M. *Linguet* ſur l'hiſtoire de la chirurgie, & d'autres préjugés capables de retarder les progrès dans les études, & l'avancement de l'art. Indépendamment de l'avantage que M. *de Lavaud* a trouvé dans la nature de la cauſe qu'il défend, il ſe montre ſupérieur dans la manière dont il la diſcute. Il nous paroît ſur-tout plus inſtruit que M. *Brambilla* dans l'hiſtoire de la médecine.

Quant à la ſeconde partie de cette introduction, l'auteur y indique le plan & les préceptes généraux qu'on doit ſuivre dans l'étude de la médecine d'obſervation raiſonnée, c'eſt-à-dire, les qualités que doit avoir celui qui ſe deſtine à la médecine, & l'éducation qui lui convient. L'étude de la philoſophie qui comprend la logique, la métaphyſique, la morale & la phyſique, lui paroît d'une néceſſité indiſpenſable. Il penſe que le candidat doit avoir auſſi les notions les plus juſtes des mathématiques, de la géographie phyſique, de l'aſtronomie & de la navigation. Il nous ſemble que M. *de Lavaud* exige trop de choſes : paſſe pour l'hiſtoire naturelle, qu'il met dans la claſſe des objets d'études du médecin. Quant à la chimie, reſtreinte à ce qui convient au médecin, il n'y a rien à dire. La connoiſſance de la pharmacie lui eſt particulièrement néceſſaire ; mais ce qui lui importe le plus, c'eſt celle de l'homme dans l'état de ſanté & dans celui de maladie, & par conſéquent la connoiſſance de l'anatomie, de la phyſiologie, de la pathologie, de l'hygiène, des maladies, de la chirurgie, de la thérapeutique. En traçant ce

plan d'études, M. *de Lavaud* ſe montre très-inſtruit; ſes réflexions ne nous paroiſſent pas s'éloigner, autant qu'il le penſe, de la route qu'on ſuit actuellement, & à laquelle on eſt enfin revenu après bien des ſiècles.

Obſervations on the ſcurvy, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur le ſcorbut, avec un examen des théories nouvellement propoſées, & une réfutation, puiſée dans la pratique, des opinions du docteur* MILMAN; *par* THOMAS TROTTER, *chirurgien de la marine de Sa Majeſté Britannique, &c. &c.; in-8°. de 107 pag. A Edimbourg, & à Londres, chez* Elliot & Robinſon, 1786.

5. Selon M. *Milman*, ou, comme M. *Trotter* avance, ſelon M. *Brown*, le véritable auteur de cette théorie, le ſcorbut provient de l'atonie des ſolides, & demande pour remèdes curatifs l'opium & les ſpiritueux. Cette théorie, que M. *Ferris* a déja combattue, eſt de nouveau réfutée dans cet ouvrage, dont nous n'extrairons que quelques propoſitions.

Des chirurgiens de vaiſſeaux des Indes orientales, ont aſſuré à M. *Trotter* que le ſcorbut s'eſt quelquefois manifeſté parmi des équipages qui ne vivoient que de riz. L'auteur lui-même a obſervé que dans les voyages de long cours,

les individus chez lesquels le scorbut est prêt à se déclarer, ont un desir très-pressant, qui les tourmente jour & nuit, de manger des végétaux frais : peu de temps après, les gencives deviennent spongieuses & saignantes ; la surface des ulcères dont les malades sont attaqués, se couvre d'un caillot épais de sang, & dès-lors il ne reste plus de doute sur la présence de cette maladie. Tout concourt à prouver qu'elle n'affecte point les organes de la digestion : on voit des malades en périr en mangeant, & l'abondance d'acides qu'exige le traitement curatif du scorbut, produiroit des effets fâcheux si les fonctions de ces organes étoient dérangées.

On est étonné de voir que l'auteur, pour prouver combien il est difficile de garantir les équipages du scorbut, s'attache à démontrer l'insuffisance de certains alimens pour remplir ces vues. Personne n'a jamais prétendu que le sauerkraut, la décoction de drèche, l'air fixe, &c. employés seuls, soient des préservatifs assurés. C'est combattre un phantôme, une chimère, que de réfuter de pareilles opinions. Tous les médecins s'accordent à dire qu'il faut la réunion de tous les objets de régime : la plus grande propreté, tant personnelle que du vaisseau, un exercice modéré, & coupé par des heures de repos bien ordonnées; des soins particuliers pour entretenir, favoriser & rétablir la transpiration insensible; des récréations, & tout ce qui peut conserver la force de l'ame ; & que ce n'est que par cette conduite qu'on peut parvenir à rendre utile les alimens dont l'expérience a si souvent constaté les propriétés anti-scorbutiques.

Traité de l'insertion de la petite-vérole, ou de l'inoculation, réduite, d'après un grand nombre d'observations, à l'état de simplicité qu'elle exige pour être infailliblement salutaire; par M. TUDESQ *fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin en chef de l'hôpital militaire de la ville de Cette, médecin correspondant de la Société royale de médecine de Paris, &c.; in-8°. de 161 pag. A Montpellier, de l'imprimerie de* Jean-François Picot, *seul imprimeur du Roi & de la ville; à Cette, chez* Honoré Michel, 1787. *Prix 36 s. broché.*

6. L'auteur de cet ouvrage regarde comme absolument inutile toute recherche sur l'origine de la petite-vérole, & pense qu'elle est aussi ancienne que le monde. Il ne fonde cette idée que sur un raisonnement qui ne paroîtra pas bien convaincant; c'est que tout ce qui est a toujours été, & ne peut se détruire; mais une maladie peut cesser sans qu'aucun atôme de matière se détruise. Si dans les endroits où la lèpre règne encore, il se faisoit dans les mœurs & dans la manière de vivre, une révolution semblable à celle qui a fait disparoître cette maladie dans plusieurs contrées d'Europe, la lèpre, qui n'est qu'une certaine modification de

la matière, ceſſeroit d'être ſans qu'il y eût rien d'anéanti dans la nature ; comme une nouvelle maladie pourroit germer ſans qu'il fût beſoin pour cela d'une nouvelle création.

Mais nous ſommes de ſon avis dans ce qu'il dit des dangers de la petite-vérole, & des efforts qu'on doit faire pour en affoiblir les atteintes ; c'eſt ce qui l'a porté à ſimplifier la pratique de l'inoculation ; car il a remarqué que la malignité de cette maladie tient beaucoup à la manière dont elle s'introduit dans le corps. Par l'inoculation, on devient le maître de l'introduire comme on veut ; on l'établit loin des organes eſſentiels à la vie ; on n'admet dans le corps de la perſonne qu'on inocule, que la plus petite quantité poſſible de levain varioleux. C'eſt à cet égard que M. *Tudeſq* a été plus loin que les autres inoculateurs, qui font pluſieurs piqûres aux bras : il ſe borne à une ſeule ; il fait voir qu'elle ſuffit, & que par ce moyen on évite pluſieurs inconvéniens.

Ce qu'il dit ſur l'inutilité des préparations, eſt très-ſenſé, & d'ailleurs conforme aux principes de la plupart des inoculateurs. En effet, quelle meilleure diſpoſition pour être inoculé, qu'une bonne ſanté ? Purger, ſaigner une perſonne qui ſe porte bien, n'eſt-ce pas l'affoiblir, la rendre malade, pour la diſpoſer à bien ſupporter une autre maladie ?

Les obſervations de M. *Tudeſq* ſont très-propres à raſſurer ceux qui craignent qu'en introduiſant le virus de la petite-vérole, on n'inſinue le germe de quelque autre maladie ; il a éprouvé que bien loin que cet accident ait lieu, la petite-vérole a ſouvent diſſipé ſans retour des maladies antérieures ; ce qui avoit été déja

plusieurs fois observé, & s'accorde parfaitement avec les loix connues de l'économie animale.

A la suite de ce traité, on trouve quatre observations intéressantes; la première sur un polype nasal vésiculaire, guéri par la dissolution de sel de saturne; la seconde, sur une suppression des matières fécales pendant plusieurs mois, guérie par l'usage des pilules angéliques; la troisième, sur une hydropisie du péricarde; & la quatrième, sur un doigt sphacélé.

Observations sur les hôpitaux, &c. par JEAN AIKIN, *chirurgien; avec une Lettre à l'auteur sur le même sujet, du docteur* PERCIVAL, *membre de la Société royale de Londres: ouvrage traduit de l'anglois, & auquel on a ajouté quelques notes; par M.* VERLAC. *A Londres; & se trouve à Paris, chez* Briand, *libraire, quai des Augustins,* n°, 50, 1788. *In-12 de 134 pag.*

7. En observant que jamais les droits & les devoirs des hommes n'avoient été mieux connus que dans ce siècle, ou que du moins on ne s'en étoit jamais tant occupé, M. *Aikin* pense que ces dispositions bienfaisantes, par rapport aux hôpitaux, pourroient manquer leur effet, & même ajouter aux maux qu'on veut soulager, si les secours qu'on leur destine n'étoient point dirigés avec intelligence & avec la plus scrupuleuse attention; mais le secours le plus

précieux & le plus efficace pour un malade, eſt un air pur ; tous les autres deviennent inutiles, ſi celui là manque ; & c'eſt le défaut de cet air qui fait germer dans tous les lieux où un grand nombre d'hommes ſont entaſſés, cette funeſte maladie connue ſous le nom de fièvre de priſon ou d'hôpital.

La conſtruction des hôpitaux influe beaucoup ſur la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire ; on perd de vue trop ſouvent cet objet important, pour ménager l'eſpace, & y admettre le plus grand nombre de malades poſſible, ſans ſonger qu'il s'agit moins de leur prodiguer des ſecours, que de leur en donner qui les ſoulagent. M. *Aikin* remarque que la forme quarrée qu'ont beaucoup d'hôpitaux, s'oppoſe à une parfaite ventilation, & laiſſe toujours au centre un foyer d'air ſtagnant & impur qui revient dans les ſalles. L'uſage de ces longues ſalles, où un grand nombre de lits ſont rangés, laiſſant un petit eſpace entre eux, lui paroît une des plus puiſſantes cauſes de l'infection de l'air des hôpitaux. Sans vouloir tracer en architecte le plan d'un hôpital, il établit la néceſſité de le conſtruire, de manière que l'air puiſſe y circuler librement, & s'y renouveler. Mais il lui ſemble en général qu'une rangée de cellules ou de petites chambres donnant ſur une galerie large & aërée, ſeroit la forme la plus propre à remplir le grand objet de la ſalubrité de l'air.

Après avoir montré les avantages qu'on peut attendre de la diſpoſition favorable du local, M. *Aikin* conſidère le genre de maladies qui doit faire admettre un malade dans un hôpital, ou l'en exclure ; car un pareil lieu étant deſtiné à la guériſon prompte des malades, il s'enſuit

qu'on n'y doit point recevoir des personnes affectées de maladies habituelles & lentes, ou de maladies capables de corrompre l'air, & de rendre infructueux, pour soi-même & pour les autres, les secours qu'on y va chercher. Il n'y pas d'accident auquel ces secours paroissent mieux appropriés, que les dérangemens externes du corps. Cependant M. *Aikin* pense que les contusions violentes, les plaies des parties nerveuses & membraneuses, les fractures composées, &c. sont des cas dangereux, & d'une cure difficile par rapport au mauvais air d'hôpital. Il pense de même à l'égard des maladies chirurgicales qui dépendent d'un état de *cachexie*, attaquant la constitution entière. Quant aux maladies internes, on sent que l'objet de l'établissement d'un hôpital étant de soulager le plus grand nombre de malades possible, on ne doit point y admettre ceux qui sont attaqués de maladies chroniques. Un hôpital semble appartenir particulièrement aux maladies aiguës : celles-ci sont pour la plupart très-propres à y corrompre l'air. Mais cet inconvénient étant inévitable, & ne devant point arrêter le zèle d'une charité bienfaisante, il n'en donne que plus de force aux raisons qu'on a de multiplier les précautions qui peuvent en adoucir les effets. Les réflexions, que ce sujet intéressant a suggérées à M. *Aikin*, nous paroissent très-justes, & n'attestent pas moins ses lumières que sa sensibilité.

THOMÆ LAUTH, med. doct. anat. & chir. P. Pu. nosologia chirurgica. Accedit notitia auctorum recentiorum PLATNERO, in usum prælectionum Academicarum : *Nosologie chirurgicale, avec une notice des auteurs qui ont écrit depuis* PLATNER, *&c. A Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in-8°. de 141 pag.*

8. Il y a quarante ans que *Platner* donna des institutions de chirurgie, ouvrage fort estimé des médecins & des chirurgiens. M. *Lauth* en fait la base de sa *nosologie chirurgicale.*

Elle commence par une introduction sur la chirurgie & par des prolégomènes ; mais on renvoie à *Platner*, pour avoir une connoissance exacte de la chirurgie ; & pour en connoître l'histoire, on indique MM. *Dujardin*, *Peyrilhe*, *Haller* & *Brambilla* (*a*) ; les auteurs à consulter

(*a*) M. *Lauth* auroit dû renvoyer d'abord à l'histoire de la médecine, du savant *Daniel le Clerc*, & à celle du sage & judicieux *Schulze ;* car l'histoire de la chirurgie pour les siècles antérieurs n'est point séparée de celle de la médecine ; disons mieux, c'est la même. Mais citer pour cet objet M. *Brambilla*, c'est ce qui paroît inconcevable ; car dans son discours d'inauguration, il a donné des preuves non équivoques de son peu de connoissance dans l'histoire de l'art. (*Note de M. J. G. E.*)

ſur la partie des inſtrumens, ſont *Platner*, *Perret*, *Brambilla*, & M. *Percy* pour les ciſeaux: *Le Cat* eſt cité pour les panſemens.

Cet opuſcule eſt diviſé en deux parties. La première traite de la chirurgie en général; & l'autre, compoſée de trois livres, préſente l'énumération des maladies chirurgicales: le tout ne comporte que des indications bibliographiques & des généralités. Donnons-en quelques exemples.

1°. *Phlegmon.* C'eſt une tumeur inflammatoire, circonſcrite, profonde, grande, avec fièvre. *Platner* & *Brambilla* parlent du phlegmon en maîtres.

2°. La gangrène eſt la mort des parties molles, & le ſphacèle en eſt la pourriture. *Platner*, *Queſnay*, *Bromfield* & *Duſſauſſoy*, ſont les auteurs qui ont le mieux traité ces maladies.

3°. *Empyème.* C'eſt une tumeur renfermée dans la capacité de la poitrine. Voyez *Foubert*, *Gallandat*, *Schmucher*, &c.

4°. *Sarcomphale*, excroiſſance charnue à l'ombilic. Voyez *Platner.*

5°. *Panaris*, inflammation qui naît ordinairement à l'extrémité des doigts. *Morand*, *Wilmer* & *Schneider*, en ont très-bien parlé.

6°. *Bubon*, tumeur des glandes inguinales. *Brambilla*, *Hunter* & *Swediaur* en ont fort bien traité.

Platner eſt ſouvent cité pour les maladies des yeux. En effet, il s'attacha à les bien connoître, obſerve le baron de *Haller;* il acquit tant de connoiſſances dans cette partie de l'art, qu'il vint à bout de guérir des maladies des yeux opiniâtres,

opiniâtres, que *Saint-Yves*, en France, avoit manquées.

Nous remarquons avec plaiſir, parmi le grand nombre de médecins & de chirurgiens de toutes les nations qui ont écrit ſur la chirurgie, que les meilleurs & la plus grande partie de ceux qui compoſent cette galerie, ſont François. MM. *Louis*, *Petit*, *Sabatier*, *Fabre*, *Thomaſſin*, *Percy*, *Pouteau*, *Lombard*, *Andouillé*, *Bordenave*, *Énaux*, *Chauſſier*, &c. ſont ſouvent cités. Nos oculiſtes *Saint-Yves*, *Maître-Jan*, *Janin*, *Pellier*, *Gendron*, *Guérin*, *Gleize*, ſont également indiqués.

Cette *noſologie* eſt terminée par un ſyllabaire bibliographique & alphabétique des meilleurs écrivains de chirurgie.

N. B. Cet écrit, comme on voit, ne contient que les purs élémens de l'art; mais il indique les ouvrages dans leſquels on peut s'inſtruire plus amplement.

Raccolta delle diſſertazioni, o ſiano memorie che hanno riportato il premio dell' Academia reale di chirurgia di Parigi. *A Veniſe, chez* Baſſaglia, 1787.

9. C'eſt la traduction italienne des premiers volumes des Mémoires qui ont remporté des prix à l'Académie royale de chirurgie de Paris, par M. *Daineſe*, qui l'a enrichie de notes. Son travail mérite des éloges.

Traité d'anatomie & de phyſiologie, avec des planches coloriées, repréſentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux : dédié au Roi, par M. VICQ-D'AZYR, docteur-régent, & ancien profeſſeur de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie royale des ſciences, ſecrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, &c. &c. A Paris, *de l'imprimerie de* Fr. Ambr. Didot l'aîné, 1786; *très-grand in-fol.*

10. C'eſt avec un plaiſir toujours nouveau que nous entretenons nos lecteurs de ce grand ouvrage, dès qu'il s'en diſtribue une livraiſon, parce que c'eſt le premier en ce genre, parce qu'il eſt ſavamment exécuté, parce qu'il honore la nation, parce qu'il eſt déja múni de l'approbation de tout ce qu'il y a d'hommes inſtruits : ſceau reſpectable & impoſant, qui prévient celui de la poſtérité; enſorte que ſi M. *Vicq-d'Azyr* avoit moins de modeſtie, il pourroit dire avec *Horace :*

Exegi monimentum ære perennius.

Nous le diſons pour lui, bien ſûrs de ne pas être déſavoués.

Le cahier récemment publié, contient un *diſcours ſur l'anatomie conſidérée dans ſes rap-*

ports avec l'hiſtoire naturelle ; ſur ſa nomenclature, ſur ſes deſcriptions, & ſur la manière de perfectionner ſon langage. (*a*).

Avant que de nous occuper de ce diſcours, qui contient 54 pages, il eſt bon d'avertir qu'on a diſtribué en même temps le frontiſpice de l'ouvrage.

C'eſt une eſtampe qui repréſente la MÉDECINE conduite par l'ÉTUDE à de nouvelles obſervations anatomiques. La PEINTURE eſt prête à deſſiner les divers organes du corps humain, & des ÉLÈVES viennent s'inſtruire à leur école. Au-deſſus on voit APOLLON qui montre le portrait du ROI, protecteur des lettres & des arts.

Le TEMPS & le GÉNIE des ſciences ſoutiennent la draperie qui ſert de cadre à ce tableau.

Il nous ſemble que l'eſtampe n'a point tout l'effet que promet l'allégorie. Cela dépendroit-il de l'ordonnance générale du tableau, de la diſtribution des figures, de leur attitude, des airs de tête, &c... ? Peut-être que les couleurs nuiſent à l'effet, & que la gravure ſimple, ou non coloriée, en auroit eu davantage. Inhabiles à prononcer ſur ces objets, dont le jugement, même défavorable, ne ſauroit influer ſur le mérite réel du travail de M. *Vicq-d'Azyr*, nous allons préſenter à nos lecteurs une partie des vues expoſées dans le diſcours de ce ſavant anatomiſte.

Ce ſera preſque toujours lui qui parlera;

(*a*) Il doit être placé à la ſuite du *Diſcours ſur l'anatomie en général*, dont nous avons rendu compte dans ce Journal, en janvier 1787, *tom.* lxx, pag. 159.

une élocution comme celle de M. *Vicq-d'Azyr* ne pouvant être embellie, il ne faut point la gâter.

« On distingue, dit-il, deux espèces d'anatomie, dont l'une est *simple* & l'autre *comparée*. La première s'exerce sur des objets qu'elle considère seuls & sans aucune relation avec ceux dont ils sont environnés; la seconde en montre les rapports. Ici, comme dans toutes les sciences physiques, s'offrent deux moyens d'instruction, l'étude des livres & celle de la nature ».

« Si l'anatomie humaine a plus acquis, ce n'est pas seulement parce qu'elle est l'ouvrage d'un grand nombre de coopérateurs, c'est sur-tout parce que tous ceux qui ont contribué à ses recherches, en ont connu l'ensemble, & que la plupart ont mis dans leurs travaux autant d'exactitude, que d'intelligence & de clarté ».

« Il n'en a pas été de même de ceux qui ont cultivé l'anatomie des animaux. Plusieurs, peu versés dans l'art de la dissection, n'ont considéré qu'une seule de leurs parties, ou qu'une seule classe de leurs organes; le plus souvent encore, au lieu d'en donner une description, ils se sont contentés de dire ce qu'ils ont vu ou cru voir de merveilleux: de sorte que ce n'est pas l'histoire de la nature, mais celle de ses écarts, dont il semble que les zootomistes se soient principalement occupés ».

« Il n'est donc pas vrai que l'anatomie comparée ait fait, comme quelques-uns l'ont avancé, de grands progrès. Cette science, au contraire, existe à peine. *Perrault*, dans ses Mémoires justement célèbres, tous ceux qui ont marché sur ses traces, si l'on en excepte *Collins* & M. d'*Aubenton*, tous les auteurs qui ont écrit sur l'art vétérinaire, n'ont traité que de l'anatomie

ſimple des animaux, ſans les comparer avec l'homme, ou entre eux. C'eſt à M. *d'Aubenton*, notre maître & notre modèle, qu'appartient l'honneur d'avoir créé parmi nous l'anatomie comparée proprement dite. Tout ce qui concerne la forme générale & extérieure du ſquélete & des grands viſcères des quadrupèdes, eſt expoſé dans ſes écrits. C'étoit l'hiſtoire naturelle qu'il ſe propoſoit d'éclairer par ſes recherches. Sous ce point de vue, il a tout fait; & au mérite de s'être ouvert la carrière, il joint celui de l'avoir complettement remplie ».

« Mais il nous reſte une autre eſpèce d'anatomie comparée, dont toutes les parties correſpondent à celles de l'anatomie humaine. L'on n'a point encore décrit les articulations, les ligamens, les muſcles, les vaiſſeaux, les nerfs, les glandes, ni la ſtructure interne des viſcères dans les différentes claſſes d'animaux. J'ai commencé, dit M. *Vicq-d'Azyr*, depuis pluſieurs années ce travail, dont les difficultés ſont immenſes. Je continuerai de m'y livrer avec courage, eſpérant que ceux qui l'acheveront un jour avec gloire, me ſauront quelque gré de la peine que j'aurai priſe pour jeter les fondemens d'un édifice dont les matériaux ſont épars ou entaſſés ſans ordre dans des conſtructions vicieuſes, ou cachés encore dans le ſein de la nature ».

Après avoir indiqué ce que n'ont pas fait les anciens anatomiſtes, les objets qu'ils n'ont pas connus, les fautes commiſes dans la diſſection, M. *Vicq-d'Azyr* rappelle les réflexions des grands maîtres pour la perfection de cet art; ces réflexions, ajoute-t-il, nous tracent une belle route; mais nous avons tant d'obſervations à

faire, tant de précautions à prendre, & l'erreur nous menace de tant de côtés, que nous sentons en même temps redoubler nos inquiétudes ; elles augmentent sur-tout à la vue du règne vivant, lorsqu'il s'agit de le considérer dans tout son ensemble.

Si le vrai savoir peut inspirer tant d'inquiétudes, il sait aussi les dissiper & surmonter les difficultés.

M. *Vicq-d'Azyr* se propose ensuite de déterminer, dans ce discours, quels sont, dans chaque grande classe des corps organisés, tels que l'histoire naturelle nous les présente, les genres les plus frappans par leurs différences anatomiques, & quels principes doivent diriger dans cette étude.

On ne sauroit bien connoître le mérite de cette comparaison, & juger du travail & de la sagacité de l'anatomiste, qu'en lisant ce discours si profond & si intéressant. Quelques endroits que nous en allons présenter, en donneront un avant-goût, & exciteront à le lire tout entier.

« La tête, dit M. *Vicq d'Azyr*, qui renferme les organes des sens les plus déliés, se montre sous diverses espèces. Tantôt courte & arrondie comme dans l'homme, c'est par le milieu de sa base qu'elle s'articule avec la première vertèbre du col : tantôt alongée par l'extension des mâchoires, c'est son extrémité postérieure qui se meut sur le col (*a*). La face est alors très-oblique ;

(*a*) C'est à M. d'*Aubenton* qu'appartient cette remarque sur l'articulation de la tête avec l'atlas. *Note* de M. *Vicq d'Azyr*.

& tandis que ſon volume s'accroît, celui du crâne diminue ; mais les ouvertures qui donnent paſſage aux nerfs s'élargiſſent en même proportion. Par un conſtrate frappant, à meſure que le cerveau ſe rapetiſſe, la groſſeur des cordons nerveux qu'il fournit, augmente ; les muſcles, les divers organes, & les viſcères plus renflés & plus robuſtes, ont beſoin d'un mobile plus énergique, ou d'un aiguillon plus puiſſant, & le cerveau des animaux ſemble ſe borner à ces uſages.

« La clavicule eſt un os dont pluſieurs ſont privés, & qui varie dans ſes formes. La langue, l'os hyoïde, & toutes les parties organiques qui ſervent à la digeſtion, ont des rapports conſtans avec les ſubſtances alimentaires de divers genres. Plus on s'éloigne de l'homme, plus auſſi les ſciſſures des grands viſcères ſont nombreuſes & profondes. Le cœur, ſitué preſque tranſverſalement ſur le diaphragme humain, s'incline dans le ſinge ; ſa pointe ſe rapproche du ſternum dans les fiſſipèdes ; dans les ſolipèdes & dans les biſulques, il eſt ſuſpendu preſque verticalement ſur cet os, & dans le mouvement que l'œil de l'obſervateur lui voit faire, en parcourant depuis l'homme juſqu'au cheval, la ſérie de ces animaux, on peut eſtimer à-peu-près un quart de cercle l'eſpace qu'il a parcouru. Les poumons agiſſent ſur l'air atmoſphérique, & ils ſont les foyers où ſe dégage la chaleur : l'air, modifié dans le larynx, tranſmet au loin les ſons dont le corps eſt agité ; c'eſt par l'intermède de l'oreille que les divers animaux en ſont avertis ; & comme ces organes ſe correſpondent, il faut les oppoſer les uns aux autres & les comparer entre eux. Le nombre & la

groſſeur des mamelles ſont également proportionnés à l'étendue des cornes utérines, parce que les unes & les autres ſont relatives au nombre des fœtus à loger, & des petits à nourrir.»

« C'eſt à l'aide de ces caractères que l'anatomiſte détermine ce qui eſt propre à l'homme, & ce qu'il partage avec les quadrupèdes. »

« On ne peut voir le ſquelete d'un quadrupède, ſur-tout celui d'un ſolipède ou d'un biſulque, ſans être frappé de l'énorme différence de ſes extrémités avec celles de l'homme. Les os du bras & de la cuiſſe ſont gros & courts; le col du fémur a peu d'étendue; le péroné n'exiſte que dans un petit nombre de ces animaux : le talon eſt couché obliquement de bas en haut; les os qui repréſentent le métacarpe & le métatarſe s'alongent à meſure que ceux de la cuiſſe & du bras perdent de leur longueur, & l'animal n'eſt ſoutenu que ſur une partie de l'eſpace qui correſpond à la plante du pied. »

« Après avoir conſidéré les os des quadrupèdes dans un ſquélete, ſuppoſons-les environnés des muſcles & des ligamens qui les couvrent; nous remarquerons alors que, ſi l'on en excepte les ſinges & les quadrumanes en général, les os des bras & des cuiſſes diſparoiſſent preſque entièrement ſous les maſſes qui les cachent & qui les confondent avec les parties latérales du corps. Nous remarquerons que pluſieurs quadrupèdes, tels que le fourmilier, le phangolin & le phalanger, ont les pieds tellement enveloppés par la peau, qu'on n'aperçoit que leurs ongles; que dans l'éléphant & le rhinocéros, les doigts, ſemblables à ceux de l'homme, mais encroûtés par un tiſſu très-denſe, loin d'être propres au toucher, ne peu-

vent ſervir que de ſupport à l'animal. Nous remarquerons que les expanſions qui, dans le phoque & dans le caſtor, forment des nageoires, & qui, dans la chauve-ſouris, compoſent des ailes, ont les phalanges, qu'elles maſquent, pour appui. Nous verrons enfin les extrémités des doigts recouvertes par des ongles, ou armées de griffes, ou entourées de ſabots épais ».

« Arrêtons un moment nos regards ſur la ſtation des quadrupèdes, comparée à celle de l'homme. Dans celui-ci, le corps eſt ſoutenu ſur tout le pied, & l'os du talon fait un angle droit avec la jambe : poſition dont aucun quadrupède n'offre l'exemple. Les ſinges, les makis, le ſarigue, le chien, le chat, les fiſſipèdes en général, & l'éléphant lui-même, ne marchent ni ſur le poignet, ni ſur le talon, mais ſur les doigts. L'ours n'eſt point excepté de cette loi commune ; M. *d'Aubenton* eſtime aux $\frac{5}{6}$ de ſon pied, l'eſpace ſur lequel il s'appuie en marchant ; & les biſulques avec ou ſans canon, & les ſolipèdes ne ſont ſoutenus que ſur les extrémités des troiſièmes phalanges. Ainſi plus on s'éloigne de l'homme, plus on voit le pied ſe rétrécir & s'alonger ; plus la partie qui ſert d'appui diminue, & plus l'angle que le talon fait avec la jambe, devient aigu ».

« Dans l'état de repos, les quadrumanes & les fiſſipèdes ſont ſoutenus ſur les tubéroſités ſciatiques, & ſur la plante du pied. Ainſi placés, la plupart relèvent le tronc & ſe ſervent de leurs mains : c'eſt ce que fait la marmote, malgré l'extrême petiteſſe de ſon pouce ; c'eſt ce que fait le raton, en joignant ſes deux mains, & quoiqu'il n'ait point de pouce ; c'eſt

ce qu'exécutent, avec une grande adreſſe, les ſinges & les makis».

« Que l'on ne croie pas cependant que la main de ces animaux jouiſſe de la même force & de la même mobilité que celle de l'homme. L'orang-outang a dans le carpe un oſſelet particulier, que *Galien* a décrit dans le pithèque, & dont l'homme eſt privé. Les autres ſinges en ont un, & quelques-uns deux de plus que l'orang-outang. Dans tous, le pouce eſt petit, & ſa réſiſtance ne peut, comme dans l'homme, contrebalancer celle des autres doigts».

« La diſpoſition des muſcles, dans les extrémités de l'homme & du ſinge, établit encore une des différences plus marquées entre eux. Je prie (dit M. *Vicq-d'Azyr*) qu'on me permette d'entrer, à ce ſujet, dans quelques détails, que je crois nouveaux, & par le moyen deſquels nous arriverons à des réſultats qui le ſont auſſi».

« L'extenſeur commun des doigts de l'extrémité antérieure des ſinges eſt très-petit, parce que le muſcle indicateur fournit deux tendons, l'un au ſecond, l'autre au troiſième doigt, & que le muſcle extenſeur du petit doigt en fournit auſſi deux, l'un au doigt annulaire, l'autre à l'auriculaire. Ce qui m'a le plus frappé dans cette diſſection, c'eſt que je n'ai point trouvé de muſcle fléchiſſeur propre du pouce; le tendon qui fléchit ce doigt, ſort de l'épanouiſſement tendineux du fléchiſſeur profond, ſans répondre à aucun des faiſceaux charnus de ce muſcle».

« Dans le pied ou main poſtérieure des ſinges & des makis, le pouce a, comme dans la main proprement dite, un muſcle extenſeur pro-

pre & un long abducteur. Le muſcle péronier moyen eſt percé pour le paſſage d'un muſcle grêle qui ſe porte vers le petit doigt, dont il opère l'extenſion & l'abduction. Le muſcle plantaire eſt très-charnu; il paſſe, après s'être élargi, ſur le talon; &, dans la plante du pied, il ſe confond ſi intimement avec l'aponévroſe plantaire & avec le fléchiſſeur perforé, qu'on doit le regarder comme faiſant partie de l'un & de l'autre».

«Ici ſe trouvent deux fléchiſſeurs perforans, l'un pour le troiſième & le quatrième doigts, l'autre pour le ſecond & le cinquième; & chacun de ces fléchiſſeurs fournit un tendon au pouce, qui n'a point de fléchiſſeur propre, non plus que dans la main intérieure».

«Il ſuit de cette ſtructure, que les ſinges doivent le plus ſouvent étendre pluſieurs doigts enſemble, & qu'ils ne peuvent fléchir le pouce de la main, ſans fléchir en même temps plus ou moins les autres doigts. Il ſuit qu'ils ſont dépourvus de ces mouvemens dans leſquels l'action du pouce ſe combine avec celle du doigt indicateur & du *medius* : mouvemens indiſpenſables dans toutes les opérations un peu délicates, & ſans leſquels il n'exiſteroit peut-être aucune trace de l'induſtrie des hommes. Il ſuit enfin que la main n'eſt, pour les ſinges, qu'un inſtrument propre à ſaiſir les corps; & c'eſt en la comparant avec celle de l'homme, que l'on découvre pourquoi lui ſeul a créé les arts».

L'examen des dents eſt un objet de recherches commun à ceux qui cultivent l'hiſtoire naturelle & l'anatomie, & ſans lequel on ne peut avoir qu'une connoiſſance imparfaite des animaux. M. *Vicq-d'Azyr* entre, ſur ces parties,

dans des détails curieux, pour lesquels nous renvoyons au discours même; nous y renvoyons également pour les autres parties, telles que l'estomac, les vertèbres, &c. L'auteur s'arrête un instant sur les cétacées, dont les espèces sont nombreuses & encore peu connues, & passe aux oiseaux. On lit avec le plus grand intérêt ce que M. *Vicq-d'Azyr* en dit. Il expose ce que l'anatomiste a à faire dans son travail sur cette classe du règne animal : cet exposé n'est point une énumération sèche & fatigante, elle est au contraire attachante & agréable. Il n'y a qu'un homme riche de recherches & de découvertes en ce genre, qui ait pu tracer un plan si beau, mais si vaste, où entrent aussi les poissons & les insectes.

L'anatomie seule (dit M. *Vicq-d'Azyr* en finissant l'exposition de ses grandes vues) n'a fait presque aucun changement dans son langage. Comment, avec une nomenclature qui n'est presque point enrichie depuis *Galien*, pourroit-elle suffire à la description de tant d'organes nouveaux? Nous touchons donc au moment où notre science doit subir la révolution générale; & c'est une étude très-philosophique que celle des règles d'après lesquelles doivent être établies sa nomenclature & sa méthode.

Ce n'étoit point assez que d'avoir remarqué le besoin, & d'en avoir averti, M. *Vicq-d'Azyr* nous donne des réflexions qui contiennent le résultat de ses recherches sur cet objet. Il en fait un article particulier sous ce titre : *De la langue des sciences en général, & de celle de de l'anatomie en particulier.* Il est suivi d'un autre *sur la description anatomique de l'homme & des animaux comparés entre eux.*

Vis ac potentia animi gravidæ mulieris in foetum denuo asserta & vindicata, —Præs. D. CAROL. CHRISTIAN. KRAUSE, &c. a. d. v. maji, 1786.— Proponebat FRIED. CHRIST. SCHENK; *in-4°. de 39 pag. A Leipsick.*

11. M. *Krause* est un partisan zélé de l'opinion que l'imagination des mères influe sur l'organisation de l'enfant, & cite en sa faveur un grand nombre d'exemples dont plusieurs sont connus de tout le monde. Reste à savoir si cette question peut être décidée par les seuls faits, ou si elle est du ressort du raisonnement; & dans le premier cas, s'il y a assez de faits bien constatés, bien approfondis pour la faire juger déterminément.

Cours de matière médicale de M. CULLEN, D. M. ancien professeur de médecine clinique, de chimie, de matière médicale, &c. dans l'université d'Edimbourg, mis à la portée de la bonne éducation, traduit de l'anglois, pour servir d'introduction à ses élémens de médecine-pratique, auquel on a ajouté des notes & des observations; par M. CAULET DE VAUMOREL, médecin

de la maiſon de MONSIEUR, *Frère du Roi ; Tome II. A Paris, chez l'Auteur, hôtel Paſquier, rue Bourg-l'Abbé, n°. 56 ;* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins ;* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers ;* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, n°. 32 ; vol. in-8°. 1788.*

12. L'auteur de cette traduction forme un vœu, qui eſt celui de tous les médecins ſenſés, qui, ayant réſiſté à la force de l'exemple & des idées reçues, ont été capables de voir par eux-mêmes, & de réduire à leur juſte prix les choſes que le temps, l'habitude & le préjugé avoient rendu trop recommandables. L'objet de ce vœu eſt de voir la médecine débarraſſée de ce fatras de remèdes équivoques, inutiles, de compoſitions monſtrueuſes, de ces mélanges abſurdes des diverſes ſubſtances des trois règnes, qui ne contribuent ni au bien des malades ni à l'honneur de l'art : cette réforme deſirable en ſimplifieroit beaucoup la pratique, ce qui ſeroit déja un très-grand avantage. De plus, le médecin n'agiroit plus au haſard, & chacun de ſes procédés auroit ſa raiſon évidente. Le traducteur cependant ſe trompe peut-être, en croyant que la médecine, rendue plus ſimple & plus uniforme, en capteroit mieux la confiance & les ſuffrages du vulgaire, & que c'eſt à cela que le magnétiſme animal a dû l'enthouſiaſme ſubit qu'il a excité. Cet enthouſiaſme a eu une autre ſource, qui eſt l'amour du merveilleux &

de la nouveauté. Ce penchant eſt un des plus forts de la nature humaine, parce qu'il tient intimement à la conſtitution phyſique & morale de l'homme. Les idées ſimples ne ſont pas celles qui ont le plus de charmes pour l'eſprit humain; il ſemble, au contraire, que ce ſont les choſes les plus extravagantes & même les plus compliquées, pourvu qu'elles ſoient nouvelles, qui ont le plus de droits à ſa recommandation. Il eſt aſſez en fond de crédulité pour admettre les opinions les plus abſurdes; mais il faut qu'elles frappent fortement ſes ſens. Dans l'exercice ordinaire de la médecine, on voit tous les jours des exemples de cette diſpoſition. Le malade, qui a été ſix fois à la garde-robe par l'effet d'une purgation, a préciſément cinq degrés de confiance de plus en ſon médecin, que le malade qui n'y a été qu'une ſeule fois: le frappant, l'extraordinaire, voilà l'origine des ſuccès de l'empiriſme. Ce n'eſt point cette ſorte de triomphe que la médecine doit rechercher. Rendue plus ſimple, elle n'en auroit peut-être pas plus de vogue; mais les médecins ſeroient plus utiles aux malades, plus eſtimables à leurs propres yeux, & à ceux des ſages.

Quoique ce cours de matière médicale ne ſoit pas bien authentique, ayant été, dit-on, compoſé d'après les leçons verbales de M. *Cullen*, on y reconnoît cependant les principes de ce célèbre médecin ſur différens points de l'économie animale; on peut s'en convaincre en liſant les articles qui traitent du quinquina & des anti-ſpaſmodiques. Quoi qu'il en ſoit, cet ouvrage tend à inſpirer des doutes, qui paroiſſent fondés ſur les vertus, juſqu'à préſent attri-

buées à plusieurs classes de médicamens. Cela seul est capable de réveiller l'attention des médecins sur un objet de cette importance, & de les accoutumer à se rendre compte des remèdes qu'ils employoient aveuglément sur la foi des auteurs de matière médicale, communément trop peu scrupuleux sur cela. Il est vrai que nos connoissances ne sont point encore assez avancées pour pouvoir toujours soumettre à une explication claire les effets des remèdes; dans ces cas, il suffira que l'expérience prononce décidément; & si elle dépose en faveur d'un remède, on pourra continuer d'en faire usage, quoiqu'on n'aperçoive pas la raison de son effet, en changeant néanmoins la fausse dénomination qu'on lui avoit donnée. Par exemple, *Boerhaave* avoit beaucoup de goût pour les *amers rafraîchissans*, auxquels il supposoit la propriété de dissoudre la *bile noire* & de purifier le sang. Il parle beaucoup de leurs qualités savonneuses. Dans l'ouvrage que nous annonçons on leur refuse ces qualités, parce qu'on ne trouve point dans ces plantes prétendues savonneuses, la combinaison d'huile & d'alcali qui constitue le savon. Eh bien, ces plantes, si l'on veut, ne seront point savonneuses, elles ne porteront point ce nom; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles sont utiles dans ces affections qu'on attribue aux altérations & aux dérangemens du cours naturel de la bile; & qu'elles ont produit de bons effets en pareils cas. On nie encore ici la qualité anodine du safran, auquel *Boerhaave* attribuoit de si grandes vertus L'expérience cependant a fait reconnoître qu'en plusieurs occasions, il a la propriété de calmer la douleur. Ces contrariétés doivent faire voir qu'un petit

nombre de faits, & qu'un seul homme encore moins, ne suffisent point pour perfectionner la matière médicale, & que le travail des médecins d'un siècle y suffiroit à peine; ce qui doit être un motif pour chacun d'eux, de contribuer pour sa part à cette réforme importante.

Pharmacopæa generalis edita à D. JACOBO REINBOLDO SPIELMAN. *A Strasbourg, chez* Treutel, *libraire; à Paris, chez* Didot le jeune, *libraire quai des Augustins; in-4°. de 372 pag. Prix broché 12 liv.*

13. M. *Spielman* avoit été, comme bien d'autres, effrayé de l'énorme quantité de médicamens dont la médecine est surchargée, & avoit senti la nécessité de débrouiller ce chaos. Tous les médecins savent que la plupart des pharmacopées contiennent un grand nombre de compositions & de recettes suspectes, bizarres ou dangereuses; que quelques-unes n'ont été faites que pour des lieux particuliers, & que quelques autres ont été composées dans des temps trop éloignés de la perfection où la chimie se trouve actuellement. Il étoit nécessaire par conséquent que quelque homme, pourvu de toutes les connoissances requises, portât son attention, & travaillât à fixer les idées sur cet objet important. Les lumières, les connoissances en chimie & en histoire naturelle, le jugement & l'exactitude de M. *Spielman* le rendoient très-propre à exécuter

cette réforme utile. Ainſi la pharmacopée que nous annonçons, doit par là inſpirer la plus grande confiance. Elle eſt diviſée en deux parties. La première expoſe les caractères, les qualités & la nature des diverſes ſubſtances que la médecine emploie. On trouvera dans la ſeconde toutes les compoſitions que l'auteur a cru mériter quelque foi; & il a ſuivi, dans l'une & dans l'autre, l'ordre alphabétique, qui eſt peut-être le plus commode pour cette ſorte d'ouvrage.

An eſſay on phlogiſton and the conſtitution of acids, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur le phlogiſtique & la conſtitution des acides; par* RICHARD KIRWAN, *écuyer, membre de la Société royale de Londres, & de la plupart des Académies & Sociétés ſavantes de l'Europe; in-8°. A Londres, chez* Elmſley, 1787.

14. Il paroît que c'eſt à *Becher* que l'on doit la dénomination de phlogiſtique attachée à cette ſubſtance, qui rend une partie des corps ſublunaires propres à brûler, & dont l'abſence prive les autres de la propriété de s'enflammer. Le célèbre *Stahl* adopta cette idée & cette dénomination; il en fit la baſe d'une théorie au moyen de laquelle il rendit compte d'un très-grand nombre de phénomènes chimiques, & qui lui ſervit à faire pluſieurs découvertes curieuſes & utiles. Cette théorie s'eſt ſoutenue long-temps, quoique les chimiſtes n'aient pu ſoumettre à la vue cette

ſubſtance qu'ils appeloient phlogiſtique. M. *Lavoiſier* l'a enfin renverſée, & prouvé que les reſtes des corps combuſtibles après la combuſtion, & des métaux après la calcination, ont gagné une ſubſtance qu'ils ne contenoient pas auparavant. D'un autre côté, M. *Prieſtley* a déduit d'un nombre conſidérable d'expériences, que l'*air inflammable* étoit le phlogiſtique de *Becher* & de *Stahl*, que par conſéquent il exiſte réellement, & qu'on ne ſauroit plus regarder cette hypothèſe comme une chimère, puiſque le phlogiſtique paroiſſoit dans un état ſéparé & exempt de toute autre combinaiſon. La découverte de M. *Cavendish* ſur la compoſition de l'eau, conduiſit à de nouvelles recherches ſur la doctrine du phlogiſtique ; & la controverſe qui s'eſt élevée à ce ſujet, eſt enfin ramenée à cette queſtion : *ſi le principe inflammable exiſte ou ſe trouve dans les acides phlogiſtiqués, dans les acides végétaux, l'air fixe, le ſoufre, le phoſphore, le ſucre, les charbons, les métaux ?*

M. *Kirwan* convient que pluſieurs conſidérations militent en faveur de la nouvelle opinion, qu'il appelle hypothèſe *anti-phlogiſtique*, comme il donne le nom d'*Antiphlogiſticiens* à ſes partiſans, non pas dans l'intention de les déſigner par un nom de ſecte toujours choquant, mais uniquement dans la vue d'être plus court. Son intention eſt de rechercher la vérité, & de renoncer à tous les préjugés qui pourroient le détourner de ſon objet.

Comme dans l'exécution de ſon plan il a été ſouvent obligé de calculer la peſanteur des différens airs, il a conſacré la première ſection de ſon ouvrage à la deſcription des méthodes qu'il a ſuivies, afin de s'aſſurer de leurs différentes gra-

vités. L'air commun eſt comme l'étalon auquel il rapporte tous les autres ; & c'eſt aux expériences de ſir *George Shuckburgh* qu'il doit la connoiſſance de la peſanteur de cet air. Il eſt impoſſible d'abréger la méthode que M. *Kirwan* a ſuivie, ni les expériences qu'il a faites pour découvrir les peſanteurs des différens airs ; mais nous rapporterons ici la table des gravités abſolues d'un volume de cent pouces cubiques de diverſes eſpèces d'air, le baromètre & le thermomètre étant à une hauteur moyenne, ainſi que de leur proportion avec l'air commun.

Eſpèces d'air.	*Poids abſolu en grains, de cent pouces cubes.*	*Proportion avec l'air commun.*
Air commun.	31.	1000.
déphlogistiqué.	34.	1103.
phlogistiqué. . .	30, 535.	985.
nitreux.	37.	1194.
vitriolique. . . .	70, 215.	2265.
fixe.	46, 5.	1500.
hépatique. . . .	34, 286.	1106.
alcalin.	18, 16.	600.
inflammable. . .	2, 613.	84. 3.

M. *Kirwan* traite enſuite de la compoſition des acides. Il examine l'opinion de M. *Lavoiſier*, que tous les acides ſont compoſés de deux principes ; ſavoir, d'une *baſe acide particulière* & d'un *principe oxygène*. Il préſente la table des affinités du principe oxygène tracée par ce ſavant, & expoſe quelques objections qu'il croit dignes d'attention. Il examine en particulier les acides vitriolique, nitreux, muriatique, l'eau régale, l'acide ſaccharin & l'acide phoſphorique.

Suivant la nouvelle théorie, l'acide vitriolique eſt compoſé (abſtraction faite de l'eau qu'il contient) de ſoufre uni à une grande portion de principe oxygène. M. *Kirwan* avance qu'il eſt formé par une baſe qui, ſi elle eſt ſaturée de

phlogiſtique, conſtitue le *ſoufre*, qui, étant ſaturé d'air fixe, donne l'acide *vitriolique fixe*, & enfin qui dégénère en *acide vitriolique volatil*, lorſque le phlogiſtique & l'air fixe concourent conjointement à la ſaturer. M. *Kirwan* reconnoît que c'eſt à M. *Bertholet* qu'il doit cette idée ſur la compoſition de l'acide vitriolique volatil, & avance qu'il paroît que c'eſt la ſeule choſe qu'on ait ajoutée à cette théorie depuis *Stahl*. Il rapporte enſuite un grand nombre d'expériences pour étayer ſon aſſertion, & pour réfuter la doctrine des *Antiphlogiſticiens*.

Nous paſſerions de beaucoup les bornes qui nous ſont preſcrites, ſi nous voulions entrer dans un détail circonſtancié des recherches de M. *Kirwan* ſur la compoſition de l'acide nitreux. Suivant lui, les principes conſtitutifs de cet acide, ſont les airs fixe, déphlogiſtiqué, phlogiſtique & inflammable, tous dans leur état concret. Après avoir rapporté pluſieurs expériences pour prouver la préſence du phlogiſtique dans cet acide, M. *Kirwan* s'attache à l'examen de la célèbre expérience de M. *Lavoiſier*, qui à été l'origine de la théorie *anti-phlogiſtique*. Voici en quoi conſiſte cette expérience : l'académicien a verſé 945 grains d'acide nitreux ſur 1104 grains de mercure. Il a obtenu de ce mêlange 273,234 pouces cubes d'air nitreux; & ayant diſtillé à une forte chaleur ce ſel juſqu'à ſiccité, tout le mercure a été révivifié, & il s'eſt dégagé 287,742 pouces cubes d'air déphlogiſtiqué. M. *Lavoiſier* conclud de ces phénomènes, 1°. que tout l'acide nitreux a été décompoſé en deux différentes eſpèces d'air; 2°. que le mercure ayant été révivifié ſans perte, on peut ſuppoſer avec raiſon qu'il a été réduit en chaux par l'union avec l'air pur,

parce qu'il a repris sa forme métallique, par l'expulsion du même air pur. M. *Kirwan* pense que pour établir la première conclusion, il faudroit prouver trois choses : savoir, 1°. que durant la distillation il ne s'est échappé aucune portion de l'acide nitreux, mêlée à l'eau, au-dessus de laquelle l'air a été rassemblé ; 2°. que l'air nitreux, produit durant la dissolution, ne contenoit aucune parcelle de mercure ; 3°. qu'en réunissant les deux airs, on reproduiroit la même quantité d'acide ; & que pour justifier la seconde conclusion, M. *Lavoisier* auroit dû prouver que le mercure, lors de sa révivification, n'a rien retenu de la substance à laquelle il étoit uni dans l'état de chaux, & dont l'air pur auroit pu être une partie constitutive. M. *Kirwan* explique ensuite cette expérience d'une manière, en apparence, propre à confirmer la théorie phlogistique.

L'acide muriatique fait le sujet des recherches subséquentes de l'auteur. Il pense que cet acide est composé d'une base particulière unie au phlogistique & à une certaine quantité d'air fixe : principes avec lesquels cette base paroît avoir une forte analogie.

Dans la composition de l'eau régale, entrent l'acide muriatique ordinaire, & un acide nitreux concentré & décoloré, dont le premier enlève l'acidité au second, en même temps que celui-ci s'empare du phlogistique de l'acide muriatique.

Suivant M. *Kirwan*, on trouve, dans l'acide phosphorique, du phlogistique uni au principe oxygène ; mais les *Antiphlogisticiens* contestent que le phosphore contienne du phlogistique. Cependant si les métaux, dans leur état métallique, contiennent du phlogistique, le phosphore en

contient auſſi : car il précipite les métaux ſous leur forme métallique de leurs ſolutions délayées.

M. *Kirwan* eſt perſuadé que l'acide ſaccharin ne préexiſte point dans le ſucre, mais qu'il eſt formé par l'opération qui le produit. La plus grande partie de ſon principe acidifiant lui vient de l'acide nitreux, lequel, ainſi que le ſucre lui-même, eſt décompoſé durant l'opération : la baſe nitreuſe ſe charge du phlogiſtique du ſucre, & l'acide nitreux ſe combine avec la baſe ſaccharine.

L'auteur paſſe enſuite à des conſidérations ſur la calcination & ſur la réduction des métaux. Il y prouve, d'une manière ſéduiſante, la préſence du phlogiſtique ou de l'air inflammable ſous une forme concrète dans les corps métalliques doués de l'éclat de métal & d'une cohéſion particulière. Il répond en même temps aux objections faites à ſa théorie de l'air fixe, dont la décompoſition réduit les chaux métalliques. Il y joint enfin quelques remarques curieuſes ſur les ſolutions & les précipitations des métaux, & prouve que la théorie *anti-phlogiſtique* eſt enveloppée dans pluſieurs difficultés très-conſidérables.

Cet ouvrage contient beaucoup d'expériences & de faits curieux : les raiſonnemens de l'auteur ſont preſſans, & ſes concluſions paroiſſent découler néceſſairement & naturellement des prémiſſes. Le temps nous inſtruira ſi M. *Lavoiſier* ou quelque autre chimiſte éclairé, partiſan judicieux du ſyſtême *anti-phlogiſtique*, réuſſira à réfuter les doctrines de M. *Kirwan*, & à prouver qu'elles pèchent par le fondement.

Principes de la philoſophie naturelle, dans leſquels on cherche à déterminer les degrés de certitude & de probalilité des connoiſſances humaines, avec cette épigraphe :

Deſcends du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes écrits la force & la clarté.

deux parties en deux volumes. A Genève; & ſe trouve à Nancy, chez Beaurain, 1787; *in-8°.*

15. Quelle maſſe de lumières & de connoiſſances le philoſophe ne doit-il pas réunir? Il doit connoître tous les êtres exiſtans. Après l'étude des animaux, des végétaux & des minéraux, de leurs qualités & propriétés, des loix phyſiques qui les animent, il paſſera à celle des aſtres, qui ont des rapports plus ou moins marqués avec notre globe. Chez toutes les nations la philoſophie a été la ſcience par excellence, & celle qui a été cultivée avec le plus grand ſoin. Cependant c'eſt de nos jours qu'elle s'eſt montrée avec le plus de ſplendeur & de dignité : elle éclaire de ſon flambeau toutes les parties des ſciences. Les hypothèſes abſurdes, qui ont exiſté ſi long-temps, ſont rejetées; on ne reconnoît plus pour vérité que ce qui eſt établi ſur des faits bien conſtatés.

Les principes importans contenus dans ce traité,

traité, ſont diviſés en deux parties compoſées de trente-neuf chapitres.

Comme la multitude d'objets qu'il renferme ne permet point d'en faire une analyſe exacte, nous extrairons ſeulement ce que dit l'auteur ſur la reproduction des êtres.

« La nature a mis un appareil prodigieux pour la multiplication des êtres vivans. Il paroît que ç'a été ſon unique but en beaucoup de circonſtances ; la dernière métamorphoſe que ſubiſſent la plupart des inſectes, n'eſt que pour perpétuer leur eſpèce. Le papillon n'eſt pas plutôt ſorti de ſes entraves, qu'il ſonge à ſe reproduire, & il ſurvit peu à cette opération importante ; quelques-uns même n'ont point d'organes pour ſe nourrir, point de trompes ».

« Cependant il entre dans le même plan de la nature, que la plus grande partie de ſes frais ſoient inutiles. Il eſt démontré qu'une ſeule morue rempliroit bientôt l'immenſité des mers de ſa ſeule poſtérité, s'il n'arrivoit aucun accident à ſes œufs : ils ſont au nombre de neuf millions trois cents quarante-quatre mille, qui pourroient, par conſéquent, donner autant de morues pour une ſeule année. Quelle immenſité de ces animaux après quelques générations ! On a fait le même calcul pour les plantes, & le réſultat en a été, qu'un orme pourroit, dans un ſiècle & demi, couvrir la ſurface de la terre de ſa progéniture ».

« La génération ſpontanée a-t-elle lieu ? Ce qui eſt le plus en ſa faveur, c'eſt la quantité de vers qu'on rencontre dans les différentes parties du corps de preſque tous les animaux. Les obſervateurs ſont pleins de ces faits : *Redi* en a

fait une collection immenſe. Il n'y a nulle partie du corps humain où l'on n'ait trouvé quelque vers. Nous ne parlerons point de ceux des inteſtins, des crinons & des dragonneaux, qui ſont connus depuis long-temps; mais le cerveau, les oreilles, le nez, le poumon, le cœur lui-même, le péricarde, le foie, la veſſie, les reins, les bubons peſtilentiels, les ulcères vénériens, les boutons de la petite-vérole, ceux de la gale, ont fait voir aux obſervateurs, des vers qui ne ſe reſſemblent nullement. Les liqueurs animales, le ſang, la bile, l'urine, &c. en contiennent également. Ces vers diffèrent dans chaque individu. *Tulpius* en a vu qui étoient ſortis avec l'urine, dont les uns reſſembloient aux ſtrongles, d'autres approchoient des ſcolopendres ou des jules; de troiſièmes avoient quelques rapports avec une chenille; de quatrièmes tenoient plus aux ſauterelles; ils changeoient de figure, & en prenoient de bizarres. *Kerkring* dit en avoir vu ſortir un du nez, lequel en produiſit un autre avant de mourir. *Hauptoman* rapporte qu'un ver qu'il avoit tiré d'une partie gangrénée, en produiſit cinquante autres. On ne ſauroit dire que tous ces inſectes aient une génération comme celle des autres animaux ».

« Le tænia, le ſtrongle, l'aſcaride, n'ont nul analogue connu dans la nature: par quelle autre voie que par la génération ſpontanée, pourroient-ils ſe produire dans nos entrailles? »

« Il eſt une autre claſſe d'êtres vivans, dont la génération eſt auſſi incompréhenſible que celle de ceux dont nous venons de parler; ce ſont les animaux microſcopiques: toutes les liqueurs animales en fourmillent. Qu'on faſſe infuſer des chairs, ou des parties de végétaux,

dans peu d'heures tous ces liquides ſont pleins d'êtres vivans. La plus grande partie de ces animalcules eſt vivipare. MM. *Needham* & *Shervood* ont accouché l'anguille de la colle de farine, & il en eſt ſorti pluſieurs autres êtres vivans : on ne peut dire que ce ſont de petites mouches qui viennent dépoſer leurs œufs, d'où naiſſent ces animalcules. *Mentzelius* a fait voir, il eſt vrai, que l'anguille du vinaigre ſe transformoit en nymphe, d'où ſortoit une petite mouche qui produiſoit cette même anguille ».

« La même choſe a lieu pour les plantes microſcopiques, telles que les moiſiſſures. Un fruit pourri, un melon, par exemple, ſe couvre bien vîte d'*aſpergille*. Chaque fruit a ſon eſpèce de moiſiſſure : quelque précaution qu'on prenne, on ne l'empêchera point de paroître. Je ne diſconviens pas qu'on trouve dans ces plantes une pouſſière qui paroît en être la graine ; cela n'empêche pas que leur première génération ne ſoit ſpontanée ».

Les vérités que préſente cet écrit, ſont très-évidemment démontrées. L'inſtruction, que l'on y trouve, eſt développée avec autant de clarté que de préciſion. Ce livre ne peut manquer d'être utile aux perſonnes curieuſes d'apprendre.

An eſtimate of the temperature of different latitudes, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſtimation de la température de diverſes latitudes ; par* RICHARD KIRWAN, *écuyer, membre de la Société royale*

de Londres ; in-8°. A Londres, chez Elmsley, 1786.

16. Dans la préface, M. *Kirwan* présente quelques remarques sur l'état imparfait de la météorologie, & sur les sources qui peuvent servir à la perfectionner. Il se plaint, ainsi que d'autres observateurs, de la variété des échelles des thermomètres, & propose de diviser en 250 degrés l'espace entre le point de la congélation du mercure & celui de l'eau bouillante.

Il traite dans le premier chapitre, des sources de la chaleur & du froid : il examine les effets des vents, de l'évaporation, &c... Il y indique une règle sûre pour fixer les élévations où il gèle, & les divise en termes supérieurs & en termes inférieurs. Les premiers marquent la hauteur au-dessus de laquelle les vapeurs ne s'élèvent pas, & où conséquemment il ne gèle point. L'auteur suppose que lors de la création, il a été départi à la terre une certaine quantité de chaleur, qui néanmoins n'est point rassemblée dans le centre. Et en effet, comme la chaleur va en diminuant à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur de la terre jusqu'à ce qu'elle devienne stationnaire, il paroît qu'il est impossible d'admettre un foyer unique dans le centre.

Pour déterminer les diverses températures, il étoit nécessaire d'avoir un point de comparaison, où les causes occasionnelles & accessoires du froid & de la chaleur n'ont que peu d'activité. Ce point doit nécessairement se trouver sur la mer, & c'est conséquemment ces situations que l'auteur a choisies pour tracer les tables de la température annuelle moyenne dans toutes les latitudes. Il faut remarquer que ces recherches exigent néces-sai-

rement la connoiſſance des températures moyennes, ſoit de l'année, ſoit des mois, afin de trouver des règles générales, attendu que les *maxima* & les *minima* ſont expoſés à l'influence de pluſieurs circonſtances accidentelles. Nous traduirons les concluſions que l'auteur déduit de ces tables.

« Quant à la température annuelle, dit-il, nous pouvons remarquer »,

« 1°. Que la température diffère très-peu à dix degrés des pôles, ainſi que dans l'étendue de dix degrés de l'équateur ».

« 2°. Que la température de diverſes années diffère très-peu ſous l'équateur, tandis qu'elle diffère de plus en plus, à meſure que les latitudes approchent des pôles ».

« 3°. Qu'il ne gèle preſque jamais dans des latitudes au-deſſous de 35 degrés, ſinon dans des endroits très-élevés : & qu'il ne tombe preſque jamais de grêle dans des latitudes au-deſſus de 60 degrés ».

4°. « Qu'entre les degrés 35 & 60 de latitude, dans des endroits près de la mer, il dégèle généralement lorſque la hauteur du ſoleil eſt de 40 deg., & qu'il ne commence à geler que quand la hauteur méridienne du ſoleil eſt au-deſſous de 4 deg. ».

Dans le chapitre ſuivant, il s'agit de la température moyenne des mois. L'obſervation a conſtaté que la température moyenne du mois d'avril, conſtitue preſque la température annuelle moyenne ; & il eſt évident qu'en tant que la chaleur dépend de l'action des rayons du ſoleil, la chaleur moyenne de chaque mois doit être comme la hauteur du ſoleil, ou encore mieux,

comme le sinus de la hauteur. D'après ces principes, l'auteur a calculé la chaleur moyenne des mois dans chaque latitude, en rectifiant ses calculs par la considération de l'influence de la chaleur terrestre, qui augmente la chaleur des derniers mois de l'été. Cette table, bien qu'elle soit composée en grande partie, des résultats des calculs, est néanmoins rectifiée par l'observation, attendu que le séjour que le soleil fait sur l'horizon, le froid qui résulte de l'évaporation, & plusieurs autres causes de moindre importance, qu'on ne sauroit soumettre au calcul, entraîneront toujours des variations.

M. *Kirwan* traite dans le troisième chapitre des différences de la température de l'air, de la terre & de l'eau, comme aussi de leur capacité de recevoir & de communiquer la chaleur. Après y avoir observé qu'à l'égard de la terre la chaleur descend lentement & est restituée à l'air pendant l'hiver, notre auteur ajoute:

« De-là vient qu'à une certaine distance de la surface, savoir à environ 80 à 90 pieds (si cette profondeur a quelque communication avec l'air libre, & peut-être à une profondeur beaucoup moins considérable), la température de la terre varie très-peu, & approche généralement de la chaleur moyenne annuelle. Ainsi la température du printemps est approchant la même que la température annuelle, & varie fort peu dans les différentes périodes de l'année, comme M. *Hellant* l'a observé le premier. Ainsi dans la cave de l'observatoire de Paris, qui a environ 90 pieds de profondeur, la chaleur est à-peu près de 53 degrés 5, & varie d'environ un demi-degré dans les hivers très-rigoureux. Sa température est un peu au-dessus de la température moyenne de Paris, à

cauſe de ſa communication avec l'air extérieur. M. *Van-Swinden* a obſervé que le plus grand froid, même celui qui paſſe zéro du thermomètre de *Fahrenheit*, s'il ne dure que quelques jours, ne pénètre pas au-delà de vingt pouces, même lorſque la terre n'eſt pas couverte de neige, & qu'il ne pénètre pas au-delà de dix pouces, lorſqu'il y a de la neige ſur la terre. Cette obſervation nous fait connoître l'objet important que la neige remplit dans les latitudes ſeptentrionales fort avancées. En Sibérie, où le froid eſt très-intenſe, on trouve immédiatement après la fonte de la neige la terre ſans gelée, non-ſeulement à la ſurface, mais encore à une profondeur de ſeize pieds, ce qui prouve que la gelée n'y pénètre jamais, à l'exception de quelques endroits. Une obſervation faite au fond d'une carrière ſituée entre Calais & Boulogne, à 476 pieds au-deſſous de la ſurface de la terre, a indiqué une température de 54 degr. La température des ſalines de Wicliczka, en Pologne, eſt de 52 d. à une profondeur de 320 pieds, & elle ne diffère pas depuis cette profondeur juſqu'à celle de 716 pieds; bien que la température des carrières ſoit ſujette au changement par des cauſes qui leur ſont particulières. Ainſi M. *De Luc* a eſſuyé dans la mine de Saint-Jean-au-Harz, à la profondeur de 801 pieds, une chaleur de 70 deg., au lieu qu'à celle de 1359 pieds, il ne l'a trouvée que de 50 degrés. *Kraſt* a obſervé que la température d'une caverne près de Reutlingen en Suabe, étoit de 48 deg., mais que l'eau, dans la même caverne, ne s'échauffoit que de 42 d., la température de l'air extérieur étant alors de 66. La carrière du Joachimſthal en Bohême, paſſe pour une des plus profondes qui exiſtent. M. *Monet* a trouvé de 50 d. la tem-

pérature de l'air de cette mine, à 1700 pieds de profondeur ».

« Tous ces faits tendent à prouver que la chaleur de la terre n'augmente pas à meſure qu'on s'enfonce dans ſon intérieur; mais qu'à la plus grande profondeur, elle eſt à-peu-près la même, que la température annuelle moyenne de la latitude ſous laquelle cet endroit eſt ſitué ».

« Lorſque la ſurface de la terre eſt rafraîchie rapidement, les parties intérieures ſont refroidies à proportion, à une certaine profondeur, juſqu'à ce que le froid de la ſuperficie arrive à ſon *maximum*, & devient conſtant : alors la chaleur interne gagne peu à peu ſur lui avec une force proportionnée à la différence de leurs températures reſpectives ; & comme dans nos climats la chaleur interne eſt conſtamment au-deſſus de 40 d., elle eſt toujours ſuffiſante pour fondre la neige qui reſte long-temps ſur la ſurface. C'eſt pour cette raiſon qu'on voit dans la Suiſſe & dans pluſieurs autres contrées, que la neige commence toujours à fondre par deſſous ».

Nous paſſerons les preuves que l'auteur rapporte pour établir que la terre eſt plus capable que l'eau de recevoir de la chaleur ou du froid. Nous obſerverons ſeulement, qu'indépendamment de la ſituation, on a trouvé que la terre peut admettre en été 8 à 10 deg. de chaleur, & en hiver, 8 à 10 deg. de froid de plus que la mer.

Notre auteur examine enſuite les modifications de la température de comparaiſon, en conſéquence de l'élévation du pays ; de ſon voiſinage ou de ſa diſtance des grands amas d'eau, particulièrement de l'Océan; de ſon voiſinage ou de ſon éloignement d'autres terrains ſingu-

lièrement propres à recevoir de la chaleur, ou à être réfroidis à un degré conſidérable, &c. &c. Afin de donner un exemple des variations qui réſultent de ces circonſtances, nous traduirons ce que M. *Kirwan* dit, concernant les différentes élévations.

« Quant à l'effet précis de l'élévation, remarque-t-il, j'ai obſervé qu'il étoit à-peu-près comme il ſera dit ci-après ».

« 1°. Lorſque l'élévation eſt médiocre & graduelle, telle que celle des parties internes de la plupart des contrées éloignées de la mer, ſes effets ſont tellement confondus avec ceux de la diſtance de l'Océan de comparaiſon, dont il ſera parlé dans la ſection ſuivante, qu'il faut avoir les mêmes égards pour l'une & pour l'autre, dans la diminution de la température. J'appelle élévation graduelle, celle dont le niveau de pente eſt au-deſſous de 6 pieds par mille, à partir de la plus proche mer conſidérable ».

« 2°. Si le niveau de pente eſt plus fort, il faut diminuer la température annuelle du point de comparaiſon de cette latitude, de la manière ſuivante ».

» Si l'élévation eſt en raiſon

De ſix pieds, ... un quart de degré.
De ſept pieds, ... un tiers.
De treize pieds, . . . quatre dixièmes.
De quinze & au-delà, un demi-degré ».

Les ſujets des chapitres ſuivans, ſont les températures de l'océan pacifique ſeptentrional, depuis le 66e deg. de latitude, juſqu'au 52e.; la température des parties orientales de l'Amérique ſeptentrionale & de l'hémiſphère méridional. Il

eſt probable que ces régions ſont plus froides qu'elles ne paroiſſent l'être d'après les calculs; & dans la table, M. *Kirwan* donne une raiſon plauſible de cette différence : mais il eſt d'opinion que les hivers ſous la zône antarctique, ſont moins rigoureux que ſous la zône arctique, parce qu'il n'y a pas de terres fermes ſous la première.

On lit enſuite un recueil de faits exacts & conſtatés, concernant la température de différens endroits. L'auteur y fait l'application de ſes règles générales, & l'on y trouve plus de conformité qu'on n'en auroit pu attendre. Nous traduiſons le paſſage ſuivant.

« Nous devons à la même providence bienfaiſante, que le globe de la terre eſt coupé de mers & de montagnes, d'une manière qui, au premier aſpect, paroît tout-à-fait irrégulière & fortuite, préſentant à l'œil ignorant le ſpectacle de ruines immenſes. Mais ſi l'on examine attentivement les effets de ces irrégularités apparentes, on les trouve des plus avantageuſes, & même néceſſaires au bien-être de ſes habitans; car ſans parler des avantages du commerce, leſquels ne ſauroient exiſter ſans ces mers, nous ſavons que c'eſt leur voiſinage qui modère le froid des hautes latitudes, & la chaleur de celles qui ſont moins avancées. C'eſt par une ſuite de l'abſence des mers que les parties intérieures de l'Aſie, telles que la Sibérie & la grande Tartarie, comme auſſi celles de l'Afrique, ſont preſque inhabitables : circonſtance qui fournit un préjugé très-fort contre ceux qui penſent que ces contrées ont été les habitations primitives de l'eſpèce humaine. Les montagnes ſont néceſſaires de la même manière, non-ſeulement comme réſervoirs des rivières, mais encore comme des abris contre la

chaleur dans les latitudes brûlantes. Sans les Alpes, les Pyrénées, l'Apennin, les montagnes du Dauphiné, de l'Auvergne, & de l'Italie, l'Eſpagne & la France ſeroient privées de la douceur du climat dont elles jouiſſent : ſans les montagnes Balgates, ces Apennins de l'Inde, cette contrée ſeroit reſtée un déſert. La Jamaïque, Saint-Domingue, Sumatra, & la plupart des autres îles ſituées entre les tropiques, ſont fournies de montagnes d'où partent les vents qui les rafraîchiſſent ».

Les deux derniers chapitres roulent ſur les cauſes du froid extraordinaire en Europe, & ſur la température de Londres, comparée à celle de pluſieurs autres villes.

On ne peut qu'être étonné de l'étendue des recherches que cet ouvrage a exigées : il ſeroit à ſouhaiter que M. *Kirwan* pourſuivît cette entrepriſe, & que d'autres ſavans, auſſi capables que lui, ſuiviſſent ſon exemple ; on pourroit eſpérer alors que la météorologie, étude ſtérile & précaire juſqu'ici, deviendroit une ſcience utile & ſolide.

Elenchi fungorum continuatio prima deſcribens CXXV ſpecies & varietates, totidem iconibus XVIII, repræſentatas : *Première continuation de l'énumération des champignons, où ſont décrites cent vingt-cinq eſpèces, & autant de variétés repréſentées ſur dix-huit planches. A Halles en Magdebourg, chez* Gebauer ;

& à Strasbourg, chez Amand Kœnig; 1786; *in-4°. de 279 pages, avec dix-huit planches enluminées.*

17. L'énumération ou catalogue des champignons, parut en 1783; elle a été annoncée avec une notice dans ce Journal, en juin 1785, *tom.* lxiv, *pag.* 339.

Cet ouvrage ne renfermoit que les espèces rencontrées par M. *Batsch*, depuis le petit nombre d'années qu'il donnoit à l'étude de cette classe singulière de végétaux. En continuant ses recherches, il a fait de nouvelles découvertes, qu'il publie sous le titre de *Continuatio prima*; ce qui semble indiquer qu'elle sera suivie d'une autre encore.

Chaque espèce nouvelle dont il donne la figure, est désignée, 1°. par un nom trivial; 2°. par une phrase caractéristique; 3°. par une description; 4°. par l'indication du lieu & de la saison où elle se montre; 5°. par l'explication des figures. Celles-ci sont très-bien faites, enluminées d'une manière très-conforme à la nature; souvent elles offrent quelque partie intéressante, vue séparément ou grossie au microscope.

Cet ouvrage est donc très-précieux pour ceux qui veulent avoir une connoissance particulière des champignons, ordre de plante qui a été jusqu'ici l'écueil des botanistes, sans en excepter le chevalier de *Linné*; car il a omis & méconnu la moitié des espèces de champignons les plus communes dans toute l'Europe.

Ce n'est pas que M. *Batsch* n'ait rien laissé à désirer. Il reconnoît avec franchise qu'il n'a pas tout dit, & il le fait en ces termes.

« Les deſcriptions que je donne ſont imcomplettes. Mais tant que le ſyſtême des champignons, & que la connoiſſance de leurs parties, de leur couleur ſur-tout & de leur ſuperficie, ne ſeront pas plus avancés, un eſprit tel que le mien ne pourra donner un ouvrage parfait ſur ce ſujet ».

« J'ai omis exprès les ſynonymes. Ce n'eſt pas que je manque du zèle & de la patience néceſſaires pour ſurmonter les difficultés que préſente leur comparaiſon ; mais je ſuis très-perſuadé que c'eſt un travail trop délicat dans une partie encore neuve & remplie de confuſion. Je puis bien ſentir le plus haut dégré de perfection, mais non pas y atteindre. Peut-être qu'un jour, & dans un âge plus avancé, je ſerai aſſez heureux pour donner une hiſtoire plus parfaite des champignons ».

Dans cette première continuation, M. *Batſch* ne change rien à la méthode qu'il a ſuivie dans ſon catalogue de 1783 ; mais il adopte ici deux genres nouveaux. L'un eſt l'*embolus*, qui renferme les petits *clathrus* non charnus de *Linné* ; l'autre eſt le *ſtemonitis*, qui eſt un champignon cylindrique, alongé, contenant intérieurement une pouſſière ſans aucune ſoie : ces deux genres ſont bien voiſins du *lycoperdon*. Il eſt des *ſphæria* peut-être plus éloignées de leur genre, mais il faut ſe reſſouvenir de la difficulté du travail que l'auteur a entrepris.

Si l'on accuſe M. *Batſch* de faire un gros livre ſur un ſujet bien mince, il a répondu d'avance : « Nous ne nous affecterons point des dédains de ceux qui cultivent des ſciences plus élevées, ni de l'injuſtice de ceux qui mépriſent la recherche des petits objets. Elle a oc-

cupé de génies immortels; & en levant la plus grande difficulté, elle jette un nouveau jour ſur la ſérie des êtres créés. Toutes les productions de la nature ſont grandes & belles, remplies de la ſageſſe d'un être ſuprême; l'homme ignorant ne les connoît point, & le ſtupide ne les aperçoit pas ».

Cette collection eſt imprimée ſur deux colonnes, en latin & en allemand.

Ce volume eſt dédié à M. de *Goethe*, conſeiller intime du duc régnant de Saxe-Weimar & Iſenach.

Commentatio medica de boleto ſuaveolente, LINN. &c. *Diſſertation ſur l'agaric odorant; par M. JEAN-CHRISTOPHE-ENSLIN DE SPIRE, docteur en médecine. A Erlang, Manheim & Strasbourg, chez* Kœnig, 1785; *in-4°. de 32 pages, avec une planche gravée. Prix 3 liv.*

18. L'eſpèce de champignon, appelée par Linné *boletus ſuaveolens*, eſt du nombre de ceux que l'on connoît vulgairement ſous le nom d'*agarics:* ce ſont des plantes paraſites qui viennent ſur les arbres, ou ſur le bois mort, ſans aucun pédicule, & dont la ſubſtance fongueuſe eſt plus dure que dans les autres champignons; tels ſont l'agaric purgatif des boutiques, & l'agaric de Broſſard, autrement nommé *amadouvier*. Quelques-uns ont en deſſous des lames & feuillets, & ſe rapportent au genre appelé *aga-*

ricus par Linné : d'autres, tels que ceux que je viens de nommer, ſont garnis de pores ou de tuyaux ; ce ſont les *boletus* de Linné, du nombre deſquels eſt l'eſpèce qui fait le ſujet de la diſſertation de M. *Enslin*.

Cette eſpèce eſt aiſée à reconnoître, 1°. à ſa couleur blanche en-deſſus & en-deſſous, teinte quelquefois de rouſſâtre ou de jaunâtre ; 2°. à l'agréable odeur qu'elle répand, & qu'elle conſerve ſouvent pendant pluſieurs jours ; 3°. au lieu qu'elle habite, qui eſt toujours ſur des ſaules.

Sterbeck eſt le premier botaniſte qui ait parlé du *boletus ſuaveolens*, d'une manière à le faire reconnoître. Après lui, peu d'amateurs s'en ſont ſpécialement occupés, jusqu'à ce que le chevalier *de Linné* l'eût remarqué en Laponie. Il vit les jeunes gens le rechercher avec ſoin, & le garder dans une poche qu'il portent devant le pubis. C'eſt ainſi qu'ils ſe parfument lorſqu'ils vont faire leur cour à leurs maîtreſſes. « O plaiſante Vénus, s'écrie *Linné*, toi à qui ſuffiſent à peine dans les contrées étrangères les perles & les diamans, la pourpre & la ſoie, les danſes, la muſique, les ſpectacles, ici tu es ſatisfaite d'un ſimple fungus ſans ſuc & ſans couleur ».

Malgré ces particularités, le *boletus ſuaveolens* a été aſſez négligé par nos botaniſtes modernes. M. *Enslin* dit que les François n'en font aucune mention dans leurs catalogues généraux. On le trouve, malgré cette aſſertion, dans pluſieurs de nos Flores nouvelles. Quant à nous, nous l'avons rencontré en abondance dans diverſes ſauſſaies de la Lorraine & en Alſace.

Les médecins paroiſſent l'avoir connu avant les botaniſtes, du moins on en faiſoit déja uſage

contre la phthiſie pulmonaire dès l'an 1676. *Boecler* en a parlé dans ſa matière médicale; il eſt cité dans la Pharmacopée de Wirtemberg, & dans le Diſpenſaire univerſel de *Triller*. Depuis long-temps il eſt connu à Erlangue. L'illuſtre *Schmidel* s'en eſt ſervi utilement pendant plus de trente ans, & M. le profeſſeur *Wendt* l'ordonne ſouvent.

Comme ce végétal indigène peut être d'une grande reſſource chez le pauvre comme chez le riche, on doit donc ſavoir gré à M. *Enslin*, d'en avoir fait connoître les propriétés médicinales, & la manière de l'employer.

Il donne l'hiſtoire de pluſieurs phthiſies pulmonaires guéries par ce remède, dont on ſe ſert auſſi quelquefois avec ſuccès contre d'autres maladies, particulièrement contre celles du genre nerveux, où les auteurs recommandent le gui de chêne. La manière de faire prendre l'agaric odorant, eſt en poudre mêlée avec du ſucre, ou réduit en électuaire avec le miel ou quelque ſirop; la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, & on la répète pluſieurs fois dans le jour. On l'augmente ſelon que la maladie eſt plus ou moins avancée, plus ou moins dangereuſe. Il eſt bon d'avertir les pharmaciens, que vu ſa tenacité, ce fungus eſt difficile à réduire en poudre. Il faut donc, avant de commencer la pulvériſation, l'enduire de mucilage de gomme arabique ou adragant, enſuite le faire ſécher à une douce chaleur, ou bien l'humecter de temps en temps, pendant la trituration, avec de l'eſprit de vin très-rectifié, qui s'évaporant bientôt, ne peut altérer ſes vertus. Quant à la décoction de ce *boletus*, qu'on met quelquefois en uſage, M. *Enslin*

ne l'eſtime pas beaucoup, la grande tenacité du végétal empêchant ſon efficacité de ſe communiquer à l'eau. Il penſe de même de ſon eau diſtillée.

On met de l'agaric odorant dans les habits pour en éloigner les inſectes.

Diskurs uber die medicinifche policey, *&c.* C'eſt-à-dire, *diſcours ſur la police médicinale, publiée par J. G. HUSSTY, noble de Raſſynya, docteur en médecine à Presbourg : deux vol. grand in-8°. enſemble de 1164 pages, ſans la table ni le prologue. A Presbourg & à Leipſick, chez* Lœwe, 1786.

19. L'objet de l'auteur eſt de préſenter en abrégé, ce que l'on trouve d'eſſentiel dans le ſyſtême de police médicinale de M. *Frank*, & dans d'autres auteurs qui ſe ſont occupés de ce ſujet.

Aufsætze und beobachtungen auſder gerichtlichen arzney wiſſenſchaffr. C'eſt-à-dire, *Mémoires & obſervations de médecine légale, publiés par M. JEAN-THÉODORE PYL, docteur en médecine, conſeiller & membre ordinaire du*

collége royal & ſuprême de médecine, & penſionné de la ville de Berlin : quatrième recueil. A Berlin, chez Mylius, 1787 ; *in-8°. de 258 pag. La collection entière ſe trouve à Strasbourg, dans la librairie académique.*

20. Comme nous n'avons point ſous les yeux ce volume, nous ne pouvons indiquer ce qu'il contient ; les précédens ont été annoncés dans ce Journal, *tom.* lxj, *pag.* 543 ; & *tom.* lxxj, *pag.* 375.

Der unterhaltende arzt, *&c.* C'eſt-à-dire, *Entretien d'un médecin ſur les ſoins de la ſanté, ſur la beauté, les choſes relatives à la médecine, la religion & les mœurs ; par le docteur* JEAN-CLÉMENT TODE, *&c. Vol. I & II ; in-8°. de 327 pag. A Copenhague & Leipſick, chez* Faber & Witschke, 1786.

21. M. *Tode* jouit d'une réputation méritée, non ſeulement en Danemarck, mais dans la république médicinale. Il s'eſt fait connoître par pluſieurs productions lues avec empreſſement. Dans cet ouvrage, il nous préſente un choix des meilleurs morceaux, tirés d'une feuille périodique qui parut en 1785, en danois, ſous le titre de *Gazette de ſanté*. Son objet eſt d'exciter

l'attention ſur les abus qui ſe ſont gliſſés dans l'art de guérir, de combatre les préjugés qui règnent parmi tous les ordres de citoyens, & d'apprécier les éloges prodigués à certains remèdes. Pour mieux faire connoître la nature & le mérite du choix des ſujets traités dans ce recueil, nous indiquerons ſeulement quelques-uns d'entre eux, tels que les articles, *art de formuler en médecine ; déjeûné des enfans ; vêtemens ; uſage d'avoir la poitrine découverte ; bains froids par arroſement ; économie bien entendue dans l'adminiſtration des remèdes ; conſultations ; anecdotes concernant feu M. WOHLERT*, qui a bien mérité de la chirurgie danoiſe.

Bemerkungen uber die nützlichſte art des ſtudierens angehender aertze und wundærzte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Remarques ſur la méthode la plus utile de diriger les études des médecins & des chirurgiens commençans, expoſées dans ſon diſcours inaugural ; par M. JEAN-CHRIST. ANDRÉ MAYER, conſeiller intime du Roi, & profeſſeur de botanique & de matière médicale. A Berlin, chez* Decker, 1787.

22. Ce diſcours a été prononcé le 16 mai 1787, devant le collége de médecine de Berlin, dans un nombreux auditoire. L'auteur, après y avoir développé les ſecours néceſſaires pour faciliter l'étude, & indiqué les principaux obſtacles à

l'acquiſition des ſciences en général, fait l'application de ces conſidérations à l'étude de la médecine en particulier. On ne peut que ſavoir gré aux amis de M. *Mayer*, de l'avoir ſollicité à publier ce diſcours.

OMNIBUS ad quos præſentes Litteræ pervenerint, Præſes & Collegium Regale Medicorum Nanceianorum Salutem (*a*).

Cùm clariſſimus & jure celebratiſſimus vir ANTONIUS PETIT, *ſalub. Fac. med. Pariſ. doctor-regens & ſcholarum ejuſdem profeſſor; è regiis ſcientiarum academiis Pariſienſi, Stockholmienſi, Aurelianenſi; chir. & anatom. in horto regio profeſſor honorarius; Soc. agrar. Pariſ.; milit. regni noſoc. nuper inſpector; ingenio, litteris, ſcientiâ & arte, præcellens; rei anatomicæ imprimis, ſed & totius medicinæ ſtudium & praxim, ſcriptis, præceptis, exemplis, quadraginta ab hinc annis, ſtrenuè, liberaliùs & indeſinenter emendaverit, auxerit, perfecerit;*

Cùm tunc temporis incertam adhuc variolarum inſitionem, invictis argumentis & felicio-

---

(*a*) Si les Compagnies ſavantes ne donnoient des diplomes de cooptation qu'en faveur de motifs pareils à ceux énoncés dans le décret que nous tranſcrivons, ces diplomes ſeroient comptés parmi les plus beaux titres dont une famille puiſſe ſe glorifier. Nos lecteurs, qui preſque tous ont entendu les leçons de l'illuſtre *Antoine Petit*, aimeront à voir l'hommage que le Journal de Médecine lui rend, en conſignant le décret du Collège royal de Nancy.

ribus auſpiciis, inter primos, haud cunctabundus, promovere non dubitaverit;

Cùm plures, eoſque intricatiores quæſtionum medico-legalium nodos, ad artis & juris nutum exſolverit;

Cùm exteris gentibus, hoc etiam titulo commendatus, patriæ ſuæ, ſuique ævi pleriſque medicis cariſſimus ſimul & eximius præceptor extiterit;

Cùm apud principes viros, quibus placuiſſe non ultima laus eſt, ordinis medici dignitatem totam integramque ſervaverit;

Cùm ſummè benevolis præditus moribus, Aurelii, in urbe ſuâ, medicos quatuor & totidem chirurgos, curandis pauperum morbis, munificè ſacraverit;

Cùm poſteris, non minùs quàm coævis, providus, unam & alteram, tùm anatomiæ, tùm chirurgiæ cathedras, in ſaluberrimâ Facultate medicâ Pariſienſi, propriis etiam ſumptibus erexerit;

Tantæ virtutis, tamque egregiæ indolis æſtimatores & non immemores, collegii regalis medicorum nanceianorum præſes, conſiliarii & aggregati doctores, ſupradictum clariſſimum virum ANTONIUM PETIT, *collegii regalis ſocium honorarium, uno animo, unaque voce cooptavêre, conclamavêre & renuntiavêre.*

Ad perpetuam rei memoriam, ſaluberrimi ſui illorum ordinis decretum in commentaria collegii referri curaverunt; & clariſſimo ANTONIO PETIT (Serus in cœlum redeat!) *Has præſentes litteras, ſubſcriptionibus præſidis & perpetui à commentariis, magnoque collegii ſigillo munitas, in ſummæ reverentiæ debitæque obſervantiæ teſſeram mitti decreverunt.*

Datum & actum Nanceii, in comitiis collegii regalis medicorum ad hoc à præside convocatis, die tertiâ decembris, anni 1787.

S. LALLEMAND, collegii regii præses.
GORMAND, colleg. consil. doct. agg. & à comment.

INSCRIPTION pour mettre au bas du buste de M. PETIT; buste qui doit être placé dans les écoles de médecine où il vient de fonder deux chaires, une d'anatomie & une de chirurgie. Chaque année les professeurs fondés par M. PETIT doivent rappeler, que le but de la fondation est principalement pour les pauvres étudians.

Æternum votis hoc marmor sæcula vincet.
Fallimur. Ah! discunt marmora dura mori;
Sed semper stabit benefactis gratia vivax,
Non moritura; patrem pauperis ora canent.

Nos 1, 2, 5, 11, 14, 16, 19, 21, 22, M. GRUNWALD.

3, 4, 6, 7, 12, 13, M. ROUSSEL.

8, 9, 15, 17, 18, 20, M. WILLEMET.

10, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1787.

Page 436, Au folio de cette page, le 4 manque.

Cahier du mois de janvier 1788.

Page 119, ligne 7, ſwet, *liſez* ſweet.
Ibid. ligne 12, Maddeſon, *liſez* Maddiſon.
Page 129, ligne 4, etiſcher, *liſez* etiſchen.
Ibid. ligne 24, dentboſch, *liſez* den Boſch.
Page 138, ligne dernière; de cette année, *liſez* l'année dernière.
Page 150, ligne 21, Anlei-tung, *liſez* Anleitung.
Page 191, ligne 22, Bume, *liſez* Baume.

TABLE.

OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1788, n°. 3. *Topographie de la ville & de l'hôpital de Duretal.* Par M. de l'Humeau, *chir.* Page 4
Réflexions, 9
Obſervation ſur une affection ſcorbutique, &c. Par le même, 20
Suppuration à la poitrine, guérie par les anti-ſcorbutiques. Par M. Marcq, *chir.* 24
Deux Obſervations ſur la phthiſie. Par M. La Peyre, *médecin*, 26
Obſervation ſur une vomique. Par M. Paſcal, *chir.* 29
Obſervat. ſur une phthiſie pulmonaire laiteuſe. Par le même. 33
Réflexions, 38

Suffocation attribuée à une cauſe externe, &c. Par M. Lallement, *méd.* 50
Examen des trois nouveaux faits relatifs à la ſection de la ſymphyſe des os pubis. Par M. Deſgranges, *chirurgien*, 59

Extrait d'un Mémoire lu à l'Académie des ſciences, ſur le mécaniſme des luxations de la clavicule. Par M. Pinel, *méd.* 83
Sur le mécaniſme de la luxation ſternale de la clavicule, 86
Sur le mécaniſme de la luxation humorale, &c. 95
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1788, 107
Obſervations météorologiques, 112
Obſervations météorologiques faites à Lille, 115
Maladies qui ont régné à Lille, 116

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie. 117
Prix annoncés, 118
Médecine, 129
Chirurgie, 143
Anatomie, 146
Matière médicale, 157
Pharmacie, 161
Chimie, 162
Phyſique, 168
Botanique, 179
Juriſprudence médicale, 185
Hiſtoire littéraire, 186
Décret du collége royal de Nancy, 188
Inſcript. pour mettre au bas du buſte de M. Petit, 190

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois d'avril 1788. A Paris, ce 24 mars 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 5.

Précis de la topographie médicale de la ville & de l'hôpital de Cette; par M. TUDESQ, *médecin en chef de l'hôpital de cette ville.*

LA ville de Cette eſt ſituée au pied du cap dont elle a reçu le nom. Ce cap du golfe de Lyon eſt, ſuivant *Caſſini*, au 21 deg. 13 min. de longitude, & au

43 deg. 24 min. 4″ de latitude : il a à l'orient la mer méditerranée ; à l'occident & au nord, l'étang de *Thau*, qui a huit lieues de circuit ; & au midi, l'isthme qui conduit à Agde.

Le cap de Cette n'étoit pas inconnu aux anciens ; il paroît même que le nom qu'ils lui ont donné vient de sa ressemblance avec une baleine.

La ville de Cette est située en partie au pied du cap, & en partie dans la plage, où elle est bornée par la mer qui vient briser ses vagues contre les maisons. Le terrain sur lequel la ville de Cette est bâtie, forme une presque isle d'une lieue d'étendue du nord au sud, & d'environ trois quarts de lieue de l'est à l'oueſt. La montagne qui forme le cap, s'appelle *la Montagne de Saint-Clair*, & a une circonférence d'une lieue : elle s'étend par une pente douce du côté du nord jusqu'à l'étang de *Thau*, & forme une petite plaine où sont quelques habitations rassemblées en trois hameaux situés sur la rive de l'étang, à deux cents pas l'un de l'autre.

La pointe de terre où sont situés ces hameaux, paroît avoir été continue à une autre pointe qui est de l'autre côté de l'étang, vis-à-vis de celle-ci, & dont elle

eſt ſéparée aujourd'hui par une étendue d'eau d'un quart de lieue. Le doute ſe change en certitude par les obſervations ſuivantes, tirées de l'examen des lieux: non-ſeulement ces deux pointes, qui ſont diamétralement oppoſées, laiſſent voir une terre de même nature, mais en y faiſant des fouilles, on trouve des monumens ſemblables d'un côté & de l'autre. Ce ſont des cercueils tels que les Romains les conſtruiſoient, des pavés à la moſaïque, des monnoies portant l'effigie & le nom des empereurs Romains, des chaînes, des anneaux d'or & des urnes; les monumens propres à prouver que la partie qui forme actuellement l'étang de *Thau* entre Cette & Balaruc, étoit un terrain habité, ſe voyoient d'une manière beaucoup plus ſenſible il n'y a pas 30 ans; car il y avoit des deux côtés des reſtes d'aqueduc de même ſtructure, dont on aperçoit encore une portion du côté de Balaruc.

Ce village eſt ſitué à une très-petite diſtance de Cette, ſur une éminence entourée d'une campagne où la végétation eſt très-floriſſante & très-variée. Il eſt célèbre par les eaux minérales qui prennent leur ſource à un quart de lieue de diſtance entre Cette & Balaruc. Le

village de Balaruc eſt à demi ruiné, & habité par un très-petit nombre d'individus ſi mal conſtitués pour la plupart, qu'ils périſſent avant la cinquantième année. Les fièvres intermittentes, la cachexie, l'hydropiſie, ſont les maladies qui les moiſſonnent avant l'âge. Quand on jette les yeux ſur la campagne qui eſt à côté de ce village, & qu'on y voit des prairies délicieuſes, des côteaux chargés de vignes & d'oliviers, on a lieu d'être ſurpris du ſort des habitans de Balaruc; mais en examinant particulièrement leurs maiſons, on voit qu'elles ſont le réceptacle de la mal-propreté, du déſordre & de la misère, & qu'elles ſont ſituées près d'un bas-fond, continuellement ſubmergé par l'étang de *Thau*, d'où il s'exhale des vapeurs pernicieuſes (*a*).

(*a*) Il ne faut pas confondre ce village avec le hameau connu ſous le nom de *Bains* de *Balaruc*; celui-ci conſiſte en plus de trente maiſons, qu'on peut conſidérer comme autant d'hôtelleries. Sa ſituation eſt agréable, l'air y eſt ſalubre; les étrangers s'y rendent en foule, ſurtout au printemps & dans l'automne, & ils y trouvent en même temps les agrémens de la campagne, & les commodités qu'on peut ſe procurer dans les villes.

M. *Le Roy*, profeſſeur de Montpellier, eſt celui

Frontignan, renommé par ſes bons muſcats, eſt ſitué au nord de la preſque iſle de Cette : c'étoit autrefois une petite ville bien peuplée ; mais à peine y compte-t-on aujourd'hui cinq cents habitans. Ce qui a fait déſerter ce local, c'eſt qu'il eſt très-mal ſain : on y trouve les mêmes cauſes d'inſalubrité, & on y obſerve les mêmes maladies qu'à Balaruc. On a remarqué que les perſonnes les plus mal portantes, ſont celles qui prennent du quinquina d'une manière inconſidérée, & que celles qui font un grand uſage de café ſont, en général, moins

---

qui a fait la meilleure analyſe que nous ayons juſqu'à ce moment des eaux de Balaruc. Leurs vertus, ſoit qu'elles ſoient priſes intérieurement, ſoit qu'elles ſoient adminiſtrées à l'extérieur, ſont trop connues pour que nous nous y arrêtions ici. Ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'elles jouiſſent à juſte titre d'une très-grande réputation pour la guériſon des paralyſies. J'ai remarqué que ces eaux ne ſont pas toujours également efficaces. Les grandes pluies & le vent d'eſt qui font refluer les eaux de la mer dans l'étang, ou de l'étang dans les terres ; & les temps humides ou nébuleux, ſemblent diminuer en quelque choſe leurs vertus. L'endroit d'où les eaux de Balaruc tirent leur origine, ne paroît pas bien éloigné, & l'on penſe qu'elles ſourdent de la chaîne des montagnes de Frontignan, dans leſquelles on trouve des mines de fer, des pyrites cuivreuſes & de l'ocre.

ſujettes aux maladies & aux infirmités que les autres.

Vic & Mireval, deux villages ſitués à une lieue & demie de Montpellier, ſont encore des lieux plus expoſés à la mauvaiſe influence des vapeurs des marais, auxquelles la misère, l'abandon & la malpropreté ſe réuniſſent pour entretenir & propager les maladies qui dépendent du relâchement des ſolides & de l'appauvriſſement des humeurs. Ces deux villages ne ſont habités que par des payſans, qui ne pourroient trouver à gagner leur vie ailleurs. En général, cette plage eſt abandonnée. On ne trouve plus à Maguelone que la cathédrale, où l'on voit encore le tombeau de *Pierre de Provence*, monument qui rappelle une tradition gothique. Il y a ſur la route de Montpellier à Cette, vis-à-vis le village de Vic, & à un endroit appelé *Roubine*, une eau gazeuſe, dont il ſeroit peut-être poſſible de tirer parti. On trouve entre Frontignan & Maguelone, une grande quantité de ſalicor, ou ſoude, qu'on brûle tous les ans pour en tirer de l'alcali marin, ou de ſoude.

L'origine de la ville de Cette eſt tout-à-fait moderne. Dans le milieu du ſiècle dernier, la partie de la montagne où elle eſt actuellement ſituée, n'étoit habitée

que par quelques pêcheurs de Marſeille, qui, pendant le temps le plus convenable à la pêche, y ſéjournoient dans des cabanes iſolées les unes des autres. *Louis XIV* ayant établi la communication de l'Océan avec la Méditerranée, ordonna de chercher l'endroit le plus convenable pour établir un port, dont les Etats de Languedoc ſe chargèrent de faire la dépenſe. Ce port fut commencé en 1666, & en 1685 la ville avoit déja aſſez de conſiſtance pour avoir une adminiſtration municipale.

Le port de Cette n'eſt pas bien grand, mais il eſt ſûr & commode. Par les ſoins que prennent les Etats pour ſon entretien, il a continuellement dix-huit pieds d'eau, & reçoit des vaiſſeaux de quatre cents tonneaux ; cependant, comme il ſuffit à peine pour le commerce qui s'y fait aujourd'hui, & qui augmente tous les ans, les Etats vont faire creuſer un ſecond baſſin dans la plage. Le port de Cette eſt formé au moyen d'un mole conſtruit dans la mer, qui s'étend en ligne droite de l'oueſt à l'eſt. Ce mole eſt long de trois cents vingt toiſes, & large de ſept ; il eſt bâti avec de grandes pierres de taille, qui étant un vrai marbre gris, reçoivent un beau poli : il eſt terminé

par un fort qui fait le coude vers le nord, & qui met ainſi le baſſin à l'abri des vents d'eſt, & des tempêtes qui viennent du côté du midi.

Il s'élève du milieu du phare un fanal qu'on aperçoit de quatre lieues dans la pleine mer. On voit encore ſur la montagne deux autres forts, la citadelle & le fort Saint-Pierre, indépendamment d'un fortin, dit *Butte ronde*. Celui-ci eſt ſitué ſur la montagne, à demi-quart de lieue de la ville, ſur la route d'Agde, & il défend la ville de ce côté.

Un canal creuſé dans le ſable, & d'environ vingt toiſes dans ſa plus grande largeur, ſe joint au port, & traverſe la ville du nord au ſud. Il eſt bordé de beaux quais à droite & à gauche, & reçoit de gros navires qui viennent ainſi mouiller devant les magaſins des négocians. On remarque dans ce canal un courant d'eau qui va tantôt du nord au ſud, tantôt du ſud au nord, ſouvent avec une rapidité égale à celle des eaux du Rhône; ce qui ne contribue pas peu à rendre l'air ſalubre. On y obſerve encore, deux ou trois fois l'année, un flux de deux ou trois pouces, qui paroît à des temps irréguliers; mais on voit conſtamment tous les étés un flux & reflux plus conſidérable, puiſqu'il

va juſqu'à élever les eaux de trois pieds au deſſus de leur niveau ordinaire.

Pluſieurs ſortes de poiſſon, comme dorades, muges, ſardines, entrent par ce canal dans l'étang de *Thau* au printemps, pour en ſortir en automne. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que cet étang manque jamais de poiſſon, qui y eſt très-abondant dans toutes les ſaiſons de l'année.

Un pont levis traverſe le canal, & s'ouvre au beſoin pour laiſſer paſſer les machines qui ſervent à entretenir la profondeur & la propreté du port, ainſi qu'à donner paſſage aux pontons & aux autres bâtimens de mer qui vont dans l'étang pour charger des vins à Bouſignes, Moze ou Marſeillan. Ces bâtimens vont juſqu'à Toulouſe.

Le canal tient ainſi d'un côté au baſſin du port, & de l'autre à l'étang de *Thau*. C'eſt à cet étang qu'aboutiſſent du côté de l'oueſt le canal royal de Languedoc, & du côté de l'eſt celui de *Frontignan*, qui, en ſe joignant aux canaux d'*Aigue-morte* & de *Lunel*, communiquent à la rivière du *Lez* qui paſſe à *Montpellier*.

Il ſeroit à ſouhaiter, tant pour la ſalubrité de l'air, que pour l'avantage du

commerce, que le canal de *Toulouſe* vînt auſſi ſe joindre à celui de Cette ; alors on ne ſeroit plus expoſé aux exhalaiſons que répandent les eaux qui croupiſſent ſur les bords de l'étang, parce que c'eſt ſur ces mêmes bords, dans une étendue de dix mille toiſes de longueur, qu'on creuſeroit ce nouveau canal.

Les vins, les eaux-de-vie, & une partie des autres denrées de la province, paſſent de ce port dans les pays étrangers, qui nous envoient en échange pluſieurs de leurs productions ; mais un commerce particulier aux habitans de Cette, c'eſt la préparation des ſardines, la fabrique des eaux-de-vie & des eſprits de vin. La ſalaiſon des ſardines étoit autrefois un objet fort lucratif ; mais cette branche de commerce a conſidérablement diminué, parce que les ſardines ſont devenues plus rares ſur nos côtes. Le peuple trouve encore ſon occupation journalière, & des moyens de ſubſiſtance, dans une manufacture royale de tabac, établie en 1754, dans les fabriques de ſavon, & dans les travaux que fait faire chaque année la province pour l'entretien du port.

Le commerce de Cette auroit pris une conſiſtance & une étendue bien plus

conſidérables, ſans la proximité de Marſeille. Ce qui eſt le plus contraire aux intérêts de la ville de Cette, ce n'eſt pas tant le voiſinage de cette grande ville, que la néceſſité où nous ſommes d'y envoyer tous les navires ſuſpects qui arrivent dans notre port pour y être mis en quarantaine, tandis que nous avons au vieux mole un lazaret que la province fit bâtir en 1721. Le trajet de Cette à Marſeille & le retour, forment une navigation forcée, dans laquelle les vaiſſeaux courent quelquefois des riſques, & éprouvent toujours des retards, qui mettent de grandes entraves aux affaires de nos négocians : leur commerce mériteroit cependant d'autant plus d'être encouragé, que par la ſituation de leur port, ils ſont à portée de recevoir des marchandiſes, non-ſeulement des pays étrangers, mais de toutes les parties du Languedoc, & du centre du royaume.

La ville & les forts de Cette ont pour gouverneur M. le maréchal de Caſtries. Les évêques d'Agde en ſont les ſeigneurs & les décimateurs. Il y a un corps de juſtice, appelé *Cour bannerette*, une juriſdiction des fermes, une autre juriſdiction pour la gabelle, & un ſiège d'amirauté, créé en 1692.

Le bureau des classes y est régi par un seul commissaire, & celui de santé par douze administrateurs, qu'on nomme *Intendans*. Les fonctions de ces intendans sont fort importantes, puisqu'elles consistent à s'assurer si les équipages des navires qui entrent dans le port n'ont point communiqué, dans le cours de leur voyage, avec des nations suspectées de peste.

Les églises sont au nombre de trois. La première, bâtie en 1702, sur les plans du fameux *Daviler ;* la seconde, qui est une chapelle de Pénitens blancs, fondée en 1713, & bâtie en 1717, & un couvent de Picpus, ou religieux du tiers ordre de S. François.

Les rues sont longues, larges & assez bien alignées. Les maisons ne sont pas hautes, à cause des vents qu'on essuie fréquemment sur cette plage, mais elles sont bien éclairées & bien aérées, parce que la ville est continuellement balayée par les vents qui y pénètrent de tous côtés sans trouver aucun obstacle.

C'est à cette disposition des rues & des maisons, & au renouvellement continuel de l'air, que nous attribuons la salubrité de Cette. Si le plan qui a été formé d'entourer cette ville de murs s'exécute, il y a

lieu de craindre qu'on n'y voie naître des maladies plus fréquentes & plus opiniâtres que celles qui y ſont obſervées aujourd'hui : alors les exhalaiſons qui nous viennent des lieux circonvoiſins s'y accumuleront pendant les temps calmes, & n'y ſeront plus auſſi facilement & auſſi ſûrement chaſſées par les vents, qui ſeront moins rapides, & qui ſeront arrêtés à leur entrée & à leur ſortie par des obſtacles multipliés. Nous ſommes d'autant plus fondés à avoir cette inquiétude, que nous avons auprès de nous l'exemple de *Frontignan* & de *Mireval*, dont l'inſalubrité naturelle a éte conſidérablement augmentée par les murailles élevées qui les entourent.

Pour avoir une idée des productions du ſol de la ville de Cette, il faut conſidérer la montagne & la plage.

La montagne, qui eſt ſituée du côté de l'orient, eſt un terrain fertile qui produit ſans beaucoup de dépenſe & de travail, des fleurs, des fruits & des légumes, dont on vante la ſaveur & la beauté. Les raiſins, les fraiſes, les figues, font les délices des étrangers que leurs affaires ou leur plaiſir amènent ſur nos côtes.

L'iſle de Cette produit environ cent vingt-cinq ou cent trente plantes, toutes

d'uſage en médecine ; mais la *globulaire* ou *alypum*, eſt la ſeule qui ſoit propre & particulière à ce canton. Cette plante, connue par les botaniſtes ſous les noms de *frutex terribilis*, ou d'*alypum de Jean Bauhin*, étoit très-abondante autrefois ſur la montagne ; mais elle eſt devenue rare par les défrichemens. Elle aime les endroits pierreux, arides, & les pentes qui deſcendent vers la mer ; car il eſt de fait qu'on ne la voit jamais du côté oppoſé à cette direction.

Autrefois on employoit beaucoup cette plante en qualité de purgatif. Le peuple même eſt aujourd'hui déſabuſé de ce remède dont il a reconnu le danger. Quelques femmes s'en ſervent cependant encore pour traiter les maladies vénériennes ; elles en font une décoction, qu'elles font prendre pendant des mois entiers.

Pour purger avec la globulaire comme on purge avec le ſenné, il faut employer l'une à double doſe de l'autre ; mais la première eſt bien inférieure à la ſeconde, car elle échauffe prodigieuſement, & procure de fortes irritations dans les entrailles.

Y a-t-il quelque moyen de dépouiller cette plante de ſes parties irritantes, &

de lui conſerver ſes vertus purgatives ? Si l'on trouvoit ce ſecret, on pourroit eſpérer alors d'avoir dans la globulaire une plante propre à être ſubſtituée au ſenné (*a*).

(*a*) L'alypum de *Jean Bauhin*, que l'on appelle le *turbith blanc*, ou *le ſenné des Provençaux*, eſt un petit arbriſſeau fort agréable à voir dans le temps de ſa fleur ; il croît à la hauteur d'une coudée en Provence & en Languedoc, dans les lieux voiſins de la mer ; mais il eſt ſurtout très-commun ſur le mont de Cette : on n'a point encore pu parvenir à le naturaliſer dans nos jardins. Voici la deſcription de ce petit arbuſte. Sa racine eſt fibreuſe, groſſe comme le pouce, & longue de quatre, couverte d'une écorce noirâtre. ſes branches, déliées & caſſantes, ſont couvertes d'une pellicule rougeâtre. Ses feuilles ſont placées ſans ordre, tantôt par bouquet, tantôt iſolées, ayant quelque reſſemblance à celles du myrte. Chaque branche porte pour l'ordinaire une ſeule fleur à demi fleuron, d'un beau violet, & d'un pouce de large. Toute cette plante a beaucoup d'amertume ; ſon goût eſt auſſi déſagréable que celui du lauréole, & ſon amertume augmente beaucoup pendant ſix ans. *L'alypum* eſt non-ſeulement un violent purgatif, mais encore un émétique puiſſant & même dangereux. Des charlatans d'Andalouſie en ordonnoient autrefois la décoction dans les maladies vénériennes : aujourd'hui que l'on connoît la violence de ce remède, on n'en fait uſage, ainſi que du *tithymale*, qu'avec grande prudence. Dictionn. d'hiſt. natur. de M. *Valmont de Bomare*.

La partie de la *plage* que nous appelons *coſſe*, eſt bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par l'étang. On la défend des inondations en élevant le ſable, & en creuſant un foſſé autour. Ce ſable, mêlé avec un peu de fumier, forme une terre végétale où l'on voit croître du blé, de la luzerne, & des raiſins qui ſont tardifs à mûrir. Les herbes potagères y réuſſiſſent également bien; mais les arbres n'y croiſſent pas facilement. Les ſeuls arbriſſeaux qu'on y voie ſont le figuier & le tamariſc de Narbonne. Ce dernier ſert à former des haies, à ſoutenir les ſables, & à mettre les plantations à l'abri des vents.

On trouve ſur les bords de la mer une grande quantité de coquillages & de petites pierres quartzeuſes, preſque toutes d'une forme oblongue, & rarement arrondie; ces quartz ſont communément opaques, aplatis, & tirant ſur le gris blanc.

L'algue-marine eſt très-commune ſur

Ce qui rend encore la montagne de Cette plus intéreſſante aux yeux du naturaliſte, c'eſt qu'on y voit en pluſieurs endroits des excavations formant des grottes & des cavernes, où l'on trouve des ſtalactites très-variées, & des carrières où il n'eſt pas rare de rencontrer les pétrifications les plus curieuſes.

nos côtes & ſur les bords de l'étang de *Thau*, & elle eſt de la plus grande reſſource pour le pays; car, après avoir reſté entaſſée, & enſuite expoſée aux rayons du ſoleil pendant un temps convenable, elle devient un très-bon fumier, qui va porter la chaleur & la fécondité dans toutes les métairies des villages qui ſont bâtis ſur les bords de l'étang.

Les coquillages que l'on ramaſſe ſur la côte de Cette, ſont de plus de ſoixante eſpèces, qui ſont toutes prodigieuſement multipliées, & quelques-uns d'entre eux offrent des particularités intéreſſantes à remarquer. Les cames, les limaçons, les buccins, les pétoncles, les tellines, ſont les plus communs. Le Bernard-l'hermite n'y eſt pas rare. Les ſolènes, nommés auſſi, à cauſe de leur forme, *manche de couteau*, ſont longs de cinq à ſix pouces: on les voit ſouvent hors de l'eau à moitié enfoncés dans le ſable; mais ils s'y cachent à l'approche des perſonnes qui ſe promènent ſur le bord de la mer, & diſparoiſſent au moindre bruit.

Les ourſins ſont tous de couleur de châtaigne. Conſervé hors de l'eau, l'ourſin marche ſur ſes pointes, même vingt-quatre heures après qu'il a été retiré de la mer. L'ourſin n'a aucune

forme d'animal : on le trouve ſouvent arrangé par morceaux dans l'intérieur de ſa coquille ; mais dans d'autres ſaiſons, on en voit à peine des veſtiges ; ſa priſon eſt alors pleine de petites graines dures, tirant ſur le noir, & ſemblables à la ſemence de raifort. On obſerve encore que la couleur de l'ourſin change pluſieurs fois dans le courant de l'année : elle eſt tantôt blanche, tantôt jaune, & quelquefois rouge comme le corail. Quand elle eſt de cette couleur, cette ſubſtance eſt excellente à manger.

Les huîtres que l'on pêche à Cette paſſent pour être moins délicates que celles de l'océan. Elles ſont de deux eſpèces, grandes & petites. Les écailles des premières pèſent juſqu'à deux ou trois livres. On trouve communément dans ces deux eſpèces d'huîtres des cancres, ou petits crabes un peu moins grands qu'un liard, dont l'enveloppe eſt molle, membraneuſe, & d'un jaune un peu foncé. Je doute qu'il s'en rencontre jamais deux dans une ſeule huître ; mais on remarque que l'huître avec laquelle le petit cancre loge, eſt toujours blafarde ou exténuée, ſans qu'elle ſoit d'ailleurs endommagée. Ces petits crabes diffèrent de tous ceux qu'on prend ſur

nos côtes ; ce qui me feroit conjecturer qu'ils prennent naiſſance dans la coquille de l'huître, à moins qu'ils n'y pénètrent ſous la forme de germes, & que la nature de ces germes ne ſoit telle qu'ils ne puiſſent ſe développer ailleurs que dans cette priſon. Une ſingularité remarquable, relative aux huîtres de cette *plage*, c'eſt qu'elles ont preſque manqué pendant plus de douze ans, de 1767 à 1779. On en a attribué la cauſe aux pluies conſidérables qui tombèrent dans le mois de novembre 1766, & à la quantité de ſable entraînée par les eaux du Rhône, qui combla le principal banc. On commence à en pêcher aujourd'hui dans ce même endroit ; ce qui prouve qu'il ſe forme un nouveau banc ſur l'ancien.

Nous ne dirons rien du pinceau, du lierre marin, de la nautile, de l'hyrondelle, du cœur-de-bœuf, de la tonne, de l'oreille de mer, du ruban, de l'huître épineuſe, du pinnus, du limaçon nacré ; mais nous nous arrêterons un inſtant ſur les orties de mer.

L'*ortie de mer*, ainſi nommée par M. *de Sauvages*, & plus juſtement, *gelée de mer* par M. *de Réaumur*, eſt une eſpèce auſſi commune, qu'elle eſt inutile

& incommode aux pêcheurs. Ces animaux extraordinaires ont un mouvement continuel de contraction & de dilatation; ils nagent indifféremment entre deux eaux, ou à fleur d'eau; mais du moment où ils en ſont tirés & expoſés à l'air, ils ne donnent aucun ſigne de vie.

Les gelées de mer ont cela de ſingulier, que pour peu qu'elles aient ſéjourné dans les filets, elles y impriment une viſcoſité qui, en ſe ſéchant, forme un enduit compoſé de particules âcres ſi volatiles & ſi pénétrantes, qu'on ne peut remuer ces filets ſans éprouver une irritation qui frappe non-ſeulement les yeux & l'odorat, mais qui de plus excite l'éternuement, le vomiſſement, & même la ſortie des urines & des ſelles. Ces ſymptômes ſont quelquefois aſſez opiniâtres; mais il ſuffit, pour les prévenir, de mettre un linge devant ſa bouche & de tenir ſes yeux fermés. M. *de Sauvages* a dit, en parlant de la gelée de mer, qu'elle enflammoit les yeux quand on en approchoit; cependant je puis aſſurer que cela n'arrive d'une manière ſenſible qu'à des perſonnes qui ont la vue foible; & l'on ſait que cet illuſtre médecin avoit les yeux fort délicats. Lorſque les gelées de mer ſont jetées par les vagues

ſur le rivage, elles ne tardent pas à entrer en diſſolution & à fondre comme la glace. Dans cet état de demi liquéfaction, elles réfléchiſſent les rayons du ſoleil, & elles affectent la vue d'une manière ſenſible. Une preuve indubitable que cette ſubſtance mucilagineuſe n'a point, quand elle eſt fraîche & humide, de fâcheux effets ſur les yeux ſains & fortement conſtitués, c'eſt que nous voyons journellement les enfans qui jouent ſur les bords de la mer, en appliquer des morceaux ſur leurs yeux ſans en éprouver de mauvais effets.

Les vents ſont preſque toujours très-forts à Cette; le vent d'eſt, du nord & de nord-oueſt, ſoufflent le plus ordinairement en hiver & en automne : ceux de nord-oueſt & de ſud-oueſt, au printemps & en été. Le nord-oueſt eſt celui qui amène les froids de l'automne & de l'hiver; mais les chaleurs de l'été ſont tempérées par le ſud-oueſt.

Les noms de printemps & d'automne, quoique uſités à Cette, ne peuvent pas y avoir l'acception qu'on leur donne ailleurs, parce qu'il arrive bien rarement que ces deux ſaiſons s'y montrent avec le caractère qui leur eſt propre. En effet,

dans tous les temps de l'année, le froid, le chaud, le ſec & l'humide, ſe font ſentir dans le même jour.

Ces variations ſubites ont une influence marquée ſur les corps, & on leur attribue, avec juſte raiſon, la naiſſance des rhumes, des fluxions, des échauboulures, des éryſipèles & des péripneumonies ; cependant les vents propres à reſſerrer le tiſſu de la peau & à déranger la tranſpiration, ne ſont pas ceux dont l'action eſt la plus ſenſible & la plus déſagréable. Le vent d'eſt eſt celui qui produit l'impreſſion la plus fâcheuſe ; il cauſe une atonie générale, des céphalalgies, de l'inappétence : c'eſt pendant qu'il ſouffle qu'on voit naître les péripneumonies, les fièvres ſynoques putrides ou bilieuſes, les angines & les hydropiſies.

Le ciel eſt ordinairement ſerein à Cette, & on y voit rarement des nuages ou des brouillards. L'air, quoique chargé de matières ſalines, n'en eſt pas moins ſec & ſalubre : quelquefois le tonnerre gronde au printemps, & plus ſouvent en automne ; mais on n'y voit preſque jamais d'orage : on y a cependant éprouvé, il y a quelques années, un ouragan épouvantable dont on conſervera

long-temps la mémoire (*a*). La neige y eſt encore un météore plus rare ; à peine en tombe-t-il une fois l'an, & elle ſe fond preſque auſſitôt. Malgré les grands froids qui ſe font reſſentir ſur la fin de décembre, & dans les mois de janvier & de février, il eſt rare que le baſſin du port, le canal ou l'étang ſe gèlent ; ce qu'on peut attribuer aux vents impétueux qui ſoufflent continuellement ſur cette côte. En 1766, j'ai vu le baſſin, le canal & l'étang gelés. L'étang eſt plus

(*a*) C'étoit dans l'année 1775, le 25 août, jour conſacré à une fête qui ſe fait tous les ans en mémoire de la dédicace du port. Après un beau temps pendant lequel l'étang avoit été couvert d'une grande quantité de barques, il s'éleva tout à coup un oragan des plus furieux, & pluſieurs bateaux furent engloutis. Une jeune perſonne, âgée de dix-neuf ans, ſubmergée avec toutes celles qui étoient dans la barque où elle ſe trouvoit, fut aſſez heureuſe pour ſaiſir une pièce de bois ſur laquelle elle flotta juſqu'au lendemain, & fut ainſi jetée ſur le rivage attachée au débris qui lui avoit ſauvé la vie. Interrogée ſur les ſenſations qu'elle avoit éprouvées au moment du naufrage, & pendant la nuit déſaſtreuſe qu'elle avoit paſſée entre la vie & la mort, cette demoiſelle a répondu que les horreurs dont elle étoit entourée avoient moins d'empire ſur elle, que la pente irréſiſtible qui l'entraînoit au ſommeil, & la crainte où elle étoit de ne pouvoir le vaincre.

expoſé à l'être, en tout ou en partie. On dit qu'il l'étoit entièrement en 1709.

Il n'y a dans l'île de Cette ni ruiſſeau, ni fontaine; les perſonnes aiſées ont, pour la plupart, des citernes dans leurs maiſons : d'autres ſe ſervent de l'eau de la rivière de Balaruc ou d'Agde, ou de celle du puits de Bourignes, ou des fontaines de Marſeille.

Le plus grand nombre des habitans n'emploie, pour tous les uſages de la vie, que de l'eau des puits qui ſont creuſés dans le ſable : cette eau eſt limpide, mais ſéléniteuſe; elle durcit les légumes, diſſout mal le ſavon, & ne rend jamais le linge bien blanc; elle a de plus une certaine ſaveur ſaumâtre, à laquelle les étrangers ont quelque peine à s'accoutumer. Comme l'ébullition rend l'eau de nos puits un peu ſalée, je préfère, pour l'uſage des malades, d'employer l'eau de citerne.

Une partie des habitans de Cette eſt compoſée d'étrangers venus de toutes les parties de l'Europe, & établis dans cette ville pour y faire le commerce de vins. Il ſeroit impoſſible de réunir dans un même tableau des hommes auſſi différens par leur conſtitution & par leurs mœurs, dont la plupart conſervent les uſages

uſages qu'ils ont contractés par leur éducation & par leur habitude.

Les habitans originaires de la ville de Cette ſont d'un tempérament ſec & bilieux. Ils ſont bien faits, d'une taille audeſſus de la moyenne, vifs, ardens, intelligens, & capables de réuſſir dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils aiment le plaiſir, & ſe mettent difficilement au travail; mais quand ils s'y livrent, ils s'en acquittent avec autant de diligence que de diſcernement.

Les femmes ſont, en général, d'une taille moyenne; elles ſont plutôt brunes que blanches, mais bien faites, agréables & jolies, pour la plupart. Les filles ont les grâces de leur âge, & les femmes mariées ſont de bonnes mères de famille, uniquement attachées à leur mari & à leurs enfans, qu'elles nourriſſent toutes, lorſqu'elles ſont en état de le faire.

Il y a très-peu de perſonnes contrefaites & eſtropiées; & celles qui le ſont, le doivent à des accidens. On ne peut s'empêcher de compter au nombre de ces accidens, le préjugé que quelques mères de famille conſervent encore en faveur des corps baleinés.

Les hommes ſont aſſez diſpoſés aux inflammations de poitrine, aux douleurs

rhumatiſmales & aux maladies du foie. Les femmes ſont ſujettes à la chloroſe, aux fluxions éryſipélateuſes & aux maladies de nerfs; les filles, au dérangement de leurs règles, aux pâles couleurs & aux humeurs ſcrophuleuſes. Les maladies des enfans en bas-âge, ſont la croûte laiteuſe, les aphthes, les convulſions, les inflammations du bas-ventre. Les enfans qui ſont un peu plus avancés en âge, ont des fièvres intermittentes vermineuſes, des fluxions catarrhales, des tumeurs froides, qui, le plus ſouvent, ſe convertiſſent en abcès mortels en s'ouvrant dans la tête. Les jeunes gens ne deviennent malades que par des excès. Nous obſervons en général, que les enfans qui ſont maigres, s'élèvent beaucoup mieux que ceux qui ſont gras & replets. Les premiers ſont leſtes & vivaces, tandis que les autres ſont plus lents, ſujets à pluſieurs eſpèces de maladies, particulièrement aux convulſions.

Il eſt aſſez ordinaire de voir ici des ſeptuagénaires. On y trouve des octogénaires, & on rencontre même quelques individus qui ſont au-deſſus de cet âge.

On compte huit mille habitans à Cette. Les étrangers, que le commerce y attire, peuvent monter à trois ou quatre mille

pendant les mois de novembre, décembre & janvier. Ils s'en trouve beaucoup moins pendant le reſte de l'année.

Le nombre des naiſſances excède, en général, de beaucoup celui des morts. En faiſant le relevé des baptêmes & des ſépultures depuis 1776 juſqu'à 1786, on voit que le nombre des premiers ſeroit double de celui des autres, s'il n'y avoit pas eu des épidémies de petite-vérole qui ont fait quelquefois beaucoup de ravage. On obſerve entr'autres qu'en 1778, la petite-vérole fut ſi meurtrière, que cette année la quantité des ſépultures ſurpaſſa de plus de cent celle des baptêmes.

C'eſt à cette époque que je mis l'inoculation en vogue. Je l'entrepris au mois d'octobre, au moment où la petite-vérole moiſſonnoit le plus d'enfans, parce que je regarde l'inoculation comme le meilleur moyen d'affoiblir ou d'éteindre l'épidémie variolique, ſoit parce que la petite-vérole étant moins abondante chez les inoculés, l'atmoſphère doit ſe charger moins de miaſmes varioliques, ſoit parce que celui de la petite-vérole inoculée eſt moins énergique, & que le venin eſt plus doux.

Quant au régime & à la manière de vivre, on peut dire, en général, que les

citoyens de toutes les classes font usage d'une bonne nourriture. Les négocians, les marchands, les gens de mer, les pêcheurs, les charpentiers, les tonneliers, les calfats, aiment tous la bonne chère, & se nourrissent d'alimens de bonne qualité. A cet égard, on ne trouve pas à Cette une différence bien marquée entre l'homme riche & celui qui vit du prix de sa journée. Le pain frais, la viande de boucherie, le poisson, les coquillages, les végétaux & les fruits, composent les comestibles ordinaires. Le vin que l'on boit communément à Cette, est du vin de Languedoc. Ce vin est généreux, mais en général il est fumeux & tartareux; il porte facilement à la tête de ceux qui n'y sont point habitués, ou qui en prennent en trop grande quantité, ce qui arrive d'autant plus fréquemment, qu'il est à fort bon marché. La boisson de l'eau-de-vie, dont les hommes de tout âge font abus, a des suites encore plus fâcheuses que celle du vin.

C'est à ces causes d'intempérance, & aux désordres d'un autre genre qui ont lieu à Cette, comme dans tous les autres ports de mer, que sont dûes la plupart des maladies graves. On peut attribuer les autres aux variations fréquentes de

l'atmoſphère, mais ſur-tout au voiſinage des canaux & des étangs.

Depuis vingt ans nous n'avons vu régner à Cette qu'une ſeule épidémie; c'étoit une fièvre maligne qui avoit pour principaux ſymptômes une affection comateuſe, la ſurdité, & qui étoit ſuivie de dépôts purulens ſur la membrane pituitaire & dans les oreilles. Cette épidémie ne fut funeſte qu'aux premiers qui en furent frappés. J'employai avec beaucoup de ſuccès chez tous les autres, la ſaignée & l'émétique au début; dans le cours de la maladie, les minoratifs, & j'y fis auſſi un grand uſage du quinquina, des abſorbans & des véſicatoires.

HÔPITAL DE CETTE.

L'hôpital de Cette eſt ſitué ſur une éminence, à l'extrémité & au ſud de la ville, vis-à-vis l'entrée du port ſur lequel il domine. Il fut fondé en 1692, par la communauté qui étoit encore naiſſante, & reſta ſans avoir d'exiſtence légale & d'adminiſtration régulière juſqu'en 1713. Ce fut alors que M. *Pas de Feuquières*, évêque d'Agde, en régla l'adminiſtration le premier octobre de cette année. Depuis ce temps l'hôpital eſt dirigé par

MM. les curés de S. Louis & de S. Joſeph, les maire & conſuls, douze adminiſtrateurs, deux ſyndics & un tréſorier.

Il y a pour le ſervice des malades un médecin en chef, un médecin adjoint, un chirurgien-major, un adjoint & un élève, & cinq ſœurs de la charité. On y entretient encore trois domeſtiques, ſavoir, un infirmier & deux ſervantes.

L'étendue du terrain conſacré à cette maiſon eſt de deux cent ſoixante-dix-huit pieds de long, ſur cent vingt-quatre de large du côté du nord, & de quatre-vingt-dix de celui du ſud. Cet eſpace eſt preſque entièrement occupé par des bâtimens, qui conſiſtent en deux corps-de-logis, l'un extérieur & l'autre intérieur, ſéparés ſeulement par la largeur d'une terraſſe, de manière qu'on communique de l'un à l'autre par une eſpèce de veſtibule ou corridor long de dix pieds. L'ancien bâtiment occupe toute la longueur du terrain. Ce bâtiment eſt fort irrégulier au-dehors, & n'a que le rez-de-chauſſée. Le nouveau bâtiment, ou le bâtiment intérieur eſt bâti depuis dix ans, & n'a qu'un premier étage. La façade principale de cet hôpital ne ſe préſente pas avantageuſement; elle eſt

à l'oueſt, & donne ſur une rue habitée par des pêcheurs. La porte d'entrée conduit dans un petit veſtibule : on voit à gauche en entrant, la cuiſine ; enſuite viennent le réfectoire, le dortoir & l'infirmerie des ſœurs. Ces quatre pièces forment une enfilade qui termine l'ancien corps-de-logis du côté du ſud. A main droite & au nord, ſe trouve la ſalle des hommes, au bout de laquelle on a ménagé une chapelle dédiée à S. Charles. Cette chapelle eſt ſéparée de la ſalle par un grillage en fer. La longueur de la ſalle eſt de cent trente-deux pieds ; ſa largeur de vingt-huit. La chapelle qui lui eſt contiguë, a par conſéquent la même largeur, & vingt-ſix pieds depuis la barrière de fer juſqu'au mur contre lequel l'autel eſt adoſſé. La grande porte d'entrée de cette égliſe donne ſur la rue du côté de l'oueſt.

La charpente ſur laquelle portent les toits qui couvrent cette ſalle, eſt ſoutenue par des arceaux ; elle eſt à nud, & ſans plancher ni plafond.

Ce local, quoique vaſte, n'eſt ni trop chaud en été, ni trop froid en hiver. Six grandes croiſées oppoſées & correſpondantes, ſont placées à l'orient & à l'occident ; les unes donnent en partie

ſur la terraſſe & ſur le cimetière, & les autres ſur la rue.

Les foſſes d'aiſances ſont dans une petite partie de terrain limitrophe au cimetière, & les malades y arrivent par un corridor auſſi long, coupé par différentes cloiſons pour intercepter le rapport & la communication des ſalles & des cabinets d'aiſances : cette précaution n'empêche pourtant pas que le vent d'eſt ne chaſſe les exhalaiſons dans la ſalle, qui alors eſt infectée. On va remédier à cet inconvénient.

La ſalle des hommes a trente lits, quinze a droite & quinze à gauche ; les uns ſont ſeulement eſpacés de trois pieds, & les autres de ſix, à cauſe des arceaux. L'intervalle des lits eſt occupé par des chaiſes fermantes qu'on place dans le beſoin pour l'uſage des malades qui n'ont pas la force de pouvoir aller juſqu'aux latrines.

Le largeur des lits eſt de deux pieds trois pouces. Plutôt que de faire coucher les malades deux à deux, on établit dans les cas preſſans deux autres rangs de lits dans la même ſalle, ſans qu'elle ſoit moins ſaine ; parce qu'outre qu'elle eſt vaſte, le plancher eſt élevé de dix-huit pieds.

Le bâtiment neuf n'étant pas placé commodément pour la facilité du ſervice, le premier étage a reſté juſqu'aujourd'hui inutile. On n'emploie que le rez-de-chauſſée, où ſont la ſalle des femmes, le bureau d'adminiſtration, la pharmacie & la lingerie.

La ſalle des femmes a ſoixante-deux pieds de long, ſur dix-huit de large. Il n'y a que dix lits placés du même côté, & diſtribués à la diſtance de trois pieds l'un de l'autre. Ce nombre eſt preſque toujours ſuffiſant, parce que les femmes du bas peuple ne vont pas volontiers à l'hôpital, & qu'en général il n'y entre que des femmes de ſoldats invalides, des ſervantes & d'autres femmes pauvres & étrangères. La ſituation de cette ſalle n'a pas permis d'y pratiquer beaucoup de fenêtres correſpondantes. Il y en a trois au ſeptentrion, recevant le jour du côté du cimetière, & une à chaque extrémité, l'une du côté de la porte d'entrée, donnant ſur la terraſſe, & l'autre ſur le port; enſorte que les lits ſont placés le long du mur qui fait face aux trois grandes croiſées expoſées au nord.

Cette ſalle eſt bien aérée, & exempte des vapeurs méphitiques qui s'échappent des foſſes d'aiſances. Elles ſont

disposées comme celles des hommes, avec la seule différence que l'ouverture extérieure est tournée au nord, & que la porte par laquelle on y communique, se trouve placée à l'extrémité de la salle du côté de la terrasse.

L'ancien & le nouveau corps de logis sont bâtis sur des voûtes qui servent à placer le bois à brûler & les autres objets destinés à l'usage de l'hôpital. On a encore établi sous ces voûtes la buanderie & une citerne, qui contient plus de deux cents muids d'eau, & qui ne sert que pour l'usage de la maison, où l'on n'en boit pas d'autre.

Les malades entrent dans cet hôpital avec un billet signé du médecin en chef: on y reçoit les soldats de la garnison & autres soldats passans, ainsi que les matelots au compte du Roi; on y admet encore les matelots des vaisseaux marchands de toutes les nations, les ouvriers de la manufacture du tabac, les employés aux fermes du Roi, les travailleurs aux canaux, aux salines, les valets, les servantes, les travailleurs de terre, & généralement toutes les personnes qui ont besoin de secours, à l'exception des insensés, des incurables & des galeux.

OBSERVATIONS générales & particulières sur les maladies qui règnent à l'hôpital de Cette.

Les maladies qui sont habituellement l'objet de nos soins à l'hôpital de Cette, sont du même genre, & à peu-près du même caractère que celles que nous observons dans la ville. Nous ne parlerons ici que de celles sur lesquelles nous avons quelques réflexions particulières à présenter.

Les rhumatismes, soit universels, soit partiels, étant fort communs, j'ai été obligé dans ces maladies, dont la ténacité est souvent extrême & rebutante, de faire usage de divers remèdes. Il en est un sur-tout qui me réussit assez constamment, c'est l'électuaire *cariocostin*, j'en fais prendre, pendant trois ou quatre jours de suite, une once & demie tous les matins, délayée dans un peu d'eau bouillante. Cette dose paroîtra sans doute exorbitante en la comparant à celle qu'on trouve prescrite dans les pharmacopées; mais l'expérience m'a prouvé qu'elle pouvoit être donnée sans causer la moindre irritation, quand elle étoit admini-

ſtrée après avoir employé pendant quelques jours les antiphlogiſtiques, tels que la ſaignée plus ou moins répétée, ſuivant la force du ſujet, & les boiſſons tempérantes. Dans les tempéramens foibles & dans les ſujets cacochymes, il n'eſt pas même beſoin d'avoir recours à la ſaignée.

Un garçon, âgé de trente-un ans, d'une foible conſtitution, entièrement perclus, & ſouffrant des douleurs cruelles de rhumatiſme, fut apporté à l'hôpital au commencement du mois de ſeptembre 1786. Il prit le lendemain une once de *cariocoſtin*, qui l'évacua beaucoup, & débarraſſa entièrement les extrémités ſupérieures. Le malade uſa le jour ſuivant du même remède indiqué, dont l'action ſe continua juſqu'au ſurlendemain, époque de ſa parfaite guériſon.

L'électuaire *cariocoſtin* eſt déſigné dans toutes les matières médicales comme un remède conſacré à la guériſon des douleurs rhumatiſantes; mais ſes propriétés ont été oubliées & méconnues, vraiſemblablement parce qu'on l'a donné à trop petite doſe pour en éprouver l'efficacité. Ce n'eſt peut-être pas le ſeul médicament qui ſoit tombé en déſuétude par l'eſprit de timidité qui l'a fait employer

à une dose infiniment trop petite. Voici encore une observation faite à l'hôpital de Cette, qui est propre à le prouver.

Un enfant âgé de cinq ans & demi étoit, depuis l'âge de deux ans, habituellement affecté d'une constipation telle, qu'il n'alloit pas à la garde-robe huit ou dix fois par an, & qu'une année même il avoit été huit mois sans rendre aucune matière excrémentitielle; lorsque les excrémens étoient expulsés, ce n'étoit que par un travail long & très-pénible, & leur sortie, déterminée par les plus grands efforts, étoit accompagnée de douleurs qui mettoient l'enfant dans un état convulsif. L'haleine de ce petit malade étoit de la plus mauvaise odeur, ses sueurs étoient fétides; enfin la fièvre lente & le marasme, l'avoient affoibli à tel point, qu'il avoit de la peine à mettre un pied l'un devant l'autre. Il marchoit courbé, il étoit taciturne, & présentoit sous tous les aspects l'image d'un être autant malheureux qu'on peut l'imaginer. Après bien des remèdes faits à Montpellier, ce malade ayant été jugé incurable, fut renvoyé à Cette: ce fut là qu'il me fut confié pour la première fois. Son état m'ayant paru causé & entretenu par le défaut du mouvement péristaltique des intestins,

je crus qu'il falloit travailler à donner du reſſort aux ſolides pour combattre l'atonie générale, ranimer l'oſcillation engourdie des organes ſécrétoires, & déterminer une fonte des humeurs.

Quoique l'enfant fût dans un épuiſement des plus inquiétans, je crus qu'il étoit néceſſaire de travailler à remplir ces différentes indications, & rien ne me parut plus convenable pour y réuſſir, que de lui faire faire uſage des *pilules angéliques*, dans leſquelles je trouvois réunies des propriétés fondantes & ſtimulantes. En conſéqence je preſcrivis de prendre ces pilules à la doſe de 20 grains par jour.

Les trois premiers jours, ce remède fit pouſſer par les ſelles une grande quantité d'excrémens deſſéchés, ſemblables au *crotin* des moutons; mais les trois jours ſuivans, les évacuations fournirent des matières noires qui avoient la conſiſtance de la bouillie. Le petit malade n'en prit plus enſuite que pendant trois autres jours non conſécutifs, & la guériſon fut complette.

Les hydropiſies ne ſont pas rares à Cette, & l'on ſent quelle en peut être la cauſe chez un grand nombre de pêcheurs, dont pluſieurs ſe livrent avec excès à l'uſage des liqueurs fortes. Je

ne dirai rien ſur la méthode que j'emploie dans le traitement de ces maladies, parce qu'elle eſt fondée ſur les principes des auteurs les plus recommandables ſur cette matière, & modifiée ſuivant les différentes circonſtances dans leſquelles ſe trouve le ſujet qui en eſt affecté; mais je crois devoir remarquer un point particulier de pratique auquel il ſera peut-être utile de faire attention.

C'eſt un uſage habituel dans l'aſcité, lorſqu'on a fait la paracenthèſe pour évacuer les eaux contenues dans l'abdomen, de couvrir d'un plumaceau l'ouverture faite par le trocar, & d'aſſujettir le plumaceau par un emplâtre contentif. Ayant dans pluſieurs cas trouvé un grand avantage de laiſſer cette ouverture libre, je crois devoir propoſer aux praticiens de répéter la même expérience.

Je n'ignore pas qu'il arrive quelquefois qu'après avoir retiré le trocar, on laiſſe la canule dans le bas-ventre, mais ce n'eſt jamais que pour faire évacuer l'eau que des circonſtances particulières ont empêché de ſortir pendant la paracenthèſe, ou bien pour faire ſortir celle qui s'y amaſſe du jour au lendemain; mais outre les difficultés qu'on a d'aſſujétir & de maintenir la canule,

il arrive encore que le malade la ſupporte difficilement : enſorte que ſi ce corps étranger ne s'échappe de lui-même, on eſt ſouvent forcé de le retirer : ici, au contraire, ſans qu'il ſoit beſoin de canule, l'ouverture faite au bas-ventre ſuffit pour donner jour aux eaux. On ne doit pas craindre qu'elle ſe ferme tant que ce liquide arroſera l'iſſue par laquelle il ne manque pas de s'épuiſer inſenſiblement. Bien plus, quand le malade voudra s'aider & prendre une attitude convenable, on verra ſortir l'eau par jet.

J'ai vu un aſcitique dont tout le corps étoit infiltré, mais chez lequel l'œdême étoit ſur-tout manifeſte aux reins, aux extrémités inférieures & aux bourſes. Après avoir fait quelques remèdes préliminaires, je crus devoir en venir à la ponction, qui fit ſortir de la cavité abdominale neuf pintes d'eau. L'opération finie, quoique les eaux du bas-ventre paruſſent tout à fait évacuées, je ne fis point fermer l'ouverture, mais je la laiſſai à découvert par le moyen d'un bandage de corps fenêtré. Les eaux qui entretenoient l'anaſarque s'écoulèrent toutes par cette ouverture : il en ſortit environ quinze pintes dans l'eſpace de deux jours, au bout deſquels le malade étoit

entièrement déſenflé; ce qui n'auroit pas eu lieu, ſi le trou fait par le trocar eût été entièrement fermé.

Cette obſervation, & quelques autres analogues, m'ont fait penſer, 1°. que l'on pourroit tenter la paracenthèſe dans les cas d'œdématie univerſelle, ſans qu'il y ait d'épanchement dans la cavité; 2°. que le trocar n'eſt pas auſſi néceſſaire qu'on le croit; 3°. que la ponction réuſſiroit beaucoup mieux qu'elle ne fait, ſi au lieu d'attendre que le ventre ſoit gonflé & très-tendu, comme l'on fait communément, on la déterminoit à l'inſtant même où la fluctuation ſe manifeſte, & qu'on ne peut plus douter de la préſence de l'eau dans la cavité.

La phthiſie pulmonaire eſt, de toutes les maladies que nous ayons à traiter, la plus fâcheuſe: en effet, bien loin que l'air de Cette ſoit favorable aux perſonnes malades de la poitrine, il leur eſt très-contraire; ce qu'on doit attribuer autant à ſa ſéchereſſe & à ſa vivacité, qu'aux viciſſitudes multipliées de la température dans un même jour. Tous les remèdes vantés contre la pulmonie ont été mis en uſage, & preſque toujours ſans qu'on en ait tiré l'avantage qu'on s'en étoit promis. Ainſi les tablettes de Hoc-

kiack, les bourgeons de ſapin, le ſirop de mou-de-veau, la morelle, l'eau de laurier-ceriſe, l'air déphlogiſtiqué, ont été des moyens ſucceſſivement accueillis & rejetés. On n'a pas été plus heureux dans les eſſais que l'on a faits ſur l'air des étables à vache; cette ſorte de cohabitation avec les animaux, n'a paru propre qu'à accélérer la fièvre, à rendre la reſpiration plus précipitée, & à accélérer la mort des malades en augmentant l'embarras de la poitrine. Quant à moi, ce qui m'a paru ſoulager les phthiſiques & rendre leur maladie moins triſte & moins orageuſe, c'eſt l'uſage des doux apéritifs & des doux fondans donnés avec ménagement & circonſpection, & variés de manière à ne pas rebuter les malades. Une marche plus active a preſque toujours le fâcheux inconvénient d'accélérer leurs jours, & quelquefois le danger plus fâcheux encore d'étouffer les efforts ſalutaires que la nature auroit pu faire pour leur guériſon.

RÉFLEXIONS.

Que ſous un ciel nébuleux, que ſur un ſol plus bas que la mer, ou nouvellement défriché, on voye naître des maladies meurtrières & contagieuſes, c'eſt

un fait que l'expérience de tous les temps a confirmé ; mais que ſur une côte riche & fertile, on laiſſe ſubſiſter des ſources fécondes de maladies ; qu'à côté de pluſieurs cités floriſſantes & ſalubres, on trouve des villes dépeuplées & devenues déſertes par le mauvais air qui en a chaſſé les habitans, c'eſt un contraſte frappant dont il appartient au médecin-philoſophe de rechercher les cauſes.

C'eſt dans cet eſprit que M. *Tudeſq* a peint le triſte état des villages de Balaruc, de Vic, de Mireval, & la déſertion des villes de Frontignan & de Maguelone. Dans des remarques, que les bornes de ces feuilles ne nous ont point permis d'inférer, ce médecin ajoute que les habitations dont il a fait un tableau hideux & effrayant, reprendroient leur première conſiſtance, ſi au lieu d'être placées dans des bas-fonds où elles ſont enſevelies aujourd'hui au milieu des eaux ſtagnantes, elles étoient tranſportées à quelque diſtance ſur des côteaux plus élevés, & ſi l'on écartoit du milieu d'elles les cauſes toujours renaiſſantes de maladies que la mal-propreté & le défaut de ſoin y accumulent.

En détaillant les cauſes de l'inſalubrité de Mireval & de Frontignan, M. *Tudeſq*

accuſe les murs qui les entourent : cette conjecture paroît bien vraiſemblable, quand on ſonge que ces deux endroits ſont placés dans un lieu très-bas, que les rues y ſont étroites, & les murs élevés au-deſſus des maiſons.

Mais en prenant les mêmes moyens pour meſure, on ne trouve pas que les craintes que conçoit M. *Tudeſq* ſur les murs que l'on projette d'élever autour de Cette, ſoient également bien fondées. Dans une ville placée en amphithéâtre ſur le penchant d'une montagne, dans une ville dont les rues ſont larges & les maiſons peu élevées, le vent qui ſouffle ou de la mer, ou du haut de la montagne, y circulera toujours de manière à pénétrer dans toutes ſes parties. La ſéchereſſe qui domine à Cette, le vent qui y eſt le plus ſouvent très-impétueux, la mobilité perpétuelle d'un peuple actif, ne permettront jamais à l'atmoſphère de cette ville de ſe corrompre & d'être chargé d'effluves méphitiques aſſez exaltées, ou aſſez nombreuſes pour être nuiſibles.

L'obſervation que fait M. *Tudeſq* ſur l'avantage avec lequel les habitans de Mireval uſent du café pour ſe préſerver de la langueur des fièvres & de la cachexie que font naître les émanations

des marais, eſt un de ces faits que les médecins ne laiſſent pas échapper. En effet, ſouvent embarraſſés dans les campagnes pour trouver des ſubſtances toniques & antiſeptiques douées des qualités convenables, & plus ſouvent encore dans l'impoſſibilité de faire prendre ces médicamens aux gens du peuple, ils doivent accueillir un fait qui prouve que le café peut être dans certaines circonſtances un remède propre à remplir ces indications. *Hippocrate* & les médecins anciens, moins riches que nous en matière médicale, avoient l'art de tirer un grand parti des moyens les plus ſimples & les plus communs en apparence. Le poivre, par exemple, qui ne nous ſert que comme aliment, étoit un remède actif qu'ils employoient avec beaucoup de ſuccès.

Nous ne nous arrêterons point à faire remarquer qu'il n'eſt peut-être pas de ſituation plus belle & plus agréable à peindre que celle de la montagne de Cette, & de la plage qui eſt à ſa baſe. Mais nous devons ſuivre M. *Tudeſq* dans les obſervations & les réflexions qu'il fait ſur la plante la plus commune aux environs de Cette, & qui paroît être propre à ce canton. Nous penſons avec M. *Tudeſq* que les médecins ont trop négligé l'étude

des plantes indigènes, & qu'il eſt peut-être poſſible de ſuppléer à pluſieurs plantes exotiques, purgatives ou altérantes, des plantes qui croiſſent dans notre climat. On ſait déja que l'on pourroit trouver en France des plantes fébrifuges, purgatives & ſudorifiques, dont les vertus ſont fort approchantes des médicamens que l'on fait venir à grands frais de l'Aſie & de l'Amérique. Mais peut-on eſpérer, comme le demande M. *Tudeſq*, de ſubſtituer l'*alypum* ou la globulaire au ſéné. En jugeant de cette plante par le témoignage de tous les naturaliſtes, & mieux encore par l'expérience, on voit qu'elle eſt trop purgative pour pouvoir jamais être ſubſtituée au ſéné. L'*alypum* eſt un draſtique qui a de l'analogie avec la ſcammonée, & avec les plantes de cette eſpèce. Peut-être ſeroit-il poſſible de corriger ſon âcreté mordante en l'uniſſant avec des aromatiques, des fondans, des alcalis; mais de quelque manière qu'on le prépare, il ne pourra jamais être mis à la place du ſéné, dont la vertu purgative conſiſte moins dans l'âcre réſineux, que dans les parties volatiles & nauſéabondes qui s'en ſéparent par l'infuſion.

M. *Tudeſq* remarque avec bien de la

juſteſſe, que les mœurs des habitans des ports de mer n'offrent pas, à beaucoup près, autant de diſparité & de contraſte que l'on en obſerve dans les autres villes. En effet, dans les villes de commerce le même intérêt anime tous les eſprits, & l'on voit le matelot, l'ouvrier & le pêcheur ſuivre de loin les ſpéculations du négociant. L'habitude d'obéir à la même paſſion, & de fixer les yeux ſur les mêmes objets, établit dans les ports de mer une ſorte d'égalité dans toutes les claſſes, & le pauvre y participe plus que par-tout ailleurs, à la fortune du riche. Il n'eſt donc pas étonnant que les maladies des différentes claſſes de citoyens ſoient à-peu-près les mêmes, & que les obſervations faites à l'hôpital aient beaucoup d'analogie avec celles qu'on peut faire ſur les malades de la ville.

M. *Tudeſq*, dans ſes obſervations ſur le rhumatiſme & ſur la conſtipation, ſemble avoir eu pour objet de faire voir avec quelle efficacité on peut employer les médicamens qui ſont tombés en déſuétude, & l'avantage qu'on auroit en pluſieurs cas en les donnant à des doſes plus fortes que celle à laquelle on les preſcrit. Il eſt certain qu'à force de parler contre les médicamens officinaux,

on a fini par tomber dans un excès opposé à celui dans lequel on donnoit autrefois. Dans le siècle dernier, les électuaires & les autres médicamens pharmaceutiques étoient si en vogue, que l'on ne connoissoit presque qu'eux : aujourd'hui on les a oubliés tout-à-fait ; mais tel qui les mépriſe, ou qui ne les connoît pas, prescrit souvent des pilules, des poudres, des opiats analogues aux préparations qui sont décrites dans le *codex*, & qui n'en diffèrent qu'en ce qu'elles sont composées dans des proportions bien moins sages.

Les pilules angéliques sont dans la classe des médicamens dont l'usage pourroit être fort utile, si l'on étoit sûr qu'elles fussent bien composées. La dose de 24 grains à laquelle M. *Tudesq* les a données, étoit celle qui étoit convenable, puisqu'on en donne aux adultes jusqu'à un gros & demi, même deux gros.

L'électuaire *cariocostin* est composé d'une once de substances aromatiques, d'une demi-once de diagrède & d'hermodate, mêlées avec six onces de miel dépuré ; de sorte que dans une once & demie, il y a cinquante-quatre grains de diagrède, autant d'hermodate, dose qui seroit trop forte si la diagrède étoit seule,

&

& ſi les hermodattes étoient bonnes ; mais d'un côté les aromates émouſſent l'activité de la ſcammonée, & de l'autre les hermodattes ſont preſque toujours des ſubſtances altérées, & ſans propriété bien active. Il y a donc quelque inconvénient à faire uſage de cet électuaire, puiſque les hermodattes ſont un médicament incertain ſur lequel on ne peut pas compter ; ce qui peut être cauſe que dans certaines circonſtances l'électuaire *cariocoſtin* ſeroit très-purgatif, & dans d'autres qu'il le ſeroit beaucoup moins.

On trouve encore dans les obſervations de M. *Tudeſq*, des faits & des raiſonnemens qui tendent à prouver que dans l'opération de la paracentèſe, il y a bien des cas dans leſquels il ne faudroit pas fermer l'ouverture faite par le trocar, afin de laiſſer à l'eau un libre écoulement ; ce qui conduit à conclure qu'il y a bien des cas dans leſquels il ſeroit inutile d'employer le trocar.

Il eſt certain que pluſieurs inciſions faites ſans deſſein à la région abdominale des malades attaqués d'aſcite, les ont guéris, en ſollicitant d'une manière graduelle la ſortie des ſéroſités qui étoient contenues dans l'abdomen. Ces guériſons, opérées par le haſard, ſont ſans

doute ce qui, primitivement, a déterminé à faire la ponction. Les anciens employoient l'inciſion avec le biſtouri, ce qui paroiſſoit imaginé pour donner lieu au ſuintement. Dans le ſiècle dernier, on ſe ſervoit encore de cette méthode, en faiſant l'inciſion à deux temps & dans une direction longitudinale pour que l'eau rencontrât moins d'obſtacles. Le trocar, qui a été imaginé enſuite, paroît plus propre à ſolliciter une prompte évacuation, qu'à imiter la nature, en favoriſant une *ſtillation* par laquelle le ventre ſe dégage. Il y a des cas, ſans doute, dans leſquels il y a à gagner en faiſant ainſi la paracentèſe; mais il en eſt d'autres où il y auroit de l'avantage à pratiquer une ouverture par laquelle l'eau s'écoulât d'une manière plus lente, mais continue.

Toutes les fois qu'on laiſſe ſéjourner la canule dans l'ouverture faite par le trocar, il en réſulte des accidens qui obligent bientôt de l'abandonner; mais on ne peut ſe diſſimuler d'un autre côté, que l'ouverture faite à l'abdomen a tant de tendance à ſe fermer, que dans le plus grand nombre des cas, elle ſe boucheroit d'elle-même. On en a eu la preuve, en eſſayant de ſubſtituer à la canule un ſeton, dont on introduiſoit

un bout dans le ventre à la faveur de la canule. « On a proposé, disent des auteurs très-recommandables, de faire avec un trocar courbe deux ponctions, l'une de dehors en dedans, l'autre de dedans en dehors, à peu de distance de la première, & d'y passer un seton dont on tireroit les bouts d'une piqûre à l'autre; cette tentative plus douloureuse ne seroit pas sans doute plus avantageuse, & pourroit causer des accidens. Il vaut mieux en pareil cas faire avec un bistouri aigu une incision verticale à l'ombilic, s'il est excessivement dilaté; à l'aine, s'il y a un sac herniaire, & dans les autres cas à la partie inférieure de l'abdomen, environ à deux pouces de l'anneau ou du pli de l'aine, & dans l'étendue d'un pouce, & y introduire après l'écoulement de la sérosité, le bout d'une bandelette de linge effilé, pour procurer l'évacuation de l'eau qui peut s'épancher. *Chirurgie de Desault & de Chopart, tom. ij, pag. 378.*

OBSERVATION

Sur les heureux effets du ſirop diacode, donné à haute doſe dans un délire phrénétique, ſurvenu après des accès de triſteſſe & de colère; par M. GOUBIER, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, conſeiller-médecin ordinaire du Roi.

M. *M*... vivoit depuis ſix mois dans une agitation continuelle, livré aux plus triſtes réflexions ſur l'événement incertain d'un procès en inſtance. Cette affection de l'ame trop long-temps ſoutenue, avoit donné à ſon caractère, d'ailleurs apathique, un degré d'irascibilité qui le rendoit inſupportable; il étoit toujours prêt à diſputer: les vérités les mieux démontrées étoient, à ſon avis, les fauſſetés les plus inſignes. Ce ton dur dont il accompagnoit ſes déciſions, ſes yeux hagards & menaçans, annonçoient dans les fonctions du cerveau un dérangement qui ſe manifeſta le 27 ſeptembre 1785, par des ſignes très-alarmans. Forcé, par un malaiſe général, de ſe mettre au lit, à peine fut-il couché, que la perſonne chargée de le ſoigner, aperçut dans ſa phyſio-

nomie un changement extraordinaire ; ſes yeux étoient ouverts & immobiles, ſa bouche béante, le viſage d'un rouge foncé, donnant ſur le violet. Le malade s'obſtinoit à ne répondre à aucune queſtion. L'alarme ſe répandit dans la famille, & je fus appelé. Je trouvai à ma viſite M. *M*... dans une aliénation d'eſprit totale. Dans ſon délire, tantôt animé par la gaieté, il invitoit les aſſiſtans à danſer ; il chantoit à haute voix : tantôt emporté par la fureur, il ne reſpiroit que vengeance, & ſes diſcours ſe reſſentoient des tranſports de cette paſſion. Le pouls étoit plein & fort élevé. La néceſſité de la ſaignée étoit trop évidente pour la différer ; elle fut faite au pied : elle produiſit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Un julep antiſpaſmodique, adminiſtré trois heures après, procura une nuit tranquille. Le lendemain, le malade, entièrement revenu à lui, éprouvoit des nauſées ; il ſe plaignoit de rapports amers : la langue étoit couverte d'une croûte jaunâtre fort épaiſſe. J'ordonnai l'émétique à une aſſez haute doſe pour procurer des évacuations abondantes par le vomiſſement & par les ſelles. Le ſoir, le même julep antiſpaſmodique fut donné. La nuit fut tranquille, & le lendemain ſe paſſa

assez bien. Le malade garda le lit pour se remettre de la fatigue des jours précédens; mais le jour suivant, lorsque quelqu'un, prêt à partir pour le lieu où doit être jugé le procès, vint offrir des services au malade, il demanda qu'on lui apportât les papiers relatifs à son affaire, pour faire un choix de ceux qu'il étoit nécessaire de remettre. A peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes, qu'il fut saisi d'un tremblement général; sa respiration devint tout-à-coup laborieuse; son visage reprit cette rougeur foncée qui dominoit dans la première invasion: son regard étoit farouche. Après avoir gardé quelque temps un morne silence entrecoupé de sanglots, il finit par pousser des cris affreux. Il menaçoit d'exterminer ceux qui l'oseroient approcher. Six hommes suffisoient à peine pour le retenir dans son lit. Je recourus encore à la saignée, qui, dans le principe, avoit opéré un si prompt changement; mais l'effet de cette seconde saignée ne fut pas aussi satisfaisant. Je la fis répéter à huit heures du soir. Ce fut encore sans amandement. Le malade, toujours plus furieux, s'étoit armé d'une bouteille dont il menaçoit de frapper quiconque lui adresseroit la parole. On vint à bout

de l'en déſemparer ; &, pour nous ſouſtraire à ſa fureur, nous le fîmes attacher. La nuit ſe paſſa dans cette triſte ſituation. Le lendemain, à cinq heures du matin, la phrénéſie étoit encore dans toute ſon intenſité. A neuf heures, elle paroiſſoit ſe ralentir, mais le calme n'étoit que momentané. Ses diſcours démontroient aſſez que les intervalles qui ſe paſſoient dans le ſilence, étoient occupés par des réflexions ſur les procédés odieux de ſes adverſaires. Dans cette circonſtance, il s'agiſſoit de ſuſpendre, ou du moins de modérer cet excès de ſenſibilité. Dans les affections qui dépendent des vives impreſſions de l'ame, les préparations qui ont les propriétés de procurer le ſommeil, peuvent ſatisfaire à cette indication. Je deſſerrai les dents du malade, qui refuſoit toute eſpèce de ſecours ; & par le goulot d'un entonnoir, je fis paſſer à-peu-près deux onces & demie de ſirop de pavot blanc. Le ſuccès répondit parfaitement à mes eſpérances. M. *M*... s'endormit dans l'inſtant, & ne ſe réveilla que quinze heures après. Cependant la convaleſcence fut longue & orageuſe. Ses idées ont été long-temps diſparates, ſa converſation peu ſenſée. Il ne reprit que très-lentement ſon pre-

mier embonpoint, qui avoit été excessif. Une société d'amis, toujours occupés à le distraire, & de fréquentes promenades à cheval achevèrent de le rétablir. Il jouit dans ce moment d'une parfaite santé.

OBSERVATIONS

Sur l'utilité de la brûlure dans plusieurs maladies chroniques; par M. NAUDEAU fils, docteur en l'université de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine, à Saint-Etienne-en-Forez.

ANKYLOSE.

Le nommé *Poncet*, âgé de seize ans, de la paroisse d'Yrignis dans le Lyonnois, étoit affligé depuis long-temps d'une ankylose au genou droit, avec immobilité de l'articulation; la jambe qui s'étoit portée en arrière, étoit dans une si grande rétraction, qu'il s'en falloit de peu que le talon ne touchât la fesse.

On employa sans succès, sur la partie malade, les émolliens & les fondans les plus actifs, de même que beaucoup de remèdes internes. Mon père proposa le moxa; mais ce ne fut que d'après des instances réitérées que le jeune homme

s'y ſoumit. Le premier moxa opéra un changement ſi ſubit, que le jeune homm s'écria en ces termes, dans la violence de ſes ſouffrances : *Ah, mon Dieu, je ſene que ma jambe s'étend.* Comme il avoit res couvré du mouvement dans le genou-après une ſéance auſſi douloureuſe, il ſ, dévoua dès ce moment à ſupporter avee plus de courage encore trois autres apc plications du moxa. On appliqua donc-le ſur-lendemain de la première opéra, tion, un ſecond moxa, qui acheva de remettre la jambe dans ſon état naturel-l'extenſion & la flexion ſe faiſoient preſ: que ſans douleur; & comme il reſtoit encore quelques engorgemens au genou avec un peu de roideur, on réitéra deux autres moxa ſur les parties latérales : on les laiſſa agir profondément, & on entretint après la chute des eſcarres, une abondante ſuppuration. Ce garçon a été guéri ſi parfaitement de cet état perclus, qu'il eſt actuellement garçon épicier, aſſujetti à porter des fardeaux très-peſans.

SCIATIQUE.

Le ſieur *Pitrat*, habitant de Saint-Genis-Laval, diocèſe de Lyon, d'une conſtitution robuſte, ſupportoit depuis

deux ans une douleur de ſciatique, fixée dans la hanche droite; il ne pouvoit marcher ſans éprouver de grandes douleurs; ce rhumatiſme étoit ſurvenu à la ſuite d'une tranſpiration arrêtée qu'il avoit négligée : cette incommodité lui cauſoit journellement beaucoup d'inquiétudes.

On mit en uſage pluſieurs remèdes; les ſecours n'étoient que palliatifs, les douleurs s'évanouiſſoient de temps à autre; & lorſque le temps vouloit changer, le malade en étoit cruellement tourmenté. Il prit patience juſqu'à la fin de la ſeconde année; les douleurs devinrent enſuite ſi aiguës, & firent des progrès ſi rapides, qu'il ſe décida à faire tout ce qu'on auroit à lui conſeiller. On lui appliqua le moxa ſur l'endroit de la douleur; la ſuppuration a été entretenue pendant long-temps, & le malade a eu la ſatisfaction de ſe trouver ſi bien guéri, qu'il n'a jamais eu depuis cette époque le moindre reſſentiment de ſon rhumatiſme.

RHUMATISME.

Paulin, vigneron, âgé de trente cinq ans, d'un tempérament ſec & fort mélancolique, avoit depuis pluſieurs mois une douleur pongitive dans le côté droit;

ce mal lui étoit venu au commencement du printemps, en travaillant à la vigne, par un refroidiſſement ſubit, étant tout baigné de ſueur ; il avoit une toux qui étoit par moment très-importune ; ſes forces ſe perdoient, le dépériſſement devenoit tous les jours plus ſenſible. Un véſicatoire fut appliqué inutilement ſur le lieu de la douleur ; enfin le malade conſentit à l'application du moxa, faite ſur la partie ſouffrante : dès ce moment, il commença à ne plus s'apercevoir de ſa douleur, il reprit courage ; & il eſt enfin parvenu, ſecondé par pluſieurs autres moyens, à ſe rétablir parfaitement.

EPILEPSIE.

Une femme âgée de quarante-ſept ans, de la paroiſſe de Chaponoſt, diocèſe de Lyon, qui étoit ſujette à de fréquens accès d'épilepſie, tomba dans le feu à l'inſtant de ſon attaque : comme elle étoit ſeule dans la maiſon lorſque cet accident lui arriva, ſa tête reſta dans le braſier juſqu'à ce qu'elle eut repris ſes ſens. Mon père fut auſſitôt mandé pour avoir ſoin de cette femme : il vit à ſon arrivée une brûlure effrayante ; toute la partie latérale droite de la calotte aponévrotique du pariétal étoit entièrement con-

rumée, & l'os étoit à découvert. Cette brûlure fut long-temps à guérir, mais elle devint avantageuse à cette infortunée; la suppuration abondante & de longue durée, guérit sans retour l'épilepsie à laquelle cette femme avoit été sujette depuis quinze ans.

ETOURDISSEMENS.

Une domestique de M. de la Roche, gouverneur de Villefranche, résidant au village de Chaponost, diocèse de Lyon, avoit deux fois, souvent même trois fois par semaine, des étourdissemens violens, jusqu'à tomber quelquefois par terre, sans connoissance & sans sentiment; quand elle revenoit de cet état, elle éprouvoit une stupeur tout le long de l'épine du dos; cette insensibilité s'étendoit jusqu'aux extrémités inférieures. On consulta mon père; il ordonna les bains tempérés deux fois par jour, & quelques boissons antispasmodiques. Lassé de ne voir, après trois semaines de persévérance, aucune diminution des symptômes, il fit plusieurs interrogations, & la malade se rappela qu'elle étoit tombée, il y a environ deux ans & demi, en étendant du linge, dans une plate du Rhône; elle dit que dans cette chute,

elle s'étoit fait une forte contuſion à l'occipital avec une légère déchirure qui donna un peu de ſang, qu'elle négligea de faire panſer ſa plaie, & de ſe faire ſaigner : d'après ces conſidérations, mon père examina d'abord la partie qui avoit reçu le coup ; il s'aperçut d'une élévation ſenſible : il jugea en conſéquence que la maladie tiroit de là ſon origine, & qu'en pratiquant une inciſion cruciale ſur cette protubérance, on pourroit peut-être parvenir à la guérir. Cette opération fut faite : mon père, préſumant que l'inciſion pourroit être inſuffiſante, après avoir inciſé les tégumens crucialement, y mit un moxa dans ſon milieu pour mieux diſſiper, par la ſuppuration, la tumeur qui s'étoit formée : ce procédé a fait recouvrer à la malade ſon premier état de ſanté.

Fièvre quarte, guérie par le cautère ; par le même.

Une fille âgée de vingt-quatre ans, de la paroiſſe d'Oullins, avoit depuis treize mois la fièvre quarte. Après l'uſage de pluſieurs remèdes, on lui établit un cautère à la partie interne de la cuiſſe : l'accès ſuivant ne dura pas la moitié

des autres ; les ſuivans alloient en diminuant, & il n'en revint que trois après l'application du cautère. On entretint le cautère pendant l'eſpace de ſix mois. Cette fille continue à ſe bien porter, & jouit d'une ſanté conſtante.

Fièvre quarte, terminée par un dépôt critique ; par le même.

Une fille âgée de vingt ans, d'un tempérament bilieux & replet, qui avoit été toujours mal réglée, avoit depuis onze mois une fièvre quarte, dont les accès étoient très-longs & très-vifs. Après avoir fait beaucoup de remèdes, elle abandonna ſa fièvre à la nature : on vit dès ce moment diminuer les accès ; ils étoient moins longs ; le régime qu'elle obſervoit ſévèrement concouroit à produire ce changement. Cette fille fut engagée par ſes amies à ſe livrer à la gaieté : on la fit beaucoup danſer : elle devoit avoir la fièvre le lendemain ; elle voulut la braver : elle y étoit ſollicitée par ſes camarades ; elle paſſa encore une partie de la nuit à danſer ; la laſſitude l'accabla à un tel point, qu'on fut obligé de la porter chez elle, & de la mettre au lit. Le lendemain, jour de ſon accès, elle

éprouva des douleurs de ventre très-vives, & ſur-tout au fondement : on lui donna d'une tiſane émulſionnée, une potion huileuſe avec le laudanum, & quelques lavemens émolliens ; ces ſecours procurèrent du calme : l'accès qui devoit venir ce jour-là n'arriva pas ; mais il ſurvint une peſanteur dans l'anus, accompagnée d'un battement continuel & d'une grande chaleur : l'examen fit reconnoître une tumeur conſidérable qui avoit de la molleſſe dans ſon milieu ; cette tumeur s'étendoit fort avant dans le rectum : ce dépôt critique fut la terminaiſon de la fièvre ; il donna lieu à une fiſtule, qui fut opérée avec ſuccès.

Nous voyons tous les jours des maladies invétérées & abandonnées, guérir radicalement par le feu ; tels ſont les anciens rhumatiſmes fixés dans quelque partie extérieure du corps, les engorgemens glaireux, & toutes les tumeurs en général dont les fluides épaiſſis ſont hors des routes de la circulation. On prévient les dépôts d'humeurs ou de matière purulente ſur un organe eſſentiel à la vie, en procurant, par le ſecours de la cautériſation, des écoulemens artificiels plus ou moins abondans. Ces pro-

cédés ne pourroient-ils pas réuſſir dans les fièvres intermittentes rebelles, telles que les fièvres quartes ? Les obſervations que je viens de citer, doivent engager les praticiens à appliquer le moxa dans ces ſortes de cas ? Certaines maladies convulſives ne pourroient-elles pas être guéries avec ſuccès par le feu ? L'obſervation de l'épileptique que j'ai citée permet de l'eſpérer.

SUITE ET FIN

DE L'EXAMEN DE TROIS FAITS TOUCHANT LA SYMPHYSÉOTOMIE;

Par M. DESGRANGES, membre gradué du collège royal de chirurgie de Lyon, & de pluſieurs Académies, &c.

Quo cæpi pede pergam alacrior.

Venons au fait qui s'eſt paſſé au Mans (*a*).

TROISIEME OBSERVATION.

» *Magdeleine-Françoiſe d'Avril*, âgée

(*a*) Hiſtoire d'une ſymphyſéotomie pratiquée *avec ſuccès* pour la mère & pour *l'enfant*, le 23 janvier 1786, par M. *Verdier du Clos*,

de vingt-neuf ans, de petite ſtature, & rachitique dès ſon bas-âge, entre en travail d'un premier enfant le 20 janvier 1786, à neuf heures du matin. Les membranes ſe rompent tout auſſitôt, & les eaux, d'une fétidité extrême, s'écoulent. Après cinquante-ſept heures de douleurs fortes, & toujours inutiles, on appelle M. *Verdier du Clos*, qui, par le toucher, reconnoît le col de la matrice parfaitement effacé, & l'enfant très-bien placé, *le ſommet de ſa tête fort alongé, arrivant dans l'excavation du baſſin. Il porte ſes doigts aſſez haut, à côté de la tête* (du côte gauche de la mère), *& découvre une ſaillie de l'os ſacrum dans le détroit ſupérieur,* qui retrécit le diamètre de devant en arrière juſqu'à vingt-une lignes environ».

« Quoique très-familier avec le forceps, M. *Verdier* n'en retira aucun effet; les deux branches *placées* manquèrent priſe deux fois, *parce que la pince des branches ne pénétroit pas derrière la baſe du crâne ſerrée par le détroit ſupérieur.* La tête étoit ſi fortement engagée, qu'il ne put pas non plus la refouler. *Moulée*

médecin à la Ferté-Bernard, broch. in-8°. de 20 paragraphes en 37 pages; & ſe trouve à Paris, chez Didot le jeune, 1787.

dans le détroit à-peu-près comme le plomb dans ſa filière, toutes ſes tentatives devinrent inutiles, elles ne firent pas plus reculer cette tête que les plus fortes douleurs ne la faiſoient avancer. *Certain de la vie de l'enfant*, & jaloux de la lui conſerver, M. *V*... qui jugea *l'accouchement impoſſible ſans opérer ſur la mère*, ſe décida en faveur de la ſection des pubis; & c'eſt à la ſuite de près de quatre-vingts heures de ſouffrance, & après environ le même eſpace de temps de l'écoulement des eaux, qu'il a eu le *courage*, comme il le dit lui-même, de pratiquer la nouvelle opération, &, *ſans effroi* comme *ſans précipitation*, d'ouvrir le baſſin de *Françoiſe d'Avril*».

« Auſſitôt les deux têtes des pubis ſe ſont éloignées d'elles-mêmes à la diſtance d'un pouce; une douleur utérine a porté cet écartement à deux pouces deux lignes. Alors on s'eſt appliqué à prévenir toute disjonction ultérieure. Un vigoureux *renoueur d'os* avec l'opérateur lui-même, ont appuyé ſur les deux hanches, & *fortement ſerré ces os en proportion des douleurs*... (*a*), & la nature *ſeule*,

(*a*) Extrait du traité paſſé par-devant notaire, le lendemain de l'opération, pag. 13.

à l'aide des contractions de la matrice, qui avoient toujours lieu, a expulsé un enfant qui avoit *vie*, mais en qui elle s'est éteinte en moins de demi-heure. La tête de cet enfant étoit ronde & *alongée comme un pain de sucre*, le sommet en étoit rouge & meurtri, & les os mobiles entre eux. Mesurée sur les bosses pariétales elle avoit douze pouces & demi de circonférence ».

« Le lendemain, la diduction des pubis n'est plus que de six à huit lignes ; la sortie des urines est *volontaire* ; les lochies sont naturelles ; le ventre est souple, & tout, jusqu'au dixième, fait espérer une prompte guérison. Mais à cette époque surviennent, 1°. un engorgement à la région de la symphyse sacro-iliaque droite ; 2°. une douleur plus violentes tout le long de la cuisse gauche ; 3°. un tremblement qui prend soir & matin, suivi chaque fois d'une chaleur légère transpiration ; douce & d'une diurèse abondante & involontaire des urines *par la plaie* pendant ces tremblemens (*a*). Dix gros de quin-

(*a*) Ces tremblemens, que M. *Verdier* ne veut point nommer *frisson*, lui servent merveilleusement à couvrir une faute de l'opération, & à

quina, pris dans un mélange tonique en quatre à cinq jours, mettent fin à ces accidens, qui étoient produits, selon M. *Verdier*, par une humeur rhumatismale abondante & *décantonnée*, dont les ravages ont toujours été en raison de l'état du ciel & des vents qui ont soufflé, (pag. 28), &c.»

« Pendant cet orage, purement accidentel, les os pubis se trouvoient éloignés de six à neuf lignes, & vacilloient, malgré le bandage circulaire, au moindre mouvement de la malade qui en sentoit très-bien *la rencontre*. Celui du côté droit avoit éprouvé *une espèce de rétraction dans son corps*, telle qu'il avoit peine à se rapprocher du pubis gauche, de façon que la cavité externe de cet os offroit une *dépression* de ce côté, qu'on y remarque encore aujourd'hui que tout est consolidé. Cette réunion n'a été complette que le trente-deuxième jour de l'opération, & la femme *d'Avi*... n'a marché que le quarantième. Il reste au-dehors de la cicatrice une ouverture de six lignes, entretenue avec soin, par laquelle or-

---

rendre raison de l'écoulement involontaire des urines par la plaie. . . . (pages 26 & 27). On peut dire que cette théorie est neuve, & lui appartient.

tent encore les urines quand les douleurs ſe font reſſentir ».

Telle eſt en ſubſtance l'obſervation de M. *Verdier*. Il nous reſte à faire connoître les raiſons ſur leſquelles il fonde la préférence qu'il a donnée au procédé *ſigaultien*.

« La tête de l'enfant *moulée* (§. xx), & quoique alongée d'un tiers, avoit encore à la région des boſſes temporales, douze pouces ſix lignes de circonférence. Le baſſin, d'abord eſtimé à vingt-une lignes d'ouverture, a donné quatre lignes de plus ſous le *pevi-mètre ;* ainſi il falloit deux pouces d'ampliation pour laiſſer paſſer une tête dont le *diamètre avoit quatre pouces*.... Cependant cet écartement, conſidéré mathématiquement, ne devoit procurer que quatre lignes d'étendue de plus ; mais ſi l'on fait attention, 1°. que le détroit ſupérieur, déformé par le rachitiſme, approche de la figure ſphérique chez *Françoiſe d'Avril*, l'*hiatus* des pubis a dû augmenter d'autant le diamètre de devant en arrière, au-deſſus d'un ſixième de cet écartement, que ce détroit eſt moins éloigné de la forme ſphérique ; 2°. que la tête, *ici preſque ſphérique*, perdoit huit lignes $\frac{2}{3}$ de ſon diamètre & plus, vu ſa com-

preſſibilité ; 3°. que les pubis, *parties oſſeuſes très-élaſtiques*, devenues mobiles & pouſſées au dehors par la tête, devoient néceſſairement s'éloigner du point central, & agrandir d'autant le diamètre vicié, ... on ſera moins étonné de trouver, à la ſuite de la ſéparation des pubis, le travail ſi doux & ſi prompt (pag. 36), & l'on ſe formera *une idée nette & vraie des avantages de cette opération.* Quel eſt d'ailleurs le naturaliſte ou le phyſiologiſte, s'écrie M. *V*... pag. 35, qui *aſſignera le terme d'extenſibilité des pubis*, ainſi que des ligamens des ſymphyſes poſtérieures ? Auſſi, dès que la ſymphyſe antérieure a été coupée, *la tête de l'enfant a pouſſé les pubis, leur a fait faire une ſaillie au dehors*, & a franchi *ſeule* ce détroit en un moment ».

C'eſt avec une obſervation auſſi tranchante & des raiſonnemens auſſi bien ſoutenus, que M. *V*... ſe flatte d'impoſer ſilence aux mécréans, & d'anéantir leurs objections avec autant d'avantage que celui qui ne fit que marcher pour répondre à des ſophiſmes par leſquels on vouloit prouver qu'il n'y avoit point de mouvement (*a*). Mais d'abord, les

(*a*) Avant-propos de la brochure déja citée.

ſub-luxations des pubis arrivées naturellement dans des accouchemens laborieux, ou par accident dans des chutes, & l'expérience tentée en 1770 par M. *Camper*, ſur une truie, & les diverſes ſections de ſymphyſe pratiquées depuis l'époque fameuſe de la femme *Souchot*, n'ont-elles pas mis hors de doute la poſſibilité de la diviſion des pubis & de leur recollement (*a*)? Voilà deux points dont on eſt généralement d'accord, auxquels le fait de M. *V*... ne ſauroit rien ajouter, & ſur leſquels il eſt inutile de revenir. C'eſt cependant ce que ce médecin appelle *les ſuccès* de la ſymphyſéotomie, comme ſi la diviſion & la réunion de la ſubſtance cartilagineuſe, étoient ce qu'il y a d'eſſentiel dans cette opération. C'eſt du degré d'écartement des pubis qu'on peut obtenir ſans danger pour la mère, c'eſt du degré d'am-

(*a*) Nous croyons avec *Hunter*, que toutes les obſervations de ſymphyſe, publiées juſqu'à ce jour, ſe réduiſent à prouver la poſſibilité de la ſéparation des pubis & de leur recollement, & rien de plus; & que tant qu'on ne démontrera pas que l'écartement qu'on a obtenu, quelle qu'ait été ſon étendue, a rendu facile un accouchement jugé impoſſible, on ne fera qu'induire en erreur de plus en plus.

pliation qui en réſultera proportionnellement pour le diamètre rétréci, qu'on doit s'occuper ſpécialement, ainſi que de déterminer d'une manière préciſe, quels ſont les cas où il ſera permis de recourir au nouveau procédé avec eſpoir de réuſſite entière, c'eſt-à-dire, ſans compromettre ni les jours de la mère ni ceux de l'enfant. On ſera forcé de convenir que les trois chefs, principalement le dernier, ſont toujours en queſtion; mais tant qu'on ne produira pas des faits bien circonſtanciés, entrepris & remplis avec toutes les connoiſſances qui conſtituent un bon accoucheur, on ne doit pas prétendre à l'avantage de réſoudre le problême. Pourſuivons l'examen du fait de M. *Verdier*.

A ſon arrivée, après cinquante-ſept heures de travail, ce médecin trouve le cercle utérin *parfaitement effacé* & la tête fort alongée, &c... Avec un peu plus d'expérience, M. *V*... ſe ſeroit méfié de ſon exploration, ou ſon toucher eût été plus exact. Il auroit ſu que le col de la matrice ne peut *s'effacer parfaitement* dans un baſſin qui n'a que vingt-une lignes d'ouverture, & qu'il n'eſt pas poſſible que la tête s'y moule & s'y engage. Chez la demoiſelle *Deſmoulin*, opérée

opérée heureuſement pour elle & ſon enfant par la ſection céſarienne en 1740, M. *Soumain* ne trouva, après trois jours de travail & de l'écoulement des eaux, qu'une dilatation *médiocre* de l'orifice de la matrice. Son baſſin avoit, à ſon entrée, deux pouces d'avant en arrière. Chez *Pierrette Mornou*, dont le diamètre étoit égal, & chez *Françoiſe Daune*, où il n'avoit que dix-neuf lignes, l'une & l'autre de Lyon, j'ai obſervé moi même, avant qu'on procédât à aucune opération, que l'*os tineæ* étoit mou & ſouple, très-apte à ſe prêter en tout ſens, ſi la tête eût pu faire preſſion ſur lui, mais ni bien ouvert, ni bien aminci.... M. *V*... ſe ſeroit diſpenſé encore d'eſſayer le forceps dans un baſſin rétréci à vingt-une lignes, cet inſtrument exigeant rigoureuſement dans ſon emploi plus de deux pouces & demi de diſtance du ſacrum au pubis, & il n'auroit pas tenté par la même raiſon de refouler la tête & de manœuvrer avec la main.

La tête a paru moulée dans le détroit, *comme le plomb dans ſa filière*; & ce même détroit *d'une forme ſphérique*... Cependant M. *V*... avoit porté ſes doigts *aſſez haut*, du côté gauche, pour reconnoître l'étroiteſſe de l'entrée du baſ-

ſin, & placer, de l'un & de l'autre côté, une branche du forceps : ces circonſtances devoient lui faire aſſigner une autre dimenſion & une autre figure à ce premier contour du baſſin, & ne lui permettoient pas de méconnoître une *tête enclavée ſelon ſon épaiſſeur*, (entre les pubis & le ſacrum) qui ſe montroit lentement au paſſage, mais qui arrivoit dans le vide du baſſin. Son *immobilité*, ſa forme alongée, la tuméfaction même des tégumens *rouges* & *meurtris*, n'indiquoient-elles pas un enclavement avec tous les caractères qui lui ſont propres (*a*)? Or, l'on ſait que pour que l'enclavement puiſſe s'établir, la tête ſe préſen-

(*a*) Je ne nierai pas que tous les effets apparens de l'enclavement puiſſent avoir lieu ſans qu'il exiſte réellement, lorſque la tête, fortement & long-temps preſſée ſur l'ouverture ſupérieure du baſſin, ne peut s'y engager par un défaut de proportion trop conſidérable. On a vu quelquefois alors le cuir chevelu ſe tuméfier de telle ſorte, qu'en s'avançant dans le vagin, il pouvoit en impoſer, & faire croire que le caſque oſſeux pénétroit dans le baſſin, tandis qu'il étoit encore au-deſſus de ſon entrée. Le gonflement ſimultanée des parties de la mère peut aider à la mépriſe, en rendant le *toucher* plus difficile, &c. J'ai fait cette double remarque une ſeule fois dans une circonſtance où l'enfant étoit mort.

tant bien (*a*), le diamètre antérieur doit avoir plus de trois pouces, & qu'alors on eſt forcé de recourir au forceps, dont il eſt permis de placer une branche ſur la face, & l'autre ſur l'occiput. Cette manœuvre étoit ici praticable, puiſque la tête avoit ſubi, d'une boſſe pariétale à l'autre, toute la réduction dont elle étoit ſuſceptible, & qu'elle s'étoit engagée dans le paſſage *de plus de la moitié de ſa longueur*. On voit ſi M. *V*... devoit prétendre à faire pénétrer derrière la baſe du crâne, les pinces du forceps *dont l'uſage lui eſt ſi familier*.

Une conſideration puiſſante, qui a déterminé M. *V*... à opérer, c'eſt ſa *certitude* ſur la vie de l'enfant. Mais pourquoi taire les ſignes pathognomoniques qui l'on fait prononcer auſſi affirmativement? Il ne pouvoit toucher la tête à travers un détroit reſſerré à vingt-une lignes, que ſur un très-petit point de ſa ſurface. Les eaux s'étoient écoulées dès le début du travail, & avec une odeur inſupportable: ce dernier duroit depuis deux jours; les douleurs avoient été fortes & continuelles; il avoit fait

(*a*) Brochure de MM. *Verdier*, §. ix, & *Baudelocque*, §. 621 & 648.

des tentatives pour refouler la tête, la saisir avec le forceps, dont les branches l'avoient embrassée *jusqu'aux deux tiers de son étendue*, &c.; d'où il est facile de concevoir combien l'enfant avoit dû souffrir, & combien sa fin étoit prochaine, si déja il n'y touchoit pas. Le lendemain M. *V*... ne se met plus en peine de l'enfant, ni de se procurer des consultans; la section des pubis est résolue, il se hâte d'y recourir.

L'écartement spontanée des pubis a d'abord été d'un pouce, puis deux pouces deux lignes, à la faveur d'une douleur, quoiqu'il paroisse que l'opérateur n'ait pas divisé le ligament triangulaire qui remplit le haut de l'arcade de ces os, & bientôt l'enfant a franchi le passage; sa tête étoit *molle* & *alongée*, & les os, *mobiles entre eux*, prouvoient *les efforts qu'on avoit exercés contre elle*, (pag. 11). C'est donc en vain qu'on nous assure que l'enfant avoit vie; on est fondé à le nier d'après le récit de l'observateur & *l'ondoiement*, qui n'a pas été omis sans cause. Néanmoins M. *V*... n'a pas craint d'annoncer, dans le titre de sa brochure, que l'opération avoit eu du *succès pour la mère & pour l'enfant*. Dieu, quel succès!

Mesurée sur les bosses pariétales, la

tête avoit douze pouces ſix lignes de circonférence: pour éviter toute équivoque, M. *V*... auroit dû indiquer d'une manière claire & préciſe, comment il a meſuré cette tête. C'eſt moins du contour de la tête qu'il doit être ici queſtion, (car on peut varier infiniment ſur la manière de le reconnoître & de le déterminer) que du diamètre tranſverſe, ſur lequel il ne peut y avoir d'ambiguité, puiſqu'il comprend invariablement ſon épaiſſeur, s'étendant d'une protubérance pariétale à l'autre. (*Voyez* le Journal dernier, pag. 75). Tant que les accoucheurs ne parleront pas un langage uniforme, tant que leurs expreſſions ſeront vagues, leur texte ſuſceptible d'interprétation (& il eſt facile d'errer ſur cette dernière), l'art ne retirera aucune lumière de leurs obſervations pratiques, dès-lors plus décevantes qu'utiles pour ceux qui l'exercent (*a*).

Mais une tête qui ſe moule au paſſage, qui s'alonge d'un tiers & qui *s'enclave*, atteſteroit à l'accoucheur le moins

(*a*) C'eſt dans l'ouvrage de M. *Baudelocque* qu'ils devroient puiſer un idiome commun. Je ne ſaurois trop en recommander l'étude à ceux qui s'adonnent à la pratique des accouchemens.

exercé, plus de vingt-une lignes & plus de vingt-cinq dans *l'axe conjugué* du baſſin, pour parler comme *Roëderer*, d'autant mieux qu'elle eſt ſortie *ſpontanément* auſſi-tôt après la diviſion du cartilage ſymphytique. Cette terminaiſon heureuſe a été le produit ſeul d'un travail naturel, augmenté peut-être & devenu plus énergique par la ſection concomitante des pubis, ſection qui peut fort bien n'avoir eu d'autre mérite ici que d'avoir été pratiquée dans un moment où la nature, victorieuſe de l'obſtacle, (après avoir affaiſſé & pétri la tête, & rendu *les os mobiles entre eux*,) réuſſiſſoit enfin à lui faire franchir le détroit défectueux (*a*). J'ajouterai qu'il eſt poſſible encore que la ſortie de l'enfant fût empêchée par le ſpaſme & l'érétiſme de la matrice, auxquels on n'oppoſa point la ſaignée, & qu'on ne ſongea pas un inſtant à calmer : l'hémorrhagie, dûe à la diviſion des pubis, (§. vj, vij,) conſidérée comme ſaignée locale, a peut-être plus fait pour la délivrance de la mère, que l'opération elle-même.

M. *V*... répétant plus loin (pag. 32

(*a*) BAUDELOCQUE, §. 1541.

& 34) que la tête, au ſortir de la filière, avoit douze pouces & demi de circonférence, appelle à ſon ſecours la géométrie, &, ſans avoir porté le compas ſur cette tête pour en meſurer l'épaiſſeur latérale, il avance hardiment qu'elle avoit quatre pouces de diamètre tranſverſe, parce que, ſuivant cette ſcience, il eſt bien démontré que le diamètre d'un cercle eſt toujours d'un tiers de ſon périmètre... On doit ſentir par-là combien il eût été important de ſavoir préciſément comment & dans quel ſens M. *V*... a jugé du contour de la tête de l'enfant *d'Avril*. Au reſte, ce que nous avons dit dans le Journal précédent, ſur les dimenſions de la tête d'un nouveau-né & la manière dont elles peuvent varier, ne permet pas de douter que ce médecin abuſe ici des règles de géométrie; mais qu'il me ſoit permis de les invoquer auſſi.

Le contour ſupérieur du baſſin, déformé par le rachitiſme, étoit *ſphérique*, ou *preſque ſphérique* (pag. 34); le diamètre antérieur avoit deux pouces une ligne, le tranſverſal, comme les obliques, ne pouvoit en avoir davantage; en triplant donc l'étendue du premier diamètre, la circonférence interne de ce

détroit ne devoit être que de ſix pouces trois lignes.... A la vérité, dit M. *V*... *ſi la tête n'avoit pas été alongée de la ſorte, ſi elle eût conſervé ſa forme naturelle* (pag. 11 & 32), *elle auroit eu davantage de circonférence, car elle a perdu de ſa groſſeur en s'alongeant.* Ces dernières expreſſions dévoilent clairement qu'il y a eu exagération dans le récit de M. *V*... ou mépriſe dans la circonférence qu'il a voulu indiquer. Une tête moulée, pendant près de quatre-vingts heures de douleurs conſécutives, dans une filière, & augmentée d'un tiers de ſon grand diamètre, offriroit encore quatre pouces d'épaiſſeur (*a*)! Quel étoit donc ſon volume naturel? & avec cette conformation extraordinaire, cette groſſeur prodigieuſe, elle a pu s'engager dans une ouverture reſſerrée de derrière en devant juſqu'à vingt-cinq lignes, & *s'enclaver* dans un détroit dont la forme *approchant de la ſphérique*, ne lui laiſſoit environ que ſix pouces un quart de pourtour intérieur!

Si le paſſage étoit rond, circulaire? M. *V*... a ſoin, pour établir une conve-

(+) BAUDELOCQUE, §. 1941.

nance & un rapport néceſſaires, d'avertir auſſi que la tête étoit ſphérique (une tête, *alongée comme un pain de ſucre*, ſphérique!) & qu'en s'engageant dans l'*hiatus* des pubis, elle perdoit huit lignes $\frac{2}{3}$ de ſon contour. En accordant cet *engagement* à M. *V...*, qui ne compte pour rien le col de la veſſie, le canal de l'urètre, le tiſſu cellulaire qui les lie & les avoiſine, le demi-cercle antérieur de l'orifice de la matrice, & la paroi antérieure du vagin, toutes parties qui ſe préſentent entre les pubis & au devant de la tête; en lui accordant de plus quatre lignes d'ampliation par la divergence des pubis, on aura toujours trois pouces une ligne $\frac{2}{3}$, c'eſt-à-dire, moins de dix lignes $\frac{1}{3}$ de ce qui étoit néceſſaire pour que la diſproportion entre le diamètre antérieur & la tête pût ceſſer. Dans cette ſuppoſition encore, il faudroit que le baſſin de la femme *d'Avril* ne péchât que dans ce ſens; que ſera-ce donc ſi nous lui laiſſons la forme *ronde* & étroite que lui donne l'accoucheur?

La forme circulaire du premier contour du baſſin, à laquelle M. *Levret* ne croyoit pas, & qui répugne également à M. *Baudelocque*, ſeroit bien faite pour donner lieu à un enclavement *complet*, dans

le ſens le plus étendu, à une *incarcération* de la tête, qui ſeroit une ſorte de *paragomphoſe* au détroit ſupérieur, contre laquelle la ſection de la ſymphyſe pourroit être un ſecours précieux, ainſi que dans la *paragomphoſe* proprement dite de *Roëderer*, ou l'emboîtement de la tête dans le petit baſſin. Mais pour que l'une ou l'autre s'établiſſe, il faut moins d'éloignement dans les rapports mutuels de la tête & du baſſin que ne le ſuppoſe ici M. *V*.... toutes deux également ne peuvent ſe former à travers le diamètre *conjugué* reſſerré juſqu'à vingt-cinq lignes (*a*).

La *rétraction du corps du pubis droit, la ſaillie des deux en dehors, l'élaſticité & l'extenſibilité de ces parties oſſeuſes*, &c. ſont des expédiens trop éloignés de la vérité pour qu'ils puiſſent rendre raiſon du ſuccès de M. *V*... dans la circonſtance préſente. Chaque os innominé forme un levier courbe très-ſolide qu'on peut regarder de la troiſième eſpèce; ſon appui ſe trouvant en arrière aux ſymphyſes ſacro-iliaques contre la baſe du ſacrum, ſa réſiſtance en devant entre les

(*a* *Voyez* mes Réflexions ſur la ſymphyſe, &c., §. xxxj, xxxij, xxxiij & xxxiv.

pubis qui doivent être désunis, & la puissance sur la marge du bassin contre laquelle porte la tête de l'enfant pour les écarter, &c. Dès que le cartilage est incisé, le bassin peut s'ouvrir, mais c'est en écrâsant en arrière les cartilages intermédiaires des connexions ileo-sacrées, & en déchirant par devant toutes les parties molles attenantes aux pubis, &c. Voilà à quel prix on peut prétendre à un écartement conséquent, qui même, porté jusqu'à deux pouces $\frac{1}{2}$ à trois pouces, ne donne encore d'amplitude qu'entre quatre ou six lignes (environ le sixième) dans la direction du diamètre antérieur & supérieur. C'est là le véritable écueil pour la mère, c'est le péril lui-même, qui, sous un masque spécieux, la conduit sûrement dans l'abyme (*a*). Le danger pour l'enfant se trouve dans l'insuffisance de l'ampliation, dans les efforts excessifs qu'on est forcé de faire pour l'arracher du sein de sa mère, soit qu'on le retourne ou qu'on agisse sur sa tête avec le forceps. Je parle d'une disproportion telle qu'elle eût nécessité l'opération césarienne.

(*a*) Cahiers des mois de juin 1786, p. 509, n°. 6; & juillet, pag. 70 & suiv.

Le produit de l'écartement des pubis en faveur du diamètre antéro-postérieur est au-dessus d'un sixième, & même *il ne sauroit être déterminé au juste sur le vivant*, . . . (pag. 37). C'est une vérité affligeante dont nous conviendrons avec M. *V*. . . ; mais elle va directement contre l'emploi du nouveau procédé. On ne peut disconvenir, en effet, que le résultat de la section de la symphyse ne soit différent & toujours relatif à la forme particulière du bassin, à la longueur respective de ses diamètres, à la courbure plus ou moins grande des os qui le forment, au plus ou moins de souplesse de leurs connexions, au degré d'éloignement où se porte chaque pubis, &c. Quelle sera donc la bousole de l'accoucheur dans une conjoncture aussi critique, s'il n'est pas en état d'évaluer, au moins à-peu-près, ce qu'il obtiendra d'une diduction des pubis portée à tel ou tel point? Cependant le besoin est instant, il faut se décider; & si la préférence qu'il accorde à la symphyséotomie (il n'est question ici que des cas où il est physiquement démontré que le passage d'un enfant ne peut avoir lieu) n'est n'y bien fondée ni bien réfléchie, la mère ou l'enfant, & peut-

être tous les deux, ſeront néceſſairement victimes de ce défaut de diſcernement.

Il réſulte de cet examen critique, 1°. que les dimenſions du baſſin de *Françoiſe d'Avril* ont été méconnues, mal indiquées, & ſont bien plus légitimes que ne l'a prétendu le médecin de *la Ferté*. 2°. Qu'il étoit queſtion d'une tête *enclavée*, bien placée, & déja fort alongée, dont les os mobiles entre eux faiſoient eſpérer qu'elle s'alongeroit encore, & qu'elle franchiroit enfin l'obſtacle, jugé aſſez légèrement inſurmontable. 3°. Que l'enfant eſt venu mort ou mourant, & qu'il a péri, ſoit par le laps de temps que M. *V*... a mis à ſe décider (*a*), ſoit par le mauvais emploi qu'il a fait du forceps. 4°. Que ſes calculs géométriques ſont vicieux, mal appliqués & défavorables même à ſes prétentions. 5°. Que ce fait doit être rangé, avec celui de *Cornélie Stols*, dans la ſeconde claſſe, & qu'on ne devroit pas être ſurpris ſi ces deux femmes, dans des accouchemens ultérieurs, mettoient au jour *naturellement* & *ſeules*, des enfans vivans, comme

(*a*) Il eſt très-poſſible que l'enfant ait ſuccombé aux contractions redoublées & toujours vaines de la matrice, (cahier de juin 1786, obſ. xiv.)

la dame *Blandin* & celle de *Saint-Pol de Léon*. 6°. Enfin, que les déſymphyſeurs ne ſauroient tirer aucune induction raiſonnable des obſervations de MM. *Damen* & *Verdier* en faveur de l'accouchement *ſigaultien*, dont la néceſſité n'eſt démontrée ni dans l'une ni dans l'autre, &c. D'où je conclus de nouveau que, juſqu'à préſent, l'opération de la ſymphyſe n'a été vraiment innocente que dans les accouchemens qui ne pouvoient évidemment ſe terminer ſans ſon ſecours, & qu'au contraire elle a toujours été fatale à la mère ou à l'enfant, & quelquefois à tous les deux, toutes les fois que les détroits du baſſin, qu'on ſe propoſoit d'agrandir, s'éloignoient d'une manière remarquable de leur grandeur & de leur conformation naturelles, &c. Finiſſons par dire avec le ſavant *Hunter*: « On ne doit publier des procédés qu'après leur avoir donné un certain degré de perfection, tant on doit redouter, ſoit la ſtupide crédulité des malades, ſubjugués par la mode, & livrés ſans réſerve aux remèdes nouveaux, ſoit la hardieſſe coupable des *empiriques*, qui, prompts à expérimenter, multiplient en même temps les eſſais & les victimes ».

OBSERVATION

Sur l'extraction d'une épingle fixée dans l'urètre; par M. SUE, maître en chirurgie à Orléans.

Dans le mois de décembre 1787, un garçon tonnelier eut recours à moi pour le délivrer d'une épingle à cheveux qu'il s'étoit introduite huit jours auparavant dans le canal de l'urètre; je voulus d'abord m'assurer de l'endroit du canal où elle répondoit, au moyen d'un stylet mousse assez long, & je ne pus y parvenir : le malade me disoit en sentir la pointe vers le périnée; pour m'en assurer, j'introduisis le doigt indicateur de la main droite dans l'anus; je le dirigeai vers la glande prostate; je pressai de derrière en devant, suivant la direction de l'urètre; & avec le doigt indicateur de la main gauche, appuyé sur le périnée, je sentis la pointe de l'épingle que j'aurois fait traverser au dehors, si elle eût été assez aiguë, & si elle avoit offert plus de résistance : alors le malade situé sur le bord de son lit, comme dans l'opération de la taille, je priai M. *Chipault*, mon confrère, chirurgien-

major de l'hôpital de Saint-Charles, d'introduire un catheter dans la veſſie, pendant que je tenois la pointe de l'épingle fixée avec mon doigt, dans la crainte que le bec du catheter ne la pouſſât dans la veſſie. Lorſque je ſentis le bec du catheter, je le dirigai avec mon ongle vers la partie poſtérieure de la pointe. Le catheter parvenu dans la veſſie, je retirai mon doigt de l'anus, & avec un biſtouri, je fis une inciſion de ſix ou huit lignes de long, à l'endroit où répondoit la pointe; je ne coupai dans cette première inciſion que la peau & le tiſſu cellulaire, pour avoir plus de facilité avec mon doigt de reconnoître la pointe de l'épingle & la cannelure du catheter, où je fis une ſeconde inciſion. La pointe ſe préſenta à nud à mon doigt, & je la retirai avec des pinces ordinaires. Elle avoit trois pouces de long, un peu recourbée dans le milieu par les efforts que j'avois employés pour tâcher de faire traverſer le canal & éviter l'inciſion. Deux ou trois panſemens avec de la charpie râpée ont conduit cette plaie à cicatrice, & les urines n'ont paſſé que cinq ou ſix jours par la plaie. Il eſt bon de remarquer que l'opération n'a duré que deux minutes.

MÉMOIRE
SUR L'OPHTHALMOSTAT DE M. DEMOURS,
ET SUR UNE NOUVELLE MANIERE DE S'EN SERVIR;

Par M. GLEIZE, *docteur en médecine, médecin-oculiſte ordinaire de leurs alteſſes royale & ſéréniſſime Meſſeigneurs comte* D'ARTOIS *& duc* D'ORLÉANS, *maître en chirurgie, & oculiſte du collége royal de chirurgie d'Orléans, &c. correſpondant de pluſieurs académies.*

Tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de l'opération de la cataracte, réuniſſent leurs efforts pour la perfectionner, & lui faire produire des ſuccès conſtans. Parmi ceux qui ont le plus mérité à cet égard, on peut compter M. *Demours;* & il ne ſera pas difficile de démontrer cette vérité, en expoſant les avantages de ſon inſtrument, appelé *ophthalmoſtat.*

Quelques-uns de nos prédéceſſeurs avoient inventé des inſtrumens de cette

espèce, qu'ils regardoient comme des moyens plus sûrs d'exécuter l'extraction de la cataracte (*a*); mais ces instrumens n'ayant pas le degré de perfection convenable pour produire l'effet qu'on attendoit, plusieurs opérateurs les rejetèrent, & s'appuyant sur leur dextérité, trop souvent trompeuse, crurent tous ces moyens inutiles : heureusement M. *Demours*, par la description qu'il a donnée de son ophthalmostat (*b*), & le succès qu'il en a obtenu, a levé tous les doutes; & ce seroit fermer les yeux à la lumière,

(*a*) M. *Rumpelt*, entre autres, a inventé un ophthalmostat, mais qui ne vaut absolument rien pour fixer l'œil dans l'opération de la cataracte: voici les inconvéniens que j'y trouve, d'après l'expérience. 1°. Sa tige est trop longue & le point d'appui trop éloigné du globe de l'œil. 2°. On ne peut fixer l'œil que d'une manière perpendiculaire, par rapport au nez, & l'on blesse conséquemment la sclérotique en traversant la conjonctive, ce qui fait une blessure très-douloureuse, & capable en même-temps d'occasionner des accidens sinistres à l'œil opéré. 3°. On ne peut s'en servir dans les yeux enfoncés, parce qu'il les blesseroit grièvement, & les enfonceroit davantage dans l'orbite.

(*b*) *Voyez* le Mémoire de M. *Demours* fils, lu à l'assemblée dite *prima mensis*, le 1^r^ novembre 1784; in-4°.-*Journ. de méd. tom.* lxiij, *pag.* 84 & *pag.* 230.

que de ne pas convenir de la grande utilité de cet inſtrument.

Cependant, en réfléchiſſant ſur la manière de l'employer, conſeillée & pratiquée par ſon auteur, j'ai cru y apercevoir pluſieurs inconvéniens que je vais expoſer : j'eſpère que M. *Demours* ne ſera pas fâché de mes remarques, qui n'ont d'autre but que l'utilité publique.

M. *Demours* veut qu'on implante la pointe de ſon ophthalmoſtat à la cornée tranſparente, dans un des points de ſon diamètre horizontal, à la diſtance d'une ligne ou environ de la ſclérotique (*a*).

J'ai remarqué, 1°. que l'inſtrument ainſi implanté étoit ſujet à lâcher priſe, à cauſe de la grande mobilité de l'œil, & que pour le fixer, il falloit quelquefois y revenir à différentes repriſes. 2°. Qu'en appuyant l'inſtrument ſur la cornée d'un œil petit & enfoncé, comme la preſſion eſt perpendiculaire à ſon axe, on le plongeoit davantage dans l'orbite, ce qui pouvoit rendre l'opération impraticable. 3°. Qu'il peut arriver à quelques maîtres de l'art, peu exercés à l'opération de la cataracte, de percer entièrement la cornée avec la pointe de l'ophthalmoſtat,

(*a*) Pag. 7 du Mémoire in-4°. ; & *Journal de médec. tom.* lxiv, *pag.* 447.

& alors, si l'instrument tranchant avec lequel on fait l'incision de la cornée, vient à rencontrer cette pointe, il s'émoussera, & mettra peut-être dans l'impossibilité de faire l'opération. 4°. Enfin, qu'il est à craindre que dans des mains mal-adroites, la pointe de l'ophthalmostat, qui aura percé en entier la cornée, ne vienne à s'échapper, & que l'ouverture qui aura été faite ne donne issue à l'humeur aqueuse, ce qui flétriroit l'œil, rapprocheroit trop la cornée transparente de l'iris, & obligeroit de remettre l'opération à un autre temps; ou bien, si l'incision étoit commencée, il faudroit nécessairement la finir avec les ciseaux à la Daviel, ce qui alongeroit beaucoup l'opération, la rendroit plus douloureuse, & peut-être plus infructueuse; car j'ai remarqué que plutôt elle étoit achevée, plus la guérison étoit prompte & certaine.

Ce qui avoit engagé M. *Demours* à planter la pointe de son instrument sur la cornée transparente, c'étoit le peu de sensibilité de cette membrane, & la crainte qu'en l'implantant sur la sclérotique, il ne causât de la douleur, & n'occasionnât une inflammation à la conjonctive: *Tout instrument*, dit-il, *dont le but sera de*

piquer ou pincer la conjonctive, causera nécessairement de la douleur & de l'inflammation à une membrane qui jouit d'une sensibilité aussi exquise (*a*).

Je puis assurer, d'après ma propre expérience, que ces accidens ne sont point à craindre. Avant de connoître l'instrument de M. *Demours*, j'avois un *fixe-œil* de mon invention, que j'emploie encore dans quelques circonstances, sur-tout quand les yeux sont très-petits (*b*); je plantois sa pointe dans les premières lames de la conjonctive, à quelques lignes de la cornée, & cette piqûre étoit sans conséquence; c'est-là que j'ai toujours fixé celui de M. *Demours*. Mes malades, de même que madame la comtesse *de Longueval* (*c*), ne se sont plaints d'aucunes douleurs, ont dormi plusieurs heures la nuit suivante, & il n'est survenu aucune inflammation. En effet si, comme

(*a*) *Voyez* le Mémoire de M. *Demours*, in-4°. pag. 3; & *Journ. de méd. tom.* lxiij, *pag.* 87.

(*b*) Pour que l'instrument de M. *Demours* puisse servir dans des yeux très-petits, il faut que la tige qui soutient la pointe soit d'une ligne plus longue, & un peu recourbée.

(*c*) Mémoire de M. *Demours*, rapport des commissaires, in-4°. pag. 11; & *Journal de méd. tom.* lxiij, *pag.* 232.

M. *Demours* l'assure, la pointe de l'instrument faite à la lime, étant dirigée par sa main, ne pénètre jamais plus avant que la moitié de l'épaisseur de la cornée, ce qui équivaut à peine à l'épaisseur d'une carte à jouer (*a*), elle pénétrera encore moins la conjonctive, membrane molle, & qui se déprime aisément. En effet, dans le grand nombre d'opérations que j'ai faites, j'ai remarqué que le plus souvent la pointe de l'ophthalmostat ne faisoit qu'enfoncer la conjonctive sur la sclérotique, sans diviser ni l'une ni l'autre de ces membranes, & y formoit seulement un petit creux, d'où il ne sortoit point de sang, & qui disparoissoit sur le champ, sans qu'on pût apercevoir le lieu où la pointe avoit été fixée. Il m'est souvent arrivé aussi, dans des yeux tranquilles, & qui font peu de mouvement, de n'appuyer que la courbure de l'instrument sur la conjonctive, & cela suffisoit pour fixer l'œil. Si pendant que je faisois l'incision, l'œil fuyoit du côté du nez, il s'accrochoit à la pointe de l'ophthalmostat, & s'arrêtoit; ce qui ne seroit pas arrivé, si je ne m'étois servi que du doigt pour

(*a*) Mémoire de M. *Demours*, in-4°. pag. 7, & 8; & *Journ. de médec. tom.* lxiv, *pag.* 448.

appui. J'ai encore vu chez quelques cataractés que, dans le moment où l'on étoit prêt à les opérer, l'œil se fixoit involontairement, soit du côté du grand angle, soit du côté du petit angle, ce qui mettoit dans l'impossibilité de faire l'incision de la cornée; mais en accrochant la conjonctive avec l'ophthalmostat, on ramène l'œil dans la place qui convient pour l'opérer avec sûreté.

On est donc certain actuellement, par le secours de l'ophthalmostat de M. *Demours*, placé sur la conjonctive, comme je l'ai indiqué, de fixer l'instabilité de l'œil, & de pratiquer l'incision de la cornée sans aucun inconvénient. Il est de la prudence de l'employer toujours, soit sur les yeux petits & enfoncés, soit sur les yeux saillans (*a*). Dans les yeux petits, la cornée transparente est, pour ainsi dire, plate, la chambre antérieure est très-petite; il y a peu d'humeur aqueuse. Combien ne faut-il pas d'adresse &

(*a*) J'emploie actuellement l'ophthalmostat de M. *Demours* dans l'abaissement de la cataracte, opération vantée avec tant de raison par M. *Percival Pott;* par son moyen, je préviens la rétrogradation de l'œil, je déchire plus aisément le membrane cristalloïde, & précipite sûrement le cristallin.

de sûreté pour la traverſer, même quand l'œil eſt fixé? A quel danger ne s'expoſeroit-on pas s'il étoit mobile? Dans les yeux plus gros, le cryſtallin malade forme quelquefois une protubérance qui approche l'iris de la cornée, & rétrécit la chambre antérieure. Si l'œil vacilloit, l'opérateur le plus habile s'expoſeroit à couper l'iris, ce qui eſt toujours un accident, ou à faire une inciſion trop petite, & alors l'attraction de la cataracte ſeroit très-difficile, & on ne pourroit l'effectuer que par une compreſſion plus forte, toujours nuiſible.

Voici d'autres avantages que procure l'ophthalmoſtat, & qui méritent la plus grande attention. Depuis que je l'emploie, je puis certifier que je n'ai plus vu une partie de l'humeur vitrée ſortir tout à-la-fois avec la cataracte. Je n'ai pas vu non plus cette eſpèce de gonflement de l'iris, qui ſe détache quelquefois en partie, & s'expoſe à être coupée par l'inſtrument tranchant. Cet accident trouble non ſeulement l'opération par l'hémorrhagie qui en eſt la ſuite, mais procure auſſi une difformité dans la prunelle, & une foibleſſe de vue qui eſt toujours une affliction pour le malade, après la guériſon. J'ai recherché la cauſe

de

de cette saillie de l'iris, & j'ai découvert qu'elle provenoit le plus ordinairement de l'appréhension que le malade a de l'opération, & de la persuasion où il est de souffrir. Si le globe de l'œil n'est fixé que par le doigt *major*, qu'on est obligé d'appuyer plus fortement que l'ophthalmostat, l'œil se porte en dehors pendant que l'on fait l'incision de la cornée, comme par une espèce de forgettement. Cette tension du globe de l'œil fait tomber l'humeur vitrée sous la partie postérieure du corps opaque, & sous celle de l'iris qui, poussée au dehors, se détache quelquefois, ou se trouve exposée, en s'avançant, à être coupée par le tranchant du bistouri (*a*).

L'ophthalmostat de M. *Demours*, qui prévient tous les inconvéniens que nous avons détaillés, est donc une découverte infiniment avantageuse. Avec lui, on ne sera plus exposé à voir naître, après l'opération de la cataracte, des staphylômes

(*a*) Pour perfectionner la méthode de M. *Demours*, au lieu de mettre son instrument au doigt *index*, je le mets au doigt *medius*, dont le point d'appui est plus près & plus solide, &c. Le doigt *index* sert à la paupière inférieure, ce qui rend l'opération plus facile.

& des ſuppurations du globe de l'œil : accidens terribles, qui déſoloient autant l'opérateur que les malades. Depuis que j'emploie ſon inſtrument, j'ai fait un très-grand nombre d'opérations, qui ont eu tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer, ſuivant la nature de la maladie. Je m'empreſſe d'en faire hommage à M. *Demours*, & de le remercier, au nom de l'humanité, du zèle & du déſintéreſſement avec leſquels il a tranſmis ſa méthode. Si j'y ai ajouté quelque choſe d'utile, par la nouvelle application que j'en ai faite, je ſerai aſſez récompenſé de mon travail, ayant contribué à la perfection d'une opération qui rétablit le plus beau de nos ſens (*a*).

(*a*) Le fixe-œil que j'ai inventé, a la pointe droite, & la tige à-peu-près ſemblable à celle de l'ophthalmoſtat de M. *Demours*. Il n'a qu'une branche longue de deux pouces, enchâſſé dans un manche. Je m'en ſers avec ſuccès dans les yeux enfoncés, en portant la pointe moins perpendiculairement ſur la conjonctive, qu'avec celui de M. *Demours*, mais je ſuis obligé de faire tenir la paupière inférieure baiſſée par un élève, après quoi j'opère avec ſûreté.

DESCRIPTION ANATOMIQUE

D'un vice de conformation de la veſſie & des parties génitales d'un homme; par M. LE SAGE, *maître en chirurgie à Argentan en Normandie, ancien chirurgien des camps & armées du Roi, chirurgien de S. A. royale* MONSIEUR, *adjoint & en ſurvivance de l'hôtel dieu de la ville d'Argentan.*

Le nommé *Biard*, âgé de quarante-huit ans, portoit depuis ſa naiſſance à la région hypogaſtrique, un fongus d'où l'urine couloit goutte à goutte. Depuis ſix ans, les tégumens s'étoient ulcérés dans la circonférence de ce fongus, & dans une grande étendue; l'ulcération préſentoit beaucoup de chairs fongueuſes; ſes bords étoient relevés & calleux; quelquefois elle ſe cicatriſoit dans les deux tiers de ſon étendue; mais bientôt après elle reparoiſſoit dans ſon premier état. Cet homme, huit mois avant ſa mort, fut ſujet, à la ſuite d'un effort qu'il dit avoir fait, à une hémorrhagie périodique qui venoit du fongus, & dont

il étoit attaqué preſque tous les mois. La quantité de ſang qu'il rendoit étoit quelquefois très-abondante, & l'obligeoit de ſe coucher pour en arrêter le cours. Environ deux mois avant qu'il mourût, cette hémorrhagie ceſſa; il n'en ſouffroit pas de vives douleurs, mais il étoit fort incommodé de ſon incontinence d'urine, & de l'odeur infecte qu'elle répandoit.

La nature & toutes les particularités de cette tumeur furent décrites, lorſque le ſujet n'avoit encore que douze ans, par feu M. *Goupil*, docteur en médecine de cette ville, dans une obſervation conſignée dans le Journal du mois d'août de l'année 1756.

La verge de cet homme n'avoit pas plus d'un pouce & demi de longueur: elle étoit aplatie de haut en bas; ſa terminaiſon ſe faiſoit par deux replis, l'un ſupérieur & l'autre inférieur, alongés tranſverſalement, roulés ſur eux-mêmes en forme de bourrelet épais, & garnis d'excroiſſances verruqueuſes; leur adoſſement formoit une fente tranſverſale qui imitoit aſſez un muſeau de tanche de matrice: lorſqu'on en écartoit les lèvres, on apercevoit un frein vertical qui partoit du milieu du repli ſupé-

rieur, & ſe terminoit à l'inférieur. Cette verge ne préſentoit qu'un ſeul corps caverneux ; elle n'avoit point de canal d'urèthre : on ne pouvoit y découvrir aucune forme de gland, & elle étoit abſolument imperforée. Le ſujet n'y avoit jamais ſenti d'érection.

De la face inférieure de cette verge, il s'élevoit un autre pli vertical, qui ſe réduiſoit en raphé à ſa terminaiſon ſur le ſcrotum qui étoit naturel.

Tels étoient les vices de conformation apparens ; mais l'ouverture du bas-ventre m'en préſenta de plus extraordinaires.

Toutes les parties contenantes de l'abdomen étoient tellement confondues & unies entre elles dans l'étendue de l'ulcère, qu'il étoit impoſſible de diſtinguer leur différence. Elles formoient une maſſe homogène, pour ainſi dire, cartilagineuſe, qui avoit plus de quatre pouces d'épaiſſeur. La face interne du péritoine étoit aſſez ſaine.

L'épiploon, très-chargé de graiſſe, s'étendoit juſque dans le fond du baſſin, où étoit contenue une partie des inteſtins grêles. Le rectum, qui n'avoit pas beaucoup plus de volume qu'un de ces inteſtins, occupoit la partie moyenne du

baſſin, où il ſuivoit la courbure du ſacrum dans toute ſon étendue.

Les reins avoient un volume & une poſition naturels. Celui du côté droit contenoit un peu de matière purulente; ſon entonnoir, qui avoit une grandeur extraordinaire, en fournit plus d'un demi verre. L'uretère qui, dans ſon origine, avoit environ dix lignes de diamètre, deſcendoit obliquement à gauche, s'entrecroiſoit avec les vaiſſeaux ſpermatiques: delà il paſſoit derrière le méſocolon droit, traverſoit les circonvolutions des inteſtins grèles, & alloit ſe terminer, par un orifice d'environ deux lignes de diamètre, dans le centre & à la partie inférieure du fongus, vis-à-vis l'épine antérieure & ſupérieure de l'os des îles. Cet uretère contenoit auſſi beaucoup de pus. Le rein du côté gauche étoit aſſez ſain; ſon entonnoir, moitié moins dilaté que celui du côté oppoſé, ne contenoit que de l'urine; ſon uretère, qui excédoit peu la grandeur naturelle, ſuivoit dans ſa marche la même direction & les mêmes rapports avec ſes parties voiſines que celui du côté droit, à deux pouces duquel il ſe terminoit dans le fongus.

Les véſicules ſéminales, ſituées immédiatement au-deſſous des reins, étoient

adhérentes à l'entonnoir par du tiſſu cellulaire très-chargé de graiſſe : elles préſentoient deux conduits ; l'un, qui étoit le canal déférent, ſe rendoit aux teſticules, en ſuivant le trajet des vaiſſeaux ſpermatiques auxquels il étoit uni par un tiſſu cellulaire lâche ; l'autre conduit me parut être l'éjaculateur : il naiſſoit à-peu-près dans le milieu du premier, & montoit obliquement vers les uretères, à ſix lignes deſquels il ſe terminoit dans le fongus.

Les teſticules étoient ſitués dans le ſcrotum ; ils ne préſentoient rien d'extraordinaire. La rate n'avoit pas plus d'un demi pouce d'épaiſſeur ; ſa couleur étoit blanchâtre.

Le foie, dont la conformation & la ſtructure étoient aſſez naturelles, avoit contracté des adhérences avec le péritoine par dix petits ligamens triangulaires, parſemés ſans ordre ſur ſa convexité. La véſicule du fiel excédoit de moitié la grandeur ordinaire.

Deux tumeurs oblongues ſe préſentoient aux aines ; c'étoient deux hydrocèles par épanchement : celle du côté droit avoit environ ſix pouces de circonférence ; ſa forme étoit à-peu-près conique : elle s'étendoit depuis le fond du

ſcrotum jusque dans l'abdomen, plus de trois pouces au-deſſus de l'anneau, qu'elle avoit dilaté de deux pouces pour ſon paſſage ; celle du côté gauche, encore naiſſante, ſe terminoit à l'anneau : toutes deux lui étoient ſurvenues depuis l'effort qu'il avoit fait avant qu'il ſurvînt des hémorrhagies du fongus.

Le baſſin manquoit abſolument d'os pubis ; ſa partie antérieure n'étoit formée que de parties molles : auſſi le ſujet éprouvoit-il de la difficulté dans les mouvemens de progreſſion ; il marchoit en tirant beaucoup ſur les hanches ; cependant ce défaut de conformation ne l'empêchoit pas de faire à pied quelquefois douze lieues dans un jour.

Les viſcères de la poitrine étoient aſſez ſains.

Telles ſont toutes les particularités que réuniſſoit ce malheureux individu ; au reſte il avoit une voix mâle, mais très-peu de barbe, & malgré toute ſa misère, ſon caractère annonçoit encore de la gaieté.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1788.

La colonne de mercure dans le baromètre s'eſt ſoutenue, pendant ce mois, dix jours de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes; elle eſt deſcendue un jour de 28 pouces à 27 pouces 9 lignes; & vingt-un jours de 27 pouces 10 lignes à 27 pouces 4 lignes. Ce mois a été remarquable par l'abaiſſement de la colonne de mercure, lequel abaiſſement fait époque dans l'hiſtoire météorologique: la direction des vents y a très-peu influé, puiſqu'elle eſt deſcendue à 27 pouces 6 lignes par E. & N., & que cet abaiſſement n'a point été ſuivi d'ouragan. La plus haute élévation a marqué 28 pouces 2 lignes: la moindre, 27 pouces 4 lignes; ce qui fait une différence de dix degrés.

Le thermomètre a marqué du premier au quinze, au matin d'$\frac{1}{2}$ au-deſſous de 0 à 4 au-deſſus; à midi, de 2 à 9 au-deſſus de 0; au ſoir, d'$\frac{1}{2}$ au-deſſous de 0 à 6 au-deſſus. Le ciel, pendant cette quinzaine, a été couvert ſix jours, & variable neuf; il y a eu treize fois de la pluie, une fois de la neige, de la pluie & grêle, de la giboulée, de la neige fondue, & deux fois de la grêle & du brouillard. Les vents ont ſoufflé trois jours E., quatre jours N., cinq jours N-E., deux jours S., un jour S-O.

Du ſeize au trente-un, le thermomètre a marqué au matin de 3 à 7; à midi, de 7 à 12; au ſoir, de 3 à 8. Le plus grand degré de chaleur pendant le mois a été 12, le moindre $\frac{1}{2}$ au-deſſous de 0, ce qui fait une différence de 12 degrés $\frac{1}{2}$. Le ciel, pendant cette ſeconde quin-

zaine, a été couvert cinq jours, & variable onze : il y a eu seize fois de la pluie, dont deux fois abondante, & deux fois par averses ; le 22 pluie & tonnerre, temps orageux par S-O, deux fois un brouillard léger, & quelques coups de vent par O. & S-O. Les vents ont soufflé un jours E. ; deux jours N-E. ; un jour N-O ; un jour E. ; S-E., un jour S-E., S-O. ; six jours S. ; quatre jours S-O.

L'hygromètre a toujours été au-dessous de 0, à l'exception de quelques jours, où il s'est élevé à un degré au-dessus.

Il est tombé à Paris 1 pouce 4 lignes 9 dixièmes d'eau pendant ce mois.

La température de ce mois a été pluvieuse, fort humide, très-variable, & dont une partie a été froide ; il a gelé du trois au quatorze tous les matins, & presque tous les soirs ; le onze & le douze ont été les jours les plus froids par N-E. La température s'est réchauffée, le vingt-deux, par Sud, & a continué jusqu'à la fin du mois, malgré la variété des vents. Cette constitution a entretenu les affections catarrhales & rhumatismales ; les premières ont eu un caractère plus inflammatoire que pendant le mois précédent ; elles ont été plus rebelles, & plusieurs se sont terminées d'une manière fâcheuse. Les fausses pleurésies & péripneumonies ont facilement cédé aux moyens indiqués. Les affections rhumatismales & les gouttes vagues ont paru régner ; celles-ci ont présenté des rechutes & variétés anomales : aux uns sont survenues des éruptions vésiculaires, très-nombreuses, occasionnées par des cataplasmes purement émolliens, appliqués dans l'intention d'adoucir l'intensité des douleurs articulaires.

L'écoulement entretenu de ces véſicules, parut arrêter la maladie dans le milieu de ſon cours, & la convaleſcence, aſſurée par dix à douze jours, ſembloit avoir terminé cette maladie, lorſque tout-à-coup les malades étoient repris, comme à l'invaſion, de douleurs les plus aiguës, d'inſomnie, de fièvre, &c. & les articulations qui avoient été épargnées, ſubirent ſucceſſivement, & avec la même intenſité, les accès de cette maladie, ſans que le traitement ni les purgatifs adminiſtrés, ni les diaphorétiques unis au lait, employés pendant cette convaleſcence apparente, aient énervé l'intenſité des douleurs qui ſe portèrent ſucceſſivement ſur les articulations qui avoient été épargnées ; aux autres, l'invaſion s'eſt manifeſtée par un *lumbago* opiniâtre, ou par des douleurs aiguës aux aines & aux cuiſſes, avec gonflement, les unes & les autres très-opiniâtres, ne cédant ni aux ſaignées, ni aux autres remèdes indiqués ; & après ſept à huit jours de ſouffrances inouies, elles ſe ſont caractériſées en ſe portant ſucceſſivement ſur chaque articulation.

Les coliques, les diarrhées, les dyſſenteries blanches, les maux de gorge ont été très-communs, mais ſur-tout la toux : on a obſervé à l'hôtel-dieu qu'un ſi grand nombre de malades avoient éprouvé une toux très-vive, que des ſalles entières ſembloient ne contenir que des enrhumés.

Il y a eu quelques fièvres malignes, qui n'ont point été fâcheuſes, & des fièvres intermittentes, dont pluſieurs par récidive : elles ont facilement cédé à l'uſage des chicoracées ; il y en a eu pluſieurs d'anomales ou protéiformes, que le quinquina purgatif a fait diſparoître.

Les petites-véroles ont réparu, elles ont été bénignes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1788.

(*Nota.* Ce signe o- indique les degr. de froid au dessous de *zéro*)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	*A midi*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*		*A midi.*		*Au soir.*	
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*
1	4, 3/4	6,	5,	27	7,	27	7,	27	6,
2	4, 1/4	6, 1/2	4,	27	6,	27	6, 3/4	27	9,
3	1, 1/2	3,	1, 1/4	28		28	3/4	28	1, 1/2
4	1,	5,	2, 1/2	28	1, 1/2	28	1, 1/4	28	1/2
5	2,	5,	2, 1/4	28	1/2	28	1/2	28	
6	3,	6,	o - o	27	8,	27	7, 1/2	27	8, 1/2
7	2,	6,	4,	27	8, 1/2	27	8, 1/2	27	8,
8	4, 3/4	8,	6, 3/4	27	8,	27	7, 3/4	27	7, 1/2
9	3,	4, 3/2	3,	27	7, 1/2	27	8,	27	8, 1/2
10	1,	2,	o - 1/2	27	10,	27	10, 1/2	27	11, 1/2 3/4
11	o - o	4,	o - 1/2	28	1/4	28	3/4	28	
12	o - o	3, 1/2	o - o	28	2/4	28	3/4 1/4	28	
13	o - 1/2	4, 1/4	1/2	27	11,	27	10,	27	9,
14	1,	6,	5,	27	7, 1/2	27	7,	27	6, 1/2
15	4, 1/2	9,	5, 1/2	27	6, 3/4	27	7,	27	7, 1/2
16	3,	8,	3, 3/4	27	7, 1/2	27	7,	27	6, 3/4
17	3,	7,	5,	27	6 3/4	27	6, 1/2	27	7, 1/4
18	3,	7,	6,	27	8, 1/4	27	9,	27	10, 1/2
19	4, 1/4	9,	6,	28	3/4	28	1,	28	1, 1/2
20	4, 1/2	9,	6,	28	1, 1/2	28	3/4	28	1/4
21	5, 1/2	9, 1/4	7,	28		28		27	9, 1/4
22	7, 1/4	9, 1/2	8,	27	7, 3/4	27	6, 1/2	27	4, 1/4
23	5, 1/4	7,	5,	27	4, 1/2	27	6, 1/4	27	9, 1/2
24	4, 1/2	9,	6, 3/4	27	10, 1/4	27	10, 1/4	27	9, 1/2 3/4
25	4, 3/4	10, 1/2	7,	27	9, 1/2	27	9, 3/4	27	10, 1/2 3/4
26	5,	10, 1/2	7, 1/2	27	9, 3/4	27	9, 1/4	27	8, 3/4
27	5,	11,	7,	27	8, 1/2	27	8, 1/2	27	8,
28	7,	12,	8,	27	8, 1/4	27	9, 1/4	27	11, 1/4
29	7,	12, 1/2	8,	28	1, 1/2	28	2,	28	2, 1/2
30	7,	11,	7, 1/2	28	2, 1/2	28	2,	28	1, 1/4 3/4
31	7,	12, 1/2	7,	28	1/4	28	3/4	28	

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*A 7 heures du mat.*	*A midi.*	*A 9 heures du soir.*
1	E. couvert.	E. pluie.	Co.pl.da.l'ap.-m.
2	N. couv.	N. couvert.	Couvert.
3	N. couv.	N. couvert.	Clair.
4	N. un p.de v.piq.	N. clair en par.v.	Couvert, calme.
5	N-E. clai. en pa.	N-E. neig.& grê.	Clair.
6	S-O. pluie, vent.	S-O.cla.en par.v	Cl. gibo. ve.piq.
7	S. couvert, vent.	S. couv. pluie.	Co. pl. *no. lun.* à 11 h. 42′ *soir.*
8	S. pluie.	S. couv. pluie.	Couvert.
9	N.pl.& pe. la nu.	N.co.pl.da.l.ma.	Cou.un pe.de pl.
10	N-E. couvert.	N-E. pl. neig. so.	Cl.en pa.neig.so.
11	N-E. couvert.	N-E. couvert.	Couvert.
12	N-E. clair en pa.	N-E.co. un p.d.s.	Couvert.
13	E. couv. brouill.	E. soleil.	Clair.
14	E. couv.	E. couv.	Clair.
15	S-E. co. br. *lun. p. q.* à 5 h. 2′ *mat.*	S-E. clair en pa.	Couvert, pluie.
16	N-E. couv.	N-E. clair.	Clair en part. ve.
17	E. couv.	S-E. un p.de s.pl.	Eclaircir.
18	E. couv.	E co. un p. de pl.	Couv.
19	N-E. couv. plu.	N-E.sol.pa. in.v.	Couv.
20	S. clair en part.	S. couvert.	Clair en partie.
21	S. couv. brouil.	S. couvert.	Cou. pluie abon.
22	S-O. plu. *pl. lun.* à 0 h. 9′ *mat.*	S-O. pluie abon. couvert.	Cou. pluie, tonn.
23	S.pl.&pend.la n.	S. pluie.	Couvert, pluie.
24	S. clair, vent.	S. soleil, nuages.	Clair.
25	S. clair en partie.	S. clair en partie.	Couv. en part.v.
26	S-E. cou. broui.	S O. soleil pâle.	Clair.
27	O. couvert.	S-O. soleil.	Petite pluie.
28	S-O. couvert.	S-O. so.pa.int. p.	Clair, pl. apr.-m.
29	N-O. couv.	N-O. sol. nuag.	Cl. *d. q.* à 4h. 34′ *s.*
30	S. couv.	S. couvert.	Co. plu. apr.-m
31	S-O. couv.	S-O.sol. & nu.v.	Cl. pl. ap.-m.cal.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.	7 deg. $\frac{1}{4}$ le 22	
. . . . . Degré de froid. . . .	$\frac{1}{2}$	
Chaleur moyenne.	3 deg. $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{8}$	
	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure.	28	1 $\frac{1}{2}$.
Moindre élév. du Mercure. . . .	27	6
Elévation moyenne.	27	9 $\frac{3}{4}$

Nombre de jours de Beau	3
de Couvert. .	20
de Vent. . . .	6
de Tonnerre.	1
de Brouillard.	4
de Pluie. . . .	15
de Neige. . . .	2
Quantité de Pluie	1 pouce 4 lignes 9 dixièmes.
Le vent a soufflé du N.	4 fois.
N-E.	6
N-O.	1
S.	8
S-E.	3
S-O.	6
E.	5
O.	1

TEMPÉRATURE. Elle a été généralement humide & variable : froide depuis le 10 jusqu'au 14, & assez chaude le reste du mois.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de mars 1788; par M. Boucher, médecin.

La température de l'air a été plus froide ce mois que dans les deux mois précédens: la liqueur du thermomètre ne s'eſt pas élevée au-deſſus du terme de 9 degrés, depuis le premier juſqu'au 20 du mois, elle a même été obſervée pluſieurs jours, au-deſſous du terme de la congélation: le 11, le 12 & le 14, elle étoit deſcendue à 2 degrés, & même 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-deſſous de ce terme; l'air a été adouci le 20; la liqueur du thermomètre dans certains jours après celui-là, s'eſt élevée juſqu'au terme de 11 degrés.

Le 22 au ſoir nous avons eſſuyé un orage violent, la foudre eſt tombée dans pluſieurs endroits.

Le mercure dans le baromètre a preſque toujours été obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & ſon plus grand abaiſſement a été de 2 degrés $\frac{1}{2}$ au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 13 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
11 fois du Nord vers l'Est.
4 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
11 jours de pluie.
2 jours de grêle.
4 jours de neige.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de mars 1788.

La maladie dominante de ce mois, a été la pleuro-péripneumonie vraie, dont beaucoup de personnes du peuple ont été attaquées, & à laquelle plusieurs ont succombé; cependant la plupart de ceux qui ont été secourus à temps, en sont réchappés : dans quelques-uns la maladie s'est terminée par la voie de la suppuration, & dans d'autres elle a dégénéré en fièvre hectique, qui a aussi été la suite des rhumes de poitrine négligés, lesquels ont été très-communs pendant ce mois.

La fièvre putride maligne, dont nous avons fait mention dans le tableau du mois dernier, s'est étendue, ce mois, parmi le peuple; elle avoit

le même caractère que celle qui a régné pendant tout le cours de l'année dernière, dans les environs de notre ville. Elle étoit très-verminеuſe, & l'on a obſervé dans pluſieurs malades une éruption à la peau, de taches d'un rouge plus ou moins foncé, diſperſées dans le contour du corps & des membres. Pluſieurs en ont été les victimes. Nous avons vu encore dans nos hôpitaux de charité un aſſez grand nombre de perſonnes attaquées de la fièvre double-tierce, qui a exigé l'uſage des émético-cathartiques répétés, après avoir détendu le ſyſtême vaſculeux par quelques ſaignées.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Verhandelingen vitgeeven door de Hollandſche Maatſchappe der Wetenſchappen to Haarlem, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires publiés par la Société de Haarlem; volum. xxiij & xxiv, in-8°. A Haarlem, 1786 & 1787.*

1. La plus grande partie du xxiij^e volume eſt occupée par la diſſertation couronnée de M. *Jacques-Otton Husley*, architecte à Amſterdam, *ſur la meilleure méthode de prévenir les dégradations que la mer cauſe aux digues du Texel & du Marsdiep.* Ce ſujet, quoique très-intéreſſant pour les Hollandois, ne l'eſt pas au même

point pour tous nos lecteurs. Nous ne nous arrêterons donc pas à ce Mémoire.

Les autres articles rassemblés dans ce volume sont:

1°. *Des observations sur la lumière phosphorique de l'eau de la Baltique ; par le comte* GRÉGOIRE RAZOUMOWSKI.

L'auteur attribue cette lumière à un gaz phosphorique, qui se dégage par le frottement des vagues contre les côtés des vaisseaux.

2°. *Des détails relatifs à une ancienne entero-épiplo-hydrocèle ; par* G. TENHAAFF.

Le malade, âgé de soixante ans, a été radicalement guéri au moyen de l'opération. M. *Tenhaaff* a déduit de cette observation quelques conclusions qu'il croit être utiles aux praticiens. Nous remarquerons seulement après lui que si une adhérence ou union contre-naturelle des parties, principalement des intestins, s'oppose à la réduction, il vaut mieux abandonner à la nature une partie de ce soin, que de séparer tous ces adhésions avec le bistouri, attendu que plusieurs malades ont été la victime de ce trop d'empressement.

3°. *Une relation de plusieurs guérisons complettes de polypes du nez ; par* JEAN DE URIES, *professeur d'anatomie & de chirurgie à Leeuwarden.*

4°. *Des remarques sur une tumeur enkystée sur la rotule ; par* GUILLAUME VAN-LILL, *docteur en médecine à Rotterdam.*

Cette tumeur, d'un volume prodigieux, s'est formée à la suite d'une chute sur le genou, & a été résoute par des fomentations de colophane

fondue dans de l'eſprit de vin, conjointement avec l'uſage intérieur du mercure.

5°. *Deſcription de quelques oſſemens d'éléphans, découverts dans le voiſinage de Bois-le-Duc ; par F. VERSTER, docteur en médecine, avec leur deſſin, tracé par le profeſſeur CAMPER.*

6°. *Deſcription de la Sirène de Haarlem ; par A. VOSMAER, directeur de la Collection d'hiſtoire naturelle de S. A. S. le prince d'Orange.*

M. *Voſmaer* examine ici le degré de crédibilité que mérite une relation de pluſieurs anciens hiſtoriens de la Hollande. Ils rapportent qu'en 1403, après un violent ouragan, durant lequel le Zuider-Zée avoit inondé le pays adjacent, quelques laitières d'Edam, traverſant le lac près de cette ville, appelé Putmeer, découvrirent une femme nageant dans ce lac, abſolument nue & couverte de vaſe. Que ces laitières, revenues de leur ſurpriſe, ont ramé vers elle, & l'ont entraînée de force dans leur barque : qu'elles l'ont d'abord conduite à Edam, & enſuite à Haarlem, où on lui a appris à filer ; que cependant elle a toujours témoigné un grand deſir de retourner dans la mer ; qu'elle a vécu pluſieurs années à Haarlem, & qu'après ſa mort ſon corps a été dépoſé en terre ſainte, puiſque de ſon propre mouvement elle avoit donné des témoignages de reſpect pour le Crucifix. Cette fille parloit un jargon qui lui étoit particulier, inintelligible aux autres, & n'a jamais pu parvenir à apprendre le hollandois.

Cette relation ſe trouve confirmée par de IX anciens tableaux, dont l'un ſe voit à Haarlem, & l'autre dans la cour des amiraux à Edam ; comme auſſi par une ſtatue en pierre, placée

en front d'une des portes de cette dernière ville, avec une inſcription relative à ce ſujet. Ces monumens, & pluſieurs autres preuves que M. *Voſmaer* rapporte, lui ſemblent ſuffiſamment établir le fait ; mais il eſt d'opinion que cette ſirène prétendue étoit une idiote, probablement ſourde & muette, tombée dans l'eau de quelque vaiſſeau échoué ſur le rivage. Il conjecture encore qu'elle étoit peut-être douée de la propriété ſingulière de flotter facilement ſur l'eau, & que la natation étoit un exercice auquel elle prenoit plaiſir. Pour mieux étayer ces conjectures, M. *Voſmaer* fait mention de pluſieurs exemples cités par des auteurs, de perſonnes d'une gravité ſpécifique inférieure à celle de l'eau : il ajoute le récit que donne *Leegwater*, écrivain Hollandois, d'un homme qui pouvoit ſe tenir trois quarts d'heure ſous l'eau, y peler des poires, & jouer du hautbois.

Le premier Mémoire du *xxiv*^e^ *volume* eſt de M. *C. Brunings*, inſpecteur général des rivières en Hollande, ſur la queſtion ſuivante, propoſée par la Société. *Le principe général de l'hydrométrie, portant que la plus grande profondeur de l'eau ſe rencontre conſtamment dans les endroits où la rivière eſt le plus reſſerrée, peut-il être appliqué à toutes les entrées où le torrent eſt cauſé par la marée ?*

Le Mémoire le plus intéreſſant dans la partie de philoſophie naturelle, a pour auteur MM. *Deiman* & *Naets van Trooſtwyck*, d'Amſterdam ; la Société lui a adjugé la médaille d'or. Le ſujet qui y eſt traité a été propoſé par cette Compagnie en ces termes : *Quelle eſt la nature de ces différentes eſpèces de fluide aériforme, appelées*

respectivement air fixe déphlogistiqué, inflammable, nitreux, acide, alkalin? Par quelles propriétés chacun d'eux se distingue-t-il des autres & de l'air atmosphérique? Ces différens fluides élastiques participent-ils assez de la nature de l'air atmosphérique pour qu'on puisse les considérer convenablement comme autant d'espèces d'air? Jusqu'à quel point la nature de l'atmosphère peut-elle être déterminée par les expériences & les observations sur ces divers fluides élastiques? Les auteurs se justifient d'abord, dans la préface, d'avoir adopté dans ce Mémoire une hypothèse contraire à celle qu'ils ont avancée dans la dissertation publiée dans le cinquième volume des Mémoires de la Société Batave.

Leur discours est divisé en trois parties, conformément aux trois divisions de la question. Dans la première ils rendent un compte abrégé des procédés, tant de la nature que de l'art, pour produire ces différentes espèces d'air, comme aussi de leur propriété particulière, en y joignant un exposé sommaire des qualités qui les distinguent entre eux & de l'air atmosphérique.

Ils entreprennent de prouver dans la seconde partie, que tous ces divers fluides élastiques sont de même nature que l'air atmosphérique, & que par conséquent on ne peut les regarder comme des espèces différentes d'air. Ils donnent en preuve de cette assertion, que ces fluides élastiques ressemblent, dans tous leurs caractères extérieurs, à l'air, & que les propriétés dans lesquelles ils en diffèrent, telles que leur degré d'acidité, leur incapacité d'être respirés, d'entretenir la flamme, &c. ne sont que des choses accidentelles. Mais si ces fluides élastiques permanens sont essentiellement de l'air, on vou-

droit savoir s'ils résident dans les corps dont ils sont dégagés, ou s'ils doivent leur existence à l'air commun logé dans ces corps ? MM. *Deiman* & *Naets* répondent que ce n'est ni l'un ni l'autre, & soutiennent que ces différentes espèces d'air factice, doivent uniquement leur existence au procédé dont ils résultent. Afin de prouver cette assertion, ils se sont livrés à des recherches, tant synthétiques qu'analytiques, des différens fluides élastiques ; & ces recherches leur font adopter la doctrine de *Stahl*, & rejeter celle de M. *Lavoisier*.

Dans leur examen de l'air inflammable, qui paroît avoir été fait avec beaucoup d'exactitude & d'intelligence, ils combattent l'opinion de M. *Kirwan*, qui croit que cet air n'est autre chose que le phlogistique. Ils pensent qu'il contient, outre le phlogistique, un sel, soit acide, soit alkalin, & que la différence entre les diverses espèces d'air inflammable, peut être attribuée aux diverses qualités du sel employé dans l'opération qui les produit.

Pour répondre aux objections qu'on pourroit tirer des expériences de M. la *Métherie*, (qui, en plongeant seulement les métaux dans l'eau, en dégage de l'air inflammable) nos auteurs observent que ce dégagement n'a lieu qu'en faisant usage d'eau de rivière, qui n'ayant point bouilli, ou n'ayant pas été distillée, contient constamment une quantité considérable d'air fixe. Ils remarquent que leur hypothèse n'est pas ébranlée par l'air inflammable que M. *Priestley* a obtenu en chauffant seulement le fer & le zinc. Ils citent en leur faveur le sentiment de *Bergmann* & de *Scheele* qui, l'un & l'autre, pensent que les métaux ont pour partie constitu-

tive un acide. Ils nient que l'air inflammable conſtitue une partie intégrante de l'eau, & prétendent que l'humidité qu'on trouve dans le récipient (dont on s'eſt ſervi pour brûler un mélange d'air inflammable & d'air déphlogiſtiqué,) n'eſt pas propre à la décompoſition de l'air inflammable, mais commune à tous les procédés par leſquels l'air déphlogiſtiqué eſt rendu phlogiſtique. D'ailleurs il paroît, par les expériences de M. *Cavendish*, que cette humidité n'eſt pas de l'eau, comme on devoit s'y attendre, conformément à l'hypothèſe de ce ſavant; c'eſt un acide dulcifié en raiſon de ſa phlogiſtication. Nos auteurs obſervent que l'expérience de M. *Lavoiſier*, concernant le dégagement de l'air inflammable, en faiſant paſſer l'eau à travers des tubes de fer rougis, ne réuſſit qu'autant qu'on y emploie de l'eau commune, & non pas lorſqu'on lui ſubſtitue de l'eau diſtillée ou de l'eau qu'on a fait bouillir: par conſéquent ils attribuent cette production d'air inflammable à la calcination du fer par l'air fixe contenu dans l'eau.

La concluſion générale de l'examen que MM. *Deiman* & *Trooſtwyck* ont fait des différentes eſpèces d'air, eſt que l'acide conſtitue une partie eſſentielle de tous les fluides élaſtiques permanens, auſſi-bien que de l'air atmoſphérique, & que les divers caractères qui les diſtinguent, viennent de la diverſité des combinaiſons & des modifications de ce principe.

Il paroît que l'acidité des acides tient eſſentiellement à une certaine quantité de phlogiſtique; car à meſure que ce principe eſt en trop grande ou en trop petite quantité, ils perdent leur acidité; de même qu'il eſt impoſſible de

leur faire prendre la forme d'air ſi l'on n'altère la proportion du phlogiſtique. La formation de l'air marin pourroit ſuggérer une objection à cette doctrine ; mais le procédé au moyen duquel on obtient cet air, eſt toujours accompagné de chaleur qui concentre l'acide contenu dans l'acide, en ſorte qu'une partie de l'acide marin eſt fortement phlogiſtiquée, tandis que l'autre partie eſt dépouillée de ſon phlogiſtique. Cette circonſtance ſe remarque très-diſtinctement dans la diſtillation du nitre, où l'on voit une partie de ſon acide devenir fumant, & l'autre reſter ſans couleur.

L'addition d'une petite quantité de phlogiſtique, change un acide en un air qui a tous les caractères de l'acide qui en fait la baſe.

Si, outre cette addition de phlogiſtique, on combine une ſubſtance terreuſe avec l'acide, il en réſulte de l'air fixe ; mais alors les caractères primitifs de l'acide qu'on a employé ne ſont plus reconnoiſſables.

On peut encore diminuer les caractères de l'acide au point de les effacer au moyen du ſeul phlogiſtique ; car en le ſaturant de ce principe, on forme de l'air inflammable, qui, à la vérité, conſerve encore un caractère acide : caractère qui ne diſparoît entièrement que dans l'air phlogiſtique, qui eſt un acide perſaturé, ou avec excès, de phlogiſtique.

De l'autre côté les acides perdent leur acidité en les dépouillant de leur phlogiſtique : ils ſe changent alors en air déphlogiſtiqué. Dans cet air on ne diſcerne aucun caractère d'acidité ; mais ſi on le combine de nouveau avec le phlogiſtique, il quitte ſa forme d'air, & reprend un état fixe.

Ce

Ce qui vient d'être observé à l'égard des acides en général, peut être appliqué à celui du nitre en particulier. Cependant cet acide s'unit moins intimement avec le phlogistique; ensorte que saturé de ce principe, au lieu de donner de l'air inflammable, il fournit de l'air nitreux qui paroît faire un milieu entre l'air acide & l'air inflammable.

Comme il faut moins de phlogistique pour saturer l'acide nitreux que pour saturer tout autre acide, il est aisé de le sursaturer & de le changer en air phlogistiqué.

C'est de la facilité avec laquelle la chaleur décompose l'air nitreux, & lui enlève le phlogistique, que nos auteurs concluent que leur union n'est point intime.

Ils remarquent ensuite que ces observations sur la conversion des acides en air, peuvent en quelque sorte être étendues aux sels, soit acides, soit alkalins On obtient de l'air de ces derniers, à moins qu'ils ne contiennent un excès de phlogistique, & dans ce cas on reconnoît dans cet air la nature du sel qui a été employé; mais si au sel alkalin on ajoute une grande quantité de phlogistique, il s'engendre de l'air inflammable qui indique très-clairement son origine.

Dans la troisième partie de ce Mémoire, nos ingénieux auteurs examinent l'air atmosphérique, lequel, suivant eux, est d'une nature conforme aux autres espèces d'air, comme elles, capable d'être uni à d'autres substances, & par conséquent de subir diverses modifications. Ils supposent qu'il est composé d'air phlogistiqué & d'air déphlogistiqué, comme parties constitutives, l'air fixe n'en étant qu'un ingrédient

accidentel. Il eſt difficile de déterminer quel eſt l'acide qui entre dans la compoſition de l'air déphlogiſtiqué, attendu que dans toutes les tentatives pour décompoſer l'air commun, il faut toujours avoir recours à quelque acide. Toutefois en conſidérant l'air déphlogiſtiqué de l'atmoſphère que fourniſſent les chaux métalliques, & celui qu'exhalent les végétaux, il paroît que c'eſt l'acide nitreux.

L'air atmoſphérique, auſſi-bien que toute autre eſpèce d'air, contient de l'eau; mais cette eau leur eſt-elle néceſſaire pour qu'ils exiſtent comme air? Cette queſtion eſt difficile à décider; néanmoins comme il n'y a pas d'acide qui ne ſoit uni ou à des particules terreuſes ou à des particules aqueuſes, il ſemble que l'eau eſt inſéparable des acides, & que c'eſt pour cela que chaque eſpèce d'air, obtenue des acides, contient une certaine quantité de ce fluide.

Les autres Mémoires réunis dans ce volume ſont,

1°. *Une obſervation ſur la guériſon d'un ſcrotum gangrené; par M.* ANDRÉ D'HARLINGEN.

2°. *Une obſervation ſur une femme qui portoit un entéro-exomphale, dans lequel étoit paſſée une grande portion des inteſtins à travers une rupture à l'abdomen, & qui a été parfaitement guéri; par B.* FRANKEN, *chirurgien à Harlem.*

3°. *Deſcription d'une maladie obſervée dans l'île de Ceylan, qui a beaucoup de reſſemblance à la plique polonoiſe; par le révérend* JEAN-GASPARD MEZELANE.

Saggi ſcientifici, &c. *Eſſais ſcientifiques de l'Académie de Padoue. A Padoue, aux dépens de l'Académie, 1786; in-4°. avec figures.*

2. L'Académie des ſciences de Padoue fut fondée en 1779. Le volume de ſes Mémoires que nous annonçons, renferme quelques objets relatifs à la médecine. Ce ſont,

1°. *Expériences & obſervations de* M. *LÉOPOLD CALDANI*, tendantes à déterminer quel eſt principalement l'endroit où les fibres médullaires du cerveau ſe croiſent le plus.

2°. *Mémoire* de M. *CAMILLE BONIOLI*, ſur la gangrène.

3°. *Obſervation anatomique* ſur une ſituation extraordinaire de l'aorte, & l'origine ſingulière de ſes premières branches, par M. *Jérôme Fiorati.*

4°. *Deſcription du firmiana*, arbre éxotique, qui a porté des fleurs & des fruits dans le jardin botanique de Padoue, par *Jean Martilli.*

5°. *Mémoire ſur les rats*, par M. *PIERRE ARDUIN.*

6°. *Mémoire* ſur un produit inconnu, tiré de la décompoſition du tartre vitriolé le plus pur, par M. le comte *Marc Carburi.*

7°. *Mémoire* ſur une nouvelle méthode de guérir, par M. l'abbé *Jean-Baptiſte Nicolaï.*

Ephemerides ſocietatis meteorologicæ palatinæ, hiſtoria & obſervationes, anni 1781, cum figuris aere excuſis; *in-4°. de deux alphab. quatre feuilles, 1783.* — Ephemerides ſocietatis meteoroligicæ palatinæ, &c. anni 1782; *in-4°. de trois alphab. quatre feuilles, 1784.* — Ephemerides, &c. anni 1783; *in-4°. de trois alphab. dix-huit feuilles, 1785.* — Ephemerides ſocietatis, &c. anni 1784; *in-4°. de cinq alphabets, 1786. A Manheim, chez* Schwan.

3. Rien n'étoit plus propre à conſtater l'utilité des obſervations météorologiques, qu'une ſociété telle que celle que l'électeur palatin a établie à Manheim. C'eſt un travail immenſe qu'il faut faire pour tirer des réſultats directs des diverſes obſervations faites dans divers endroits. Il ne ſuffit pas de comparer les points marqués par les inſtrumens entre eux & avec l'état actuel de la ſanté des êtres vivans, il faut encore conſidérer la diſpoſition où ces êtres ſe trouvent avant le moment de l'obſervation, & enviſager les effets conſécutifs de l'influence de l'état de l'atmoſphère. Dailleurs il reſte, quant aux obſervations mêmes, un grand nombre de conſidérations à faire entrer dans la manière de s'y prendre. Il faut connoître les élévations des lieux où l'on obſerve; il faut indiquer, en dé-

ſignant la direction des vents, s'il n'en régnoit pas deux, l'un ſupérieur & l'autre inférieur, ce qui arrive fréquemment; ſi la température étoit appropriée au genre de vent qui dominoit; ſi les phénomènes, tels que les brouillards tièdes, les brouillards froids, le givre, les gelées blanches, les météores ignés, répondent à la marche des inſtrumens, &c. Souvent les obſervations météorologiques, faites à des diſtances peu conſidérables, telles que dix, vingt, trente lieues, ne s'accordent pas. On voit tous les jours des brouillards s'élever par bandes ou trombes, & la gelée être tantôt aſſez vive dans les fonds ſans ſe faire apercevoir ſur les hauteurs, tantôt couvrir la ſurface des montagnes, ſans avoir pénétré dans les vallons, &c. &c.

Précis du ſiècle de Paracelſe, par M. JOYAND, *docteur en médecine de la Faculté de Beſançon, médecin de l'hôpital militaire de Breſt. A Paris, de l'imprimerie de* MONSIEUR; *& ſe trouve chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins;* Nyon l'aîné, *rue du Jardinet;* Barrois l'aîné, & Barrois jeune, *quai des Auguſtins;* Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers; in-8°. de 742 pag. Prix de ce premier volume, 8 liv. broché.*

4. Rien n'eſt plus capable de faire réfléchir

ſur la ſingularité des eſprits, que ce volumineux *précis* de la doctrine de Paracelſe. Il en eſt auxquels il faut abſolument des chimères; & en effet, les vérités démontrées ne ſont pas propres à ſervir d'aliment à l'enthouſiaſme, & à fixer une imagination ardente; celle-ci s'accommode mieux des choſes vagues, incertaines, que de celles qui ſont claires; des choſes inviſibles, que de celles que l'on voit; des choſes qu'on ne peut connoître, que de celles qu'on connoît. Ce qui la charme le plus, c'eſt de ſe précipiter & de ſe noyer dans des eſpaces indéfinis & inconnus. C'eſt elle qui a dicté l'ouvrage que nous annonçons, & on ne ſauroit méconnoître ſon ton & ſa marche dans le ſtyle, & dans les idées qu'il préſente. L'introduction commence par une invocation à une déeſſe, conçue en ces termes: « O déeſſe! mère tendre de tous les humains, le mortel qui veut te ſervir n'aura-t-il jamais à te préſenter que le don de ſon cœur? ſon eſprit ſera-t-il toujours plongé dans les ténèbres, ou égaré par le preſtige de l'imagination? Tandis que ton feu ſacré allume dans ſon ame des ſentimens purs & généreux, pourquoi faut-il que ce feu ne l'éclaire pas aſſez, lorſqu'il veut diriger ſes pas vers ton temple »? Suit une autre invocation à la vérité! « Vérité. toi qui formas des cieux infinis, toi dont l'activité & la puiſſance n'ont d'autres bornes qu'elles-mêmes; toi qui, placée dans les divers centres de l'univers que nous apercevons, & de ceux qui échappent à nos ſens... viens conſoler ta gémiſſante ſœur, viens éclairer les noirs cachots où règnent la douleur, la déſolation & la mort». Autre invocation à la lumière. « Elément de la lumière, montre aux ſavans quelle eſt la

main qui lança les planètes ſur la tangente de leurs orbites; dis-leur que c'eſt toi qui répandis la vie dans tous les élémens, qui les plaças dans l'eſpace, chacun ſuivant l'ordre de leur mobilité; dis-leur, &c, dis-leur, &c. &c ». Enfin M. *Joyand* exhorte la lumière à nous apprendre que c'eſt elle qui eſt le principe du mouvement, de la végétation, de la vie, des tempéramens, des paſſions, & de tous les phénomènes phyſiques & moraux que la lumière préſente.

Il prétend qu'*Hippocrate* a le premier reconnu les fondemens de ce ſublime ſyſtême; mais il aſſure que tous les médecins, excepté *Paracelſe*, s'en ſont écartés, pour ſe livrer à des idées monſtrueuſes qui les ont conduits à une pratique meurtrière; & il fait auſſitôt main-baſſe ſur tous les moyens de guériſon. Quelle médecine employer dans les diverſes circonſtances, ſans ſe ſouvenir qu'*Hippocrate* en a fait un grand uſage! « Qui pourroit, *dit-il*, nombrer ſeulement les victimes de la ſaignée? L'émétique! ah! coupez les bras du moins aux furieux qui l'adminiſtrent dans les campagnes. La plupart des autres purgatifs ne doivent pas nous inſpirer plus de ſécurité. L'opium! quelles diſputes n'a-t-il point excité? Le mercure? Le mercure! il faudroit une plume continuellement trempée dans le ſang, pour marquer ſes ravages ».

Le ton de conviction, avec lequel l'auteur parle, ne laiſſe pas de doute ſur le peu de ſuccès que ces divers moyens doivent avoir eu entre ſes mains. Mais il n'eſt pas bien ſûr que tout le monde s'en prenne aux inſtrumens plutôt qu'à l'artiſte qui en a fait uſage. Quoi qu'il en ſoit, il paroît bien déterminé à recourir à une méthode

plus ſimple, moins ſcabreuſe, & qui n'exigera pas ſur-tout de grands frais de génie, d'études & de recherches. Cette méthode divine conſiſte à diriger le principe que *Paracelſe* appelle, dans l'homme, *l'arcane humain, qui ſe communiquant par des attouchemens & des directions, eſt l'arcane ou le moyen de guériſon le plus analogue à l'homme, comme du ſemblable au ſemblable.*

M. Joyand dit *qu'après avoir conſulté les ſages, il a cherché la lumière parmi les fous.* Parmi ces derniers, il n'en a pas trouvé de plus digne de ſes hommages que *Paracelſe.* « Ce fou incomparable, dit-il, a rempli tout le vide de mon travail : j'ai trouvé que dans ſes exagérations & dans ſes folies, même les plus ridicules, il ne perd jamais de vue la ſubſtance active appelée *nature*, à laquelle tous les bons médecins rapportent la guériſon des maladies. Auſſi M. *Joyand* n'a-t-il eu rien de plus preſſé, pour le bonheur du genre humain, que de faire connoître le divin *Paracelſe.* Il en conçut le projet en 1779 ; car il eſt néceſſaire de prendre date d'une idée auſſi heureuſe. Pour l'exécuter de la manière la plus convenable, & comme elle le mérite, il ſe propoſe d'expoſer la théorie de Paracelſe *avec le déſordre qu'il a répandu dans la plupart de ſes ouvrages.* C'eſt certainement pouſſer le ſcrupule juſqu'à l'excès, & un mahométan ne feroit pas mieux à l'égard du coran. Tout le monde ſait que *Paracelſe* étoit fou, & qu'à cette diſpoſition il joignoit l'habitude de s'enivrer tous les jours. En ſuppoſant que dans cet état, contre l'ordre naturel des choſes, ce médecin eût écrit des choſes utiles & dignes d'être tranſmiſes à la poſtérité, il n'y auroit aucun inconvénient à rendre avec méthode & clarté,

des idées que l'ivreſſe ou la folie auroit fait concevoir avec déſordre. Le déſordre ne peut rien ajouter à l'excellence prétendue de ces idées.

Le volume que nous annonçons, ne contient point toute la doctrine de *Paracelſe*; & l'auteur a cru que pour bien préſenter & établir les *extravagances* de cet adepte, il étoit néceſſaire de réhabiliter auparavant les rêveries de *Deſcartes* ſur la matière ſubtile. En conſéquence, pour bien nettoyer les fondemens du nouvel édifice qu'il va élever avec cette matière, il bat en ruine le ſyſtême de *Newton*, dont les idées lui paroiſſent bien petites en comparaiſon des ſublimes conceptions de *Paracelſe*, qui a fait avant *Deſcartes* tant de merveilles avec la matière ſubtile, c'eſt-à-dire, la matière de la lumière.

Le titre que M. *Joyand* a donné à ſon ouvrage, eſt ſans doute une ſuite de l'idée importante & extraordinaire qu'il s'eſt faite de la doctrine de *Paracelſe*, mais il manque d'exactitude. Le ſiècle où ce médecin a vécu, ne lui appartient pas, & ne doit point porter ſon nom; car *Paracelſe* n'a eu aucune influence marquée ſur ſon ſiècle, pas même relativement aux idées qui lui ſont particulières. Ses contemporains l'ont laiſſé extravaguer & s'enivrer, ſans l'imiter. D'ailleurs on ne donne le nom de *ſiècle* au temps où un homme célèbre a vécu, qu'autant que l'influence de cet homme ſur l'eſprit humain, y a opéré une révolution qui ſoit marquée dans tous les genres. C'eſt pourquoi on dit, *le ſiècle d'Alexandre*, *le ſiècle d'Auguſte*, tandis qu'on ne dit point *le ſiècle de Newton*.

Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, aux chirurgiens, & aux gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes, dédiée au Roi; par M. VACHIER, docteur-régent de la Faculté de médecine, ancien professeur des écoles de médecine de Paris, docteur en médecine de l'université de Montpellier; Tomes IVe, V^e, VIe & VIIe. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près les écoles de chirurgie;* Didot le jeune, *libraire, quai des Augustins;* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, 1787; in-12.*

5. On a donné la notice des trois premiers tomes de cet ouvrage dans le cahier de ce Journal du mois de mars 1786. On y verra le jugement que la faculté en a porté, & le plan que l'auteur a adopté. Il y a divisé les maladies en vingt-trois classes, & les a rapportées à trois principaux genres de causes, qui sont les abus & les vices de six choses non naturelles, les *virus*, & les causes externes. Les quatre tomes que nous annonçons, contiennent les sixième & septième classes. La sixième comprend l'exposition des dérangemens que les sécrétions peuvent éprouver; du régime qui con-

vient à chaque individu pour les maintenir dans leur intégrité ; & du traitement que leur différentes léſions exigent.

La ſeptième claſſe traite des léſions des excrétions. Telles ſont les léſions des ſucs digeſtifs, des excrétions particulières au ſexe, &c. M. *Vachier* combat avec les plus fortes raiſons la pratique des empiriques ignorans, à l'égard des excrétions extraordinaires, ſoit habituelles, ſoit périodiques, ſoit erratiques. Dans la ſuppoſition que ces excrétions ſont fondées ſur la foibleſſe des organes, ils ſe hâtent de ſupprimer ces écoulemens, par le moyen des aſtringens & des topiques fortifians. Quelqu'un ſe plaint-il d'une diarrhée fréquente, périodique ou habituelle ? ils ordonnent auſſitôt des lavemens aſtringens. Dans tous les cas de ſueurs fétides aux aiſſelles, aux pieds, aux aines, ils ne manquent pas de recourir aux lotions avec le vinaigre, l'eau de-vie, l'eau chargée d'alun. Ces excrétions ſont ordinairement arrêtées par ces moyens ; mais c'eſt toujours avec plus ou moins de danger pour celui qui en fait uſage.

Le traitement des léſions des excrétions particulières au ſexe, & des autres maladies des femmes, paroît expoſé avec des détails trop diffus : une certaine préciſion répand plus de clarté que des explications trop répétées. Oſons encore avouer que des raiſonnemens qui portent ſur des notions ſurannées, déparent quelquefois cet ouvrage ; mais ſi des renvois trop fréquens, des diviſions & des ſous-diviſions multipliées, ſi des termes techniques, & la forme ſcholaſtique peuvent fatiguer les lecteurs, auxquels M. *Vachier* a deſtiné ſon travail, ces mêmes lecteurs ſeront dédommagés de leurs

temps & de leur peine ; ils apprendront à ſe méfier de leurs connoiſſances, & à éviter des erreurs que commettent ſi fréquemment les *perſonnes charitables*, en médicamentant des malades, d'après la plupart des livres de médecine populaire.

Medicina domeſtica y tratado completo ſobre los medios de conſervar la ſalud, *&c.* C'eſt-à-dire, *Médecine domeſtique, ou Traité complet des moyens de ſe conſerver en ſanté, de guérir & de prévenir les maladies, par le régime & les remèdes ſimples : ouvrage utile aux perſonnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde ; par* GUILLAUME BUCHAN, *médecin, docteur du collége royal de médecine d'Edimbourg, traduit de l'anglois en eſpagnol ; par D.* PIERRE SINNOT, *prêtre irlandois. A Madrid, chez* Antoine del Caſtillo, 1787 ; *in-8°.*

6. Neuf éditions angloiſes, trois françoiſes, une hollandoiſe, une allemande & une eſpagnole de la *médecine domeſtique* de BUCHAN, parlent en ſa faveur. On a fait connoître dans le Journal de médecine la partie de ce livre qui traite de l'hygiène, & la plupart de ſes diverſes éditions & traductions. Voyez les *tomes* xliv, *page* 295, & l, *page* 84.

De phthiſi pulmonali hæreditaria, *&c.* C'eſt-à-dire, *De la phthiſie pulmonaire héréditaire; par* HENRI CHAVET; *in-8°. de 183 pages, non compris la diſcuſſion en allemand, de la queſtion, ſi la pulmonie eſt contagieuſe ou non; de 48 pages. A Munſter, chez* Perrenon, 1787.

7. La ſociété royale de médecine de Paris avoit promis pour l'année 1781, un prix à l'auteur qui auroit le mieux développé les ſignes & le traitement prophylactique de la pulmonie, &c.; & bien que l'ouvrage de M. *Chavet* ait été remis trop tard à la ſociété pour concourir au prix, elle n'en a pas moins fait une mention honorable dans le programme, où elle rend compte des jugemens portés ſur les diverſes diſſertations envoyées au concours. D'après cette approbation flatteuſe, & les inſtances de pluſieurs médecins éclairés qui ont lu ce diſcours, M. *Chavet* s'eſt déterminé à publier ſon ouvrage, ſur lequel nous allons entrer dans quelques détails.

Depuis *Galien* juſqu'à nos jours, la plus grande partie des médecins obſervateurs a regardé la phthiſie pulmonaire comme contagieuſe, bien que d'autres médecins de poids, & principalement parmi les modernes deux Italiens, *Cocchi* & *Caſtellani*, aient ſoutenu le contraire, ſentiment aſſez généralement adopté dans leur patrie. M. *Chavet* paroît pencher en faveur de cette do-

ctrine, & ſemble douter que l'on puiſſe produire des exemples concluans de la contagion de cette maladie (*a*).

Après avoir diviſé la phthiſie pulmonaire en vraie & en fauſſe (*b*), l'auteur indique l'uſage du poumon. Il adopte, à cet égard, le ſentiment de ſon maître, M. *Hoffmann*, de Munſter, à préſent à Mayence, qui le met au nombre des organes ſecrétoires, parce qu'il ſépare & expulſe hors du corps les particules de la maſſe du ſang qui tendent à la corruption, & celles des autres liqueurs plus ou moins diſpoſées à la putréfaction ; que par conſéquent le poumon occupe la première place parmi les organes purifians, tels que la peau, les reins, &c. Il attribue à cette fonction non interrompue, la véritable cauſe pour laquelle dans l'état ſain, le ſang ne contracte jamais de putréfaction : il nie que le mouvement conſidéré en lui-même, puiſſe préſerver de la fermentation putride, & ne le regarde que comme une cauſe occaſionelle, qui s'ert à faire aborder ſucceſſivement toute la maſſe du ſang aux poumons, où elle ſe dé-

---

(*a*) On peut conſulter à ce ſujet les *Obſervations concernant la contagion de la phthiſie*, communiquées aux auteurs du Journal encyclopédique, par M. *Maret*, docteur en médecine de la Société royale de médecine de Paris, ſecrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, *à l'occaſion d'un ouvrage italien, publié ſur ce ſujet*, par M. *Caſtellani* : Obſervations dont on trouve le préeis dans le numéro 8 de la *Gazette ſalutaire*, année 1779.

(*a*) La phthiſie fauſſe ne provient pas d'un ulcère dans les poumons, bien que les crachats ſoient véritablement purulens.

charge des parties altérées ou prêtes à l'être : telles ſont entre autres, celles qui rendent fétide l'haleine de quelques perſonnes du ſexe pendant l'époque de la menſtruation, les miaſmes contagieux, &c.

Dans la véritable phthiſie pulmonaire, il y a un ulcère dans les poumons, & c'eſt dans cet ulcère que ſe forme la matière purulente de la même manière que dans les autres ulcères. Quelquefois il arrive néanmoins que ce pus, engendré dans d'autres parties, rentre dans la maſſe du ſang, ſuit le torrent de la circulation, eſt enſuite ſécerné dans les poumons & rejeté avec les crachats. M. *Chavet* cite des exemples de cette eſpèce de phthiſie : il fait d'abord mention de ſuppurations des glandes du méſentère qui, d'après les crachats purulens rendus par les malades, ont fait ſoupçonner que le vice réſidoit dans les poumons, & deſquelles le véritable ſiége a été enſuite reconnu par l'ouverture des cadavres. Il parle après cela de quelques autres cas analogues. La femme d'un boulanger, dit-il, attaquée aux bras, aux jambes & aux pieds de pluſieurs anciens ulcères, avoit expectoré beaucoup de pus pendant trois mois : après ſa mort, on trouva les poumons ſans aucune altération. Un médecin avoit porté pendant pluſieurs années une fiſtule au fondement, & commença enfin à cracher du pus : on lui fit l'opération de la fiſtule, & l'expectoration purulente ſe tarit.

M. *Chavet* obſerve enſuite que les ulcères aux poumons reconnoiſſent autant de différentes cauſes occaſionelles que les autres ulcères, & en conclut qu'il eſt impoſſible de trouver quelque ſpécifique qui guériſſe indiſtinctement

toutes ſortes d'ulcères aux poumons ; il établit au contraire, avec raiſon, qu'il faut approprier le traitement aux cauſes particulières qui ont produit le mal : c'eſt ainſi, dit-il, qu'on adminiſtrera avec ſuccès les fleurs & le lait de ſoufre dans les pulmonies qui dépendent des hémorrhoïdes ; le camphre, dans celles qui doivent leur origine à la rougeole ; la myrrhe & les martiaux, dans les phthiſies ſurvenues à la ſuite de la ſuppreſſion des menſtrues ; le ſublimé corroſif & la diète lactée pour remédier au vice vénérien qui a jeté dans la conſomption pulmonaire.

M. *Chavet* diſtingue enfin entre la phthiſie *idiopathique* & la phthiſie *habituelle*, comme il s'exprime, c'eſt-à-dire, celle dont le germe exiſte déja dans le fétus ; mais nous ne ſuivrons pas plus loin notre auteur, dont l'ouvrage eſt ſans contredit digne de la mention honorable qu'en a faite la ſociété royale de médecine.

Malattie flatuoſe, *&c.* C'eſt-à-dire, *Maladies venteuſes, ouvrage phyſico-médicinal, compoſé ſelon la méthode mathématique, & diviſé en trois parties. Dans la* première, *on conſidère les maladies venteuſes du canal alimentaire : dans la* ſeconde, *celles qui attaquent les autres cavités & les membranes du corps vivant : dans la* troiſième *enfin, on expoſe le traitement ; par* JEAN-LÉONARD MARUGI,

docteur en philosophie & en médecine, membre de plusieurs académies ; in-4°. de 262 pages, avec deux planches gravées. A Naples, de l'imprimerie de Vincent Lorenzi, *1786.*

8. Le titre suffit pour faire connoître le plan de cet ouvrage, dans lequel règnent beaucoup d'ordre & une profonde érudition.

Versuch über die sogenante englische krankheit, *&c.* C'est-à-dire, *Essai sur la noueure : par le docteur J. F. L.* CAPPEL, *assesseur collégial de S. M. l'impératrice de Russie, médecin du gouvernement de Wolodimir, première partie ; grand in-8°. de 137 pages. A Berlin & Suttin, chez* Nicolai, *1787.*

9. Le premier objet de l'auteur est de prouver que le rachitis, appelé en allemand maladie angloise, n'est point de nouvelle date. Il décrit ensuite la marche de cette maladie, rend compte des différentes opinions sur sa cause, qu'il croit être un acide, rapporte quelques observations anatomiques sur des enfans rachitiques, & termine cette première partie par la doctrine du prognostic.

HAMILTONS Bemerkungen über die mittel wider den bin toller humde und auderer arßenden thiere, &c. *Obſervations ſur les moyens d'obvier aux effets de la morſure du chien, ou d'autres animaux enragés; avec des obſervations ſur la méthode curative de l'hydrophobie, & la réfutation de l'opinion concernant l'exiſtence des vers ſous la langue des chiens: le tout éclairci par des exemples; par* ROBERT HAMILTON, *docteur en médecine de Londres, & membre des Sociétés de médecine, de phyſique, &c. traduit de l'anglois. A Leipſick, & à Strasbourg, chez* Kœnig, 1787; *grand in-8°. avec figures. Prix 2 liv. 10 ſ.*

10. L'original eſt annoncé dans ce Journal, *tome* lxix, *page* 125.

An Eſſay on humanity, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur l'humanité, ou tableau des abus qui ſe commettent dans les hôpitaux, avec un plan propre à y remédier; par* GUILL. NOLLAN; *in-8°. A Londres, chez* Murray, 1787.

11. Chercher la perfection dans les choſes

humaines, c'eſt demander l'impoſſible ; & il nous paroît que M. *Nollan* blâme trop généralement la conduite de toutes les perſonnes qui ont part à l'adminiſtration des hôpitaux, pour ne pas croire qu'il a mis un zèle trop amer dans ſes déclamations. D'ailleurs les moyens qu'il propoſe ne ſont pas plus exempts d'inconvéniens & d'imperfections, que les efforts qu'on a faits juſqu'ici pour donner à la régie de ces maiſons de charité la plus grande utilité poſſible. Ces moyens, propoſés par M. *Nollan*, ne ſervent même qu'à augmenter les embarras & les dépenſes. En effet, peut-on s'aſſurer que des comités nommés pour viſiter les hôpitaux, ſeront plus exacts & plus incorruptibles que des adminiſtrateurs choiſis parmi les magiſtrats, le clergé, & les citoyens eſtimables & diſtingués par leur probité.

HERZ, &c. über die fruhe beerdigung der Iuden, *&c.* C'eſt-à-dire, *Sur les enterremens précipités des Juifs ; par* MARC HERZ, *aux Editeurs du* collecteur hébreu ; *in-8°. de 55 pages. A Berlin, de l'imprimerie royale orientale privilégiée, 1787.*

12. Les éditeurs de la feuille hebdomadaire *le collecteur Hébreu*, ont ſollicité M. *Marc Herz*, de dire ſon ſentiment ſur les enterremens précipités des Juifs. Voilà l'occaſion qui a donné lieu à cette brochure, dans laquelle il règne une profonde érudition, & dans laquelle l'au-

teur s'exprime avec une franchiſe qui fait honneur à ſon cœur & à ſon jugement. Il y prouve que cette précipitation n'eſt ordonnée ni par la Bible ni par le Talmud, ni par aucune loi morale ou de police; qu'elle n'eſt qu'un uſage, ou plutôt un abus introduit depuis long-temps, auquel, comme le ſuppoſe le ſavant rabbin *Itzig Sotnow*, l'oppreſſion des Juifs ſous les tyrans polonois a vraiſemblablement donné naiſſance. Il déclare dans l'introduction qu'il n'auroit jamais diſcuté ce ſujet, s'il n'y avoit pas été invité par une ſociété auſſi reſpectable que celle des éditeurs en queſtion, & remarque combien les hommes tiennent ſouvent à ces ſortes d'uſages, leſquels en eux-mêmes ſont indifférens, mais qui leur ont été tranſmis, & ſe ſont conſervés pendant une longue ſuite de ſiècles.

M. *Herz* prouve dans la *première ſection*, par des faits & par des raiſonnemens très-preſſans, qu'il n'y a que les premiers indices de la putréfaction qui puiſſent être regardés comme un ſigne certain de la mort.

Il expoſe dans la *ſeconde ſection* les argumens les plus concluans contre la certitude des ſignes dont la préſence fait décider aux *viſitateurs* des malades parmi les Juifs, que l'individu ſoumis à leur inſpection eſt réellement mort.

Dans *la troiſième*, on lit les preuves évidentes que la loi de ces inhumations précipitées n'a été ordonnée ni par Moïſe, ni dans le Talmud, & qu'au contraire ce dernier exhorte de les éviter, & préſente des exemples d'aſphyxiques rendus à la vie. S'ils ont trouvé bon (les Talmudiſles) d'ordonner, comme un réglement de

police, qu'on ne laisseroit pas passer la nuit aux morts, ils n'ont pensé appliquer ce réglement qu'aux sujets dont la mort est réelle, mais non pas à ceux dont la mort n'est qu'apparente. On ne me persuadera jamais, dit M. *Herz*, que les divins docteurs d'une religion qui enjoint l'amour du prochain, comme la loi la plus sacrée & la plus importante, & qui par-tout mettent le plus grand prix à la conservation de la vie d'un homme, déclareroient que, dans des cas douteux, il vaudroit mieux courir le danger de commettre un meurtre prémédité, que celui de laisser passer la nuit à un homme véritablement mort, sans l'enterrer». M. *Herz* réfute ensuite les sophismes de quelques rabbins modernes, qui ont inconsidérément entrepris la défense des enterremens précipités. On voit ici avec quel zèle il desire que sa nation, qu'il paroît chérir sincèrement, sorte de l'état d'abjection où elle est, & s'élève à ce degré de considération où sont les autres peuples éclairés.

Dans la *dernière section*, il exhorte les Juifs à abandonner cet abus, & à se conformer aux usages reçus parmi les autres nations au milieu desquelles ils vivent.

Instituzioni di chirurgia, *&c.* C'est-à-dire, *Instituts de chirurgie; par* JOS. NESSI DE COMASCO, *docteur en philosophie & en médecine, professeur dans l'art des accouchemens, &c. dans l'université de Pavie, Tome I; in-8°.*

de 272 pages, ſans la préface ni la table. A Veniſe, chez François Pezzana, 1787.

13. Les ſollicitations des collègues de M. *Neſſi*, MM. *Frank* & *Scarpa*, auſſi bien que celles de ſes élèves, ont enfin décidé l'auteur à donner au public ces inſtitutions, diviſées en deux parties; la première, compoſée de vingt-deux chapitres, traite des maladies inflammatoires, & la ſeconde, diviſée en onze chapitres, des différentes espèces d'hydropiſie.

Lucina oder Magazin, fur geburtshelbed : *Lucine, ou Magaſin des accoucheurs; par* JEAN D. BUSCH. *A Marbourg; & ſe trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788. *Premier cahier; in-8°. Prix 18 ſols.*

14. M. *Buſch*, accoucheur célèbre en Allemagne, vient de faire paroître dans la librairie académique de Marbourg, une traduction allemande de l'*école pratique des accouchemens* de M. *Jacobs*, profeſſeur de l'art des accouchemens à Bruxelles, avec vingt-une planches gravées.

Cet ouvrage parut d'abord en flamand, en 1784, in-8°.; on le trouve annoncé dans notre Journal, *tom.* lxiv, *pag.* 673.

L'auteur en a donné lui-même une traduction françoiſe, qu'il publia en 1785, in-4°. accompagnée de vingt-une planches gravées.

Il en eſt fait mention dans ce Journal, *tom.* lxviij, *pag.* 523.

La traduction allemande ſe diſtribue par cahier, pour en faciliter, ſans doute, l'acquiſition aux élèves.

Sull uſo del fuoco conſiderato, &c. *Obſervations pratiques ſur l'uſage du feu, conſidéré comme un remède chirurgical; par* ANGE RIBOLI, *chirurgien aſſiſtant à l'hôpital royal majeur de Milan. A Milan, chez* Galleazzi, 1787; *in-8°.*

15. M. *Riboli*, après avoir donné l'hiſtoire des révolutions qu'a ſubies le feu, comme moyen chirurgical, explique comment il peut ſe faire que, ſelon la diverſité des circonſtances, le feu ſoit tantôt un calmant, tantôt un irritant; en troiſième lieu, il rapporte les heureux effets qu'il en a obtenus; enfin il expoſe la manière dont il faut l'employer, & les précautions qu'il eſt néceſſaire de prendre en l'appliquant ſur les parties.

Obſervations on the inefficacious uſe of iron, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur l'uſage infructueux des inſtrumens ou machines de fer dans les luxations & entorſes de l'articulation du pied, comme auſſi pour les enfans venus au*

monde avec des pieds difformes ou crochus ; par GUILLAUME JACKSON ; *in-8°. A Londres, chez* Symonds, 1787.

16. Ce pamphlet eſt deſtiné à apprendre au public que *Guillaume Jackſon* connoît des moyens plus efficaces que les ferremens, pour remédier aux luxations, &c.; mais qu'il ne veut pas les divulguer. Si réellement il a fait quelque découverte importante à cet égard, il eſt à deſirer qu'il trouve bientôt des motifs aſſez perſuaſifs pour ne plus enviſager que l'intérêt de ſes concitoyens, & l'honneur de leur être utile.

Clinical obſervations on the uſe of opium in low fevers and inthe ſynochus ; c'eſt-à-dire, *Obſervations cliniques ſur l'uſage de l'opium dans les fièvres nerveuſe & ſynoque ; par M.* MARTIN WALL, *docteur en médecine. A Londres, chez* Cadell ; *& à Strasbourg, dans la librairie académique*, 1786 ; *in-8°. Prix 2 liv.*

17. Cet écrit paroît avoir été rédigé par un obſervateur accoutumé à raiſonner d'après les faits & l'expérience. Il examine l'état des parties intérieures, l'effet que produiſent ſur elles les laxatifs & les fomentations.

L'uſage

L'uſage de l'opium introduit depuis quelques années dans les fièvres nerveuſes, peut être regardé comme une découverte dans l'art de guérir. *Stahl* avoit donné toute l'étendue convenable à l'emploi des évacuans, & les ſectateurs de *Sydenham* ont appris par ſes ouvrages l'art de ménager les purgatifs. Nous avons d'excellens écrits (*a*), dans leſquels ſont indiqués les cas où il s'agit de donner à doſes fortes & répétées le quinquina, dont il eſt ſi facile & dangereux d'abuſer. On avoit encore ſuivi une autre pratique pernicieuſe, c'étoit de donner l'opium indiſcrètement; mais il y a pluſieurs années que le docteur *Grégory* commença à l'adminiſtrer à doſes modérées, vers la fin des fièvres nerveuſes: pratique que M. CULLEN ſuivoit environ dans le même temps. On a étendu depuis, avec ſuccès, ſon uſage aux premières périodes, & M. *Campbell* eſt un des partiſans zélés, & des plus judicieux de ce traitement. On ne ſait pas encore ſi l'opium convient dans les fièvres en général, ou s'il n'eſt utile que dans certaines épidémies, s'il eſt d'une utilité générale, ou reſtreint à certains cas. Ce que les médecins anglois aſſurent, c'eſt que l'uſage de l'opium eſt très-avantageux dans les fièvres lentes nerveuſes, accompagnées d'une extrême irritabilité, qui ſe manifeſtent par la peine qu'ont les malades à ſupporter la lumière & le bruit, par les délires paſſagers, par les ſoubreſauts des tendons, le regard hagard, l'inſtabilité des yeux, toutes circonſtances dans leſquelles il peut prévenir la con-

(*a*) On diſtingue, entre autres, celui de M. *Strach. Voyez* Journal de Médecine, tom. lxix, *pag.* 507; & celui de M. *Vouloune*, *ibid.* pag. 511.

geſtion du ſang vers la tête, accident ſi ſouvent funeſte. Il faut être très-attentif à nettoyer les inteſtins avant que de l'employer; mais c'eſt à la prudence du médecin à déterminer le beſoin de réitérer les purgations. M. *Wall*, en bon obſervateur, a tourné ſon attention vers l'état des inteſtins; il a toujours fait précéder l'uſage des lavemens à celui de l'opium, & quelquefois les laxatifs ont été employés. La doſe de l'opium doit être adaptée aux circonſtances. M. *Wall* la porte communément au-delà de vingt gouttes, ſi c'eſt le laudanum liquide, & très-rarement au-delà de quarante. Ce médecin n'approuve point l'emploi des antimoniaux continué pendant tout le traitement; il combine quelquefois l'opium avec l'éther, les eſprits volatils aſſociés aux aromatiques & au camphre. Cette dernière réſine ſemble ſur-tout très-utile, car étant alliée à l'opium, ce narcotique ſe porte bien moins à la tête.

OTTONIS HUHN, Mitavienſis commentatio de regeneratione partium mollium in vulnere: *Mémoire ſur la régénération des parties molles dans les plaies; par M.* OTTON HUHN *de Mittau. A Gottingue, chez* Dieterich, 1707; *in-4°. de 60 pages, avec trois planches.*

18. Ce Mémoire, qui a concouru pour le prix de médecine, propoſé par les municipaux de

Gottingue, eſt diviſé en vingt-trois paragraphes. M. *Huhn* conſidère d'abord, en général, la régénération, la réproduction & la reſtauration des tendons, des muſcles & des os. Il expoſe enſuite trente expériences, faites ſur dix-huit chiens de pluſieurs eſpèces, ſur quatre porcs, deux lapins & deux lièvres. M. *Huhn* conclut de ces expériences, que la peau, les tendons, les muſcles & les os ſe régénèrent par agglutination.

Diſſertatio ſiſtens obſervationes & experimenta circa originem aëris fixi & phlogiſticati : *Diſſertation contenant des obſervations & expériences ſur l'origine de l'air fixe & déphlogiſtiqué ; par M. GREN. A Hall, de l'imprimerie des Orphelins ; & ſe trouve à Strasbourg, à la librairie académique, 1786 ; in-8°. 100 pag.*

19. Après avoir rapporté la doctrine & les ſentimens des *Prieſtley*, *Scheele*, *Bergman*, *Landriani*, *Lavoiſier*, *Kirwan*, *de la Métherie* & autres, ſur ces airs, M. le profeſſeur *Gren* les examine par ſes propres expériences, qui le conduiſent à des principes directement oppoſés à ceux de *Kirwan* ſur-tout. M. *Gren* n'a point obtenu d'air fixe en brûlant du phoſphore, du ſoufre, des airs métalliques, inflammables, ou de l'union de l'air déphlogiſtiqué avec l'air nitreux, ni des chaux métalliques. L'augmenta-

tion du poids des métaux par la calcination provient, suivant M. *Gren*, de la perte de leur phlogistique ; il admet une pesanteur négative, qu'il fait consister dans la matière de la chaleur & de la lumière. Il faut lire l'ouvrage même pour bien juger des expériences de l'auteur.

Natur historische briefe über Oesterreich, Salzburg, Passau & Berchtesgaden, &c. *Lettres sur l'histoire naturelle d'Autriche, Salzburg, Passau & Berchtesgaden; par* FRANÇ. DE PAUL SCHRANCK, *docteur en théologie, conseiller ecclésiastique actuel de S. A. S. électorale palatine de Bavière, directeur de la Société économique de Bourghausen, &c.; &* CHARLES EHRENBERT, *chevalier de Moll, Autrichien, membre de la même Société économique. A Salzbourg, chez* Mayer; *& se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique*, 1787; *in-8°, deux volumes. Prix 8 liv.*

20. La première Lettre contient des détails curieux sur les richesses rassemblées dans le cabinet de physique de Linz ; sur le jardin botanique de M. *Schiffermuller*, conseiller, qui renferme beaucoup de plantes rares. M. *Schranck* fait à cette occasion des remarques propres à

rectifier quelques dénominations peu exactes du chevalier *de Linné*.

On trouve dans la seconde Lettre, la description du lézard piſciforme, qui eſt dans le cabinet de M. *Soelmann*, ainſi que celle du *Saumoneau de Gmunderſée*.

La troiſième concerne les minéraux & les coquilles de ces contrées. M. *Schranck* y parle de deux plantes alpines qu'il a trouvées dans des vallées. Son opinion à ce ſujet eſt très-remarquable : il croit que ces plantes n'ont originairement aucun lieu qui leur ſoit excluſivement affecté, qu'en conſéquence elles naiſſent tout auſſi-bien dans les vallées que ſur les montagnes.

Depuis la quatrième Lettre juſqu'à la onzième, on lit la relation des voyages de M. *Moll* dans le Zillerthal. Il croit que les gribouris hiéroglyphique & triſte, ne forment qu'une ſeule eſpèce d'inſecte. Il a découvert un nouveau ciſtèle, qu'il appelle *ciſtela alpina nigra*, la plus grande de toutes les eſpèces connues. Les habitans de ce pays ont la coutume de mâcher la réſine des ſapins, ainſi que le tabac, ce qui rend leurs dents très-blanches. M. *Moll* fait diverſes obſervations curieuſes ſur les glaciers. Il a rencontré pluſieurs nouveaux ſcarabées, tels que la chryſomèle ſubalpine qui reſſemble à la *ruficollis* de *Fabricius*, un nouvel *Hiſter ſulcatus*, le *Scarabæus ſaturalis*, un papillon de jour nouveau qu'il a nommé *Papil. danaus feſtivus glacialis*. Il fait enſuite obſerver que les montagnards, au lieu de ſe ſervir de montres & d'horloges, regardent la poſition du ſommet de leurs montagnes avec le ſoleil & les étoiles.

Les autres Lettres qui terminent ce premier

volume, ſont de M. *Schranck:* elles ſont remplies d'excellentes obſervations, ſur-tout relativement à Berchteſgaden. Il eſt très-favorable au ſyſtême de M. le comte *de Buffon* ſur l'ancienneté du globe. Il remarque que Berchteſgaden eſt un des pays de l'Allemagne qui ſoit reſté le plus long-temps dans l'état ſauvage décrit par Tacite.

Le ſecond volume comprend des détails très-inſtructifs ſur l'hiſtoire naturelle, l'économie champêtre, des obſervations minéralogiques & ſur le bétail de Zillerthal. Il eſt terminé par la flore de Berchteſgaden, qui eſt très-étendue, & digne des talens de M. *Schranck*, déja connu par d'autres écrits ſur l'hiſtoire naturelle.

Ce Recueil épiſtolaire mériteroit d'être traduit en notre langue.

Magazin für die naturkünſte Helvetians, &c. *Magaſin ſur l'hiſtoire naturelle de la Suiſſe; par M.* HOEPFNER. *A Zurich, chez* Orell, 1787; *in-8°. de 356 pages. Premier volume.*

21. Outre l'objet principal qui eſt l'hiſtoire naturelle, l'auteur a répandu dans ſon ouvrage quelques morceaux ſur la chimie, ſur l'économie rurale, & même ſur la politique, la géographie, &c. Ce premier volume commence par une deſcription de la Vallée de Grindeſwald, dont on donne une excellente carte; ce qui eſt ſuivi de fragmens des manuſcrits trouvés après la mort d'un curé ſuiſſe, leſquels peuvent beaucoup contribuer aux progrès de

l'agriculture : on y indique les moyens de diſtinguer la bonté des grains, de reconnoître les fraudes des meûniers, & de s'en préſerver, &c.

Delle oſſa d'elefanti & d'altre curioſità naturali de' monti di Romagnano del Veroneſe, &c. C'eſt-à-dire, *Mémoire en forme de Lettre ſur des os d'éléphans, & d'autres curioſités naturelles des monts de Romagnano dans le Véronois, adreſſé à M. le chevalier* JOSEPH COBRES, *par l'abbé* FORTIS, *&c.; in-8°. de 85 pag. A Vicence, chez* Turra, 1786.

22. Nous ne nous arrêterons point aux différentes curioſités naturelles dont il eſt queſtion dans cette lettre; nous préſenterons ſeulement une notice de ce que l'auteur dit concernant les os d'éléphans. Ces os ſont pêle-mêle dans différens endroits du Véronois : leur gîte eſt une maſſe ſtalactique, & ils ſont pénétrés d'un ſpat calcaire ferrugineux. On y trouve des dents d'une groſſeur conſidérable : leur émail eſt encore dur, mais leur ſubſtance externe eſt changée en une terre bolaire. Les mêmes endroits contiennent encore des ſquélettes d'autres animaux, dont M. l'abbé *Fortis* n'oſe pas déterminer l'eſpèce. Selon lui, les os d'éléphans découverts dans les monts de Romagnano y ont été enfouis par les hommes, au lieu que ceux qui ſe rencontrent en Toſcane, près de Capſtadt, où ils ſont confondus avec des coquillages, & enſevelis dans de l'argile & du tuf, y ſont amon-

celés ſpontanément. Il ſuppoſe qu'autrefois on a tué des éléphans ſauvages, pour ſervir aux cérémonies religieuses, ou pour en manger la chair. Il eſt vrai que l'époque de cette exiſtence des éléphans dans ces cantons, eſt fort éloignée, bien que *Platon* avance qu'il y en avoit ſur l'île Atlantis avant ſa deſtruction ; mais on voit que du temps d'*Homère* il n'en exiſtoit déja plus en Europe. Notre auteur penſe que les éléphans peuvent vivre dans tous les climats, où les orangers & d'autres arbres fruitiers de l'Aſie méridionale végètent en plein air. Il remarque enſuite que ces animaux ont quitté la Libye, où ils étoient en grand nombre il y a 2000 ans, & que les éléphans domeſtiques, dégénérés de la vigueur de ceux qui vivent dans l'état de nature, ne prouvent rien contre l'hypothèſe qu'il en exiſtoit autrefois en Europe ; ſi cette contrée en eſt dépourvue à préſent, c'eſt par des raiſons qu'il eſt aiſé de concevoir.

A general ſynopſis of birds : *Collection générale d'oiſeaux ; par M. J. LATHAN. A Londres, chez* White, 1781-1785 ; *in-4°. trois volumes, ornés d'un grand nombre de figures bien gravées & reſſemblantes.*

23. M. *Lathan* a ſuivi l'ordre & les genres du chevalier *de Linné*, ſans s'y attacher trop ſcrupuleuſement. Il donne la figure d'une eſpèce au moins de chaque genre : ſes genres ſont infiniment plus riches en eſpèces que ceux du na-

turaliſte ſuédois, puiſqu'ils offrent neuf vautours, ſoixante-dix faucons, vingt-huit hiboux, quatre-vingt-ſix perroquets, vingt-deux corbeaux, vingt-ſix grives, vingt-quatre coucous, vingt-neuf pies, trente-huit colibris, vingt merles, cinquante huit pinçons, cent roſſignols, vingt-ſix pigeons, &c. &c. ſans compter les variétés. Cet ornithologiſte n'a pas manqué de donner la liſte des écrivains dont il a profité pour la confection de ſon ouvrage.

Diſputatio de coccinellæ naturâ, viribus & uſu: *Diſſertation ſur la nature, les vertus & l'uſage de la cochenille; par* JEAN-GUILLAUME LINCK, *docteur en médecine. A Leipſick, chez* Sommer, 1787; *in-4°. de 31 pages, avec figures en taille-douce.*

24. L'auteur eſt déja connu par l'*Hiſtoire naturelle du muſc & du caſtor*, dont il a été rendu compte dans ce Journal, *tom.* lxx, *pag.* 537.

Il nous donne aujourd'hui l'hiſtoire de la cochenille: ſa diſſertation eſt diviſée en douze articles.

La cochenille eſt un *progalle-inſecte*, qui ſe nourrit ſur la raquette, ou figuier d'Inde. Ce petit animal eſt de la groſſeur d'une punaiſe, rond; il a douze articulations, ſix pattes, la tête ronde, les antennes filiformes, le corps rouge ou jaune, liſſe, avec des points noirs. Les Indes occidentales, le Pérou, le Bréſil, l'Amérique, les Antilles, le Mexique, ſont les régions où ſe trouve la cochenille. M. *Link* em-

ploie, un article entier à donner les phraſes deſcriptives de vingt eſpèces de cochenilles; il décrit enſuite ſept procédés pour en retirer les parties colorantes.

Pluſieurs médecins prétendent que les propriétés médicales de la cochenille ſont infidelles. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt réputée cordiale, céphalique, ſudorifique, alexipharmaque, fébrifuge, diurétique, &c. *Gmelin* vante l'uſage de la cochenille mêlée avec le muſc, contre la morſure des chiens enragés. La teinture de cochenille eſt indiquée par *Struve*, comme excellente pour empêcher l'incontinence d'urine & le diabètes. Mais c'eſt dans la teinture & la peinture que la cochenille eſt le plus ſouvent employée, elle ſert à faire le *carmin*.

La cochenille de Pologne eſt un inſecte hémiptère, rond, un peu moins gros qu'une ſemence de coriandre; il ſe trouve adhérent à la racine du *ſcleranthus perennis* de *Linné*, petit-pied de lion.

Cette Diſſertation eſt curieuſe, inſtructive & très-intéreſſante.

D. GEORGII RUDOLPHI BOEHMERI, &c. Bibliotheca ſcriptorum hiſtoriæ naturalis, *&c.* C'eſt-à-dire, *Bibliothèque des écrits d'hiſtoire naturelle, d'économie, &c. Par M.* GEORGE RUDOLPHE BOEHMER, *doyen de l'univerſité de Wirtemberg*, partie troiſième *contenant le premier volume de la phy-*

tologie. A Leipſick, chez Junius; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *& à la librairie académique, 1787; in-8°. de 808 pag. Prix 7 liv.*

25. Le premier volume de cette Bibliothèque parut en 1785. On y indique, 1°. les ouvrages littéraires qui regardent l'hiſtoire naturelle en général; 2°. ceux qui contiennent des deſcriptions, des figures, des ſyſtêmes & des élémens de phyſique; 3°. ceux qui ont rapport à l'hiſtoire naturelle de l'écriture ſainte; 4°. les ouvrages où ſont contenues des recherches & obſervations microſcopiques; 5°. les collections des objets d'hiſtoire naturelle; 6°. les voyages & les topographies.

Le ſecond volume fut publié en 1786. On y trouve l'indication des ouvrages compoſés ſur la médecine, la pharmacie, la chimie, la diététique, l'économie.....

Il s'agit dans la troiſième partie, dont nous annonçons le premier volume, des livres qui traitent des plantes. M. *Bœhmer* commence par les littérateurs. Les écrivains qui ont parlé de l'hiſtoire de la botanique, & de la vie des phytographes, ſont de cette claſſe. Suivent les *commendateurs*, qui ſont ceux qui recommandent l'étude des plantes, à cauſe de leur utilité; puis les lexicographes, les inſtituteurs, les ſyſtématiſtes, les deſcripteurs, les iconologiſtes, les obſervateurs, les floriſtes, les adoniſtes, les critiques, les botaniſtes ſacrés, les phyſiciens. On trouve enſuite l'indication des écrits relatifs à la végétation, à la fertiliſation, aux en-

grais, à la propagation, à la multiplication; sur les effets & l'influence de la pluie sur les grains, leurs maladies, sur les monstres, sur le calendrier, l'horloge & le thermomètre des plantes. Après ces objets viennent les médecins, les agriculteurs, les auteurs qui ont fait connoître la culture des fromentacés, les plantes agraires, celles des prairies propres aux pâturages, celles des jardins, les fleurs, les arbres, &c. C'est tout ce que nous pouvons dire de cette bibliothèque, qui ne contient que les titres de livres françois, latins, italiens, allemands, anglois, hollandois, polonois, enfin de toutes les nations. Ce nombreux catalogue n'est pas exempt d'erreurs; par exemple, parmi les auteurs qui ont traité de la culture des jardins, M. *Bœhmer* place la *jardinière de Vincennes.* Assurément ce Roman enseigne une toute autre culture que celle des jardins.

CAROLI LINNÆI, Termini botanici; recudi curavit *Giseke*; editioni huic alteri accesserunt fragmenta ordinum naturalium LINNÆI, nomina germanica *Plaxeri*, generum, gallica & anglica, terminorum indices. *A Hambourg; & se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *& dans la librairie académique de la même ville*, 1787; *in-8°. Prix 6 liv. 10 s.*

26. Il y a environ huit ans que parut un opus-

cule de *Linné*, ſous le titre de *Terminologia*; dès 1785, *Giſeke* en donna une nouvelle édition, augmentée. Celle qui vient de paroître eſt encore bien plus conſidérable.

Démonſtrations élémentaires de botanique, contenant les principes généraux de cette ſcience, l'explication des termes, les fondemens des méthodes, & les élémens de la phyſique des végétaux; la deſcription des plantes les plus communes, les plus curieuſes, les plus utiles, rangées ſuivant la méthode de M. DE TOURNEFORT, *& celle du chevalier* LINNÉ; *leurs uſages & leurs propriétés dans les arts, l'économie rurale, dans la médecine humaine & vétérinaire, ainſi qu'une inſtruction ſur la formation d'un herbier, ſur la deſſiccation, la macération, l'infuſion des plantes, &c. Troiſième édition, corrigée & conſidérablement augmentée*: trois gros volumes in-8°. *A Lyon, chez* Bruyſet frères; *à Nancy, chez* Matthieu, 1787, *avec figures.*

27. L'importance de cet ouvrage eſt très-bien démontrée dans l'*avis* qui eſt à la tête, & qui

a été rédigé par M. *Gilibert*. Nous en prendrons ce qui a trait à l'hiſtoire de l'ouvrage même, duquel peu de Journaux ont parlé depuis qu'il a vu le jour pour la première fois.

Il eſt dû au travail réuni de deux amis, M. *de la Tourrette*, ſecrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, & M. l'abbé *Roſier*.

L'introduction à la botanique, qui forme le premier volume, appartient en entier à M. *de la Tourrette*, ainſi que le plan de l'ouvrage, les préfaces & les tables raiſonnées. Ces élémens ont obtenu l'accueil & les ſuffrages du public, par la clarté de l'inſtruction, par la préciſion avec laquelle les principes de la ſcience ſont développés, & par la méthode philoſophique qui y règne.

Le premier plan de ces *démonſtrations* de botanique, fut conçu en 1764; & l'inſtruction des élèves de l'école royale vétérinaire établie à Lyon depuis peu de temps, fut le premier objet qu'on ſe propoſa. La première édition, publiée deux ans après, en 1766, fut bientôt épuiſée. En 1773 parut la ſeconde.

Mais à l'époque de l'inſtitut vétérinaire, la botanique à Lyon étoit peu connue, & on comptoit en France un petit nombre d'amateurs; la médecine & la pharmacie ſe contentoient de la connoiſſance du nombre très-reſtreint de plantes dont les vertus ont conſacré l'uſage; les ouvrages du célèbre *Linné*, qui depuis long-temps avoient fait parmi les naturaliſtes du nord une révolution heureuſe, à peine connus des François, peu appréciés, peu lus, ſi ce n'eſt par quelques ſavans de nos provinces méridionales & ſeptentrionales, avoient été peu accueillis dans la capitale, où les principes du

botaniſte ſuédois, hautement déſapprouvés, ne ſembloient préſenter qu'une nomenclature barbare & ſtérile.

L'Encyclopédie, récemment publiée, ne propoſoit que la méthode de *Tournefort*, & s'étoit reſtreinte pour les eſpèces, aux plantes les plus utiles. On paroiſſoit ne demander à la botanique rien au-delà des ſecours que le règne végétal peut offrir à la médecine & aux arts; on la diſpenſoit, en quelque ſorte, d'être un objet de curioſité, comme ſi, quelque frivole qu'elle paroiſſe, lorſqu'elle n'a pas de but déterminé, elle ne conduiſoit pas à des découvertes utiles; comme ſi les plantes qui embelliſſent le ſéjour de l'homme, ou qui ſervent à ſa nourriture, ne revendiquoient pas leur rang dans l'hiſtoire de la nature, & dans le ſpectacle impoſant qu'elle préſente à nos regards & à notre étude!

Ces conſidérations, dit M. *Gilibert*, durent reſtreindre dans des bornes plus étroites un ouvrage où l'on s'étoit propoſé le double but de l'inſtruction des élèves de l'école & de celle des étudians en botanique, dont le travail n'étoit encore aidé par aucun ouvrage élémentaire écrit en notre langue, où les nouveaux principes de la ſcience, préſentés avec méthode, puſſent en faciliter l'étude.

Mais depuis la publication des démonſtrations élémentaires de botanique, la méthode de *Linné* a étendu ſes conquêtes. Tous les naturaliſtes françois ſe ſont approprié ou ſa méthode, ou ſon langage, ou la route qu'il s'étoit tracée lui-même. D'ailleurs les rapports des plantes ont été mieux évalués : la matière médicale plus éclairée, a été ſoumiſe à des principes moins arbitraires. De nouvelles obſerva-

tions ont procuré de nouvelles lumières sur l'usage des plantes dans l'économie rurale & domestique, & sur l'emploi dans les arts. Les caractères essentiels & naturels des genres, les caractères essentiels & les descriptions des espèces, ont été portés à un plus grand degré de perfection, & par le chevalier de *Linné*, & par ses sectateurs : les progrès de la science exigeoient que dans cette édition, de nouveaux développemens & des additions utiles conduisissent le lecteur jusqu'à l'époque des connoissances actuelles.

M. *Gilibert*, engagé par les éditeurs, & invité par M. *de la Tourrette* à se charger du travail de cette troisième édition, s'en est occupé avec la sagacité qu'on lui connoît. Il a d'abord soigneusement vérifié les descriptions que renferment les démonstrations. Il n'en est aucune dont le texte n'ait été comparé avec exactitude, soit avec l'individu vivant, soit, lorsqu'on n'a pu faire autrement, avec la plante sèche bien conservée. Il a en même temps comparé la description de chaque plante à celle qu'en ont donnée, dans les dernières éditions de leurs ouvrages, le chevalier *Von Linné*, *Haller*, *Pollich*, *Scopoli*, *Bergius* & d'autres célèbres botanistes. Ce travail a nécessité plusieurs additions & corrections, que les fréquens changemens, faits par *Linné* à ses caractères, rendoient nécessaires. Ce n'est qu'en rapprochant les démonstrations de la nouvelle édition avec les éditions précédentes, qu'on peut évaluer les soins multipliés de M. *Gilibert*, & prononcer sur leur succès.

La première addition dont nous ayons à rendre compte, continue M. *Gilibert*, est *l'abrégé du*

ſyſtême de Linné, ou plutôt le texte pur du botaniſte ſuédois pour toutes les plantes décrites ou caractériſées dans les deux nouveaux volumes de démonſtrations. Cet abrégé, placé à la ſuite de l'introduction à la botanique, renferme ainſi la ſubſtance entière de l'ouvrage qui ſuit, & forme un tableau précis où le rapprochement des objets en fait reſſortir l'enſemble. On y a fait entrer, 1°. les loix fondamentales de la botanique, ſuivant le chevalier de *Linné*; 2°. les caractères eſſentiels des genres; 3°. les caractères eſſentiels des eſpèces; 4°. l'indication de la meilleure figure de chaque plante; 5°. les ſynonymes anciens, qui citent une bonne figure ou qui peuvent éclaircir le diagnoſtique de l'eſpèce; 6°. la ſtation & le ſol de la plante étrangère ou indigène; 7°. l'époque de la floraiſon; 8°. ſon port, ſa ſtature & ſa durée; 9°. la latitude ſous laquelle on la trouve depuis la mer Baltique juſques à la mer Méditerranée. La géographie botanique générale & particulière, ainſi que le calendrier du botaniſte, y complettent pour l'élève, les connoiſſances qu'on doit lui préſenter.

Cet *abrégé* appartenoit, par ſa nature, à un ouvrage élémentaire tel que celui-ci; l'exactitude élégante qui caractériſe les phraſes de *Linné*, les progrès de ſa méthode, la dialectique profonde qu'il a portée dans ſa nomenclature, en ont fait aujourd'hui la langue univerſelle des botaniſtes. Il n'eſt preſque plus permis de citer une plante décrite par *Linné*, ſous une dénomination différente de la ſienne, ſans courir le riſque de n'être pas entendu. M. *Gilibert* a donc cru rendre ſervice aux étudians en médecine, en leur offrant le texte de *Linné*, ap-

plicable aux démonſtrations, & en y joignant le plus ſouvent, d'après l'édition de *Reichard*, & d'après ſes propres vériſications, la citation de pluſieurs figures & de quelques ſynonymes; au lieu de ſix cent-quarante deſcriptions que renfermoit l'édition précédente, on trouvera près de deux mille quatre-cents plantes décrites ou caractériſées, ſoit dans le corps de l'ouvrage, ſoit dans les obſervations de M. *Gilibert*, ſans que le volume de cette édition ait été augmenté proportionnellement à l'importance de cette addition.

Les plantes, quant à leurs uſages & à leurs vertus, peuvent être conſidérées ſous divers points de vue, ſoit comme médicinales, ſoit comme alimenteuſes pour l'homme & les beſtiaux, ſoit comme utiles aux arts : ces différens rapports ont été ſucceſſivement fixés. Une obſervation longue, conſtante & répétée, peut ſeule éclairer à cet égard. M. *Gilibert*, accoutumé à douter, & attentif à ne point ſe laiſſer prévenir, s'eſt appliqué (pendant vingt années de pratique dans les hôpitaux de Lithuanie & de Lyon, où il faiſoit un grand uſage des végétaux) à vérifier leurs propriétés, aſſignées par nos prédéceſſeurs aux plantes officinales; leurs bons ou leurs mauvais effets ont été conſtatés, rapprochés, comparés dans ſes Journaux d'obſervations.

Cet ouvrage renferme un cours de botanique utile à ceux qui n'ayant aucune notion de cette ſcience, deſirent l'acquérir, & ſuffiſant pour le pharmacien, pour le médecin, & pour tous ceux que leur état appelle à avoir une connoiſſance exacte des plantes. Les amateurs, le philoſophe, l'homme du monde, qui cher-

chent à être instruits, y trouveront tout ce qu'on peut savoir de l'histoire du règne végétal sans être botaniste, & tous les secours nécessaires pour le devenir.

Il nous reste à faire connoître le corps de l'ouvrage.

Après l'avertissement des premières éditions, est une introduction à la botanique, très-bien faite, & qu'il est intéressant de lire.

« Le plus noble usage que puisse faire l'homme de ses qualités intellectuelles (dit l'auteur), est de les employer à l'étude de la nature, qui, dans ses trois règnes, lui présente des objets innombrables d'agrément & d'utilité. C'est sous ce dernier point de vue, sur-tout, qu'il importe de la considérer. Les minéraux, les végétaux, les animaux, fournissent des remèdes à presque tous les maux qui dérangent l'économie animale; mais ceux qu'on tire des végétaux, ont toujours été préférés, comme les plus simples, les plus puissans, les moins dangereux & les plus multipliés ».

« Quoiqu'il soit à présumer que chaque plante ait des vertus qui lui sont propres, ou tout au moins des degrés de vertus particuliers & relatifs à nos besoins, on n'est parvenu à les déterminer distinctement, que sur sept ou huit cents espèces, dont on n'emploie guère que la moitié, parce que l'on néglige celles dont les propriétés, communes à plusieurs, sont moins sensibles & moins efficaces ».

Suit l'explication de la méthode botanique de *Linné*, contenant les caractères essentiels des genres & des espèces des plantes communes à l'Europe, qui doivent se trouver dans les démonstrations élémentaires; cet article, qui est

en latin, est très-propre aux herborisations; il appartient à M. *Gilibert*, & renferme un *species plantarum* fort utile. Tels sont les objets contenus dans le premier volume.

Le second commence par des instructions sur la récolte & la dessiccation des plantes relativement à la formation d'un herbier, & à leur usage en médecine; on trouve ensuite quelques principes généraux sur la décoction, l'infusion & la macération, extraits de *Sylvius* & des cours particuliers de M. *Rouelle*, démonstrateur en chimie.

Cet article est de M. *de la Tourrette*.

« Parmi l'étonnante quantité de simples (dit-il) que la nature nous offre, il est des plantes qui se plaisent dans les bois, d'autres dans les plaines, d'autres sur les montagnes : celles-ci ne se montrent que dans des lieux arides & pierreux; celles-là recherchent les marais & les lieux aquatiques; d'autres croissent sur la surface ou au fond de l'eau; or, il est essentiel de les cueillir chacune dans le lieu qui leur est propre; les plantes qui aiment les bois, perdent leurs facultés dès qu'elles sont transportées & cultivées dans les jardins; quoique sous le même climat, une poignée de plantes spontanées, est plus efficace que plusieurs poignées entières de simples cultivées ».

« On doit avoir égard à l'âge des plantes; l'enfance, l'adolescence, la maturité, la vieillesse, sont pour elles des états bien différens, d'où résultent souvent des propriétés opposées ».

« Les feuilles de mauve & de guimauve étant jeunes, sont d'excellens émolliens & mucilagineux; dans la vieillesse, elles deviennent astrin-

gentes, & donnent un acide remarquable par ſa ſtipticité. Cette conſidération eſt importante, parce qu'en croyant donner un lavement émollient avec de pareilles plantes, on peut augmenter la douleur au lieu de l'appaiſer. Leur ſtipticité dans la vieilleſſe provient d'un acide développé qui, pendant la jeuneſſe, étoit abſorbé dans une grande quantité d'eau. On obſerve la même choſe dans les tiges & dans toutes les parties de pluſieurs plantes. Les tiges d'*apocin*, qu'on mange en Amérique, ſont agréables, nourriſſantes & ſaines dans leur fraîcheur; elles deviennent un vrai poiſon en vieilliſſant».

A ſes *inſtructions*, M. *Gilibert* fait ſuccéder le tableau de l'analyſe végétale, extrait des leçons de chimie de M. *Rouelle*, de l'Académie royale des ſciences de Paris.

Enſuite ſe trouvent les neuf premières claſſes des anciennes démonſtrations de botanique, par M. l'abbé *Rozier*, auxquelles M. *Gilibert* a joint une multitude innombrable d'obſervations & d'additions : en voici quelques-unes.

La grande gentiane, *Gentiana lutea*. « Cette belle plante, dit M. *Gilibert*, ravit tous les botaniſtes qui herboriſent ſur les hautes montagnes; ſa grandeur, la multitude de ſes fleurs, fixent leur attention; d'ailleurs c'eſt une des plus célèbres en médecine. Les beſtiaux ne touchent point à cette plante, c'eſt pourquoi on la trouve en grande quantité ſur les hautes montagnes; on l'élève difficilement dans les jardins, vu que ſes ſemences ſont preſque toutes ſtériles. C'eſt de tous les amers le moins nauſéabond. Un morceau de viande, noyé dans une

forte décoction de gentiane, s'eſt conſervé deux mois ſans pourriture. Une foule d'obſervations, que nous avons vérifiées, prouvent que la décoction, ou plutôt l'électuaire miellé de gentiane, donné à une ou deux onces par jour, eſt un remède ſouverain dans les fièvres intermittentes, empâtement des viſcères, langueur d'eſtomac avec glaires, relâchement. Il n'eſt pas moins utile dans la chloroſe, les maladies cutanées, dartres, gale, ulcères : dans ce dernier cas, on lave l'ulcère avec la décoction, ſur-tout s'ils ſont ſcrophuleux; enfin c'eſt un des remèdes les plus utiles & qui méritent le plus l'attention des praticiens. Dans quelques ſujets la gentiane devient purgative ».

La ſpigélie anthelminthique; *ſpigelia anthelmia*, LIN. « Originaire du Bréſil : annuelle. M. *Gilibert* l'a cultivée à Grodno; elle ſe trouve aujourd'hui dans preſque tous les jardins académiques ».

« *Propriétés.* Odeur & ſaveur déſagréables. Cette herbe eſt aſſoupiſſante; à haute doſe, elle fait vomir, cauſe le relâchement des paupières, la dilatation de la pupille ».

« *Uſages.* Une infuſion de deux drachmes des feuilles, eſt un des meilleurs ſpécifiques contre les vers. Le docteur *Browne* obtint ce ſecret des Américains, en 1748. Nous avons vérifié, continue M. *Gilibert*, cette propriété; elle nous a réuſſi très-bien ſur un enfant de dix ans, attaqué de convulſions cauſées par un foyer vermineux; nous ne pûmes étendre plus loin nos obſervations, n'ayant que deux onces de ſpigélie ».

« *Bergius* a ordonné avec ſuccès la ſpigélie

du Maryland, contre les vers & les maladies convulsives. Elle est spontanée dans l'Amérique septentrionale, vivace. C'est encore un des remèdes précieux que nous devons aux Sauvages, qui, en 1754, firent connoître ses vertus au docteur *Linning*, qui en fit part au docteur *Whyt*».

Le troisième volume est entièrement consacré à la suite des classes qui forment les démonstrations élémentaires; M. *Gilibert* ajoute à chaque article des observations qui renferment tout ce qu'il est possible d'apprendre sur les nouvelles découvertes en botanique, considérées sous ses divers aspects.

CAROLI A LINNÉ, equit. aur. de Stella Polari, archiâtri regii med. & botan. profess. Upsal. Acad. Parisin. Petrop. &c. Soc. Amœnitates Academicæ, seu Dissertationes variæ, physicæ, medicæ, botanicæ, antehac, seorsim editæ. nunc collectæ & auctæ cum tabulis æneis; volumen tertium, editio secunda, curante D. JO. CHRISTIANO-DANIELE SCHREBERO, ser. Margr. Brandenb. Onolb. & Culmb. consil. aul. med. bot. hist. nat. & Oel. P. P. O. in Acad. Erlang. *Aménités académiques*, ou *Dissertations physiques*, *mé-*

dicinales & botaniques de CHARLES DE LINNÉ, *&c.; ſeconde édition, tome troiſième. A Erlangue, chez* Palm; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1787; *in-8°. de 464 pag. Prix 6 liv.*

28. Les deux premiers volumes de cette nouvelle édition ſont annoncés dans le cahier de mars, *tom.* lxxiv, pag. 521 & ſuiv. Le troiſième volume dont nous venons de donner le titre, contient vingt diſſertations.

1°. *Nouveaux genres de plantes.* C'eſt un état des plantes découvertes, depuis quelques années, dans l'Amérique ſeptentrionale, & de pluſieurs autres qui n'appartiennent à aucun genre particulier.

La *ſarothra gentianoïdes*, eſt une plante annuelle, dont l'écorce guérit les inflammations & les contuſions. On la trouve en Virginie & dans la Penſylvanie.

La racine d'*aletris farinoſa*, eſpèce de jacinthe, eſt béchique. Les Américains s'en ſervent fréquemment contre la pleuréſie & la toux.

Les *kalmia latifolia* & *auguſtifolia*, ſont des arbres qui ſe trouvent dans les forêts de Virginie, de Penſylvanie & du Maryland. Leurs fleurs ſont charmantes à la vue; leurs feuilles fourniſſent un bon aliment aux bœufs, aux veaux, aux chevaux, aux cerfs & aux chèvres: lorſqu'on les jette dans le feu, elles pétillent comme le ſel.

La *gaultheria procumbens*, qui croît ſpontanément dans le ſol aride, ſtérile & ſablonneux du Canada. Le docteur *Gaulthier*, médecin dans cette

cette contrée & ſavant botaniſte, dit que ſes feuilles en infuſion remplacent parfaitement le thé.

2°. *Plantes mulâtres.* Ce ſont des plantes qu'on croit nées de deux autres eſpèces, dont elles retiennent les propriétés principales. C'eſt ainſi que *Linné* a créé la *pélore* avec les linaires, & que *Koetreuter*, botaniſte allemand, a fait naître de nouvelles eſpèces avec les *cucubales*, les *digitales*, &c.

3°. *Obſtacles à la médecine.* On examine dans cette diſſertation quels ſont les obſtacles qui arrêtent ou retardent le progrès de l'art de guérir : les voici ſelon *Linné.* On ſe conduit trop par la coutume & par la routine ; on forme des ſyſtêmes arbitraires & des hypothèſes ſujettes au changement ; on néglige de bien ſpécifier & caractériſer les maladies ; on donne trop ſouvent ſa confiance à des charlatans ; on décrie des remédes excellens en eux-mêmes, mais employés à contre-temps ; on réduit les remèdes à des doſes trop foibles ; les médecins ne ſont pas aſſez inſtruits dans la botanique, &c.

4°. *Plantes eſculentes indigènes.* On a déja beaucoup écrit ſur l'uſage des végétaux pour l'entretien de la vie humaine. On a fait voir que de tous les alimens, c'étoit le plus ancien, le plus facile à préparer, le plus ſalutaire. *Linné* indique ici un grand nombre de peuples qui n'ont vécu & qui ne vivent encore que de végétaux. Malgré le froid du nord, la terre ſe couvre d'un aſſez grand nombre de plantes pour fournir aux beſoins de ſes habitans ; ſi le blé vient à manquer, les pauvres trouvent dans les plantes indigènes des alimens toujours

propres à ſoulager leur miſère. La Suède offre à cet effet la mâche, la châtaigne d'eau, la bugloſſe, la raiponce, la carotte, l'angélique, le cerfeuil, le cumin, le céleri, l'aſperge, l'oſeille, la fraiſe, la mauve, la chicoreé, la ſcorzonère des prés, & une foule d'autres, dont le botaniſte ſuédois ne manque pas de décrire la préparation & les uſages. Cette phytographie économique préſente une ſource abondante de reſſources à l'indigent.

5°. *Euphorbe ;* genre de plante très-corroſive, qui ſe ſubdiviſe en un très-grand nombre d'eſpèces. Il contient les tithymales de Tournefort, les éſules de Rivin. Le ſuc de pluſieurs appliqué ſur les cors, les porreaux, les diſſipe : une ou deux gouttes de ce ſuc, introduit dans une dent creuſe, en appaiſe les douleurs. Les tithymales ſont épiſpaſtiques ; ſi on en met la poudre ſur les nerfs piqués, ou ſur la morſure des ſerpens, elle calme les douleurs.

6°. *Matière médicale du règne minéral.* Le règne animal & le règne végétal ſont les deux ſources ordinaires d'où l'on tire les médicamens ; le règne minéral ſeroit-il ſtérile à cet égard ? Non, répond un diſciple du chevalier de *Linné.* Il fait donc une longue énumération des pierres, des mines, & en général de tous les foſſiles dont la chimie ſait faire des préparations propres aux uſages de la médecine. Cet article a paru ſi eſſentiel à *Linné*, qu'il l'a ajouté à ſon traité de matière médicale.

7°. *Maladies de l'hiver.* On donne ici la deſcription de l'hiver, & un état des maladies qu'il cauſe communément en Suède. On y expoſe tous les phénomènes qui ſe remarquent dans

cette saison, à commencer par le froid même, ce beau froid de Suède qui durcit la neige, qui blanchit les animaux, sans en excepter les corbeaux, les corneilles, les rats & les renards; qui multiplie les aurores boréales. *Linné* reconnoît les grandes incommodités de l'hiver; mais il tient compte aussi de ses avantages : le froid, dit-il, purifie l'air, de sorte qu'on éprouve rarement, dans le nord, les ravages de la peste; il empêche la terre de produire toutes les plantes qui naissent dans les pays chauds, mais il diminue aussi le nombre des poisons, des herbes inutiles, de même qu'il s'oppose à la multiplication des monstres, des serpens, des animaux féroces qui désolent les contrées du midi. Il y a en général moins de maladies dans le nord; les hommes y sont forts, dispos, propres au travail, pourvu qu'ils ne fassent pas un usage immodéré du thé, ou de l'eau-de-vie. Quoiqu'on sente assez les raisons qui font condamner l'excès de cette dernière liqueur, on ne laisse pas de les exposer d'une manière étendue. En voulant ranimer subitement la chaleur naturelle, on cause des coagulations dans le sang, des polypes dans les vaisseaux, sans compter que l'eau-de-vie durcit les solides, comme il est aisé d'en juger par l'état des corps qu'on garde dans l'esprit-de-vin.

Les maladies les plus communes en Suède, sont:

1°. Les engelures aux pieds & aux mains; les Lappons les guérissent en frottant la partie douloureuse avec une espèce d'huile, provenant de leur fromage fondu L'on sera peut-être plus curieux encore de ne pas ignorer que *Linné* guérissoit infailliblement & radicalement les an-

gelures, en les arrosant, à diverses repriſes, d'eſprit de ſel délayé dans un peu d'eau de fontaine; mais il faut employer ce remède avant l'ouverture des parties malades, ou après qu'elles ont ceſſé d'être ulcérées.

2°. Dans le nord, on eſt ſouvent attaqué de panaris, cauſé par l'alternative de chaud & de froid, ſur-tout s'il eſt humide. On s'expoſe, par exemple, à contracter un panaris, en plongeant la main bien chaude dans l'eau glacée. Les diverſes ſortes de panaris & leurs remèdes ſont expliqués ici. Il eſt rare qu'on puiſſe les guérir radicalement ſans recourir aux inciſions.

3°. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que les fluxions & les catarres ſont communs en Suède, mais il eſt important d'obſerver que ceux qui en ſont attaqués, ſouffrent beaucoup; l'exemple qu'on cite d'un malade traité par *Linné*, en eſt la preuve. Ce médecin employa pour ſa guériſon, une fomentation faite avec du vinaigre chaud, & du ſavon de Veniſe mêlés enſemble. Les parties malades étoient la tête & le cou: le remède produiſit un bon effet; mais il reſta au malade un tintement d'oreilles.

8°. *Odeur des médicamens*, qualité propre à faire reconnoître leurs vertus & leurs uſages.

9°. Le *phoſphore marin*, ou les eaux de la mer étincelantes de lumière. Ce phénomène ſe manifeſte la nuit; il eſt occaſionné le plus ordinairement par des inſectes.

10°. *Rhubarbe*. On trouve dans cet article ſon hiſtoire, la liſte des auteurs qui en ont traité *ex profeſſo*, ſes claſſes, ſon ordre naturel, ſa ſynonymie, ſa deſcription, ſa différence, ſes effets, ſes propriétés, les compoſitions dans leſ-

quelles elle entre, la doſe, le choix, les qualités, enfin ſa culture.

11°. Une des plus curieuſes diſſertations de ce volume a pour ſujet la queſtion, *Cui bono?* Quand des ignorans voient des médecins ou des phyſiciens s'occuper des recherches dans les trois règnes, ils ne manquent pas de s'écrier, à *quoi cela ſert-il?* Ce mot avoit irrité la ſenſibilité de *Linné*, car il traite ceux qui parlent ainſi, de petits eſprits, d'hommes épais, de perſonnages mécaniques, de gens qui repréſentent mieux les brutes que des êtres raiſonnables. Il raconte, à cette occaſion, comment les Lappons ſe moquoient de lui, lorſqu'il herboriſoit dans leurs montagnes; comment ſon ſavant diſciple *Kalm* étant au Canada, n'oſoit pas deſſiner les plantes en préſence des Sauvages, de peur que ces barbares ne lui fiſſent quelque querelle; comment à Surinam *Bartſcius* étoit traité d'imbécille, parce qu'il faiſoit des collections de curioſités naturelles, au lieu de s'appliquer à des plantations de ſucre & de café.

12°. *Nourrices mercenaires.* Cette diſſertation eſt une vive cenſure contre l'uſage où ſont les mères de ne point allaiter leurs enfans. Il raſſemble, pour les rappeler à leur véritable devoir, toutes les raiſons phyſiques & morales qu'on peut ſouhaiter.

13°. *Flore ouvrant un aſyle aux inſectes.* C'eſt l'hiſtoire des inſectes qui dévorent les plantes de Suède. Chaque eſpèce nourrit ſouvent pluſieurs inſectes.

14°. *Miracle des inſectes.* C'eſt la deſcription de leurs travaux, & particulièrement de ceux

de l'abeille, de la guêpe, de la fourmi, de l'araignée.

15°. *Insectes nuisibles.* Les poux, les puces, les cirons, les mouches, les blattes, les grillots, les artisons, les charançons, & une foule d'autres insectes se trouvent ici, avec l'énumération du mal qu'ils causent.

16°. *Pousse des arbres.* C'est l'indication du temps où les arbres se couvrent de bourgeons & de feuilles. La pousse vernale qui annonce les beaux jours, commence à se manifester sur le cornouiller mâle, le sureau à grappes, les groseillers, l'érable-platane, les saules, &c.

17°. *Histoire des accroissemens de la botanique.* Cette dissertation est divisée en plusieurs époques. *Linné* passe en revue les instituteurs, fondateurs de la botanique, les auteurs qui ont établi des systêmes, les réformateurs, &c.

18°. *Démonstrations de botanique.* L'utilité des leçons & des jardins botaniques, est expliquée avec tout le détail nécessaire.

19°. *Herborisations.* Il s'agit dans cette dissertation de huit excursions botaniques, faites dans les environs d'Upsal. *Linné* indique les lieux, les plantes qui y naissent spontanément; si c'est une prairie, un lac, un marais, des rochers, des pâturages, des précipices, des antres, des forêts, &c.

20°. On trace dans ce Mémoire le plan d'un cabinet d'histoire naturelle : Il ne faut pas se contenter, dit *Linné*, de simples appartemens pour conserver les diverses pièces qui entrent dans la constitution des trois règnes; il faut encore pour les animaux vivans, des parcs, des ménageries, des volières, des réservoirs d'eau.

Comme ceci ne peut guère regarder que les princes, les ſouverains & les riches propriétaires, *Linné* parle enſuite d'un cabinet particulier. Il doit contenir les dépouilles des animaux, les embryons, les inſectes, les oiſeaux empaillés, &c. En paſſant au règne végétal, il indique la méthode de dreſſer les herbiers; ce qui comprend le temps de cueillir les plantes, la manière de les ſécher, le ſoin d'enduire de vernis un de leurs côtés, l'attention à les bien placer dans l'herbier, avec la nomenclature propre à chacune. L'article des minéraux eſt traité plus ſuccintement.

Cette nouvelle édition paroît fort ſupérieure à la première; le texte a été revu avec ſoin par M. *Schreber*, & le papier eſt plus beau.

Neues magaſin für aerzte, &c. *Nouveau magaſin pour les médecins, 1787. A Leipſick, chez* Jacobaer, *in-8°.*

29. Cet ouvrage eſt une eſpèce de Journal qui ſe publie chaque mois.

M. *Baldinger* le commença en 1779 à Gottingue, tandis qu'il étoit profeſſeur dans la faculté de médecine de cette ville. Il parut ſous le titre de *Magaſin* de médecine.

Après avoir interrompu, durant quelque temps, ſon travail, l'auteur le reprit, ſous le titre de *Nouveau magaſin pour les médecins.* En 1783, il y avoit déja cinq volumes, de 573 *pag.* chacun.

Voici les principaux articles contenus dans les volumes qui précèdent celui que nous annonçons; la deſcription d'une machine nouvel-

lement inventée pour recevoir les clyſtères en vapeurs ; l'uſage ſalutaire des fomentations froides ſur la tête dans l'apoplexie ; l'hiſtoire d'un ſpécifique des Américains contre la goutte ; c'eſt le remède des Caraïbes ; l'hiſtoire d'une fièvre épidémique ſcarlatine en Vétéravie ; effets délétères des baies de belladonne, & de la ſemence de pomme épineuſe ; la maſturbation ; hiſtoire d'une maladie arthritique anomale ; maladies épidémiques de l'année 1778 ; obſervations ſur les fleurs d'arnica ; lettres de *Quintus-Serenus-Sammonicus ;* relation de la maladie & de la mort de l'empereur *Charles VI* ; excrétion d'urine qui donnoit un ſédiment bleu ; deſcription d'une maladie ſurvenue après une morſure de chien enragé ; pléthore & hémorrhagie de la matrice, par *Ruiſch ;* dyſſenterie qui régna dans le pays de Zell, durant l'automne de 1779 ; additions à la bibliothèque botanique de *Haller ;* ſyſtême nouveau ſur les maladies ; obſervations ſur la peſte qui attaquoit les Ruſſes, pendant la guerre contre les Turcs ; lettres d'*Albert Haller* à *Van-Swieten*, ſur le progrès des maladies vénériennes ; obſervation ſur la guériſon d'un ulcère des inteſtins ; eſſence douce ou teinture de Halle ; uſage interne de l'arſenic ; vie de *Paul S' Graeuwen*, profeſſeur de médecine à Groningue ; traité ſur les maladies des enfans ; hiſtoire de quelques remèdes nouveaux ; tumeurs ſingulières au fémur ; uſage des bains avec les eaux martiales ; obſervations ſur l'uſage de l'eau froide dans diverſes maladies ; hiſtoire d'une grande tumeur des mamelles ; hiſtoire d'une maladie noire ; hiſtoire d'une maladie convulſive guérie par l'extrait de juſquiame ; obſervation ſur la rhubarbe qu'on recueille à

Gotha ; apologie de l'inoculation ; inſtitut de médecine d'Edimbourg ; conception dans l'ovaire gauche ; uſage du muſc contre les ſpaſmes ; diſſertation ſur la benoite : réflexions ſur les viſites des pharmacies, ſur la fièvre miliaire, ſur les formules de médecine ; hiſtoire des écrits ſur le quinquina ; hiſtoire littéraire des principaux écrits ſur la ciguë ; obſervation ſur des vers trouvés aux mamelles.

Nous avons ſous les yeux le troiſième cahier du neuvième volume de l'ouvrage périodique de M. *Baldinger* de Marbourg, aujourd'hui médecin du landgrave de Heſſe-Caſſel, & profeſſeur de médecine pratique.

On trouve dans ce cahier, une diſſertation de M. *Schroeter*, profeſſeur de médecine à Rinteln, ſur la ſource ſulphureuſe des eaux froides aſphaltiques de Groſſenendorf, ſalutaires contre la goutte, la paralyſie, les maladies de la peau & de la poitrine. Groſſenendorf, à cinq lieues de Hanovre, fait partie du comté de Schaumbourg, appartenant au landgrave régnant de Heſſe-Caſſel, qui en a lui-même viſité la ſource, & donné ordre d'y conſtruire des bains, avec toutes les commodités convenables. M. *Schroeter* en fait eſpérer bientôt la deſcription avec celles des environs.

SÉANCE PUBLIQUE de l'Académie royale de chirurgie, le jeudi 3 avril 1788.

M. *Louis*, ſecrétaire perpétuel, a ouvert la ſéance par le diſcours ſuivant :

L'Académie avoit propoſé pour le prix de cette année, le ſujet qui ſuit :

Reſtreindre le nombre des inſtrumens imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, & ſpécialement de celles qui ſont faites par armes à feu ; apprécier ceux dont l'utilité eſt indiſpenſable, ſuivant la différence des cas ; & poſer les règles de théorie & de pratique qui doivent diriger dans leur uſage.

Le ſimple énoncé de la propoſition fait connoître qu'il s'agiſſoit d'une réforme dans les inſtrumens trop multipliés, dont les livres de l'art ont fait mention juſqu'ici pour extraire les corps étrangers. Sous ce point de vue, le ſujet n'étoit pas difficile à traiter ; car cette réforme exiſte de fait dans la pratique : depuis qu'on a établi que les plaies d'armes à feu, par la nature même de l'eſpèce de ſolution de continuité qui les caractériſe, exigeoient qu'on en agrandît les dimenſions, & qu'il falloit en débrider ſoigneuſement le trajet pour prévenir des ſymptômes fâcheux ; inciſions qui donnent de grandes facilités pour l'extraction des corps étrangers, par es moyens les plus ſimples.

Les vues de l'Académie ont été parfaitement remplies, à tous égards, par l'auteur du Mémoire qui a mérité le prix. Il l'a diviſé en trois parties: La première préſente le tableau des différens inſtrumens ſucceſſivement imaginés & mis en uſage depuis la naiſſance de l'art juſqu'à nos jours, pour l'extraction des corps étrangers. La chirurgie, dans les auteurs de la plus haute antiquité, n'eſt préſentée que ſous cet aſpect. *Chiron*, bleſſé par un dard, malheureuſement tombé des mains d'*Hercule*, s'en délivre lui-même, & étonne autant par cet acte de courage, que par l'habileté de ſon opération. *Philoctète* bleſſé par un javelot empoiſonné, a recours à *Machaon* qui le guérit. *Patrocle* retire à *Eurypile*, ſon ami, le fer qui venoit de le renverſer, &c. L'érudition de l'auteur eſt agréable, & agréable autant que recherchée. Il obſerve que la chirurgie ainſi conſidérée, ne fut long-temps utile que dans les armées; que c'eſt là qu'elle naquit & ſe développa; & que ceux qui l'exerçoient étoient des guerriers du plus haut rang. Il parcourt toutes les machines meurtrières que les hommes ont inventées pour détruire leurs ſemblables, & toutes les reſſources que l'art ſalutaire oppoſoit à une telle barbarie. Vient enfin l'époque de l'invention de la poudre à canon, qui a donné naiſſance à un nouvel art, qui ſe perfectionne chaque jour, l'art de tuer les hommes avec méthode & avec gloire, & qui nous a donné la même tâche & la même récompenſe dans l'art de les conſerver.

Les premiers auteurs qui ont écrit ſur les plaies d'armes à feu, ſe ſont crus obligés d'ima-

giner des instrumens particuliers que chacun a préconisés. On analyse sommairement leurs ouvrages suivant l'ordre des temps où ils ont écrit : une critique judicieuse prononce sur toutes ces productions.

La seconde partie du Mémoire a pour objet l'appréciation des instrumens, dont l'utilité est indispensable pour l'extraction des corps étrangers des plaies, & spécialement de celles qui sont faites par armes à feu. L'auteur les réduit à une simple pince, à une curette & au tire-fond, dont l'usage est bien borné : on détermine avec précision les cas particuliers où il pourroit être utile. Ces trois instrumens, dont on peut se servir séparément, se trouvent réunis d'une manière ingénieuse en un seul. L'auteur en donne la figure à la fin de son Mémoire.

La troisième partie expose, suivant le vœu de l'Académie, les règles de théorie & de pratique propres à diriger dans l'usage des instrumens destinés à l'extraction des corps étrangers. Ces règles sont générales & particulières, & elles sont toutes étayées des raisonnemens les plus solides, & de faits de pratique.

La première est de mettre le blessé dans une situation pareille à celle où il étoit à l'instant de la blessure. Ce précepte date de la plus haute antiquité ; *Hippocrate*, *Celse*, *Galien*, *Cœlius Aurelianus*, *Paul d'Egine*, l'avoient déja recommandé. Cette attention est quelquefois un moyen de tracer le trajet & la marche du corps étranger : on explique cette particularité.

Parmi les attentions préliminaires, celle de visiter les vêtemens du blessé n'est point omise ;

tant pour juger des morceaux que la balle a pu introduire dans la plaie, que pour s'assurer si elle-même n'y seroit point attachée.

Pour donner plus d'extension aux notions générales, qu'on pourroit regarder comme vagues & indéterminées, malgré la solidité des préceptes, l'auteur a fait, sous le titre de cas particuliers, sept articles, où il considère les blessures les plus remarquables que présente la pratique, avec des observations relatives aux différentes parties blessées. C'est ainsi qu'il traite séparément des plaies avec corps étrangers à la tête, à la face, au col, à la poitrine, au bas-ventre, à la colonne épinière & aux extrémités. On doit concevoir combien ces détails offrent de cas variés, d'opérations intéressantes, & de questions difficiles à résoudre. Il est temps de nommer l'auteur d'un ouvrage si méritant : c'est M. *Percy*, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie, qui, suivant l'expression d'Horace, *tergeminis tollitur honoribus*. Il a eu le prix sur la question des ciseaux & sur celle des bistouris. Le premier Mémoire a été imprimé sous les auspices de l'Académie, & annoncé dans ses programmes comme pouvant servir de modèles à ceux qui se proposeroient de concourir par la suite sur les sujets donnés pour la perfection de la matière instrumentale. Sa nouvelle production est digne des premières, & le sujet exigeoit un plus grand fond de connoissances.

Ce Mémoire se fait distinguer même par le choix de sa devise, en quatre vers latins, dont on ne pouvoit faire une plus heureuse & plus juste application, sur-tout à la tête d'une dis-

ſertation ſur un point intéreſſant de chirurgie militaire.

. . . . . *Egregios duces*
Bellorumque animas immeritas mori, &
Vitæ prodiga pectora,
Nunc ſervare opus eſt.

Ces vers ſont tirés d'une Ode au *grand-Condé*, après la priſe de Dunkerque, au mois d'octobre 1646.

Le poète voulant célébrer les exploits des braves guerriers portés à faire généreuſement le ſacrifice de leurs vies, & dont la mort avoit reſpecté le courage héroïque, s'eſt ſervi du mot *ſacrare*, auquel M. *Percy* ſubſtitue celui de *ſervare*. Le progrès de la chirurgie pour la conſervation des défenſeurs de la patrie, paroîtra ſans doute d'un plus grand prix, que les beaux vers qui immortaliſent leur valeur. Ce poète eſt *Gabriel Madelenet*, dont les ouvrages ſont devenus la proie du plus injurieux oubli, par indifférence pour la poéſie latine moderne. Ses vers lyriques ont été comparés à ceux *d'Horace*. *Baillet*, dans ſes jugemens des ſavans, nous apprend que les poéſies de *Madelenet* ont été publiées après ſa mort en 1662, par les ordres & les ſoins de *Louis-Henri de Loménie*, comte de Brienne, ſecrétaire d'état. Il honoroit ce poète de la plus tendre amitié, dûe à ſes talens & à ſes vertus : cela eſt conſtaté à la tête de l'édition, par une lettre latine écrite avec tant de grace & d'élégance, qu'on la croiroit dictée par les muſes mêmes : c'eſt le témoignage qu'on en a rendu.

Qu'il me ſoit permis de rappeler, à cette

occaſion, que le protecteur, éclairé par l'étude & la culture des lettres, avoit ſuccédé dans le miniſtère, à ſon père & à ſon aïeul, tous trois connus pour avoir été également dévoués aux intérêts de l'état, avec une affection, un déſintéreſſement & une ſupériorité de talens, qui leur ont mérité l'eſtime & la reconnoiſſance de la nation. Par une marche rétrograde, dont les exemples ſont aſſez rares, la gloire de ces grands hommes reprend un nouveau luſtre dans leurs deſcendans : la chirurgie voit avec le plus ſenſible intérêt qu'elle doit acquérir un plus grand degré de perfection ſous les auſpices du miniſtre de la guerre ; il la favoriſera d'autant plus, qu'ayant cueilli des lauriers dans les champs de Mars, il a été expoſé à les teindre de ſon ſang, & a connu plus particulièrement l'importance de nos ſecours.

L'Académie, en couronnant M. *Percy*, a regret de n'avoir pas un prix double à partager; elle l'auroit accordé à M. *Thomaſin*, l'un de ſes correſpondans, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Neuf-Briſack, dont le mémoire a mérité l'*accéſſit*. Elle a jugé qu'on devoit faire une mention honorable du mémoire n°. 2. Il a pour auteur M. *Mesplet*, maître ès-arts, élève des hôpitaux de Toulouſe & de Montpellier, maintenant à Paris, où il s'occupe avec ardeur à augmenter ſes connoiſſances par toutes les voies ouvertes pour parvenir à la perfection dans l'art le plus long & le plus difficile.

La médaille de 300 livres, fondée par M. *Vermont*, conſeiller d'état & accoucheur de la reine, a été accordée à M. *Caſtara*, maître en chirurgie & accoucheur à Lunéville.

Le prix d'émulation, conſiſtant en une mé-

daille d'or de la valeur de 200 livres, a été adjugé à M. *Moreau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu, à Bar-le-Duc.

Les cinq médailles de cent francs chacune, ont été obtenues par M. *Chauvel*, ancien élève de l'école pratique; par M. *d'Anvers*, maître en chirurgie à Corbeil; par M. *Marchand*, chirurgien en chef de l'hôpital de S. Sauveur, à Lille en Frandres; par M. *Enjourbant*, maître en chirurgie à Avranches; & par M. *Petit*, maître en chirurgie de la ville & de l'hôpital, à Corbeil.

Une opération importante qui a tiré un enfant des bras de la mort, a mérité cette récompense à M. *Petit*: Un petit garçon âgé de cinq ans, avoit depuis six jours une féve de haricot dans la trachée-artère. Les alternatives de calme, après des étouffemens convulsifs, paroissoient justifier l'incertitude des parens & celle de quelques gens de l'art. L'enfant désignoit constamment le siége de son mal en portant le doigt au col, sur le larynx. M. *Petit* s'est rappelé ce que les mémoires de l'Académie exposent sur ces sortes de cas; & après avoir convaincu les parens de la nature du mal & de son danger, il les détermina, dans un moment de crise très-urgente, à permettre qu'on opérât leur enfant: ce fut le 31 août 1786. M. *Petit* fit, suivant les règles de l'art pour ce cas, une incision à la trachée-artère, en présence de M. *Cherbuy*, ancien chirurgien de Paris, retiré à Corbeil. La grande liberté de la respiration par la plaie, procura un calme subit; on eut l'attention de ne pas fatiguer l'enfant par des recherches indiscrettes, pour faire l'extraction du corps étranger: la plaie fut pansée mollement, par l'appli-

cation d'un ſimple linge contenu par quelques tours de bandes aſſez lâches, & l'enfant s'eſt endormi : deux heures après, la mère, en eſſuyant un peu de ſang qui avoit ſuinté ſous la compreſſe & la bande qui ne comprimoient point, comme il a été dit, trouva la féve dans un caillot de ſang ; l'enfant jouit d'une ſanté parfaite : la plaie a été conſolidée en peu de jours.

M. *Petit* a rendu hommage aux lumières qu'il a puiſées dans les mémoires de l'Académie, & qui lui ont ſervi de guides. Le ſuccès eſt un grand argument pour inſpirer, en pareils cas, le deſir flatteur de ſauver la vie à ceux qui ſont menacés de la perdre par la préſence d'un corps étranger dans la trachée-artère. Des perſonnes de l'art, à qui l'inſtruction auroit dû être moins étrangère, ont ſuivi des préventions que l'événement a prouvé meurtrières. L'omiſſion d'un ſecours qui auroit indubitablement ſauvé la vie, eſt un vrai meurtre. *Quem non ſervaſti, occidiſti.* On ne peut trop inſiſter en pareille occurrence, & je répéterai ce que j'ai écrit à cette occaſion dans le cinquième tome de nos mémoires, qu'une juſte animadverſion, dût-elle m'être reprochée amèrement, je me ferois toujours honneur des reproches qui n'auroient d'autres cauſes que mon zèle pour le bien de l'humanité & pour le progrès de l'art.

Après ce diſcours, on a diſtribué le programme qui annonce les ſujets de prix pour les années 1789 & 1790. Il s'agit pour l'année prochaine,

De *poſer les règles ſuivant leſquelles on doit ſe ſervir, avec intelligence & dextérité, des in-*

ſtrumens néceſſaires au panſement journalier des plaies & des ulcères dans les différentes parties du corps.

Le Mémoire que l'Académie a couronné en 1758, ſur les cas où les injections ſont néceſſaires pour la cure des maladies chirurgicales, & ſur les règles générales & particulières qu'on doit ſuivre dans leur uſage, ſe trouve dans le recueil des prix. Les vues de perfection qu'on auroit ſur les divers inſtrumens propres à faire les injections, tiennent naturellement au ſujet propoſé pour l'année prochaine 1787; & il n'eſt peut-être pas hors de propos d'indiquer que ces inſtrumens ont un double uſage, & qu'ils peuvent être employés utilement, en quelques cas, comme machine aſpirante. *Scultet* a déſigné ce double uſage en deux mots : *Ad extrahendum & infundendum.*

La queſtion pour l'année 1790 eſt conçue en ces termes :

Déterminer la meilleure forme des diverſes eſpèces d'aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligature des vaiſſeaux, & autres cas où leur uſage ſera jugé indiſpenſable ; & décrire la méthode de s'en ſervir.

La ſéance a été remplie par la lecture de pluſieurs mémoires. M. *l'Héritier*, ſur les plaies de la trachée-artère. M. *Pipelet* fils, ſur une machine de ſon invention, pour mettre un homme à l'abri des inconvéniens de la perte involontaire de ſes urines par un vice de conformation de naiſſance. M. *Louis* a fait l'éloge de M. *Faure*, aſſocié de l'Académie, à Avignon.

M. *Auvity* a traité des moyens d'allaiter les nouveau-nés ſans nourrices. M. *Coutouly* a montré un forceps de ſon invention, & prononcé la proſcription des crochets uſités dans la pratique des accouchemens. M. *Louis* a terminé la ſéance par l'éloge de M. *Caqué*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Reims, & par celui de MM. *Faguer*, frères, tous deux membres de l'académie.

Phytonomatotechnie univerſelle; par M. Bergeret, chirurg. de Monsieur, *Frère du Roi, & démonſtrateur de botanique.*

VINGT-CINQUIÈME CAHIER,

Cruciformes, Tome III.

Le vingt-cinquième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes: *Paſſe-rage courbée*, L. *Paſſe-rage pétrée*, L. *Paſſe-rage des Alpes*, L. *Drave giroſlée*, B. *Drave incane*, L. *Drave des murailles*, L. *Drave hériſſée*, L. *Drave des Pyrénées*, L. *Drave printanière*, B. *Drave des Alpes*, L. *Drave ciliée*, L. *Drave aizoïde*, L.

Cet ouvrage, dont il paroît deux volumes, ſe diſtribue par cahier de douze planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

La Souſcription pour le papier d'Hollande, par année, eſt de . . . . . 108 liv.

Celle du papier ordinaire, Fig. coloriées, 54 l.

Papier ordinaire, Figur. non-coloriées, 27 l.

On ſouſcrit chez
- L'AUTEUR, rue des Orties, Butte Saint-Roch, n° 14.
- DIDOT le jeune, quai des Auguſtins.
- POISSON, graveur, cloître Saint-Honoré, cour des Enfans de Chœur.

NOTA. *Le vingtième Cahier ne ſera diſtribué qu'après le trentième.*

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, pag. 559.— Vol. lix pag. 477. — Vol. lx, pag. 191 & 393. —Vol. lxj, pag. 447.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Pluſieurs perſonnes ont fait chercher inutilement l'ouvrage de M. *Bajon*, intitulé : *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Caïenne, & de la Guiane françoiſe*, &c. . . *Paris*, 2 vol. in-8°., 1777, ouvrage dont il y a deux extraits dans ce Journal, le premier en mai 1778, *pag.* 385; le ſecond en juin de la même année, *pag.* 481. On trouve actuellement ces Mémoires curieux,

chez *Royez*, libraire, quai des Auguſtins, & chez l'auteur, hôtel de Suède, rue de Tournon.

AVIS.

La *partie hiſtorique* de la médecine étoit juſqu'ici la plus négligée. Aucune nation n'en a encore un ouvrage complet & ſyſtématique ; même les pièces particulières relatives à l'*hiſtoire ancienne de la médecine*, ne ſont pas écrites dans le goût ni avec le génie de *Henſlet*, ou *Mohſen*, noms trop connus pour avoir beſoin d'y ajouter quelque choſe en leur faveur. Il n'en exiſte pas même un abrégé adapté au goût de notre ſiècle, aſſez général & méthodique. Nous ne parviendrons même jamais à un tel ouvrage, auſſi long-temps que les différentes branches n'en ſeront pas ſuffiſamment préparées, & qu'on n'aura point d'abord penſé à en raſſembler les matériaux.

C'eſt à cette fin utile, capable peut-être d'exciter d'autres ſavans & amis de l'hiſtoire, que le ſouſſigné veut entreprendre de publier un ouvrage ſous le titre d'*Archive* (Magaſin,) *pour ſervir à l'hiſtoire de la médecine dans toute ſon étendue*. Le *premier numéro* a paru vers Pâques 1788, chez *Grattenauer*, libraire à Nuremberg. L'auteur ſe trouvera on ne peut plus flatté, ſi les ſavans ou amateurs de la médecine vouloient lui confier les découvertes des faits

particuliers qu'ils pourroient avoir rassemblés sur cette matière. L'utilité publique, le seul mobile qui peut encourager l'auteur à ce travail immense, ne pourroit qu'y gagner infiniment.

Nos 1, 3, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 16, 22, M. GRUNWALD.

2, 6, 10, 14, 15, 17, 18, 16, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, M. WILLEMET.

4, 5, M. ROUSSEL.

TABLE.

Observations faites dans le département des hôpitaux civils, année 1788, n°. 5. *Précis de la Topographie de la ville & de l'hôpital de Cette.* Par M. Tudesq, *méd.* Page 193

Observations générales & particulières sur les maladies qui règnent à l'hôpital de Cette, 227

Réflexions, 230

Observation sur les heureux effets du sirop diacode, donné à haute dose dans un délire phrénétique, &c. Par M. Goubier, *méd.* 244

Observations sur l'utilité de la brûlure dans plusieurs maladies chroniques. Par M. Naudeau fils, *médecin*, 248

Fièvre quarte, guérie par le cautère. Par le même, 253

Fièvre quarte, terminée par un dépôt critique. Par le même. 254

Suite & fin de l'Examen des trois faits touchant la symphyséotomie. Par M Desgranges, *chir.* 256

Mémoire sur l'ophthalmostat de M. Demours, &c. Par M. Gleize, *méd.* 280

Description anatomique d'un vice de conformation de la vessie, &c. Par M. Le Sage, *chir.* 291

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1788, 297

Observations météorologiques, 300

Observations météorologiques faites à Lille, 303

Maladies qui ont régné à Lille, [illegible]

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie. 305
Médecine, 317
Chirurgie, 333
Matière médicale, 336
Physique, 338
Histoire naturelle, 340
Botanique, 346
Mélanges, 360
Séance publique & Prix de l'Académie royale de chirurgie, 370
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, 379
Annonce bibliographique, 380
Avis, 381

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de mai 1788. A Paris, ce 24 avril 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 6.

Topographie médicale de la ville & de l'hôpital de Cliſſon en Bretagne ; par M. Du Boueix, docteur & profeſſeur en médecine de l'univerſité de Nantes, médecin de l'hôpital de Cliſſon, &c.

CLISSON eſt une petite ville du comté Nantois, ſur les frontières de la Bretagne, du Poitou & de l'Anjou, ſituée à cinq

lieues & demie ſud-eſt de Nantes, au 47e deg. 6 min. de latitude ſeptentrionale, & au 16e deg. 20 min. de longitude.

Ce qu'on trouve de plus ancien ſur cette ville, c'eſt que *Gilard*, évêque de Nantes, fut forcé, l'an 855, de ſe retirer à Guérande, & de céder à *Aetard* ſon évêché, avec les doyennés de Cliſſon & de Retz.

En 1223, *Olivier*, ſeigneur de Cliſſon, triſaïeul du fameux connétable de ce nom, fit bâtir le château de cette ville ſur un rocher, au confluent des deux rivières de Moyne & de Sèvre; & dès que le château fut achevé, il fit entourer la ville de murailles, pour la mettre en état de défenſe. Cette place, petite, mais très-forte, a ſoutenu pluſieurs ſiéges avant la réunion de la Bretagne à la couronne. En 1381, le connétable *Olivier de Cliſſon* fit achever les remparts, que ſon triſaïeul avoit commencés: ils ſubſiſtent encore aujourd'hui, mais ils ſont en très-mauvais état.

La ville de Cliſſon, diſtante de près de neuf lieues des bords de l'Océan, eſt élevée de cent-cinquante pieds environ au-deſſus du niveau de la mer. Elle eſt placée ſur deux collines oppoſées, l'une

étant au nord-eſt, & l'autre au ſud-oueſt. Les maiſons, qui ſont bâties en pierres du pays, ſont, en général, mal conſtruites, mais cependant diſpoſées, pour la plupart, d'une manière aſſez ſalubre. Il eſt aiſé de voir, par la poſition de la ville, que les habitations ſituées dans ſon centre, doivent être moins aérées que les autres: auſſi ſont-elles ſombres & humides. On compte à Cliſſon environ deux mille habitans, répartis en cinq petites paroiſſes.

Le ſol de Cliſſon & des environs, eſt par-tout fertile & bien cultivé; car, quoique le ſol ait peu de profondeur ſur le penchant des collines, les terres ſont preſque toutes miſes en valeur.

La première couche, plus ou moins profonde, eſt la terre végétale, qui eſt d'une couleur brune ou noirâtre, & quelquefois tirant ſur le jaune. Elle eſt légère & ſablonneuſe dans quelques endroits, plus forte & argileuſe dans d'autres, ſur-tout vers la partie du ſud, du ſud-oueſt & de l'eſt.

La ſeconde couche eſt un terreau jaunâtre ou rougeâtre en quelques endroits, plus ou moins lourd & tenace, ſuivant qu'il contient plus ou moins de graviers & de cailloux; c'eſt ce que les

habitans du pays appellent *terre franche*. On s'en ſert pour faire le mortier néceſſaire à la maçonnerie. Ce terreau, labouré & fumé, ſe convertit aſſez promptement en terre végétale excellente, ſur-tout lorſqu'on la mêle avec la terre des anciens potagers, eſpèce d'engrais dont les laboureurs de ce canton ont reconnu l'excellence depuis une vingtaine d'années.

Dans quelques endroits éloignés du bord des rivières, on trouve immédiatement au-deſſous de la terre végétale, des couches, ſouvent épaiſſes de quatre à cinq pieds, & plus, d'une terre ſablonneuſe, griſe, friable, en grains anguleux & groſſiers, parſemés de *mica*, & légèrement unis par un gluten argileux; c'eſt ce qu'on appelle ici *le chaple*, qui n'eſt autre choſe que la roche pourrie & décompoſée. Ce *chaple* a quelquefois une telle conſiſtance, qu'il ne peut être entamé qu'avec la pioche & le *pic à pierre*. Lorſqu'il eſt ſoulevé, écraſé & mis en labour, il ne préſente d'abord d'autre aſpect que celui d'une ſurface ſablonneuſe & ſtérile; mais à l'aide du fumier, il devient bientôt une terre végétale.

Dans d'autres endroits, on trouve immédiatement au-deſſous de la terre vé-

gétale, le roc vif. On ſent aſſez que les terres ſur le ſommet & le penchant des collines, doivent toujours être très-arides, tandis qu'elles ſont très-humides dans les bas & dans les lieux plats, où le fond pierreux & argileux retient conſtamment les eaux pluviales & les eaux de ſource.

D'après l'inſpection de quelques carrières & de quelques puits que j'ai fait creuſer, & ſur-tout d'après l'examen que j'ai fait de la coupe des collines, dont quelques-unes ont près de cinquante toiſes, j'ai obſervé que les couches foſſiles ſe préſentoient dans l'ordre ſuivant: 1°. la terre végétale; 2°. le terreau jaunâtre ou *terre franche*; 3°. le *chaple* ou la terre ſablonneuſe, griſe ou rougeâtre, qui eſt plus ou moins compacte, & plus ou moins friable: c'eſt la roche décompoſée; 4°. le roc; 5°. des couches d'argile plus ou moins épaiſſes. Cette diſpoſition intérieure de la terre eſt la plus générale dans le territoire de Cliſſon; mais il y a des variétés d'un canton à l'autre, & ſouvent à de très petites diſtances. Dans quelques endroits, c'eſt la terre franche qu'on trouve la première, enſuite des lits d'argile d'une épaiſſeur très-conſidérable, poſés ſur le *chaple* ou ſur le roc vif: dans d'autres, on rencontre

d'abord ce même roc très-dur à ſa ſurface extérieure; on le voit devenir un peu plus tendre à quelques pieds d'excavation, ſe durcir enſuite davantage, & enfin porter ſur l'argile ou ſur le *chaple*. Il paroît que le fond du ſol eſt par-tout pierreux, & on n'y a juſqu'à préſent trouvé aucune mine.

Ce pays eſt arroſé par deux rivières; l'une, appelée *la Moyne*, prend ſa ſource en Anjou, quelques lieues au-delà de la petite ville de *Chollet;* l'autre, qui eſt la *Sèvre*, vient du Poitou, où elle prend naiſſance à quelques lieues au-deſſous de Châtillon.

La Moyne coule de l'eſt à l'oueſt, & ſe jette dans la *Sèvre*, au pied de la principale tour du château de Cliſſon. Elle n'eſt pas navigable, tant à cauſe des roches dont ſon lit eſt rempli, que parce qu'elle ſe deſſèche en pluſieurs endroits pendant l'été.

La Sèvre coulant du ſud-eſt au nord-oueſt, traverſe la ville dans la gorge des deux collines ſur le penchant deſquelles elle eſt bâtie, & va ſe jeter dans la Loire à Nantes, à l'endroit appelé *Pont-Rouſſeau*. Cette rivière eſt navigable depuis Nantes juſqu'au bourg de Monnine, qui eſt ſitué à une lieue &

demie de Cliſſon. Il ſeroit très-poſſible & peu coûteux de la rendre navigable dans toute cette étendue. Si ce projet, très-utile pour le commerce de ce pays, s'exécutoit, les denrées de l'Amérique & des Indes, qui ſont tranſportées dans le Poitou & dans le bas-Anjou par des chevaux qui paſſent à Cliſſon, arriveroient juſqu'à cette ville ſur des gabarres, ce qui épargneroit douze lieues de trajet par terre. Il y a lieu d'eſpérer que les états de Bretagne, occupés dans ce moment-ci à ouvrir pluſieurs canaux navigables, ne négligeront pas un travail peu diſpendieux, en comparaiſon du bien qui en réſulteroit pour la province. Ce pays eſt par-tout entrecoupé de collines & de gorges formées par une grande quantité de ruiſſeaux plus ou moins forts, qui ſerpentent dans les terres en divers ſens, & vont ſe jeter dans les rivières ci-deſſus décrites; mais les collines les plus conſidérables, ſont les quatre chaînes qui bordent ces deux rivières, & qui ſont coupées de diſtance en diſtance, ſous différens angles, par les ruiſſeaux, qui, creuſant eux-mêmes d'autres gorges, forment d'autres chaînes de côteaux dans les terres. En général, tout ce territoire eſt hériſſé de rochers énormes. On les

trouve amoncelés & entaſſés les uns ſur les autres, depuis la baſe juſqu'au ſommet des collines. Ces groupes s'élèvent de terre, dans certains endroits, à vingt ou trente pieds de hauteur. Dans d'autres, & c'eſt principalement ſur le bord des rivières, l'aſſemblage de ces pierres bizarrement jetées, repréſente des cavernes, des grottes, des pyramides, & d'autres objets d'autant plus pittoreſques, que des maſſes de pierres énormes ne ſe touchent ſouvent que par de très-petites ſurfaces, & que paroiſſant ainſi ſuſpendues en l'air, elles ont un nouveau caractère pour étonner & effrayer même l'imagination des perſonnes qui les conſidèrent. Cette chaîne de roches ſe continue également dans les rivières, où tantôt on les voit ſortir de l'eau d'une manière iſolée, tantôt, plus réunies, on les voit former des chauſſées ou des digues naturelles.

L'eau de ces rivières coulant ſur un fond de roche & de gros ſable, formé de ſes débris, eſt pure & limpide. Les habitans du pays n'en boivent cependant pas, parce qu'elle a un goût de marécage, qu'elle tient des plantes & des feuilles des arbres qui croiſſent ſur leurs bords.

Il eſt évident que ces rochers, ſi bizarrement groupés, ont été ſucceſſivement découverts par les pluies, les orages & les torrens, qui ont entraîné & entraînent tous les jours les terres mobiles dans les fonds, dans les rivières & de-là dans la mer. Cette dénudation ſucceſſive, qui doit aller toujours en augmentant, a fait croire à quelques perſonnes que les rochers croiſſoient par une eſpèce de végétation *lapidifique*; mais cette erreur ne mérite pas d'être réfutée.

La nature de ces pierres n'eſt pas difficile à connoître : elles ſont toutes compoſées d'un agrégat de particules micacées, quartzeuſes, ſiliqueuſes, faiſant feu contre l'acier. Traitées par la fuſion, elles ſont toutes vitreſcibles, & donnent un verre opaque & grisâtre : ainſi *c'eſt la roche granitique*. Les couches pierreuſes de nos petites montagnes & collines, ne préſentent pas de régularité dans leur aſſiette ; elles ſont fendues & diviſées en tous ſens. Les fentes perpendiculaires ſont cependant les plus régulières ; ce qui prouveroit, ſuivant M. *de Buffon*, que cette roche granitique vitreſcible, eſt de formation primitive, qu'elle eſt l'ouvrage du feu & du

refroidiſſement ſucceſſif du globe, plutôt que celui du ſédiment des eaux de la mer dans leur retraite, &c.

On ſe ſert de ces pierres pour bâtir, mais on ne les exploite qu'à grands frais dans la carrière, où l'on eſt obligé d'employer la poudre à canon. Les couches dont le grain eſt le plus ſerré, donnent de très-belles pierres de taille, qui s'uniſſent parfaitement bien avec le mortier.

On en trouve dans les environs de la ville des Pouding (Pudding-Stones,) & il y en a auſſi beaucoup ſur le grand chemin de Nantes à Cliſſon. Quelques-unes repréſentent extérieurement des grappes de raiſin. Leur ſurface eſt d'un rouge brun, & en les briſant, on trouve à l'intérieur une ſubſtance cornée preſque tranſparente. Les bords & les lits de certains ruiſſeaux en ſont parſemés. On en rencontre quelquefois des blocs de trois ou quatre pieds de diamètre, & même plus. Dans quelques-uns de ces blocs, les cailloux ſont ſi intimement liés entre eux, qu'ils paroiſſent ſe toucher ſans aucun corps intermédiaire ; dans d'autres, ils ſont réunis par une matière plus ou moins dure, & quelquefois aſſez friable. Ce gluten intermédiaire paroît

être une terre ferrugineuſe ochracée, rougeâtre, brune ou noirâtre.

Je n'ai pas connoiſſance que perſonne ait trouvé dans les fouilles faites dans ce pays, aucune pétrification de ſubſtances organiſées ; cependant il y a ſeize à dix-ſept ans que, paſſant dans le cimetière du faubourg appelé la *Madeleine du Temple*, je ramaſſai une portion de *cubitus*, longue de deux à trois pouces, d'autant plus reconnoiſſable, qu'elle conſervoit ſa forme & ſa cavité. En examinant cet os, je vis qu'il étoit entièrement pétrifié, & qu'il avoit acquis la dureté & la nature du *ſilex* ; il donnoit en effet de fortes étincelles avec le briquet. J'ai fait depuis en vain quelques autres recherches dans le même cimetière.

Le faubourg de la Madeleine du Temple eſt ainſi nommé, parce qu'il a été jadis habité par les Templiers. Il eſt très-antique, & l'on y voit les ruines d'un vieux château appartenant ſans doute à ces chevaliers. Des tiſſerands pauvres habitent ce lieu, & les miſérables demeures dans leſquelles ils logent, ſont conſtruites avec les débris encore ſubſiſtans des maiſons des Templiers.

En conſidérant la diſpoſition du ſol

de Cliſſon, telle que nous venons de la décrire, en voyant la grande quantité de gorges & de ruiſſeaux qui coupent les collines ſur leſquelles la ville eſt bâtie, & le reſſerrement du lit de la rivière entre ces deux collines, on préſume bien que dans les années pluvieuſes, ce pays doit être expoſé à des inondations conſidérables, ſur-tout dans les lieux bas, ſitués au milieu des deux montagnes & ſur les bords de la rivière. Lorſque les terres ſont déja ſaturées par des pluies antérieures, il ne faut que deux ou trois jours pour cauſer du déſaſtre. Il ne ſe paſſe guère d'année ſans que ces deux rivières ſortent de leur lit, & ne montent de cinq, ſix, huit à dix pieds au-deſſus du niveau d'été. En 1770, dans la nuit du 25 au 26 novembre, après trois jours de pluie continue, la rivière monta, en moins de ſix heures, à près de trente pieds au-deſſus-de ſon niveau. Les papeteries, les moulins à blé, à vent, à foulon, & tous les autres bâtimens établis ſur le bord de la rivière, furent détruits en tout ou en partie, les ponts furent emportés, & cette inondation cauſa les plus grands ravages dans le cours des deux rivières. L'année ſuivante, le débordement fut encore porté

à dix ou douze pieds : heureuſement ces malheurs ſont rares. On aſſure ici qu'il en arrive tous les trente ans de ſemblables. Des vieillards ont vu en 1740 & en 1710 des inondations auſſi fortes que celle dont j'ai été témoin. Ce périodiſme, s'il étoit bien prouvé, ſeroit un phénomène qui mériteroit bien l'attention des phyſiciens.

Nous n'avons aux environs de la ville, ni étangs conſidérables, ni marais, ni forêts. Mais dans les villages & dans les métairies, tous les payſans ſont dans l'uſage de pratiquer autour de leurs habitations, de grandes mares ou foſſés qui reçoivent l'égoût de leurs étables, & les fumiers qui en ſortent; ce qui, pendant l'été ſur tout, répand autour d'eux des exhalaiſons infectes & malfaiſantes. A trois lieues nord nord-oueſt de la ville, il y a un grand marais, dans les environs duquel les fièvres intermittentes ſont endémiques; mais ſon influence ne s'étend pas juſques ſur Cliſſon.

Les eaux qui ſervent de boiſſon, viennent de ſources abondantes & peu profondes qui découlent des fentes de la roche ou des bancs d'argile : elles ſe trouvent par-tout. Elles ſont légères, limpides & ſalubres; elles diſſolvent bien le ſa-

von, ainſi que les légumes, qui s'y cuiſent facilement. On n'y boit point d'eau de puits ni de citernes.

Les vents dominans ſont, en mars, avril, mai, décembre, janvier & février, le nord, le nord-eſt, le nord-oueſt. Ils règnent ſur-tout dans les hivers ſecs & froids. Le nord-eſt, l'eſt & le sud, ſont les vents dominans pendant l'été; le ſud & le ſud-oueſt, ſont propres à l'automne: il n'eſt cependant guère poſſible d'établir de règle générale ſur cet article à cet égard. Je n'ai pas vu que ces météores euſſent ici des périodes bien déterminées. Les ſaiſons ſont extrêmement variables d'année en année, & le ciel très-inconſtant. Dans les mois de mars, avril & mai, nous paſſons ſouvent tout-à-coup d'une chaleur étouffante à un froid très-vif. En juin, juillet & août, les chaleurs ſont aſſez conſtantes, & ſouvent très-fortes & très-ſèches. L'automne eſt le plus ſouvent pluvieux. L'hiver, depuis quelques années ſur-tout, eſt aſſez ordinairement froid & ſec, depuis la fin de décembre juſqu'à celle de mars. Le dernier cependant a été doux & extrêmement pluvieux (*a*).

(*a*) Depuis ſept à huit ans que je tiens un

Il pleut beaucoup moins dans les environs de Cliſſon qu'à Nantes, malgré la petite diſtance qui ſépare ces deux villes, parce que, ſans doute, les orages formés ſur l'Océan, retombent ſouvent ſur la première de ces villes, avant de parvenir juſqu'à la ſeconde. Les vents d'oueſt & de ſud-oueſt, ſont ceux qui amènent les pluies: elles règnent quelquefois ſous les vents de nord-oueſt, mais alors elles ſont opiniâtres & très-froides. Les grêles ſont

---

regiſtre exact d'obſervations météorologiques, je trouve que la plus grande dilatation du mercure au thermomètre de *Reaumur*, a été de 15 à 16 degrés, obſervée au ſoleil levant; & la plus grande condenſation, de 11 degrés au-deſſous de zéro. Dans l'hiver de 1776, le thermomètre deſcendit à 15 degrés.

La plus grande dilatation du baromètre a été de 28 pouces 9 lignes, & la moindre de 26 pouces 11 lignes. Il eſt deſcendu à ce terme le 11 février dernier; & le 28 novembre 1779, il deſcendit à 26 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$. Sur les dix heures du ſoir de cette nuit, il y eut une violente tempête. Pendant l'hiver dernier, les variations de cet inſtrument, qui ont été fréquentes & très-conſidérables, n'ont preſque jamais été d'accord avec l'état de l'atmoſphère. Le mercure s'eſt tenu le plus ſouvent au-deſſus de 28 pouces, & les pluies n'en étoient pas moins preſque continuelles & abondantes, même par les vents de nord & de nord-eſt.

fréquentes en mars & en avril, & l'on en voit quelquefois en juin. Ces grêles & de fortes gelées blanches, qui ſurviennent tout-à-coup après les premières chaleurs qui ont accéléré la végétation, détruiſent quelquefois dans une ſeule nuit l'eſpérance que promettent les vignes, production la plus abondante de ce pays. Les mois de mai, juin, juillet & août, ſont ordinairement les plus ſereins de l'année. J'ai vu paſſer les trois mois d'été & une partie de l'automne ſans qu'il tombât une ſeule goutte de pluie : quelquefois vers la mi-juin, les vents tournent tout-à-coup à l'oueſt ſud-oueſt ; nous éprouvons alors de petites pluies chaudes & permanentes qui durent juſqu'à la fin de juillet, & même davantage, & ces pluies continues font beaucoup de tort aux foins & aux blés. Nous avons ſouvent des orages en été & en automne, & il ne ſe paſſe pas d'année que le tonnerre ne cauſe quelque dommage à Cliſſon ou dans les environs.

Nous voyons quelques brouillards en avril & au commencement de mai, ainſi qu'en ſeptembre. Dans le mois de décembre, l'athmoſphère eſt ſouvent obſcurcie par une brume épaiſſe & très-froide, qui eſt différente de ces brouil-

ards que l'on voit s'établir ſucceſſivement de pays en pays à certaines périodes, tel qu'étoit celui qui a été obſervé dans toute l'Europe pendant l'été de 1782. Ce brouillard ſingulier, par ſa nature ſèche & chaude, fut accompagné à Cliſſon de fièvres intermittentes épidémiques; mais il ne parut pas faire la plus légère impreſſion ſur les beſtiaux.

On obſerve encore, à l'époque des équinoxes du printemps & de l'automne, que le ſoir, & le plus ſouvent le matin, il s'élève dans les prairies & ſur le bord des rivières, des brouillards blancs & épais qui ne montent qu'à peu de diſtance de la terre, & que les rayons du ſoleil diſſipent très-promptement. Je n'ai pas remarqué que ces brouillards exhalaſſent une mauvaiſe odeur, & il eſt de fait que les beſtiaux qui paiſſent l'herbe qui en eſt humectée, n'en ſont pas incommodés. A la vérité on a l'attention de ne les mener au pacage qu'après le lever du ſoleil; mais les chevaux qui couchent dans les prairies pendant les trois quarts de l'année, & les beſtiaux qu'on y laiſſe de même, n'en ſouffrent pas davantage; au contraire, ils ſe portent infiniment mieux, & engraiſ

ſent promptement quand on les met ainſi au verd. Les moutons ne parquent pas : ils ſont ici d'une grandeur médiocre ; mais à quelques lieues de là, dans l'Anjou, ils ſont très-beaux.

Le ſol de Cliſſon eſt très-propre à la végétation, qui y eſt très-floriſſante. Toutes les eſpèces de plantes potagères y ſont cultivées avec ſuccès ; on y trouve avec abondance toutes les plantes médicinales ; & l'on voit croître dans les jardins tous les arbres fruitiers ou d'agrément, à l'exception du châtaignier qui n'y vient pas bien (*a*).

(*a*) On rencontre fréquemment dans les vallées, dans les haies, la *clandeſtine*, *lathræa*, LINNÉE, le colchique, *colchicum commune*, *C. B.* Dans les prés bas & argileux, toutes les eſpèces d'orchys, le gallium à fleurs blanches & jaunes. Dans les genets, on voit l'orobanche, *orobanche major caryophyllum olens ;* ſur le bords des rivières & des ruiſſeaux, l'œnanche *œnante aquatica*, Wepfer, dont les vétérinaires emploient avec ſuccès les racines écraſées pour conſumer les fics & autres excroiſſances des beſtiaux : ils l'appellent *panſaire : les ſalicaires*, les *liſymachies*, les *gratioles*, les *digitales*, les eupatoires à feuilles de chanvre, ſe trouvent dans les mêmes endroits ; le *cyperus* ou *ſouchet*, dont la racine eſt ſi aromatique, toutes les eſpèces de menthe, le calamenthe, l'origan, le pouliot, ſont des plantes qui ne ſont pas rares. Dans les prairies, dans les haies,

Il y avoit autrefois beaucoup de forêts dans les environs de Cliſſon. Dans la partie du nord & du nord-oueſt, elles ont été détruites, & remplacées par des vignes qui ſont le principal objet de culture.

Le vin blanc, le ſeul qu'on y recueille, eſt de médiocre qualité, d'une ſaveur acide & tartareuſe ; on s'en ſert principalement pour la fabrication des eaux-de-vie, qui ſont très-bonnes, & qui ſont le principal objet du commerce avec l'étranger. Ces eaux-de-vie ſont enlevées preſque toutes pour le nord.

On cultive peu de grains aux environs de la ville, ſi ce n'eſt dans les cantons de l'oueſt & du ſud, & l'on sème

---

dans les lieux humides, dans les terres en jachère, on voit naître une grande quantité de brunelle, la bugle, la brione, le conyſe, la benoite, l'ulmaire, les *ſedum*, &c. ; tous les capillaires, ainſi que les lauréoles, viennent dans les haies & dans les lieux ombragés, ainſi que les *naſturtium;* les *ſiſimbrium*, l'*eruca*, la valériane, la véronique, l'eſpèce de bruyère appelée *eryca major ſcoparia foliis deciduis*, le *caltha arvenſis*, ſont des plantes très-communes dans les chemins, dans les champs & dans les vignes. Les mares & les foſſés qui ne tariſſent pas, les petits étangs qui ſont dans nos environs, donnent beaucoup *de maire* ou châtaigne d'eau, *tribuloides*.

beaucoup plus de ſeigle que de froment. Les maladies les plus ordinaires aux ſubſtances céréales, ſont le *charbon* pour le froment, & l'*ergot* pour le ſeigle. On attribue la première aux brumes & aux brouillards, & l'on croit que l'*ergot* eſt occaſionné par les pluies pendant la floraiſon. Selon MM. *Tillet* & *Duhamel*, ce dernier vice eſt produit par la piqûre de la chenille, qui fait dégénérer les grains piqués en une eſpèce de gale. En 1771, j'ai vu des fièvres malignes, des flux dyſſentériques, des tremblemens, des vertiges, qui paroiſſoient occaſionnés par la grande quantité d'*ergot* qui ſe trouvoit dans les ſeigles de l'année précédente. Le bled n'eſt pas la ſeule ſemence céréale que l'on cultive : on sème de l'orge, des avoines, & un peu de ſarraſin, qui ne ſert ici que pour engraiſſer les volailles & les cochons. Le lin eſt une plante qui vient très-bien dans les vallées, dans les terres humides & légères, & dont les agriculteurs ne négligent pas de tirer parti.

En général, on peut dire que dans les paroiſſes de campagne, dont les grains ſont la principale production, le laboureur entend très-bien la culture, & que les terres y ſont d'une très-grande va-

leur. Les grands propriétaires de terres de Poitou ont ſouvent recours à ces hommes inſtruits par l'expérience; & ils les attirent ſur leurs métairies, parce qu'ils ont la certitude d'en voir bientôt augmenter conſidérablement le revenu.

Les beſtiaux ſont ſains & vigoureux. Les bœufs ſervent au labour, & les chevaux aux charrois & aux tranſports. Mais malgré la bonne qualité des beſtiaux & la nature excellente des fourrages dont ils ſont nourris, il ne laiſſe pas que d'en périr. Cette mortalité doit plutôt être attribuée à la manière dont ils ſont gouvernés, qu'à la nature de leurs maladies.

Celle qui eſt la plus commune, eſt déſignée dans le pays ſous le nom de *crud*. C'eſt une eſpèce d'indigeſtion, accompagnée de vives tranchées, de coliques venteuſes, de météoriſme, &c. qui eſt occaſionnée par les choux, les navets, les herbes graſſes aquatiques, qu'on donne imprudemment & en trop grande abondance aux animaux, lorſqu'elles ſont encore humectées par la roſée, par la pluie, ou couvertes de gelée blanche. Les beſtiaux y ſont ſurtout expoſés, lorſqu'au ſortir de l'hiver on les fait paſſer de l'uſage des fourrages

ſecs, à celui d'une nourriture fraîche, ſucculente & venteuſe. Les moyens les plus propres à combattre cette maladie, ſont la thériaque & la ſaumure chaude.

J'ai vu quelquefois des beſtiaux attaqués d'une eſpèce de fièvre maligne, dont la marche étoit entièrement rapide: ils périſſoient en deux ou trois jours, & la putréfaction s'en emparoit promptement. Mais ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'eſt qu'il ſurvenoit à la plupart une ou deux puſtules phlegmoneuſes à la peau, qui m'ont paru être de véritables anthrax, ou charbon malin (*a*).

(*a*) Les *Maiges*, qui ſont les vétérinaires du pays, appellent cette maladie la *peſte*. Leur méthode curative eſt ſouverainement abſurde; j'en ai vu qui commençoient par ſuſpendre des crapauds deſſéchés dans pluſieurs endroits de l'étable. Ils donnent aux animaux certains breuvages dont j'ignore la compoſition, mais dont la thériaque & des drogues aromatiques ſont ordinairement la baſe. Ils introduiſent dans la tumeur (lorſqu'il y en a) un morceau de racine d'ellébore ou autre racine irritante & cauſtique, pour donner, diſent-ils, du vent, (& ce n'eſt pas ce qu'ils font de plus mal.) Enfin, quand l'animal meurt, ce qui arrive le plus ſouvent, ils le font enterrer aſſez ſuperficiellement dans l'étable même où reſtent les autres beſtiaux ma-

Je n'ai trouvé aucune obſervation particulière à faire ſur les différentes eſpèces du règne animal que l'on trouve à Cliſſon, ſi ce n'eſt que l'on y voit quelquefois des loups, quoiqu'il n'y ait pas de forêts, & que les chiens y ſont fort ſujets à la rage. Il ne ſe paſſe pas d'année ſans que quelques-uns en ſoient attaqués, ce qui occaſionne ſouvent du déſaſtre, ſoit parmi les hommes, ſoit dans les beſtiaux. Les perſonnes mordues ne prennent ordinairement pas d'autre précaution, que celle d'aller une fois ſeulement ſe baigner à la mer; auſſi n'eſt-il pas rare de voir des victimes de cette cruelle maladie.

Le commerce de ce pays conſiſte en vins, eaux-de-vie, beſtiaux, fil de lin, & en coutil, toiles, ſerges & gros draps qui ſe fabriquent dans les environs. A proprement parler, il n'y a pas de manufacture dans la ville, car on ne peut guère qualifier de ce nom une fabrique d'indiennes, établie depuis quatre à cinq ans, par deux ouvriers Suiſſes; mais à une demi-lieue de Cliſſon, dans

---

lades ou ſains, afin (prétendent-ils) d'attirer tous le venin ſur le cadavre, & d'en garantir les autres animaux.

la paroiſſe de Cugard, il y a deux établiſſemens conſidérables qui en tiennent lieu.

L'un eſt une fabrique de papiers & cartons, qui occupe tous les habitans d'un village nommé *Antier*, ſitué ſur les bords de la Sèvre. On y fait des papiers de toute grandeur & qualité. Cette manufacture & quelques autres de même eſpèce, ſituées à peu de diſtance ſur la même rive, forment une branche de commerce très importante. Les ouvriers de ces papeteries ſont pâles & maigres; ils ont communément les jambes œdématiées; les maladies dont ils ſont le plus ſouvent affectés, ſont les rhumatiſmes, les catarrhes, & pluſieurs meurent phthiſiques. Les femmes que l'on emploie au tirage du papier, & qui ſont occupées journellement à le plier & à le nettoyer, ſont ſujettes à la ſuppreſſion des règles, à la chloroſe, & à la cachexie qui en eſt la ſuite.

L'autre établiſſement, ſitué dans la même paroiſſe de Cugard, à un quart de lieue de la ville, & ſur la rive gauche de la Sèvre, eſt une forge ou fonderie de fer, qui devient de plus en plus conſidérable, étant aujourd'hui dirigée par un négociant très-riche. On s'occupe dans

dans cette forge à refondre tous les débris de canons & autres ouvrages en fer, marqués à la fonderie de Nantes, ainſi que tous les rebuts appelés *carcas*, & les ferrailles que l'on recueille de toutes parts. On en fait du fer en baguettes cylindriques, qui ſert pour les chevilles de navire, du fer plat & des pivots de moulin à ſucre pour l'Amérique.

Les ouvriers de cette forge ſont maigres, pâles, ſujets aux affections inflammatoires, & particulièrement aux périp neumonies (*a*).

Dans la ville de Cliſſon, les tanneurs, les mégiſſiers, les chamoiſeurs, qui ſont en aſſez grand nombre, ne ſont pas plus ſujets aux maladies que les autres habitans, & on ne leur en connoît pas de particulière, ce qu'on peut attribuer à

(*a*) On m'a aſſuré qu'en creuſant les fondemens de cette fonderie, on avoit trouvé de l'antimoine. Une perſonne, verſée par état dans la chimie, m'a même dit avoir poſſédé, pendant quelque temps, un gros morceau de ce minéral qui lui avoit été donné par un maçon, employé à cet ouvrage. Ces indices m'ont paru peu probans pour un fait de cette nature, ſur-tout quand j'ai vu qu'on ne trouve aux environs de cette forge, qu'une roche granitique très-dure & quelques *ſilex*.

la pureté de l'air de la ville, & à l'aiſance qui permet à ces ouvriers d'être bien vêtus, bien nourris, & ſur-tout de faire uſage du vin.

Les tiſſerands, qui habitent le faux-bourg de la Madeleine du Temple, & celui de Saint-Gilles, qui lui eſt contigu, ne ſont pas auſſi mal conſtitués & auſſi ſouvent malades, que le ſont ces mêmes ouvriers dans les autres pays, parce qu'au lieu d'avoir leur métier dans des caves, ils travaillent au rez-de-chauſſée, & qu'ils ont tous des jardins élevés, où ils prennent l'air de temps en temps.

La ville de Cliſſon a encore l'avantage d'être peu expoſée aux maladies épidemiques; en effet, quoique l'on voie de temps en temps des épidémies dans les campagnes voiſines, & particulièrement dans les cantons vignobles, ces maladies ne pénètrent preſque jamais dans l'intérieur de la ville. Il eſt aiſé d'en appercevoir la raiſon en comparant l'un & l'autre ſol, & particulièrement en obſervant que Cliſſon eſt bâti ſur la pente de deux collines, au milieu deſquelles coule la rivière; que par cette ſituation, l'air y eſt toujours agité & renouvelé, tandis que les eaux pluviales qui deſcendent avec rapidité, balayent les rues, & entraînent

toutes les immondices dans la rivière.

Les habitans de Cliffon ſont en général d'un bon tempérament & d'une taille avantageuſe. On y trouve beaucoup de vieillards de l'un & l'autre ſexe, dont pluſieurs ſont bien au-delà de quatre-vingts ans. Il y en auroit un plus grand nombre ſi l'ivrognerie, qui eſt un vice aſſez commun parmi les artiſans, n'en moiſſonnoit pas une grande partie au milieu de leur carrière.

La nourriture ordinaire des gens aiſés eſt le pain de froment, la viande de boucherie, le gibier, qui eſt abondant, & les légumes. Le pain de ſeigle & d'orge, le lard & le beurre ſont les alimens ordinaires du bas peuple. Le vin blanc du pays eſt la boiſſon d'uſage. Il n'y a que les plus pauvres qui boivent de l'eau ou du mauvais cidre, fait avec des ceriſes ou des pruneaux fermentés dans l'eau.

Les filles de la ville ſont communément réglées entre quatorze & quinze ans, mais celles des villageois le ſont beaucoup plus tard. J'ai vu ſouvent parmi ces dernières, des filles de dix-huit à vingt ans, qui ne l'étoient pas encore. Les femmes ſont très-fécondes, & elles ceſſent d'être ſujettes au flux périodique entre quarante-cinq & cinquante ans.

La seule maladie que l'on puisse caractériser d'endémique à ce pays, ce sont les affections scrophuleuses, qui se masquent sous différens symptômes, comme tumeurs glanduleuses au col & aux aisselles, ulcères en différentes parties, & particulièrement aux jambes, sous le nom de *loups*, lippitudes, ophthalmies, maladies qui du reste paroissent attachées plus particulièrement à l'indigence & à la malpropreté des habitans de la dernière classe.

HÔPITAL DE CLISSON.

Cet hôpital est situé dans le faubourg Saint-Antoine, sur la rive droite de la Sèvre, au confluent de celle de la Moyne. Le logement des pauvres est composé de deux salles, l'une au rez-de-chaussée pour les femmes, & l'autre au premier pour les hommes. L'exposition de ces salles est au nord & au sud, & elles ont des croisées opposées. Chaque salle contient douze lits; on n'y reçoit point d'étrangers, d'incurables, ni de maladies contagieuses. Le service des malades est confié à quatre femmes, qui, sous le nom de sœurs, se vouent au service des malades, en se réservant le pouvoir de quit-

ter la maiſon à leur volonté, & en ſe ſoumettant aux ordres de l'adminiſtration. Ces ſœurs ſont ſecondées par quatre domeſtiques ; douze citoyens eccléſiaſtiques, nobles ou roturiers, & un receveur, forment le corps de l'adminiſtration. Les officiers de ſanté ſont un médecin & un chirurgien. Quoique les revenus de l'hôpital ne ſoient pas conſidérables, les charités qu'il exerce ne ſe bornent pas aux ſoins qu'il donne aux pauvres dans l'hôpital ; les adminiſtrateurs font diſtribuer de plus chaque ſemaine aux indigens, trente boiſſeaux de ſeigle en pain. Voici l'origine & les progrès de ce petit hôpital.

En 1662, *Louis XIV* engagea, par un édit, tous ſes ſujets à former dans chaque ville un bureau de charité. En 1688, les habitans de Cliſſon avoient déja formé un établiſſement aſſez conſidérable. En 1687, au mois de janvier, *Jean Halloüin*, ſénéchal de Cliſſon, acheta de ſes domaines une maiſon au faubourg Saint-Jacques, pour y établir un aſyle pour les pauvres malades ; & en effet on commença dès-lors à meubler cette maiſon de lits en proportion des revenus dont jouiſſoit ce nouvel établiſſement.

Au mois de décembre de la même

année, sur la demande de la communauté de Cliſſon, le roi accorda des lettres-patentes pour l'érection d'un hôpital général en cette ville, qui furent enregiſtrées au parlement de Bretagne, le 27 mai 1693. Ces lettres-patentes accordent à cet hôpital des droits & priviléges très-étendus, & en règlent l'adminiſtration.

Il exiſtoit dans le faubourg Saint-Antoine une communauté des frères Antonins, qui furent obligés de quitter leur maiſon vers l'année 1695. Les adminiſtrateurs de l'hôpital aperçurent dans cet endroit un lieu propre à ſeconder les vues qu'ils avoient d'augmenter leur établiſſement. Un bâtiment très-logeable pour les ſœurs, deux grandes ſalles propres à placer des malades, des jardins vaſtes & bien cultivés, une grande égliſe & une chapelle, tel étoit le terrain abandonné par les Antonins, dont Sa Majeſté accorda la propriété à l'hôpital général, établi huit ans auparavant. En conſéquence, les pauvres & les malades furent tranſportés dans cette nouvelle maiſon. Par ſucceſſion de temps, les ſeigneurs de Cliſſon ajoutèrent aux biens modiques formant ſa dotation primitive, des legs pieux, qui mirent les ad-

miniſtrateurs dans le cas d'y pouvoir établir les vingt-quatre lits qui ſervent aujourd'hui aux pauvres de cette ville & de ſes faubourgs.

En général, le peuple a beaucoup de répugnance à ſe faire tranſporter à l'hôpital, & les lits ne ſont ſouvent occupés que par des vieilles gens attaqués de maladies incurables, ou par des malades plus jeunes, qu'on n'y conduit que lorſqu'ils ſont ſans reſſource. Les maladies que l'on voit le plus communément dans cet hôpital, ainſi que dans la ville, ſont la goutte & l'hydropiſie, affections aſſez communes chez les ivrognes.

On pourroit cependant trouver quelques genres de maladie plus communs dans ce pays-ci que les autres; le premier eſt l'affection ſcrophuleuſe dont nous avons parlé. Le ſecond eſt la diſpoſition vermineuſe que nous rencontrons toujours dans les maladies du peuple. J'ai vu rendre, en trois ou quatre jours par le même ſujet, juſqu'à cent cinquante lombricaux très-grands. Il eſt très-commun que les malades attaqués de maladies aiguës, en expulſent cinquante, ſoixante ou quatre-vingt en peu de jours. J'ai ſuivi pluſieurs malades attaqués des deux eſpèces de *tænia*; l'huile

de *Ricin* eſt le vermifuge qui m'a le mieux réuſſi. Un chirurgien très-inſtruit, qui a pratiqué ici pendant trente ans, m'a aſſuré que cette complication vermineuſe, qui domine dans toutes les maladies, n'étoit devenue dominante que depuis une épidémie dyſſentérique qui ravagea ce pays en 1765. Le troiſième genre de maladie eſt un ulcère phagédénique incurable, auquel on donne vulgairement le nom de *loup*. Cette maladie chronique règne dans toutes les claſſes d'habitans, mais elle eſt, ainſi que les deux autres, beaucoup plus répandue ſur les gens du peuple, & par conſéquent ſur ceux qui ſont dans le cas d'avoir recours à l'hôpital.

L'obſervation la plus remarquable que j'aie faite à l'hôpital de Cliffon, a pour objet la guériſon d'un tétanos idiopathique univerſel. Je ne la rapporterai pas, parce qu'elle eſt déja décrite dans le Journal de médecine (*a*); il ſuffira ſeulement de rappeler ici que ce tétanos étoit caractériſé par tous les ſymptômes les plus graves, & qu'après avoir eſſayé les bains, les délayans, les minoratifs

(*a*) *Voyez* le Journal de médecine, cahier de ſeptembre 1774, tom xlij, pag. 222.

plus ou moins aiguisés sans en obtenir aucun avantage, j'eus recours aux frictions mercurielles, qui eurent un succès complet & décisif.

OBSERVATIONS

SUR LE TÉTANOS;

Par M. RAMEL, ancien médecin de l'hôpital d'Aubagne.

PREMIERE OBSERVATION.

En 1784, le nommé *Antoine Burle*, cultivateur, âgé de vingt ans, d'une habitude de corps grêle, d'un tempérament fort & vigoureux, fut attaqué d'une fièvre putride rémittente. La saignée, les délayans & quelques purgations eurent bientôt rétabli sa santé. Entré en convalescence, ce jeune homme se livra en même temps à plusieurs excès dans la boisson du vin & des liqueurs, à un travail de corps très-fatigant, & à des excès d'un genre encore plus énervant. Il fut saisi quelques mois après d'un tétanos, & fut confié à mes soins. Dans les premiers momens où je le vis, je le trouvai couché horizontalement dans son

lit, & roide comme un bâton. La mâchoire inférieure étoit comme collée contre la ſupérieure, & la déglutition ſe faiſoit très-difficilement. Lorſque ce malade vouloit boire, il ſentoit dans ſon goſier un mouvement douloureux, convulſif & comme ſuffoquant. Il ſuoit beaucoup; il avoit le viſage coloré, les yeux étincelans, le pouls dur, tendu & fréquent; on lui avoit déja tiré deux fois du ſang. Je le fis ſaigner deux autres fois. A la place des bains, qu'il ne fut pas poſſible de lui adminiſtrer, je fis faire à chaque inſtant, pour ainſi dire, des applications & des fomentations avec des linges trempés dans des décoctions émollientes, ſur l'épine du dos, & je me bornai pour les remèdes internes, à l'eau de poulet, aux émulſions, aux anodyns & aux tempérans. On verſoit ſans ceſſe dans la bouche, à l'aide d'un biberon, quelqu'une de ces boiſſons émollientes & anti-phlogiſtiques; on y joignoit de plus chaque jour pluſieurs lavemens émolliens dans l'intention d'adoucir & de lubréfier le canal inteſtinal.

Le huitième jour, l'érétiſme commença à diminuer ſenſiblement, & les nerfs parurent avoir moins de roideur & de tenſion. La déglutition devint plus

facile, le ſommeil reparut, la mâchoire s'ouvrit avec plus d'aiſance, & la progreſſion en mieux fut enſuite très-rapide juſqu'à la parfaite guériſon.

Ce tétanos reconnoiſſant pour cauſe, des veilles, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, un travail exceſſif & un grand épuiſement, en un mot, toutes les cauſes qui peuvent donner lieu à l'érétiſme du genre nerveux, & à l'*ataxie* des eſprits animaux, on ne doit pas être étonné qu'il ait cédé aux ſaignées, aux émolliens & aux calmans.

IIe. OBSERVATION.

Quelques mois après, un autre cultivateur, âgé d'environ vingt-cinq ans, d'une habitude de corps grêle, & d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaqué du tétanos : il étoit roide, il avoit la mâchoire ſerrée, mais ce ſerrement étoit moins fort que chez le malade précédent, puiſqu'il pouvoit boire avec plus de facilité & même ſans douleur. Cet homme fut traité par d'autres que par moi, mais d'après la méthode que j'avois employée ſur le malade dont je viens de parler. Il fut ſaigné pluſieurs fois; il prit beaucoup de

lavemens ; il but des tiſanes émollientes & anti-phlogiſtiques ; au lieu de lui faire des fomentations & des applications émollientes, on l'étendit ſur des claies, ſous leſquelles on plaça des baignoires remplies de décoctions émollientes très-chaudes, pour qu'il en reçût la vapeur ſur l'épine du dos. Malgré tous ces ſoins, il ſuccomba ſous peu de jours.

Ce tétanos reconnoiſſoit pour cauſe la ſuppreſſion ſubite de la tranſpiration, qui avoit été produite par l'action de l'eau froide ſur l'eſtomac. Cet homme, étant tout en nage & en ſueur, ſe mit à boire de l'eau très-fraîche pour étancher ſa ſoif & ſe déſaltérer. Dès l'inſtant, il fut ſaiſi d'un froid intérieur, & ce fut le jour ſuivant que le ſerrement de la mâchoire & les autres ſymptômes caractériſtiques du tétanos, commencèrent à ſe manifeſter.

La cauſe de ce tétanos, ſi différente de celle qui avoit donné naiſſance au précédent, ne devoit-elle pas exiger une différence dans le traitement ? N'eſt-il pas permis de penſer que les diaphorétiques aſſociés aux délayans & à l'opium, auroient été des remèdes beaucoup plus convenables dans cette circonſtance ?

IIIe. OBSERVATION.

Dans le mois de mai de l'année 1786, le nommé *Jean-Saume*, matelot de la Ciotat, âgé de cinquante ans, d'une habitude de corps replète, d'un tempérament ſanguin, & de la plus forte conſtitution, ayant été arrêté & viſité par les employés des fermes, qui trouvèrent dans ſes hardes quelques petits morceaux de tabac prohibé, fut ſaiſi de frayeur, & la crainte opéra tellement ſur ſon eſprit, qu'au bout de quelques jours ſes jambes commencèrent à ſe roidir, & qu'en peu de temps il fut hors d'état de s'en ſervir. Bientôt cette roideur ſe communiqua à tout le tronc & aux extrémités ſupérieures, & le *ſtriſmus* ne tarda pas à s'établir.

Ayant reconnu que ce tétanos étoit dû à un vive affection de l'ame, je mis d'abord tout en œuvre pour calmer & raſſurer l'imagination effrayée du malade; je le fis enſuite ſaigner pluſieurs fois parce qu'il étoit pléthorique. Le pouls étoit fébrile, il y avoit des ſueurs abondantes & beaucoup d'inſomnie.

J'obſervai chez cet homme un ſymptôme que je n'avois pas eu lieu de voir

dans les deux précédens ; c'étoit un mouvement convulsif qui affectoit particulièrement le bas-ventre, & qui reprenoit tous les jours d'une manière périodique & régulière, pendant une demi-heure à-peu-près. Dans le temps de cette saccade convulsive, on apercevoit un mouvement ondulatoire, & comme vermiculaire, vif & serré, qui se faisoit de bas en haut dans la région du bas-ventre, c'est-à-dire, que l'on distinguoit très-facilement un mouvement anti-péristaltique. Pendant cette agitation convulsive, la face se coloroit plus vivement, le malade devenoit quelquefois livide, sans perdre néanmoins connoissance; les extrémités inférieures & supérieures, & toute la machine, paroissoient participer, par de légers mouvemens involontaires, mais bien circonscrits à ce mouvement extraordinaire, dont le siége étoit particulièrement placé dans le canal alimentaire ; la rougeur & la lividité du visage pendant la durée de ces mouvemens convulsifs, furent les symptômes qui m'engagèrent à insister sur la saignée: ce qu'il est important de remarquer, c'est que dans les premières comme dans les dernières, le sang tiré de la veine ne donna pas une seule goutte de séro-

ſité, même après pluſieurs heures de ſéjour dans les poëlettes.

Après avoir inutilement employé les délayans, les émulſions, les anti-ſpaſmodiques & les calmans, tels que la feuille d'oranger & le ſel ſédatif, j'eus recours aux lumières d'un de mes confrères très-éclairé, & le réſultat de notre conſultation, fut qu'il falloit employer les anti-ſpaſmodiques les plus énergiques; en conſéquence je fis uſage du muſc, du camphre, de la teinture de caſtor & de celle de ſuccin : l'opium fut donné à haute doſe; mais aucun de ces remèdes ne ſoulagea le malade. Le pouls étoit légèrement fébrile; & lors des ſaccades convulſives, il ſe déprimoit & offroit quelques intermittences. Cet homme mourut le dixième jour, dans un de ces mouvemens convulſifs.

IVe. OBSERVATION.

Le nommé *Jean Dejan*, âgé de 60 ans, ancien porte-faix de la Ciotat, d'un tempérament bilieux, fut conduit à l'hôpital: il ſembloit, diſoit-il, qu'on le tiroit fortement en avant; il avoit la tête & la poitrine recourbées ſur le bas-ventre, & un *ſtriſmus* aſſez léger. Je reconnus l'em-

prosthotonos. Ce malade éprouvoit des douleurs excessives dans les épaules & dans les cuisses, sur-tout quand on appliquoit la main à ces endroits; & toutes les parties de son corps étoient si sensibles, que le drap du lit & le moindre contact, lui faisoient jeter les hauts cris. La saison étoit froide, & la maladie paroissoit avoir pour cause la suppression de la transpiration. Cet homme s'étant exposé à l'air froid, étant fort échauffé par le travail, il ne fut pas possible de lui administrer aucun remède; il resta froid & glacé pendant le peu de jours que dura sa maladie, à laquelle il succomba le cinquième. Pendant la durée de cette maladie, le pouls parut toujours assez naturel.

V^e. OBSERVATION.

La femme d'un pêcheur, âgée de trente-six ans, d'une habitude de corps grêle, éprouvoit depuis six mois de vives secousses, tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt de l'un des côtés, tantôt de l'autre. Les secousses spasmodiques, quoiqu'instantanées, avoient été si fortes dans certaines occasions, qu'elle en avoit été terrassée. Les jours où ces secousses

étoient plus fortes & plus répétées, elle éprouvoit un léger reſſerrement des mâchoires; les règles étoient ſupprimées depuis deux mois, & il y avoit de l'inſomnie. Cette maladie, ſans préſenter les ſymptômes caractériſtiques du tétanos, me parut avoir quelque analogie avec lui, par les tiraillemens ſpaſmodiques momentanés, & par le ſerrement convulſif des mâchoires. Cette femme étant venue à l'hôpital pour me conſulter, je lui conſeillai de prendre des bains & de les continuer long-temps, & je lui preſcrivis les anti-ſpaſmodiques unis aux délayans & aux calmans. Ces moyens furent eſſayés, mais ne furent pas continués comme ils auroient dû l'être. Le bain rappela un jour l'évacuation périodique, qui ſe ſupprima auſſitôt que la malade fut ſortie de l'eau. Quelques mois après, cette femme tomba dans la démence, où elle eſt reſtée plongée ſans qu'on ſe ſoit occupé du ſoin de la faire traiter.

VIe. OBSERVATION.

Un homme âgé de ſoixante ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, but, étant en ſueur, pluſieurs verres d'une eau très-

froide. Le jour ſuivant, il reſſentit un froid intérieur, & bientôt le *ſtriſmus* & la froideur de tout le corps annoncèrent l'invaſion du tétanos. On combattit d'abord cette maladie par les ſaignées, les diaphorétiques & par l'opium, que l'on donna à forte doſe. La déglutition étant devenue abſolument impoſſible, tant le ſerrement des mâchoires étoit fort, on donna l'opium en lavemens, en mettant dans chacun d'eux vingt grains de cette ſubſtance; mais, malgré le fréquent uſage des calmans, le malade n'eut pas le plus léger ſommeil : ces remèdes parurent produire quelque rémiſſion, ſoit dans le *ſtriſmus*, ſoit dans les autres ſymptômes; mais ce calme ne fut pas de longue durée, & le malade mourut le vingt-quatrième jour.

VIIe. OBSERVATION.

Le 12 décembre de l'année dernière, la femme d'un ſcieur de bois, qui allaitoit un enfant âgé de ſix mois, fut trouvée dans ſon lit dans un état fort analogue au tétanos; elle avoit le *ſtriſmus*, & toutes les parties de ſon corps étoient roides & immobiles, à l'exception des extrémités ſupérieures, qui avoient con-

ſervé la liberté du mouvement. Le pouls étoit élevé, & le viſage aſſez coloré. Ayant découvert, par les queſtions que je fis à cette femme, que ſa maladie étoit produite par une tranſpiration ſubitement arrêtée, je lui ordonnai de légers diaphorétiques aſſociés aux émolliens, & une potion dans laquelle l'opium jouoit le principal rôle. Je lui conſeillai en outre de ne plus allaiter ſon enfant, de crainte qu'il ne fût incommodé par l'effet des médicamens qu'elle prenoit; & pour entretenir l'écoulement du lait, je ſubſtituai un petit chien à l'enfant. Les ſueurs ne tardèrent pas à s'établir, au grand ſoulagement de la malade. On les ſoutint en perſévérant dans l'uſage des moyens qui les avoient procurées. Au bout de huit jours, cette femme fut en état de reprendre ſon enfant, mais le *ſtriſmus* ne ſe diſſipa entièrement qu'au bout d'un mois.

VIIIe. OBSERVATION.

Dans le mois de février dernier, un cordonnier s'étant expoſé imprudemment à l'air extérieur dans un moment où il étoit couvert de ſueur, fut promptement ſaiſi de ſerrement des mâchoires & d'une roideur dans le tronc. Les

extrémités ſupérieures & inférieures n'étoient que peu gênées dans leur mouvement. Il y avoit de la fièvre & de l'inſomnie. Je fis ſaigner deux fois cet homme du bras ; je lui ordonnai des lavemens émolliens, une tiſane faite avec l'*althæa*, le *nymphæa* & le *ſcordium*. Il prenoit toutes les demi-heures une cuillerée de potion, dans laquelle il y avoit deux grains d'opium. Le cinquième jour les ſueurs parurent ; le malade éprouva des envies de dormir qui n'eurent pas d'effet. Le ſixième jour il dormit, les ſueurs furent plus abondantes : je modérai alors l'uſage de l'opium. Le huitième jour, il fut beaucoup mieux, mais le *ſtriſmus* ne ſe diſſipoit pas entièrement ; le malade éprouvoit d'ailleurs une ſtupeur & un engourdiſſement dans les muſcles qui ſervent à mouvoir la tête. Ayant inutilement fait pluſieurs fomentations réſolutives ſur ces parties, je fis faire quelques frictions mercurielles aux cuiſſes, dans l'intention de réſoudre les humeurs dont la ſtagnation produiſoit l'engorgement & la ſtupeur des muſcles du col : ce ſecours ne trompa pas mon attente. Au bout de quelques jours, le malade éprouva une excrétion de ſalive plus abondante qu'à l'ordinaire ; & à

compter de ce moment, il fut promptement rétabli.

Il réſulte de ces obſervations ſur le tétanos, 1°. que la ſuppreſſion ſubite de la tranſpiration eſt, dans ces contrées, une des cauſes les plus ordinaires du tétanos; 2°. que les légers diaphorétiques aſſociés aux émolliens, & ſur-tout à l'opium, ſont, dans ces circonſtances, des moyens curatifs bien puiſſans; 3°. que les frictions mercurielles peuvent concourir à faire ceſſer le *ſtriſmus*, qui ſubſiſte encore après la diſparition des ſymptômes les plus graves.

RÉFLEXIONS.

L'art d'obſerver tient à une curioſité vive, & à la ſagacité d'un jugement ſûr qui ſait analyſer & claſſer les objets ſuivant leur véritable valeur. Les paſſions, la pareſſe & les préjugés nous détournent de l'obſervation, mais nous y ſommes rappelés par la campagne & par la ſolitude. Les climats où la nature eſt plus riche, plus féconde, ou plus variée dans ſes productions, réveillent dans les hommes les plus indifférens le goût de l'obſervation; & pour éprouver ce ſentiment, il n'eſt pas néceſſaire d'aller dans

un autre hémiſphère. Qui peut parcourir les Voſges ſans réfléchir ſur la formation des mines ? qui peut gravir ſur les Alpes ſans porter envie aux diſciples des *Juſſieu* & des *Linnée*, pour leſquels la nature étale en ces lieux le ſpectacle le plus brillant ? Les eaux thermales des Pyrénées & des montagnes d'Auvergne, donnent occaſion de ſonger au foyer qui entretient la chaleur conſidérable de ces ſources minérales. Les asbeſtes, la pierre-ponce, les baſaltes, & les autres traces ſubſiſtantes des volcans que l'on trouve ſur ces montagnes, nous donnent l'idée d'un feu plus actif & plus puiſſant, dont il ſubſiſte peut-être encore aujourd'hui quelque reſte. Enfin, ſans ſortir de la France, la falunière de Touraine, les carrières immenſes d'ardoiſe que l'on trouve en Anjou, les mines de charbon de terre du Hainault, ſont encore des monumens qui font naître dans l'eſprit des voyageurs les moins inſtruits, l'idée des révolutions que la terre a éprouvées, & qui ſont propres, par l'attention qu'ils excitent, à faire ſentir le prix & l'agrément de l'obſervation.

La Bretagne, par la nature & les formes variées du roc qui en fait la baſe, & par le voiſinage de la mer, offre par-

tout de quoi fixer l'attention du philosophe & du naturaliſte ; mais dans les environs de Nantes, les rivières, les canaux & la végétation la plus riche & la plus féconde, ſe réuniſſent pour rendre le tableau encore plus intéreſſant.

Que la roche vitreſcible qui eſt le ſol de la Bretagne, ait été formée par le feu, qu'on reconnoiſſe dans ſa nature, dans ſa forme & dans ſes fentes, les traces du refroidiſſement ſucceſſif du globe, plutôt que celle du ſédiment des eaux dans leur retraite, ce ſont des propoſitions dont on peut voir la preuve dans les conſidérations de M. *de Buffon* ſur les époques de la nature. Mais en comparant les différens états dans leſquels ſe trouve cette roche ; en conſidérant les parties micacées qui y brillent, la friabilité dont elle jouit dans pluſieurs endroits ; enfin l'eſpèce de décompoſition qu'elle ſubit par l'action de l'air & du temps pour arriver dans l'état de *chaple*, on obſerve bien ſenſiblement quelques points de la gradation par laquelle le *ſilex* perd ſa nature, & devient une autre terre. C'eſt ainſi que, par le travail du temps & l'action combinée des élémens, la pierre vitreuſe change abſolument, & qu'elle finit peut-être par re-

prendre le caractère ductile & argileux qui étoit ſa forme primitive.

On ſuit avec bien de l'intérêt M. *Du Boueix* dans les différens détails phyſiques & météorologiques, parce qu'il joint au talent de bien voir, l'art de ſavoir peindre les objets qu'il veut décrire.

On reconnoît dans les articles qui tiennent de plus près à l'économie animale, l'eſprit que M. *Du Boueix* a déja fait connoître dans un grand nombre d'obſervations qu'il a inſérées dans le Journal de médecine.

M. *Du Boueix*, en parlant du charbon & du blé ergoté, cite MM. *Tillet* & *Du Hamel*, qui ſont les premiers qui aient diſſipé l'obſcurité qui régnoit ſur la nature & ſur les cauſes de ces maladies.

Il eſt très-vrai que l'on a attribué la cauſe du charbon, ou noir du blé, aux brouillards, mais cette cauſe eſt bien éloignée d'être prouvée. Ce qui paroît de plus certain, c'eſt que ce vice eſt très-contagieux, qu'il ſe propage par les ſemences, & que du blé bien choiſi & bien chaulé, n'eſt jamais attaqué de charbon, même lorſqu'il eſt expoſé à la plus grande humidité.

L'aitiologie de la production de l'ergot eſt

eſt peut-être plus fondée, quoiqu'elle ne ſoit pas non plus une démonſtration. M. *Tillet* a trouvé des vers dans cette excroiſſance ſingulière, non-ſeulement dans le blé, mais dans l'orge, & dans une eſpèce de gramen qui eſt expoſé à cette maladie. Les aſſertions de M. *Du Boueix*, ſur les effets que produit dans l'économie animale la farine du blé ergoté, ſont d'accord avec celles de pluſieurs médecins. On ſait que M. *Salerne* attribuoit la gangrène sèche, ſi commune & ſi funeſte pour les habitans de la Sologne, à l'uſage qu'ils font de la farine du ſeigle ergoté, & que cette opinion avoit été déja défendue par *Perrault*, *Dodart* & *Langius*; d'autres ont cru que ces craintes étoient illuſoires; celui qui a le plus combattu le ſentiment du danger du blé ergoté, eſt M. *Model*. Après avoir fait des expériences ſur les animaux, ce chimiſte a pouſſé le courage juſqu'à en faire ſur lui-même, & a mangé, ſans en être incommodé, du pain dans lequel il avoit fait entrer de la farine de blé ergoté. Mais quelque confiance que l'on doive avoir en ces expériences, elles ne ſont pas en état de détruire les faits obſervés par M. *Du Boueix*, & par ceux qui, avant lui, ont établi que la farine de

blé ergoté ne pouvoit faire qu'un pain pernicieux. Peut-être la vérité exiſte-t-elle dans un point également éloigné des aſſertions de M. *Model* & de celle de M. *Salerne*, & ſans croire que le blé ergoté ſoit auſſi nuiſible que celui-ci l'a prétendu, on eſt fondé à le regarder comme beaucoup plus dangereux que ne l'a penſé M. *Model*. Ce phyſicien, en effet, n'a pas nié que la farine du blé ergoté ne produisît un ſentiment d'âcreté très-ſenſible ſur la gorge: & on pourroit préſumer que s'il n'en a pas été incommodé, c'eſt qu'il n'en a pas mangé en aſſez grande quantité. Quant aux expériences qu'il a faites ſur les animaux, on peut lui oppoſer celles qu'ont faites MM. *Salerne*, *Read*, & M. l'abbé *Teſſier*, dont les réſultats ſont abſolument contraires aux ſiens (*a*).

Suivant M. *Du Boueix*, les ſcrophules ſont une maladie aſſez commune à Cliſſon, parmi le bas-peuple: cette obſervation, que nous avons déja vu répéter bien des fois dans nos différentes topographies, nous prouve que cette maladie dépend bien moins de l'action de l'air &

(*a*) Mémoire de la Société royale de médecine, tom. ij, pag. 587.

des eaux, que de la dégénéreſcence qui s'opère dans les liqueurs & dans la texture des ſolides, par l'effet de la mauvaiſe nourriture & de la mal-propreté. Cette dégénéreſcence produit d'abord un défaut de conſtitution, qui, devenant plus fort d'âge en âge, engendre par ſucceſſion la diſpoſition ſcrophuleuſe. Dans les premiers temps, les malades ſont expoſés à avoir la complication ſcrophuleuſe dans leurs maladies, ſans préſenter les ſignes extérieurs des écrouelles. En attribuant les maux d'yeux, les catarrhes rebelles, les dartres à cette complication, M. *Du Boueix* eſt de l'avis de *Cullen*, & de pluſieurs autres médecins. Il y a lieu de préſumer même, que l'influence de la conſtitution ſcrophuleuſe eſt encore plus étendue, & que c'eſt elle qui, ſouvent, donne un caractère fâcheux à des maladies aiguës, qui, malgré toutes les reſſources de l'art de guérir, trompent les médecins au moment où ils s'y attendent le moins.

Le peu de détail, dans lequel M. *Du Boueix* eſt entré ſur la diſpoſition vermineuſe & ſur l'ulcère des jambes, ne permet pas de prononcer ſur leur nature : il y a lieu de préſumer cependant que cet ulcère phagédénique, qui eſt pro-

pre à certaines familles, & qui passe de père en fils, tient beaucoup à la disposition scrophuleuse.

L'observation importante que M. *Du Boueix* a faite autrefois dans son hôpital, en guérissant un malade attaqué de tétanos par le moyen des frictions mercurielles, & les six observations de M. *Ramel*, qui présentent des tétanos de différente espèce, traités par des moyens différens, nous ont paru d'autant plus dignes d'être présentées ensemble, qu'elles nous fourniſſent l'occasion d'ajouter quelques réflexions aux remarques que nous avons faites l'année dernière sur cette maladie.

Dans le précis que nous avons présenté alors, nous avions pour objet de faire un parallèle de l'opinion des anciens & des modernes, sur les causes & le traitement de cette maladie, & de désigner ce qu'il y avoit encore à desirer sur ces questions importantes. En indiquant ce que les médecins anciens & modernes avoient dit, nous avons particulièrement fait usage de l'instruction publiée par la Société royale de médecine sur cette maladie, à la réquisition du ministre de la marine; mais nous avons fait sentir que c'étoit à l'expérience à

qui il appartenoit de completter ces recherches, ſur-tout dans les pays où ces maladies ſont auſſi communes, qu'elles ſont rares dans nos contrées.

Pendant que nous écrivions ces réflexions, le Cercle des Philadelphes de Saint-Domingue recueilloit des obſervations ſur les cauſes & le traitement du tétanos : il nous a paru important de comparer leurs réſultats avec nos aſſertions.

Nous avions établi, d'après les médecins anciens & modernes, que ſi la piqûre & l'irritation des nerfs peuvent quelquefois donner naiſſance au tétanos, la cauſe qui lui donnoit le plus ſouvent origine, réſidoit dans l'atmoſphère (*a*) :

(*a*) S'il exiſte une différence ſi frappante entre les ſuites des plaies ou des bleſſures dans l'Inde & dans l'Amérique, & les ſuites des mêmes accidens en Europe, il faut qu'il y ait dans ces contrées éloignées, une cauſe générale qui rende les effets des plaies & des bleſſures infiniment plus dangereux qu'ils ne le ſont en Europe. Or tous ceux qui ſe ſont occupés du tétanos, conviennent que cette cauſe générale eſt l'air froid & humide qui ſouffle dans ces contrées le matin & pendant la nuit, & dont l'impreſſion eſt d'autant plus vive, qu'elle fait le plus grand con-

les obſervations du Cercle des Philadelphes confirment cette manière de voir. Les variations de l'air, y eſt-il dit, ſont plus rapides en Amérique qu'en Europe, & l'impreſſion du froid y eſt ſi vive, que les Européens naturaliſés, & les Américains même, ont peine à la ſupporter; c'eſt-là la raiſon pour laquelle les bleſſures les plus légères produiſent le tétanos dans ce climat (*a*). L'action de

---

traſte avec la chaleur extrême qu'on éprouve dans le milieu de la journée. *Remarques ſur le tétanos, à la fin du n°. 4 des obſervations des hôpitaux civils, pour l'année 1787.*

(*a*) Les bleſſures, même les plus légères, ſont, ſuivant MM. les médecins & les chirurgiens du Cap, la première des choſes diſpoſantes au tétanos; & dans les obſervations qu'ils rapportent, on voit qu'un petit abcès au pied, une chute, un coup de pied de cheval peu alarmant en apparence, une bleſſure très-légère à la main, une contuſion à peine ſenſible, ont donné naiſſance aux tétanos les plus graves. *Voyez* les cinquième & ſixième obſervations de M. *Saint-Bris*, chirurgien. La troiſième, de M. *Vantage*, chirurgien. La onzième & la treizième de M. *Arthaud*, médecin. *Diſſertation & obſervations ſur le tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François.*

l'air froid ſur les corps eſt d'autant plus ſenſible, qu'ils auront été plus diſpoſés à la reſſentir. Auſſi les ouvriers qui ſont expoſés à éprouver des ſueurs habituelles, les femmes en couche & les enfans nouveau-nés, plus ſenſibles à l'action de l'atmoſphère, ſont-ils les ſujets le plus fréquemment attaqués du tétanos (*a*).

En cherchant à fixer nos idées ſur les moyens les plus propres à guérir les différens ſpaſmes compris ſous le nom de

---

(*a*) Le ſpaſme eſt plus commun dans les temps pluvieux que dans les temps ſecs, & ſurtout dans les mois de ſeptembre & octobre, où le chaud & le froid ſe ſuccèdent ſubitement. Il ſurvient également en été, pendant les pluies d'orage, lorſque l'alternative des vents de nord-eſt & de ſud, font quelquefois varier la température de pluſieurs degrés dans le même inſtant, les pêcheurs, les boulangers, les nègres ſucriers, les arroſeurs, les chaſſeurs, les tailleurs de haie, y ſont très-expoſés. *Diſſertation, pag.* 9.

Il y a trois obſervations frappantes ſur des nourrices, qui ayant été ſaiſies de froid au moment où elles étoient en ſueur, ont été enſuite promptement frappées du tétanos: une de ces obſervations eſt de M. de *Saint-Bris*, & les deux autres de M. *Arthaud. Ibid.*

tétanos, nous avions nommé la saignée, les bains, l'application des émolliens, les antispasmodiques, les fomentations huileuses, les calmans & les frictions mercurielles (*a*).

Les résultats de l'expérience de MM. les médecins & chirurgiens de Saint-Domingue, viennent à l'appui de la manière dont nous avons classé & jugé ces différens moyens de guérir. En effet, il résulte de leurs observations, 1°. que la saignée n'est pas le plus souvent nécessaire, mais qu'il est des cas où elle est un remède indispensable; 2°. que les bains sont des moyens auxiliaires presque toujours avantageux, & qui ne nuisent que lorsqu'on n'a pas l'art de les administrer; 3°. que les applications émollientes ne sont jamais à redouter; 4°. qu'il est des espèces de tétanos dans lesquels les purgatifs sont employés avec beaucoup de succès (*b*); 5°. que les

(*a*) *Voyez* le n°. 4 des observations des hôpitaux civils, pour l'année 1787.

(*b*) Ces cas sont principalement ceux des tétanos qui surviennent dans les fièvres. M. *Saint-Bris* a donné plusieurs observations qui le prouvent, & l'on trouve encore cette assertion confirmée par quelques-unes des observations de M. *Arthaud*. *Voyez* la Dissertation déja citée.

fomentations huileuſes ont été dans pluſieurs cas très-utiles ; 6°. que parmi tous les antiſpaſmodiques, le camphre eſt le plus efficace ; 7°. que l'opium a des propriétés ſupérieures à celles des autres anti-ſpaſmodiques ; 8°. que les frictions mercurielles ont guéri pluſieurs malades auxquels on avoit en vain adminiſtré tous les autres ſecours.

De tous ces remèdes, ceux qui ont été employés avec le plus de ſuccès à Saint-Domingue, ſont, à ce qu'il paroît, les narcotiques & les frictions mercurielles ; & cette dernière conſéquence eſt tout-à-fait digne de fixer l'attention. En effet, quand on ſe rappelle que *Bontius*, *Chalmers*, *Lind*, *Hillary*, *de Haen*, & MM. *de la Borde* & *Bajon*, ont publié des faits qui atteſtent l'efficacité de l'opium dans cette maladie (*a*) ; quand on ſonge, d'un autre côté, que MM. *Donnald* & *Alexandre Monro* en Angleterre, M. *de la Roche* à Genève, & M. *Du Boueix* à Cliſſon, avoient déja adminiſtré en pareilles circonſtances les frictions mercurielles avec

(*a*) *Voyez* le n°. 4 des obſervations des hôpitaux civils, de l'année 1787.

le plus grand avantage (*a*), on commence à ſe perſuader qu'il y a des principes certains & inconteſtables dans le traitement d'une maladie qui, par la rapidité de ſa marche & ſes ſymptômes effrayans, a preſque toujours été le fléau des médecins.

Quoique le caractère du tétanos ne ſoit pas bien exprimé dans pluſieurs des

---

(*a*) *Voyez* dans le quarantième volume du Journal de médecine, pag. 216, un Mémoire de M. *de la Roche*, dans lequel ce médecin rapporte un fait tiré de *Rivière*, fait unique, tout-à-fait favorable aux frictions mercurielles. M. *Bollon*, dit *Rivière*, ayant reçu une bleſſure d'un boulet de canon, pour laquelle il avoit fallu lui couper le bras, eut, après que la cicatrice fut achevée, des convulſions qui lui tiroient la tête du côté droit, & lui agitoient fréquemment la mâchoire; M. *Aimar* ſoupçonna que le virus vénérien pouvoit être la cauſe de ces accidens; & ayant appris que le malade avoit eu une gonorrhée avant ſa bleſſure, il conſeilla des frictions mercurielles, leſquelles excitèrent une ſalivation, & bientôt après firent ceſſer les ſymptômes. *Noſologie de* SAUVAGE. Voyez TÉTANOS SYPHYLLITIQUE.

obſervations de M. *Ramel*, & qu'elles ne ſoient pas, pour la plupart, auſſi développées qu'il le faudroit, tant ſur la deſcription des ſymptômes, que ſur les effets des remèdes, ſon Mémoire préſente un enſemble de faits d'autant plus inſtructif, qu'on y trouve la confirmation des propoſitions les mieux prouvées ſur les cauſes & le traitement du tétanos.

La plupart des malades dont M. *Ramel* rapporte l'hiſtoire, avoient éprouvé une ſuppreſſion de tranſpiration; &, ce qu'il eſt eſſentiel d'obſerver, c'eſt que ſes obſervations ont été faites dans la partie de la France, dont la température a le plus de rapport avec celle qui règne en Amérique. En effet, la Provence & le Languedoc ſont fréquemment expoſés aux viciſſitudes de l'air les plus frappantes; auſſi les affections ſpaſmodiques, connues ſous le nom de *ſtriſme*, de *ſarrette* & de *tétanos*, y ſont communes, tandis qu'il eſt très-rare d'en voir quelque exemple dans les autres parties du royaume.

La première obſervation de M. *Ramel*, eſt celle d'un tétanos inflammatoire, & l'on y voit que ce médecin a parfaitement ſaiſi l'indication qu'il falloit remplir, en ayant recours aux ſaignées. La guériſon prompte qui les a ſuivies, eſt une

preuve qu'il y a des tétanos dans lesquels la saignée est le meilleur anti-spasmodique qu'on puisse employer ; ce que les observations d'*Hippocrate*, d'*Arétée*, de *Cœlius Aurelianus*, de *Celse*, de *Galien*, & de plusieurs autres médecins modernes avoient démontré (*a*).

Il est question dans la septième observation de M. *Ramel*, d'une jeune nourrice frappée de froid, & saisie subitement du tétanos : ce fait est analogue à plusieurs de ceux qui sont consignés dans la dissertation déja citée ; mais il est essentiel de remarquer que ce tétanos n'étoit pas complet. M. *Ramel* a guéri cette malade avec les légers diaphorétiques & une potion calmante ; mais l'on peut présumer, par la comparaison de cette observation avec les autres, que si le spasme eût été plus fort & plus tenace,

(*a*) *De Haen* est celui des modernes qui a le plus recommandé la saignée. On trouve dans le Journal de médecine un exemple frappant du bon effet que produisit la saignée dans un tétanos survenu à une jeune fille pour s'être exposée au froid. *Observations sur un tétanos ; par M.* MOLMY, *chirurgien. Journal de médecine, tom. xl, pag.* 328.

il auroit fallu revenir à des ſecours plus efficaces.

Tels étoient les moyens qui ont été mis en uſage auprès du malade qui fait le ſujet de la huitième obſervation. On ne peut douter en effet que la guériſon de cet homme n'ait été dûe à l'opium & aux frictions mercurielles ; & il y a lieu de croire que ſi M. *Ramel* eût toujours eu la même hardieſſe, il ſeroit parvenu à guérir quelqu'un des cinq malades qu'il a traités infructueuſement.

En jugeant, d'après les obſervations de MM. les médecins & chirurgiens de l'Amérique, il ſemble d'abord fort douteux ſi la guériſon des maladies les plus graves eſt dûe à l'opium ou aux frictions mercurielles, parce que ces deux remèdes ont été adminiſtrés en même temps (*a*). Si l'on veut ſe laiſſer guider

(*a*) Il y a dans le Mémoire du Cercle des Philadelphes, cinq faits qui paroiſſent bien concluans en faveur de la méthode des narcotiques & des frictions mercurielles. Trois de ces obſervations ſont dues à M. *Vantage* : ce ſont la première, la ſeconde & la troiſième de celles qui ſont ſous ſon nom, & les deux autres ont été faites par M. *Arthaud* ; c'eſt la douzième & la treizième de celles de ce médecin.

par les obſervations de MM. *Monro*, *de la Roche* & *Du Boueix*, les frictions mercurielles auront le principal honneur de la guériſon (*a*). Si l'on s'en rapporte à d'autres faits, qui prouvent que l'opium ſeul a guéri des tétanos très-graves, on croira que ce médicament a eu beaucoup de ſupériorité ſur le mercure (*b*). Ce qui ſembleroit devoir faire décider la queſtion en faveur des frictions mercurielles, c'eſt que les médecins & chirurgiens de l'Amérique, dont la méthode conſiſte à unir enſemble les narcotiques & le mercure, ne balancent pas à accorder la prééminence à ce dernier remède.

Il n'eſt peut-être pas auſſi aiſé de fixer ſes idées ſur la manière d'adminiſtrer le mercure. Suivant MM. *Monro*, *de la Roche* & *Du Boueix*, il ne faut pas exciter la ſalivation. MM. *Vantage* & *Ar-*

(*a*) M. DE LA ROCHE, *loco citato*.

(*b*) Aux médecins que nous avons déja cités, comme des auteurs qui ont vu des tétanos guéris par l'opium, on peut ajouter, d'après la diſſertation que nous avons ſous les yeux, M. *Chevalier*, M. *Deſportes*, M. *Dangerville*, & M. *Home*. Voyez *la Diſſertation*, pag. 39 & 40.

thaud travaillent, au contraire, très-puiſſamment à la produire, en faiſant appliquer tout de ſuite une forte doſe d'onguent mercuriel tout le long de l'épine du dos. Le médecin cité par *Rivière*, dont nous avons parlé plus haut, avoit pouſſé les frictions de manière à procurer une ſalivation prompte & abondante. Ce qui pourroit engager à ne pas ménager la doſe du mercure, c'eſt qu'il eſt urgent de ſecourir les malades de cette eſpèce, & que d'après les faits que nous connoiſſons, il paroît qu'il y auroit moins de danger à exciter la ſalivation, qu'à introduire une trop petite quantité de mercure.

On pourroit peut-être encore propoſer un doute, en demandant s'il eſt bien démontré que l'efficacité des frictions mercurielles ſoit due au mercure, & ſi on ne pourroit pas dire avec plus de vérité que la diminution & la ceſſation du ſpaſme ſont opérées par le corps graiſſeux dans lequel le mercure eſt incorporé. *Hippocrate*, *Arétée*, *Galien*, *Celſe*, *Bontius*, *de Haen*, avoient, comme nous l'avons dit l'année dernière, fait un heureux uſage des embrocations huileuſes dans cette maladie. Nous avons ajouté que les Nègres de quelques Colonies,

guidés par l'expérience, employoient par tradition des frictions graiſſeuſes analogues, qu'un chirurgien de Saint-Domingue avoit imitées avec ſuccès. Dans la nouvelle diſſertation, il y a encore quelques faits en faveur des fomentations huileuſes, mais ils ſont bien moins nombreux & moins frappans que ceux qui établiſſent l'efficacité des frictions mercurielles. Enfin, quoique dans les nouvelles obſervations faites à Saint-Domingue, on voie que la plupart des malades qui ont guéri ont ſalivé, on pourroit répondre que la ſalivation eſt due au mercure; mais que la guériſon n'a peut-être été produite que par la grande quantité de matière oléagineuſe qui a dû être abſorbée par des frictions plus fortes : au reſte c'eſt au temps à décider cette queſtion; & les connoiſſances que nous avons acquiſes ſur cet objet, doivent faire eſpérer beaucoup des expériences qui ſe feront par la ſuite ſur la même maladie.

OBSERVATION (*a*)

Dans laquelle les ſymptômes de phthiſie pulmonaire diſparurent ſubitement après l'expectoration d'un fragment d'os qui paroiſſoit carié ; par M. CHARLES HOLMAN, chirurgien à Milverton, dans la province de Somerſet-Shire.

Jean Dyte, de la paroiſſe de Milverton, âgé de quarante-deux ans, me fit appeler le deux avril pour une toux accompagnée d'hémoptyſie à des intervalles irréguliers, & d'une expectoration conſidérable de pus de mauvais goût. Son pouls étoit petit & fréquent ; il ſe plaignoit de douleurs au côté gauche, près de la quatrième côte (en comptant du haut en bas), & il avoit été, pendant quelque temps, ſujet à une diarrhée colliquative & à des ſueurs abondantes durant la nuit, ce qui l'avoit réduit au

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. vij, deuxième partie de l'année 1786, page 120 ; trad. par M. *Aſſollant*,

point qu'il paroiſſoit être dans le dernier degré de la phthiſie pulmonaire.

Avant que je le viſſe, il avoit pris une grande quantité de médicamens, & on lui avoit tiré par fois quelques onces de ſang. Mais il n'avoit éprouvé aucun bon effet de l'uſage de ces moyens, à l'exception de la ſaignée, qui, en général, lui procuroit un ſoulagement léger & momentané.

Dans l'état déſeſpérant, en apparence, où je trouvai ce malade, je ne cherchai qu'à pallier ſes maux; en conſéquence, dans l'intention de modérer la toux, j'ordonnai une doſe convenable de teinture thébaïque à prendre la nuit, & je lui preſcrivis un régime approprié. Il étoit diſpoſé à faire tout ce que je lui propoſois; mais peu de jours après (le 3 mai), un événement ſubit & inattendu procura ſa guériſon. La veille, au ſoir, ſa toux ſurvint avec beaucoup plus de violence qu'à l'ordinaire, & vers le milieu de la nuit, il ſortit un chopine de ſang, mais ſans que la toux fût calmée par cette évacuation; au contraire, elle ne fit que s'accroître juſque ſur les deux heures du matin, époque à laquelle le malade rejeta par la bouche un corps ſolide qui venoit du goſier (comme il me le dit).

Je le vis dans le cours de la journée. Les ſymptômes alarmans avoient diſparu tout-à-coup, & il ne lui reſtoit plus alors qu'une légère toux; de ſorte que ſon eſprit ſe raſſura, & qu'il fut convaincu de ſa guériſon.

En examinant la ſubſtance qu'il avoit expectorée, je trouvai que c'étoit une portion d'os très-carié, peſant ſix grains, & qui avoit dix lignes & demie de circonférence, & neuf de longueur. Je demandai au malade s'il ſe ſouvenoit d'avoir avalé quelque ſubſtance de cette nature. Il ſe rappela d'avoir, il y avoit environ quinze ans, avalé, en déjeûnant, un os qui s'étoit arrêté à la partie ſupérieure du goſier, & placé de manière à empêcher l'intromiſſion des alimens. On appela un chirurgien, qui, par le moyen d'un *probang* (*a*), ôta ſur le champ la difficulté de la déglutition; mais depuis cette époque, le malade devint ſujet à une toux qui amena par degrés les ſymptômes de la phthiſie dont j'ai déja fait l'énumération, & qui continua

---

(*a*) C'eſt un morceau de baleine, au bout duquel eſt adaptée une éponge que l'on trempe dans de l'huile. *Note du Traducteur.*

juſqu'après l'expectoration de l'os, ainſi que je l'ai rapporté. Un mois après cet événement, il fut en état de gagner ſa vie, en exerçant ſon métier; & il eſt actuellement en bonne ſanté.

La facilité avec laquelle ſe fit la déglutition après l'uſage du *probang*, & la toux qui ſurvint immédiatement, ſont deux fortes raiſons pour nous porter à ſuppoſer que l'os, dans ce cas, fut forcé dans la trachée-artère; mais la grande ſenſibilité de ce canal, & les ſymptômes terribles que produit même une goutte de liquide qui y tombe, ſont de grands argumens contre une ſemblable opinion. Il eſt raiſonnable de penſer qu'un corps étranger ſi conſidérable, auroit occaſionné une vive ſtrangulation, ou qu'il auroit réſulté de ſa préſence un degré d'inflammation qui ſeroit devenu funeſte. En ſuppoſant qu'il eût été logé dans la membrane cellulaire devant l'épiglotte, ou entre l'œſophage & la trachée-artère, préciſément à leur commencement, il auroit, dans l'un & dans l'autre cas, par ſon voiſinage, ſtimulé conſtamment les vaiſſeaux bronchiques, & auroit plus ou moins affecté les poumons; mais ſi c'eût été ainſi, on n'auroit pas, je penſe, procuré le ſoulagement paſſager que le ma-

lade ſe rappelle avoir ſenti dans la déglutition.

Quelque fût le ſiége de l'os, cette obſervation ſervira, avec pluſieurs autres, à montrer le grand degré de violence, qu'en différentes circonſtances le corps humain eſt capable de ſupporter.

OBSERVATION (*a*)

Sur une ſuppreſſion de ſelles & d'urine, occaſionnée par des matières fécales amaſſées & durcies dans le rectum; par M. ISAAC OLIPHANT, chirurgien à Londres.

M. *P*.., qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit dans ſa ſoixante-ſixième année; ſa conſtitution étoit robuſte; il avoit eu le ventre reſſerré & le teint d'un brun foncé, juſque vers la fin de novembre 1784, temps auquel ſa figure devint un peu rouge: il continuoit cependant à jouir d'une bonne ſanté; mais

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. vij, première partie de l'année 1786, page 26; traduit par M. *Aſſollant*.

ſa femme exprima les craintes qu'elle avoit que ce changement de couleur n'annonçât quelque maladie. En effet, à la fin du mois de janvier ſuivant, il fut attaqué d'une inflammation à la membrane qui tapiſſe le trou auditif externe, qui vint en ſuppuration. Dans cet intervalle, il ſentit des douleurs très-vives; & durant la ſuppuration, il fut incommodé par un écoulement de pus de très-mauvaise odeur.

Divers moyens furent employés pendant pluſieurs mois, par différens praticiens, pour combattre cette maladie, mais ſans aucun avantage ſenſible. Au commencement d'octobre, la douleur s'étendoit aux muſcles qui meuvent la mâchoire inférieure, laquelle étoit en grande partie fermée, & ne pouvoit exercer, ſans beaucoup de douleur, les mouvemens d'extenſion dont elle eſt ſuſceptible, ce qui empêchoit le malade de mâcher ſes alimens ordinaires: en conſéquence, il fut obligé de ceſſer l'uſage d'une eſpèce de gros pain de froment, dont il avoit mangé juſqu'alors pour prévenir la conſtipation.

Au 25 octobre, on lui conſeilla de prendre un grain d'opium la nuit, dans la vue de ſoulager ſa douleur d'oreille.

Cette doſe ſuffit, pendant quelque temps, pour remplir le but que l'on ſe propoſoit ; mais il devint bientôt néceſſaire de la porter à deux grains, ce que l'on continua juſqu'au 8 novembre : alors on lui conſeilla de couvrir ſon oreille avec un cataplaſme d'eau végéto-minérale : il en éprouva beaucoup de ſoulagement.

L'opium, à cette époque, cauſant une conſtipation opiniâtre, malgré le ſel de Glauber pris habituellement à la doſe d'une demi-once chaque jour, & la douleur étant beaucoup diminuée par l'uſage du cataplaſme, le malade abandonna preſqu'entièrement l'opium.

Le 12, à cauſe de ſa conſtipation, on lui fit prendre une cuillerée d'huile de *Ricin*, qui traverſa promptement le canal inteſtinal, & fut rendue avec un peu de liquide, dans lequel étoit délayée une petite quantité de matière fécale.

Le 13, le 14 & le 15, le malade alla de mal en pire, relativement aux ſelles; & depuis le 12, il n'eut que deux légers écoulemens de matières liquides.

Le 16, il n'urina point librement ni en quantité remarquable. Le lendemain matin, il rendit ſeulement un peu d'urine, & dans le cours de la journée, il

fut tourmenté de douleurs aux environs de l'anus, dont la violence s'accrut par degrés, avec de fréquentes attaques de ténesme (mais sans aucune évacuation par les selles); il en souffrit tellement, qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer par ses cris, jusqu'à ce que les efforts fussent cessés.

Le 18, les attaques revinrent avec plus de fréquence & d'intensité; elles furent accompagnées de douleurs dans le dos & à la région du pubis, & d'une grande envie d'uriner; car pendant les quarante-trois heures de relâche que le malade avoit eues, il n'avoit pas rendu une seule goutte d'urine.

Ce jour, en mon absence, on appela un apothicaire, qui lui envoya un mélange laxatif pour adoucir ce qu'il croyoit être des hémorroïdes internes, & qui lui conseilla d'exposer la partie qui en est le siége, à la vapeur de l'eau chaude.

Le soir, étant informé que sa situation étoit la même, & que la suppression d'urine subsistoit encore, je pris avec moi des sondes & des bougies pour le soulager. Je le trouvai qui faisoit des efforts pour aller à la selle & pour uriner, & qui crioit beaucoup des douleurs qu'il

qu'il ſouffroit, leſquelles durèrent encore long-temps après que les efforts eurent ceſſé. Son pouls alors ne battoit que quarante-cinq fois par minute.

D'après quelques queſtions que je lui fis, & d'après les apparences extérieures, je ſoupçonnai qu'il y avoit un amas de matières fécales durcies dans le rectum, & que la maladie exiſtoit depuis long-temps: les eſpèces de ſelles qu'il eut le 12, & depuis cette époque, ne paroiſſant être que les matières les plus tenues, arrêtées entre les excrémens durcis & le rectum. Le feu docteur *Hunter*, dont les élèves ne peuvent ſe rappeler le ſouvenir ſans reſpect & ſans reconnoiſſance, avoit coutume de rapporter, dans ſes leçons, pluſieurs faits de cette eſpèce qu'il avoit rencontrés dans ſa pratique.

Je pris de l'huile & du papier ordinaire, &, après m'en être enveloppé le doigt indicateur, je l'introduiſis dans le rectum. J'y trouvai un obſtacle formé par une boule conſidérable de matières fécales durcies. En pouſſant mon doigt dans le milieu, j'accrochai la maſſe, & je mis tout en œuvre pour la rompre en petits morceaux, dont pluſieurs furent extraits, non ſans cauſer beaucoup

de douleur au malade. Quand j'en eus retiré environ la moitié, & que j'eus beaucoup diviſé le reſte, auſſi avant que je pus pénétrer, j'eſſayai d'introduire un clyſtère d'eau chaude; mais avant qu'il fût injecté en entier, je fus obligé de m'arrêter, le malade éprouvant l'envie d'aller à la garderobe. Ces efforts pour évacuer ceſſèrent cependant, mais ils revinrent en cinq minutes : alors il y eut une évacuation réelle, & il coula peu-à-peu une certaine quantité d'urine. Par l'examen qui fut fait, on reconnut qu'il reſtoit encore une maſſe conſidérable; elle fut diviſée, & bientôt après évacuée comme la première fois.

Je preſcrivis un mélange d'huile de *ricin*, de manne & de tartre ſoluble dans de l'eau de menthe, qui effectivement fit ceſſer la conſtipation. Le 19, le malade évacuoit librement par les ſelles & par les urines; il ne lui reſtoit qu'une légère douleur.

L'expoſé du mal d'oreille & des remèdes employés pour le ſoulager, m'a paru néceſſaire pour donner une idée exacte de toutes les circonſtances de cette obſervation. L'exiſtence des matières féales durcies, eſt un point auquel on n'a

pas fait peut-être assez d'attention. J'ai entendu citer un exemple où elle échappa à plusieurs praticiens ; mais le malade heureusement en guérit. Les cas de cette espèce ne se terminent cependant pas toujours aussi avantageusement, & je me rappelle que le docteur *Hunter* avoit coutume de rapporter celui d'une femme avancée en âge, à laquelle il survint des symptômes d'irritation, dont la cause fut soupçonnée être un skirrhe dans le bassin ; la nature réelle de la maladie ne fut reconnue qu'après la mort : on trouva qu'elle dépendoit de matières fécales durcies.

La rétention d'urine, dans l'observation que je viens de rapporter, fut certainement mécanique, & dépendante de la pression que la masse des matières fécales exerçoit sur la portion membraneuse de l'urètrhe ; car aussitôt qu'une partie des excrémens eut été évacuée, l'urine fut poussée peu à peu dehors, & l'écoulement continua ensuite à se faire librement par l'action régulière de la vessie, quand l'obstacle fut complétement enlevé.

La rougeur, qui survint à cette époque de la vie du malade, semble donner une idée de ce qui arrive dans une attaque

d'apoplexie, qui très-probablement auroit eu lieu dans ce cas-ci (où il y avoit eu pluſieurs ſignes de prédiſpoſition à cette maladie), ſi la maſſe du ſang eût été autant augmentée dans la circulation intérieure de la tête, qu'elle l'étoit dans l'extérieur; car dans le premier cas, il y auroit eu peut-être une hémorrhagie, tandis que dans le dernier, il ne paroiſſoit y avoir de diſpoſition qu'à l'inflammation ſeulement.

Cette obſervation doit nous ſervir de leçon pour nous aſſurer par la main de l'état des parties malades, ou de celles qui les environnent. Il n'eſt point d'opération, quelque déſagréable qu'elle ſoit, qu'un praticien doive éviter, lorſqu'elle tend à ſoulager des malades qui ſouffrent beaucoup. Je ſuis charmé qu'il n'y ait eu que ce parti à prendre dans la circonſtance où je me ſuis trouvé. Le doigt, en de ſemblables occaſions, paroît être le meilleur inſtrument que nous puiſſions employer; car, indépendamment du peu d'eſpace du lieu, à raiſon de la contraction du ſphincter de l'anus, le rectum étoit ſi irritable, que même l'intromiſſion circonſpecte du doigt, produiſit une douleur vive, qui auroit été bien plus conſidérable, ſi la

curette, dont on fait uſage dans les cas de cette eſpèce, eût été introduite ſans précaution.

OBSERVATION

Sur un abcès conſidérable à la partie poſtérieure du pharynx ; communiquee par M. CERVEAU, chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris.

Le nommé *Benoît la Coſte*, âgé de vingt ans, compagnon menuiſier, d'un tempérament légèrement ſanguin & bilieux, d'une aſſez bonne conſtitution, & ſans aucun vice apparent dans ſes humeurs, vint à l'hôtel-dieu dans le mois d'août 1787, pour un mal de gorge, avec phlogoſe & excoriation à la partie ſupérieure & poſtérieure du pharynx, qui rendoient la déglutition laborieuſe. Cette eſquinancie étoit accompagnée d'engorgement & de ſaignement des gencives. Quoique le malade eût déja une tumeur au cou & qu'elle exiſtât depuis un an, il n'en prenoit aucune inquiétude ; ſon accroiſſement lent & inſenſible lui en faiſoit négliger la guériſon.

Il fut couché dans la ſalle des maladies internes : on lui donna des gargariſmes adouciſſans, des boiſſons délayantes, &c. Après cinq ſemaines de ſéjour dans cet hôpital, ſe trouvant beaucoup ſoulagé, il en ſortit, & continua ſes travaux ordinaires. Cependant la tumeur du cou faiſoit de jour en jour des progrès; mais comme ce n'étoit pas cette tumeur qui l'avoit déterminé à entrer à l'hôtel-dieu, il crut qu'elle ne devoit pas l'y retenir. Il alla à Fontainebleau exercer ſon métier de menuiſier, revint à Paris, & y jouit d'une aſſez bonne ſanté juſqu'au mois de janvier 1788, où il fut ſaiſi ſubitement d'une fièvre violente qui le mit hors d'état de continuer ſon travail. Il fut tranſporté de nouveau à l'hôtel-dieu : il avoit de la fièvre, & ne ſe plaignoit point de la tumeur. Il fut reçu dans la ſalle S. Charles, ſalle uniquement deſtinée pour les maladies internes. Le médecin lui preſcrivit les remèdes qu'il crut convenables. La tumeur du cou augmentoit toujours, & ſes accroiſſemens étoient beaucoup plus rapides. Bientôt elle fut d'un volume conſidérable. La déglutition, la prononciation & la reſpiration devenoient de plus en plus difficiles; & trois ſemaines après un eſſai inutile des

ſecours de la médecine, le malade pouvoit à peine exécuter ſes différentes fonctions, & étoit dans le plus grand danger de ſuffocation. Les accidens parurent alors aſſez preſſans pour faire voir ce malade à M. *Deſault*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu. Il trouva au cou une tumeur qui s'étendoit depuis l'apophyſe maſtoïde du côté gauche, juſqu'à l'angle de la mâchoire du côté oppoſé, & delà, juſqu'à la partie ſupérieure du ſternum : elle étoit ſans changement de couleur à la peau, ſans dureté ni molleſſe ſenſible, paroiſſoit avoir ſon ſiége profondément ſous les muſcles des parties latérales & antérieures du cou, étoit plus ſaillante du côté gauche, où le malade rapportoit particulièrement la douleur. On ſentoit auſſi, de ce côté, un mouvement de ſuccuſſion & de ſoulèvement imprimé à cette tumeur par le battement des artères carotides, mouvement qu'il étoit facile de diſtinguer des pulſations qui ont lieu dans les anévriſmes, leſquelles ſe font toujours avec développement dans toute l'étendue de la tumeur. Il y avoit ſurdité de l'oreille du même côté.

Ces ſignes étoient inſuffiſans pour faire connoître la nature de cette tumeur ; & ſans cette connoiſſance, l'art ne pou-

voit rien contre des ſymptômes auſſi alarmans. Mais M. *Deſault* ne borna pas là ſes recherches; il examina l'intérieur de la bouche, & aperçut, dans ſon fond, une ſaillie liſſe & arrondie qui répondoit à la paroi poſtérieure & ſupérieure du pharynx, & s'avançoit juſque ſur la baſe de la langue: il ne douta plus alors qu'elle ne fût la ſource de tous les accidens. Il y porta le doigt, ſentit de la molleſſe & de la fluctuation, & ſoupçonna un dépôt purulent, dont le ſiége paroiſſoit être entre le corps des vertèbres cervicales & la paroi poſtérieure du pharynx.

L'état de ſuffocation où étoit réduit le malade demandoit le plus prompt ſecours: il n'y avoit plus de temps à perdre, & tout retard eût été dangereux. Auſſi M. *Deſault* ne remit-il pas à une autre heure l'opération qu'il jugeoit néceſſaire pour donner iſſue à l'humeur contenue dans cette tumeur. Il ſe ſervit, pour la pratiquer, d'un ſimple biſtouri, & crut pouvoir ſe paſſer de l'inſtrument deſtiné pour ces ſortes d'opérations, nommé *pharyngotome* (*a*). Il en enveloppa la lame d'une

(*a*) Il y a bien peu de cas où le biſtouri, conduit par une main habile, ne puiſſe ſuppléer à tous les autres inſtrumens tranchans &

bandelette de linge, jusqu'à cinq ou six lignes de sa pointe. A peine l'eut-il plongé dans le centre de la tumeur, qu'il en sortit un jet de pus qui inonda sur le champ la bouche du malade, le força de cracher, & empêcha qu'on ne donnât l'étendue convenable à l'incision. Le pus continua de jaillir en si grande quantité, qu'en un instant le malade en rendit par la bouche plus de trois chopines: il recouvra aussitôt la respiration & la parole. M. *Desault* agrandit, avec le même bistouri, l'ouverture commencée, & la prolongea vers la partie inférieure, afin de s'opposer au séjour des liquides dans un foyer dont l'étendue devoit être en raison de la quantité du pus qu'il contenoit, & éviter une trop prompte réunion. Tous les symptômes de cette maladie disparurent presqu'au même instant, la tumeur du cou fut dissipée en peu d'heures, les boissons passèrent sans peine, la fièvre cessa, & deux jours après, il put prendre des alimens solides: la déglutition n'en étoit plus douloureuse; il éprouva seulement pendant

composés, qui semblent n'avoir été inventés que pour subvenir au défaut d'adresse & d'exercice de ceux qui s'en servent.

quelques jours une légère cuiſſon quand il avaloit quelques liqueurs un peu irritantes. Le foyer ſe détergea par l'expectoration; en peu de temps la guériſon fut parfaite, & le malade échappa à la mort qui le menaçoit.

OBSERVATIONS

Sur deux hernies avec étranglement; par JEAN-PIERRE TERRAS, *chirurgien de l'hôpital de Genève, correſpondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris.*

PREMIERE OBSERVATION.

Hernie crurale.

En février de cette année 1788, je fus appelé pour voir une femme âgée de 28 à 30 ans, qui avoit une hernie avec étranglement. Je mis auſſitôt en uſage, mais ſans aucun ſuccès, les moyens qu'on emploie ordinairement pour calmer les douleurs & faciliter la rentrée des parties. La tumeur, d'un volume médiocre, étoit dans le même état au cinquième jour: pour lors le vomiſſement étoit fréquent, & rien ne pouvoit ſéjourner dans

l'eſtomac : point de ſelles, malgré les lavemens. L'étranglement paroiſſoit tenir plutôt du caractère inflammatoire, que d'engouement. N'ayant plus d'eſpoir de faire rentrer la hernie par le *taxis*, je conſultai avec un de mes confrères ſur l'état fâcheux de cette femme : nous fûmes d'avis que l'opération étoit néceſſaire, & qu'il falloit l'exécuter ſans délai.

Je procédai comme à l'ordinaire par l'inciſion de la peau : comme la femme étoit maigre, & que j'avois ſenti les parties contenues dans la tumeur bien près de la peau, je me comportai avec beaucoup de ménagement. Après avoir élagué quelques portions de tiſſu cellulaire, je mis à nu la tumeur, laquelle, attentivement examinée, ne me permit point de douter que ce ne fût le ſac herniaire qui ſe préſentoit. A l'aide d'une pince très-juſte, je fis avec le biſtouri, porté à plat & obliquement, un petit jour à travers cette membrane ; il en ſortit à l'inſtant une matière aſſez tenace, blanche, ſans mauvaiſe odeur, ni iſſue de vents. Je préſumai que le ſac contenoit une matière purulente, qui, pendant l'inflammation, avoit pu ſe former par la ſuppuration de quelque portion d'épiploon, &

que je trouverois l'inteſtin dans ce prétendu ſac. Je dilatai donc cette poche membraneuſe, dont il s'écoula encore une aſſez grande quantité de cette matière puriforme. La tumeur s'affaiſſa; je la ſuivis avec mon doigt juſqu'au bord de l'arcade crurale; j'eus dès-lors dans l'idée d'avoir ouvert l'inteſtin, & de l'avoir pris pour le ſac: cependant je dilatai avec précaution le ligament qui formoit l'étranglement, & je laiſſai libre cette partie que j'avois ouverte. Il ſe trouva dans la tumeur une petite portion d'épiploon qui paroiſſoit en ſuppuration.

Après cette opération, dont j'étois fort mécontent, je mis, comme à mon ordinaire, un appareil très-ſimple, & je fis une embrocation ſur tout le bas-ventre: je m'attendois que les matières ſtercorales couleroient abondamment par la plaie, & que le vomiſſement & les accidens de l'étranglement ceſſeroient. Néanmoins, malgré les lavemens, malgré des purgatifs doux, & enſuite plus forts, rien ne put paſſer ni par la plaie, ni par l'anus. Nous examinâmes de nouveau ſi le ligament étoit aſſez dilaté, ſi nous découvririons quelque corps, enfin quelque cauſe d'étranglement à la portée des doigts ou des inſtrumens. Nos recher-

ches furent inutiles; la malade périt quarante-huit heures après l'opération.

L'ouverture du cadavre nous fit voir tout le canal inteſtinal bourſoufflé, & rempli de matières ſtercorales délayées, les tuniques des inteſtins phlogoſées. Ayant diſſéqué avec précaution les environs de la hernie, qui méritoit attention, voici ce que j'obſervai : 1°. une portion de l'inteſtin *ileum*, qui formoit la hernie, avoit été véritablement ouverte dans l'opération ; 2°. un prolongement d'une petite portion d'épiploon, bien que la hernie fût du côté droit ; 3°. l'inteſtin étoit très-rétréci au-deſſus de la portion qui avoit été étranglée. Cette portion de l'inteſtin *ileum* étoit d'un rouge-brun & très-enflammée, & elle étoit en outre preſſée & comprimée par un corps de la groſſeur d'une noix, dur, skirrheux, qui étoit une glande du méſentère. Cette inſpection nous montra auſſi que la maladie étoit très-grave & compliquée, que l'inteſtin étoit comme étranglé au-delà de la portée du doigt & des inſtrumens, que, par conſéquent, l'on ne pouvoit rien contre cette eſpèce d'étranglement ou de reſſerrement, & que l'ouverture de l'inteſtin ne paroît pas avoir contribué à la mort de la malade.

IIe. OBSERVATION.

Hernie ombilicale.

Le mois ſuivant, mars 1788, je fus appelé pour donner mes ſoins à un homme âgé de 60 à 65 ans, blanchiſſeur, & d'une forte conſtitution, pour une hernie ombilicale avec étranglement. Les accidens étoient preſſans : la tumeur étoit d'un volume médiocre ; elle me parut formée par l'épiploon & l'inteſtin, & nullement diſpoſée à pouvoir être réduite, malgré les ſoins que j'avois donnés à mon malade. M. *Jurine* (*a*), mon confrère, fut appelé en conſultation, avec un médecin qui ne put pas s'y rendre. C'étoit du troiſième au quatrième jour de l'étranglement. Nous conclûmes pour l'opération, qui fut faire auſſitôt. Comme la tumeur avoit une forme ronde, non-ſeulement j'ouvris la peau en long, mais encore en travers, en formant quatre angles qui, ſéparés du tiſſu cellulaire, laiſſèrent la tumeur à nu. A la faveur d'une ſonde cannelée un peu pointue, de bonnes pinces & du biſtouri, nous ſéparâmes quelques membranes qui pa-

(*a*) Habile chirurgien de cette ville.

rurent n'être qu'un tiſſu cellulaire, & nous découvrîmes l'épiploon; ce qui nous fit préſumer que nous n'avions pas d'autre ſac à chercher, ni à ouvrir. En effet l'inteſtin ſe préſenta, en partie couvert de l'épiploon. Le doigt introduit autour de la baſe de la tumeur, m'indiqua que l'étranglement étoit conſidérable. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de précautions, que je parvins à me faire jour juſque dans la capacité, à la faveur du biſtouri mouſſe porté & dirigé par le doigt *index* : je dilatai l'eſpèce d'anneau qui ſerroit les parties, en portant le biſtouri du côté gauche; car la tumeur n'étoit pas préciſément dans le nombril, qui reſtoit à droite : l'inteſtin ne parut point altéré; j'en fis la réduction, & laiſſai libre l'épiploon, qui n'étoit auſſi que très-peu altéré. Embrocations, panſement, diète, régime, tout fut réglé. Le hoquet & le vomiſſement ceſsèrent peu après l'opération; mais vingt-quatre heures après, il n'y avoit pas encore eu d'évacuations alvines, ce qui nous ſurprit un peu. Nous fîmes paſſer, en deux ou trois taſſes, une ſolution de deux onces de manne, qui ouvrirent le ventre. Le malade, depuis ce moment, a été de mieux en mieux. Du troiſième au qua-

trième jour de l'opération, je levai le premier appareil avec M. *Jurine*. Nous trouvâmes le bas-ventre assez souple, & la plaie disposée à la suppuration; mais l'épiploon s'étoit durci & engorgé, & paroissoit serré par les bords de la plaie; néanmoins le malade n'éprouvoit aucune douleur à la région de l'estomac, ni dans le bas-ventre. Je continuai les pansemens avec la charpie sèche, un emplâtre & les compresses trempées dans une décoction émolliente, le tout soutenu par le bandage du corps. Dans la suite, il s'établit une plus grande suppuration, l'épiploon se mit en fonte, s'affaissa, la cicatrice de la peau gagna le dessus, pour faire corps avec lui; les environs, durs au commencement, devinrent très-souples, & le malade fut guéri le trente-quatrième jour de l'opération.

REMARQUES & CONSIDÉRATIONS sur ces deux observations, & sur l'opération de la hernie.

Si *Hippocrate*, le père de l'art de guérir, a fait avec tant de candeur l'aveu d'avoir une fois pris une suture du crâne pour une fracture, à plus forte raison de-

vrions-nous publier nos fautes. Je le fais d'autant plus volontiers, que j'eſpère que les jeunes praticiens en profiteront pour procéder à l'opération de la hernie avec beaucoup de précaution; car je ne penſe pas comme un grand chirurgien, qui dit qu'on doit faire cette opération très-hardiment, que quelques traits de biſtouri ſuffiſent pour arriver promptement au ſac, & qu'il eſt très-facile de le diſtinguer de l'inteſtin. Mais quand on ſaura & qu'on réfléchira qu'il eſt des cas où l'on ne trouve point de ſac, ou qu'il eſt confondu avec le tiſſu cellulaire, qu'il eſt quelquefois adhérent à l'inteſtin, & que très-ſouvent on ne trouve pas cette eau ou ſéroſité, qui l'éloigne de l'inteſtin; que d'autre part, comme dans ma première obſervation, l'inteſtin acquiert plus d'épaiſſeur, ou eſt altéré dans ſa couleur, ou qu'il y a un tel engorgement dans ſes tuniques, qu'on ne peut plus diſtinguer ſes ſillons, ces petites arcades dont parle *Saviard* dans ſes obſervations chirurgicales, on ſentira combien il faut être circonſpect, & on ne regrettera point de mettre un peu plus de temps à l'opération, afin de ne rien faire au haſard. On a toujours aſſez tôt fait, quant on a bien fait.

Il eſt toujours très-important d'éviter de bleſſer l'inteſtin, quoique, après avoir été ouvert par l'effet de la gangrène, & avoir laiſſé paſſer durant long-temps par la plaie les matières ſtercorales, on l'ait vu ſe cicatriſer, & ces matières reprendre leur cours naturel; & s'il m'arrivoit d'ouvrir une autre fois l'inteſtin, dès que je m'en ſerai aperçu, je me garderai bien de dilater l'ouverture; je laiſſerai couler à leur gré les matières: mais ſi l'anneau ou ligament inguinal étoit tendu, ſerré, je le dilaterai un peu, je laiſſerai l'inteſtin libre dans la plaie. Un panſement ſimple, des ſoins de propreté, le régime, des lavemens, ſont les principaux moyens que je mettrai en uſage, & j'aurai l'eſpoir de voir guérir mon malade.

L'ouverture du cadavre de la femme qui fait le ſujet de ma première obſervation, en nous faiſant découvrir un obſtacle imprévu & au-deſſus des reſſources de l'art, me fut en quelque manière d'une grande ſatisfaction, puiſqu'elle me prouva que l'ouverture de l'inteſtin n'avoit pas contribué à ſa mort: cependant ſi les matières euſſent pu avoir un cours libre par la plaie, il y auroit eu quelque eſpoir de la ſauver.

La deuxième obſervation donne auſſi lieu à pluſieurs réflexions. J'ai dit que je fis l'ouverture de la peau en quelque manière cruciale : la forme arrondie de la tumeur, ſon volume aſſez conſidérable me déterminèrent à ouvrir ainſi la peau, plutôt que par une ſimple inciſion longitudinale, pour avoir plus de facilité de mettre les parties à découvert, & de dilater l'étranglement.

J'ai encore obſervé que le ſac, qui renfermoit cette hernie, étoit très-mince, & ne me parut qu'un tiſſu folliculeux ou cellulaire. M. *Arnaud* rapporte que dans l'opération qu'il fit d'une hernie ombilicale, il ne trouva point de ſac, ſoit, dit-il, qu'il ſe fût confondu avec la peau, ſoit qu'il eût été déchiré, & que l'inteſtin & l'épiploon euſſent paſſé à travers l'ouverture du péritoine : on juge encore par ces circonſtances, combien il importe d'être prudent dans ces cas, & combien on ſe tromperoit ſi on s'attendoit à trouver conſtamment le ſac de la hernie. Il eſt bon d'en prévenir les jeunes praticiens.

Quant à l'épiploon, il doit preſque toujours ſe rencontrer dans la hernie ombilicale : il eſt aiſé, pour peu qu'on ſoit anatomiſte, d'en ſentir la raiſon. Le troi-

ſième jour, à la levée du premier appareil, je fus aſſez ſurpris de voir que l'épiploon s'étoit élevé & engorgé, & paroiſſoit comme étranglé par les lèvres de la plaie : je regrettai de ne l'avoir pas fait rentrer avec l'inteſtin, ſuivant le conſeil de M. *Jurine*, & ainſi que l'a pratiqué en pareil cas M. *Arnaud ;* mais comme pluſieurs fois dans la hernie inguinale & crurale, après l'opération qu'avoit néceſſitée l'étranglement, il m'eſt arrivé d'avoir laiſſé l'épiploon dehors, quel qu'en fut l'état & la quantité, que la ſuppuration en a toujours opéré la fonte ou la chute, & que les malades ont guéri ſans aucune infirmité, je craignois ici qu'en réduiſant l'épiploon, il ne ſe fît quelque ſuppuration, qui n'auroit peut-être point une iſſue libre, & produiroit quelque foyer & quelque accident conſécutif ; mais il eſt poſſible que l'une & l'autre pratique réuſſiſſe également.

REMARQUES & OBSERVATIONS sur l'uſage des calmans dans les hernies avec étranglement, & ſur la hernie ombilicale des enfans ; par le même.

I. Appelé ſouvent pour des hernies avec étranglement, j'ai toujours cherché d'une part à calmer les douleurs, & de l'autre à procurer la rentrée des parties : j'ai réuſſi nombre de fois. Parmi les ſecours qu'on emploie en pareil cas, je n'ai rien trouvé de mieux que le repos dans le lit & dans une ſituation convenable, la privation de tout aliment, même des boiſſons, excepté quelques cuillerées d'eau pour ſe rafraîchir la bouche. L'adminiſtration des calmans, des lavemens, la ſaignée plus ou moins répétée, l'application des cataplaſmes émolliens & réſolutifs, & les embrocations & fomentations ſur la tumeur & le bas-ventre, peuvent être d'une grande utilité.

Tout ce qui relâche & détend la fibre, peut calmer le ſpaſme que produit l'irritation que cauſe l'étranglement, & peut contribuer à diſſiper la douleur & à faciliter la réduction des parties

déplacées. *Arnaud* se servoit d'un liniment où entre l'opium; mais l'expérience nous a appris que les anodyns ou calmans proprement dits, administrés intérieurement, rempliſſent bien mieux l'indication. J'ai preſcrit aſſez ſouvent le laudanum liquide de *Sydenham*, ou les gouttes anodynes, avec l'eau de fleurs d'orange, dans une potion appropriée, à prendre par cuillerée à bouche de demi-heure en demi-heure, ou toutes les heures: on peut auſſi employer à doſes convenables le ſirop diacode. Comme les malades rejettent quelquefois les potions par le vomiſſement, on peut alors eſſayer de donner l'opium ſeul, ou uni au camphre. L'infuſion de fleurs de camomille m'a paru être utile; l'eau froide peut être auſſi un bon calmant, ſur-tout dans les hernies par engouement, & où il y a beaucoup de vents.

Pour l'ordinaire, à la faveur des calmans, le malade s'aſſoupit & s'endort durant plus ou moins de temps: on ne ſauroit croire avec quelle facilité très-ſouvent on fait la réduction de la hernie après quelque temps de ſommeil, tant le repos contribue à diſſiper le ſpaſme & l'irritation, & à rendre les parties

ſouples & diſpoſées à l'action de la main; j'ai même vu des cas où le malade trouvoit ſa hernie rentrée à ſon réveil. Je pourrois rapporter à ce ſujet nombre d'obſervations, mais qui n'ajouteroient rien à mes remarques générales. Mon digne confrère, M. *Jurine*, avec lequel j'ai ſouvent conféré & conſulté ſur cet objet, a fait les mêmes obſervations, & a ſouvent eu lieu de ſe féliciter du bon effet des calmans dans les mêmes circonſtances. Nous croyons cependant que les narcotiques doivent être adminiſtrés avec précaution, qu'ils conviennent ſur-tout dans les premiers jours de l'étranglement, car indépendamment de la crainte de l'inflammation & de la gangrène, il eſt d'autres circonſtances qui ne permettent pas de temporiſer trop long-temps à ſe décider pour l'opération : telle eſt celle où les malades ne peuvent abſolument rien garder dans l'eſtomac; ils peuvent trop s'affoiblir & n'être plus en état de ſupporter l'opération, ſur-tout les perſonnes d'une conſtitution foible, & les vieillards.

II. La hernie ombilicale, ou exomphale des enfans, eſt une maladie qui arrive aſſez ſouvent, ou par la diſpoſition de la

partie, ou par leurs cris : l'inteſtin ſe préſente toujours, & quelquefois l'épiploon. Il eſt néceſſaire d'y remédier au plus tôt, ſans quoi le mal va toujours en augmentant : heureuſement il eſt aſſez facile de le guérir ; cependant quelques perſonnes de l'art ont penſé que la guériſon de la hernie ombilicale, même chez les enfans, étoit très-difficile ; que l'art étoit en défaut à cet égard. On loue *Saviard* d'avoir mis en uſage la ligature pour la guériſon d'une entéromphale à une petite fille âgée de quatorze mois. Nous ne penſons pas ainſi. L'expérience m'a appris, ainſi qu'à la plupart des chirurgiens, que cette hernie ſe guérit, pour le moins, auſſi ſurement & auſſi facilement que la hernie inguinale qui arrive aſſez fréquemment aux enfans. Nous regardons la ligature comme un moyen violent, qui peut être nuiſible, & dont on peut toujours ſe paſſer.

M. *Levret* donne un très-bon avis, en conſeillant de mettre une compreſſe ſur le nombril des enfans, de l'y maintenir pendant tout le temps que l'enfant eſt au maillot, obſervant de la changer toutes les fois qu'on le remue, & ſi la deſcente a lieu de la faire rentrer, & d'appliquer quelques compreſſes graduées,

maintenues

maintenues par un bandage convenable, jusqu'à ce que la tumeur ne paroisse plus dans le temps que l'enfant crie.

Appelé pour des hernies ombilicales d'enfans, après m'être assuré qu'il n'y a pas de complication, que l'intestin entre & sort librement, je fais battre un blanc d'œuf avec une cuillerée ou deux d'eau-de-vie, & une pincée d'alun réduit en poudre fine; j'ai une certaine quantité de charpie: on prend le moment où l'enfant est le plus tranquille, étant placé sur les genoux de sa nourrice: la hernie réduite, je garnis le nombril de petits pelotons de charpie trempés dans le mélange indiqué; je couvre le tout d'un petit emplâtre *oxycroceum*, taillé en rond étendu sur de la peau; je mets par-dessus une compresse en trois ou quatre doubles, le tout soutenu par quelques circulaires d'une bande assez large; je recommande à la nourrice d'avoir soin de ce petit appareil, de changer quelquefois la bande, & même le tout quand il se dérange. On continue ces soins pendant six semaines ou deux mois; après on se contente de tenir, comme le conseille M. *Levret*, une compresse sur le nombril, soutenue d'un ou deux tours de bande. J'ai guéri ainsi tous les enfans

qu'on m'a préſentés avec des hernies ombilicales.

Il n'eſt pas même de nourrice, de garde, de ſage-femme, qui ne réuſſiſſe, par des ſoins à-peu-près ſemblables, à guérir la hernie exomphale des enfans.

Quelques praticiens m'ont dit avoir guéri facilement ces hernies, en mettant ſur le nombril un emplâtre agglutinatif, tel que celui de bétoine, d'*André de la Croix*, ou le *contra-rupturam*, & par-deſſus une compreſſe, le tout maintenu par quelques tours de bande : d'autres ont mis en uſage une petite plaque de plomb garnie d'un linge & aſſujettie, par quelques tours de bande : on peut auſſi ſe ſervir d'un petit ſachet garni de poudre ou de fleur de tan, trempé dans le vin chaud, qu'on ſoutient par une bande : on le renouvelle de temps en temps.

Quelque moyen qu'on emploie, il doit être ſecondé par des attentions & des ſoins de propreté ; il faut auſſi empêcher, autant qu'il eſt poſſible, que les enfans ne crient.

OBSERVATION

Sur un enfant à deux têtes ; par M. DE LA VERGNE, *docteur en médecine à Lamballe en Bretagne.*

Françoise Duval, femme d'un laboureur, demeurant au village de la Monforière, paroisse de Plenuée en Bretagne, âgée de trente-cinq ans, & mère de plusieurs enfans fort heureusement nés, ressentit, le 11 novembre 1787, les premières douleurs de l'accouchement, au terme ordinaire d'une grossesse sans accident. Le travail fut long & très-douloureux ; la sage-femme trouvoit que la tête s'engageoit difficilement.... enfin cette tête descendit & franchit peu-à-peu le passage.

On fit des efforts multipliés, mais toujours inutiles, pour engager les épaules, qui ne sortoient point, malgré les plus vives contractions de l'*utérus*. Les choses restèrent quatorze à quinze heures en cet état : cependant les forces de la malade s'épuisoient ; la tête de l'enfant, sur laquelle on avoit fait les plus violentes tractions, & les parties génitales de la mère se tuméfioient, lorsqu'on se dé-

termina à envoyer chercher M. *Iſſaly*, chirurgien-accoucheur avantageuſement connu dans le canton.

Ce fut ſur ces entrefaites que cette femme ſe délivra ſeule. La première tête ſortie fut ſuivie d'une ſeconde tête, & le tronc vint de ſuite au grand étonnement de tous les aſſiſtans. La mère n'éprouva aucune déchirure ſenſible, & s'eſt parfaitement rétablie. La ſeule incommodité qu'elle ait eue pendant quelque temps, a été une incontinence d'urine, dont elle a été complettement guérie au bout de deux mois.

Les magiſtrats de Jugon & Plenuée, MM. de *Néville* & *Corvaizier*, me mandèrent pour aſſiſter à la diſſection de cet enfant ; je me rendis ſur le lieu. Nous commençâmes nos recherches dans l'ordre ſuivant.

Extérieur de l'enfant.

1°. Il avoit deux têtes bien conformées, de grandeur naturelle, portées chacune ſur un col particulier qui s'implantoit régulièrement ſur des épaules fort larges. La tête droite avoit des traits qui la rapprochoient du ſexe féminin ; les traits de la tête gauche étoient plus prononcés, & annonçoient un garçon. Leur

position respective étoit un peu oblique, c'est-à-dire, que l'une penchoit légèrement à droite, & l'autre à gauche, comme deux branches d'arbre qui sortent symétriquement d'un tronc commun.

2°. Deux bras, bien conformés & de grandeur naturelle, étoient placés aux endroits ordinaires, & un troisième bras naissoit postérieurement à la jonction des deux cous. Il étoit un peu plus petit qu'un bras ordinaire, & informe, comme nous le dirons dans la description du squélète; il étoit couché sur les apophyses épineuses des vertèbres dorsales.

3°. La poitrine, le ventre & les hanches étoient extérieurement tels qu'on les voit dans un seul individu, au volume près qui étoit un tiers plus grand.

4°. Il n'y avoit qu'un seul sexe, & il étoit masculin, un anus, deux cuisses, deux jambes & deux pieds, le tout très-bien conformé & de grandeur naturelle.

5°. Le cordon ombilical étoit unique, mais il contenoit deux veines, & seulement deux artères. La peau n'offroit nulle part rien de remarquable.

Intérieur de l'enfant.

Après avoir examiné l'extérieur de ce singulier individu, nous passâmes à l'exa-

men de ſon intérieur. Nous trouvâmes d'abord le tube inteſtinal ſimple, & n'ayant rien de particulier depuis l'*anus* juſqu'au milieu du *jejunum*, où il commençoit à être double en remontant vers le *duodenum*. Nous ſuivîmes les deux inteſtins, qui s'écartoient peu-à-peu l'un de l'autre, en faiſant un angle fort aigu : l'un alloit aboutir à un eſtomac qui étoit placé un peu du côté gauche, l'autre traverſoit le diaphragme du côté droit, & ſe rendoit à un ſecond eſtomac qui étoit dans la poitrine du même côté.

Le foie étoit un tiers plus volumineux que dans un enfant ordinaire; il avoit deux grandes ſciſſures à un demi pouce l'une de l'autre, où ſe plongeoient les deux veines ombilicales. On y voyoit deux véſicules du fiel, deux canaux cyſtiques, deux conduits hépatiques & deux cholédoques. Les autres viſcères du bas-ventre étoient ſimples, & abſolument tels qu'on les trouve dans un ſeul individu à cet âge.

Nous ouvrîmes enſuite la poitrine par deſſous le diaphragme, pour ne pas endommager les côtes, ni leurs cartilages. Nous conſidérâmes d'abord le péricarde, qui étoit très-volumineux, & nous en fîmes l'ouverture; nous fûmes aſſez ſur-

pris d'y trouver deux cœurs qui ſe touchoient dans toute leur étendue correſpondante : ils étoient bien conformés & pourvus de leurs vaiſſeaux ordinaires, qui fourniſſoient les artères carotides, tant internes qu'externes & autres vaiſſeaux, à chaque cou & à chaque tête. Le défaut d'injection nous empêcha de ſuivre la diſtribution ultérieure des autres ramifications ; cependant nous vîmes très-clairement que les gros troncs artériels deſcendans s'uniſſoient vers les piliers du diaphragme, & qu'il n'y avoit qu'une aorte ventrale.

Dans le côté droit de la poitrine, nous trouvâmes le ſecond eſtomac qui repoſoit ſur le diaphragme. Le poumon étoit ſemi-double & de forme irrégulière. La poitrine étoit partagée en trois cavités par deux médiaſtins, mais la cavité mitoyenne n'étoit preſque rien : dans chacune on voyoit la diſtribution des bronches venant de chaque trachée-artère. Les deux œſophages étoient de grandeur naturelle, & à leur place ordinaire.

Squéléte.

Voici ce que le ſquéléte offrit de particulier ; il préſentoit deux têtes &

deux cous bien conformés. Il y avoit auſſi deux colonnes vertébrales, mais elles ſe confondoient l'une dans l'autre par leurs apophyſes tranſverſes, oppoſées depuis la première vertèbre dorſale juſqu'à l'extrémité du *ſacrum*. Cette réunion étoit ſi intime, qu'il ne ſortoit point de nerfs des côtés accolés.

On voyoit quatre omoplates & autant de clavicules. Deux omoplates & deux clavicules étoient dans leur place naturelle, & recevoient deux bras bien conformés, & très-bien placés. Les deux autres omoplates ſe réuniſſoient à la partie ſupérieure du dos, pour former une ſeule cavité glénoïde, qui recevoit la tête de l'*humerus* du troiſième bras, dont nous avons parlé plus haut.

Les deux autres clavicules étoient ſituées entre les deux cous, & s'articuloient en arrière avec les deux omoplates réunies & en devant avec le *ſternum*, qui étoit ſemi-double comme la colonne vertébrale, & terminé par deux cartilages xiphoïdes.

Le troiſième bras étoit compoſé d'un *humerus* & d'un *radius* ſeulement, au bout duquel étoit un petit os grêle & long d'un pouce & demi, terminé par un ongle bien conformé. Ce petit os te-

noit lieu de carpe, de métacarpe & des phalanges qui manquoient.

Tout le reſte du ſquéléte étoit ſimple & bien naturel. Il étoit auſſi parfaitement ſymétrique dans ſes parties doubles. Le côté droit n'anticipoit point ſur le côté gauche, *& vice versâ*, en ſorte que ſi cet enfant avoit pu vivre, tout le côté droit eût obéi à la tête droite, & le côté gauche à la tête gauche; car il y avoit deux canaux vertébraux bien conformés, qui commençoient à la première vertèbre dorſale, & finiſſoient à l'extrémité du *ſacrum*.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1788.

La colonne du mercure dans le baromètre, à l'exception du trois au quatre, où elle eſt deſcendue de 28 pouces à 27 pouc. 9 lign., s'eſt ſoutenue pendant tout le mois de 28 pouc. à 28 pouc. 5 lignes.

Le thermomètre a marqué du premier au quinze, au matin, de 1 à 9; à midi, de 3 à 15; au ſoir, de 1 à 11 au-deſſus de 0.

Le ciel a été deux jours clair, un jour couvert & douze jours variable; il y a eu neuf fois de la pluie, dont trois fois par giboulée, & quatre fois avec vent impé-

tueux par S-O. & S., & une fois de la neige par N-O. le cinq.

Les vents ont soufflé deux jours E., un jour N., six jours N-O., un jour N-E., deux jours S., un jour S-O., deux jours O.

Du seize au trente, le thermomètre a marqué au matin de 4 à 11; à midi, de 10 à 16; au soir, de 7 à 15 au-dessus de 0.

Le ciel a été clair cinq jours, couvert deux, & variable huit jours : il y a eu six fois de la pluie, trois fois de la bruine & quatre fois du vent.

Les vents ont soufflé six jours O., deux jours N., trois jours N-O., trois jours N-E., & un jour S-O.

La température qui s'étoit adoucie, s'est refroidie par N-O. du 4 au 7; il a gelé le 5 & le 6 sans faire aucun tort; elle s'est ensuite réchauffée successivement jusqu'à la fin du mois; ce qui a aidé au développement de la végétation qui étoit en retard. Cette constitution a diminué beaucoup les affections catarrhales, les fluxions, les dévoiemens, &c. sans les faire disparoître; à celles-ci ont succédé les fièvres éruptives, les rougeoles, les scarlatines; elles ont particulièrement attaqué les enfans, & les fièvres rouges se sont même répandues sur les adultes: elles ont été bénignes & régulières; & si

elles ont manifeſté quelques irrégularités, celles-ci n'ont dépendu que de défauts dans le régime, ou de quelque imprudence de la part des malades, & ces accidens ont été promptement diſſipés par les moyens indiqués. Les fluxions de poitrine bilieuſes ont preſque toutes été compliquées d'affections rhumatiſmales ; elles ont été longues & ſujettes à des rechutes. Les fièvres intermittentes n'ont point été rebelles, elles ont facilement cédé, ſoit au traitement de ces fièvres printannières, ſoit à l'uſage du quinquina. Pluſieurs ne ſe ſont manifeſtées que par trois ou quatre accès, & c'a été le plus grand nombre. Les fièvres méſentériques ont été très-rares. Les éryſipèles ont été communs : il y a eu des petites-véroles ; elles ont été bénignes. Les maux de gorge ont été fréquens, & la plupart ont eu un caractère gangréneux ; ils ont cependant cédé aſſez promptement aux moyens indiqués. Les affections éruptives, telles que la petite gratelle, les petits furoncles, les plaques dartreuſes, ont été communes, & la plupart rebelles. Il s'eſt manifeſté beaucoup de toux sèches, quinteuſes, que l'application des ſangſues aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux a diſſipées promptement.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1788.

(*Nota.* Ce signe o- indique les degr. de froid au dessous de zéro.)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	*A midi*	*A neuf heures du soir.*	*A sept heures du matin.*		*A midi.*		*A neuf heures du soir.*	
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*
1	5, 1/2	9,	6, 1/2	28	2,	28	3/4	28	1, 1/4
2	5, 1/2	10, 1/2	7, 1/4	28	3, 1/2	28	3, 1/2	28	3,
3	7, 1/2	10,	6,	28	1, 3/4	28	3/4	27	9, 3/4
4	4, 1/2	6,	2,	27	10, 1/4	27	10,	27	10, 1/2
5	1,	3, 1/2	1, 1/2	28		28	1/4	28	1, 1/2
6	3, 1/2	7,	5,	28	2, 3/4	28	3, 1/4	28	4,
7	4, 1/2	10,	7,	28	4, 1/4	28	4, 1/2	28	5,
8	6, 1/2	11,	8,	28	5, 3/4	28	6, 1/4	28	6, 1/4
9	7,	15,	11,	28	6, 1/2	28	6, 1/2	28	6,
10	7, 1/2	14,	11,	28	5, 3/4	28	5,	28	4, 1/4
11	9, 1/2	14, 1/2	11,	28	3, 3/4	28	3,	28	2,
12	9,	12, 1/2	9, 1/2	28	3,	28	3,	28	3, 1/2
13	7,	12, 1/2	9, 1/2	28	4,	28	4,	28	3, 1/2
14	7,	15, 1/2	9,	28	2, 1/2	28	1, 3/4	28	1,
15	7,	11, 1/2	6,	28	1, 1/4	28	1, 1/2	28	2, 1/2
16	4, 1/2	10,	7, 1/2	28	3,	28	3,	28	2, 1/2
17	6, 1/2	11,	7, 1/2	28	3,	28	3,	28	3,
18	7, 1/2	11,	7, 1/2	28	3,	28	3, 1/2	28	3, 3/4
19	7, 3/4	14,	11,	28	4,	28	4, 1/4	28	4, 1/4
20	9, 1/2	15, 1/2	12,	28	4,	28	4,	28	3, 1/2
21	11,	16,	14,	28	2, 3/4	28	2, 1/2	28	1/2
22	8, 1/2	12,	7,	28	1/4	28	1/4	28	
23	8,	11, 1/4	9,	28	1,	28	1,	28	1,
24	9,	11, 3/4	10, 1/2	28	1,	28	1, 1/2	28	1, 1/2
25	9, 3/4	13,	7, 1/2	28	2,	28	2, 1/2	28	3,
26	7, 1/4	12,	8,	28	3,	28	3, 1/4	28	3, 1/4
27	8, 1/4	11,	9, 1/2	28	3, 1/2	28	4,	28	4, 1/2
28	9, 3/4	14,	12, 1/2	28	5,	28	5,	28	4, 3/4
29	10, 1/2	14,	12, 1/2	28	4, 3/4	28	4 1/4	28	4,
30	11,	16, 1/2	15,	28	4,	28	3, 3/4	28	3, 1/2

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*A 7 heures du mat.*	*A midi.*	*A 9 heures du soir.*
1	S. couv. vent.	S. pluie, vent.	Clair, vent.
2	E. clair.	E. peu de soleil	Couv. pet. pluie.
3	S-O. couv. plui.	S-O. couv. vent.	Cl. gr. v. g. p. à 5 h.
4	N-O. pl. & la nu.	N-O. giboulées.	Cl. gibo. par int.
5	N-O. clair en pa.	N-O. f. nei. l. m. v.	Cl. ve. moin. for.
6	N-N-O. couv.	N-N-O. clair par interv.	Co. pl. *no. l. n.* à 1 h. 26′ *soir.*
7	N-O. couv.	N-O. couvert.	Pet. pl. vers 7 h.
8	O. co. pl. aupar.	O. couvert.	Clair entièreme.
9	N. soleil pâle.	N-E. sole. nuag.	Cou. en gra. par.
10	O. clair.	O. peu de soleil	Couvert.
11	E. couv.	E. soleil, nuages.	Clair en partie.
12	N-O. un p. de v.	N.O. clair en pa.	Clair en partie.
13	S. couve. en par.	S. clair.	Clair, *lune p. q.* à 0 h. 1′ *soir.*
14	N-O. clair.	N-O. clair.	Clair.
15	N. co. pl. aupar.	N. couv. vent.	Clair.
16	N. clair.	N. couv.	Couvert.
17	O. clair.	O. couvert.	Couvert.
18	N-O. couv.	N-O. couvert.	Clair.
19	N-E. clair.	N-E. clair.	Clair.
20	N. clair.	N. clair.	Clair plu. *pl. lun.* à 0 h. 9′ *soir.*
21	E. clair.	S-O. clair.	Pluie.
22	O. co. pl. aup. p. v.	O. un p. de f. pl. v.	Cla. pl. à 5 h. p. v.
23	N-O. nu. u. p. d. v.	N-O. cla. en pa. v.	Pet. pl. dep. 7 h.
24	O. co. pl. aupar.	O. couv.	Couvert.
25	O. couvert.	O. un peu de f. v.	Clair, vent.
26	O. clair en par. v.	O. f. par int. br. v	Cou. bruine, ve.
27	O. couvert, vent.	O. co. bruine v.	Couvert, vent.
28	N-E. clair *d. q.* à 11 h. 48′ *mat.*	N-E. clair en pa.	Clair.
29	N-E. clair.	N-E. clair.	Clair.
30	N-O. clair.	N-O. clair.	Clair.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.	16 deg. $\frac{1}{2}$
Moindre degré de chaleur. . .	1
Chaleur moyenne.....	8 deg. $\frac{3}{4}$

	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure.....	28	$6\frac{1}{2}$
Moindre élév. du Mercure....	27	$9\frac{3}{4}$
Elévation moyenne.....	28	$1\frac{3}{4}\frac{1}{6}$

Nombre de jours de Beau	12
de Couvert..	10
de Nuages..	4
de Vent....	10
de Giboulées.	2
de Pluie....	11
de Neige....	1
Le vent a soufflé du N.....	3 fois.
N-E.....	4
N-O.....	8
N-N-O. . . .	1
S.....	2
S-O.....	1
E.....	3
O.....	8

TEMPÉRATURE. Elle a été sèche & assez chaude.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'avril 1788; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps, pendant le cours de ce mois, a été favorable pour deſſécher les terres deſtinées à être enſemencées des graines de mars, qui avoient été trop humectées par la continuation des pluies qui étoient tombées pendant l'hiver, & pour favoriſer la culture des *colſats*, qui fleuriſſoient pour la plupart à la fin de ce mois.

Nous avons eu quelques jours de chaleurs vers la fin du mois. La liqueur du thermomètre s'eſt élevée, le 21 & le 29, au terme de 15 degrés; le 30, elle s'eſt portée à celui de 17 degrés. Le premier du mois il y a eu un orage avec tonnerre & éclairs: la foudre eſt tombée en pluſieurs endroits.

Le trois & le quatre, il eſt tombé un peu de grêle, & tant ſoit peu de neige; le mercure dans le baromètre a été obſervé preſque tout le mois, au-deſſus du terme de 28 pouces: le 8 & le 9, il eſt monté à 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 17 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 7

lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes eſt 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord
2 fois du Nord vers l'Eſt.
1 fois de l'Eſt.
3 fois du Sud vers l'Eſt.
4 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.
11 fois du Nord-vers l'Oueſt.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
9 jours de pluie.
2 jours de grêle.
4 jours de neige.
1 jour de tonnerre & d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande au commencement qu'à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois d'avril 1788.

Les vents de nord-oueſt, qui ont été durant ce mois les plus fréquens, & les alternatives répétées de froid & de chaleur, ont entretenu les pleuro-péripneumonies inflammatoires. La plupart de ceux qui en ont été attaqués, crachoient le ſang; dans ce cas, & lorſque nous avons cru devoir faire trève aux ſaignées, eu égard à la détente du pouls, nous avons employé, avec ſuccès, le kermès minéral, étendu dans un looch. Ce remède avoit le double avantage de lâcher le ventre, & de procurer une moiteur bienfaiſante. Dans pluſieurs ſujets la maladie a été compli-

quée de ſaburre bilieuſe putréfiée : quelques-uns ont rendu des vers.

Il y a eu auſſi des angines & des éryſipèles au viſage, & quelques perſonnes ont été attaquées de fluxions rhumatiſmales goutteuſes, du genre inflammatoire. Nous avons vu encore dans nos hôpitaux de charité des gens du peuple attaqués de la fièvre putride maligne & vermineuſe. Peu de ceux qui ont été traités à temps, ont ſuccombé.

La petite vérole s'eſt manifeſtée dans quelques familles : elle étoit en général de l'eſpèce diſcrète.

Les fièvres intermittentes perſiſtoient ; dans pluſieurs, elles étoient des récidives des fièvres automnales de même genre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical Tranſactions, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres pour l'année 1787, Vol. lxxvij, Partie I ; in-4°. A Londres, chez* Davis, 1787.

1. Cette partie ne contient aucun article de médecine ; mais comme la phyſique entre également dans le plan de ce Journal, nous ferons connoître les Mémoires les plus intéreſſans pour nos lecteurs. Ce ſont :

1°. *Epériences & obſervations magnétiques ; par*

TIBERE CAVALLO, membre de la Societé royale de Londres.

L'auteur avoit ſoupçonné que le cuivre étoit ſuſceptible d'un certain degré de magnétiſme; mais de nouvelles expériences, pour leſquelles il s'eſt ſervi d'une invention qui rend l'aiguille extrêmement ſenſible, l'ont détrompé, & convaincu que le fer ſe trouve beaucoup plus ſouvent allié au cuivre qu'on ne le penſe; que le cuivre, que M. *Cavallo* regardoit comme avoir acquis une force magnétique quelconque par le martelage, l'avoit poſſédée auparavant; que le magnétiſme eſt quelquefois confiné à des portions particulières de la maſſe; & que le fer qu'il avoit cru intimement incorporé avec le cuivre, au moyen de la fuſion, n'étoit que diſtribué par parties dans le cuivre, ſans former avec lui une maſſe homogène.

En faiſant ces expériences, M. *Cavallo* a obſervé, qu'au bout d'une heure ou deux, le mercure expoſé à l'air, ſe charge à ſa ſurface d'une eſpèce de croûte, laquelle empêche l'aiguille aimantée de s'y mouvoir auſſi facilement qu'elle faiſoit auparavant. Le meilleur moyen de débarraſſer le vif-argent de cette ſubſtance, eſt de le paſſer dans une eſpèce d'entonnoir fait avec du papier, & dont l'ouverture inférieure n'ait qu'un quinzième de pouce de diamètre.

L'acier & le fer doux ſont, conformément à l'expérience, les plus propres à recevoir & à perdre promptement le magnétiſme, comme de l'autre côté l'acier & le fer durs le reçoivent, & le perdent difficilement. En conſéquence de ces connoiſſances, l'Académicien a imaginé qu'une pièce d'acier rougie au feu (c'eſt à dire, dans l'état où le fer eſt le plus doux)

placée entre deux barres magnétiques, & trempée dans cette situation en répandant promptement dessus de l'eau froide, recevroit & retiendroit une force magnétique plus considérable qu'on ne pourroit lui communiquer d'aucune autre manière. Il a donc fait des essais conformément à ces idées, & s'est assuré qu'on peut, par ce moyen, communiquer à une pièce d'acier un degré de magnétisme, à la vérité considérable, mais non pas extraordinaire, surtout si l'on fait choix de petites pièces : d'où il conste qu'il y aura un avantage réel, si en faisant des aimans artificiels, on trempe les pièces qu'on y destine de la manière qu'on vient d'indiquer avant de les polir & de les aimanter.

L'auteur s'est assuré, dans le cours de ses expériences, que les pièces d'acier étant parfaitement rouges, ne sont presque pas attirées par l'aimant ; que lorsque le degré de chaleur est diminué au point que l'acier ne paroît plus rouge au grand jour, l'attraction se rétablit, & que cette propriété est revenue à son premier point, lorsque dans l'obscurité même l'acier n'est plus rouge.

M. *Canton* est le premier qui ait observé que les aimans ont moins de force quand ils sont chauds que quand ils sont froids. M. *Cavallo* s'est assuré que lors même qu'on ne fait que les tenir dans l'eau bouillante, ils ne recouvrent pas, étant froids, leur première force, qu'ils n'affectent plus au même point l'aiguille aimantée, & n'attirent plus le même poids de fer.

La décomposition ou la déphlogistication du fer, le rend moins susceptible d'être attiré par

l'aimant. M. *Cavallo* a obſervé un phénomène ſingulier dans les expériences qu'il a faites à ce ſujet; ſavoir, que durant l'effervescence que fait le fer avec l'eſprit de vitriol ou l'eſprit de nitre, ſon action ſur l'aiguille aimantée eſt augmentée. Il eſt vrai que, pour que cette augmentation ait lieu, il faut que l'effervescence ſoit forte; car l'acide muriatique, qui ne cauſe qu'une foible effervescence, ne produit point cet effet.

L'auteur, en faiſant l'application de ces expériences, s'efforce de rendre compte des variations de l'aiguille aimantée, & penſe qu'elles offrent une ſolution aiſée de ce ſingulier phénomène. En effet, ſi la direction de l'aiguille tient à l'attraction des corps magnétiques ou ferrugineux, placés dans différentes parties de la ſurface de la terre, une diminution ou une augmentation de l'attraction d'un côté du méridien plutôt que de l'autre, occaſionnera néceſſairement un changement dans la direction de l'aiguille: d'après ce principe, M. *Canton* a attribué les variations diurnes ou les petites différences obſervées dans cette direction à diverſes heures du jour, à la chaleur du ſoleil, dont les rayons exercent leur pouvoir, la moitié du jour d'un côté du méridien, & l'autre moitié de l'autre côté. Cette théorie pourra paroître ſatisfaiſante quant à cette eſpèce de variation; mais comment s'en ſervir pour expliquer les variations annuelles? Tout ce que M. *Cavallo* dit à cet égard, laiſſe ſubſiſter trop de difficultés pour être admiſſible.

2°. *Deſcription d'un nouvel électromètre; par le révérend* ABRAHAM BENNET, *maître ès-arts.*

3°. *Appendice à la description d'un nouvel électromètre ; par le même.*

A ces Mémoires sont joints trois planches, dont deux présentent différentes faces de l'électromètre, & la troisième sert à répandre du jour sur la manière d'exécuter les différentes expériences détaillées dans ces Mémoires. L'étonnante sensibilité de cet instrument nous engage à en donner la description.

Il consiste en deux lanières d'or en feuilles, chacune d'environ trois pouces de long, sur un quart de pouce de large, suspendues près l'une de l'autre, au milieu d'un verre posé droit. Ce verre, ouvert au deux bouts, a environ un pouce & demi d'ouverture & cinq pouces de hauteur : il est enchâssé dans un pied de bois ou de métal ; son extrémité supérieure est fermée par un couvercle plat, de métal, dont le diamètre excède d'un pouce celui du verre. Autour du bord extérieur de ce couvercle, règne une gouttière d'environ trois quarts de pouce de profondeur, afin d'arrêter les gouttes de pluie ou la poussière ; & dans l'intérieur du même couvercle, on a pratiqué une autre gouttière moins profonde de moitié que celle de l'extérieur : elle est garnie de velours ou d'une autre étoffe de soie, afin de serrer le verre sans s'opposer à la facilité d'ôter le couvercle. Du milieu de cette couverte, descend un tube mince, qui déborde un peu la gouttière interne : il est terminé en bec, auquel sont attachées, au moyen d'un peu de colle, d'eau gommée ou de vernis, les lanières de feuilles d'or. Afin d'empêcher que l'électricité communiquée au verre, n'affecte en aucune manière les feuilles d'or, on colle avec du vernis de longues pièces d'étain en feuilles,

qui descendent jusqu'au bord inférieur aux parois internes du verre, vis-à-vis des feuilles d'or. Le bord supérieur du verre est revêtu avec de la cire d'Espagne, aussi bas que descend la gouttière externe.

M. *Bennet* décrit plusieurs expériences très-curieuses qu'il a faites avec cet instrument; mais il les a exposées avec tant de concision, qu'il est impossible de les abréger. Nous ne pouvons faire mention que de quelques résultats généraux, qui, toutefois, suffiront pour donner à nos lecteurs une idée de l'extrême sensibilité de cet électromètre.

La craie en poudre, la fine farine de froment, & diverses autres poudres soufflées avec la bouche ou à l'aide d'un soufflet, élancées avec une brosse sur laquelle on passe la main, chassées en fermant avec vîtesse un livre, la poussière qu'on fait voltiger dans les chemins, celle qui d'un plat tombe sur un autre placé sur le couvercle, en un mot, toutes les substances en poudre, soit terres, soit résines, soit métaux, communiquent aux lanières d'or en feuilles, un degré d'électricité, tantôt positive, tantôt négative, selon les circonstances, de manière néanmoins que les circonstances étant les mêmes relativement aux substances déterminées, les effets sont aussi constamment les mêmes.

Cette sensibilité est encore augmentée, en plaçant sur le couvercle une chandelle allumée. Un nuage de craie en poudre qui n'auroit fait que foiblement écarter les feuilles d'or, les tiendra collées contre le verre pendant un temps considérable, lorsque l'appareil sera renforcé de la chandelle allumée. Un nuage de craie ou de fine farine élevé dans une chambre où l'électromètre

n'eſt pas, affectera cet inſtrument ainſi diſpoſé, en l'y tranſportant, & même avant qu'il ſe trouve dans le tourbillon

Le temps étant ſerein, le cordon iſolé d'un dragon-volant, dépourvu de métal, étant appliqué à l'électromètre, a fait frapper les feuilles d'or contre les parois du verre. Le ciel étant nuageux, le cordon armé d'un fil d'archal, a produit des effets ſenſibles ſur l'électromètre à la diſtance de dix verges & même davantage. Quelquefois l'électricité a été ſenſible ſans dragon-volant, & dans des circonſtances très-défavorables, l'inſtrument ſe trouvant placé au milieu de bâtimens dans une tour environnée de collines. Un orage paſſant au-deſſus de ce vallon, ou a vu frapper très-vivement la paroi du verre par les feuilles d'or, toutes les fois qu'il partoit un éclair.

Ayant chauffé l'extrémité ſupérieure d'une pipe à fumer du tabac, on a renverſé dans le fourneau un peu d'eau pour qu'elle tombât ſur le couvercle d'un électromètre : ainſi diſpoſé, il a indiqué une électricité négative, tandis que la vapeur de l'eau a affecté, d'une électricité poſitive, un autre électromètre qu'on y a expoſé. Ces obſervations, dit M. *Bennet*, peuvent ſervir à éclaircir l'électricité des brouillards & de la pluie.

On peut combiner cet électromètre avec le condenſateur de M. *Volta ;* & M. *Bennet* décrit une méthode très-ſimple & très-aiſée de faire cette combinaiſon.

4°. *Relation d'un orage obſervé en Écoſſe* le 19 juillet 1785, *avec quelques obſervations météorologiques ; par* PATRICE BRYDONE, *écuyer, membre de la ſociété royale de Londres.*

5°. *Remarques sur la relation de M. BRYDONE*, d'un orage remarquable arrivé en Ecosse ; *par le très-honorable CHARLES, comte de Stanhope, membre de la Société royale de Londres.*

Voici les circonstances qui ont rendu cet orage remarquable. Le tonnerre grondoit encore d'assez loin, pour que M. *Brydone* pût compter de vingt-cinq à trente secondes entre l'éclair & le tonnerre, & par conséquent déclarer à sa compagnie, d'après les principes de la théorie reçue, qu'il n'y avoit rien à craindre, lorsqu'à l'improviste on entendit très-près un coup de tonnerre qui ne fut ni précédé ni accompagné d'un éclair, & qui ressembloit à une décharge de plusieurs fusils tirés si près l'un de l'autre, qu'on pouvoit à peine en distinguer la succession, & sans qu'il fût suivi d'aucun roulement, comme les autres coups de tonnerre.

A une petite distance de la maison de M. *Brydone*, près de Coldstrean, deux charrettes chargées venoient de passer au gué de la Tweed, & étoient presqu'arrivées au haut d'une montée de soixante-cinq à soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la rivière. Les conducteurs étoient assis chacun sur le devant de sa charrette, ils parloient ensemble au moment que le premier, plus élevé que l'autre, fut renversé mort, ainsi que ses chevaux, aux yeux de son camarade, que le bruit étourdissoit, à la vérité, mais qui ne fut nullement affecté de la foudre, & ne vit aucune apparence d'éclair.

M. *Brydone* a décrit, en physicien éclairé, toutes les particularités qu'il a pu observer, ou dont il lui a été possible de se procurer la connoissance, tant relativement au conducteur qu'aux chevaux, la charrette & le terrain ; comme aussi

à

à quelques autres effets inférieurs en force, que cette explosion a opérés.

M. le comte de *Stanhope* remarque d'abord que ces phénomènes ne sauroient être expliqués par les principes généralement reçus. Ils ne peuvent être attribués à la foudre *principale*, soit directe, soit transmise, attendu qu'on n'a vu aucun éclair tomber ni monter. Il est également impossible d'en rendre raison, en supposant qu'ils découlent d'une foudre *latérale*, attendu que sans foudre *principale*, il ne sauroit y en avoir de latérale. Ce physicien explique donc ces phénomènes, à l'aide de ce qu'il appelle *coup de retour*, dont, jusqu'ici, il avoit seulement supposé la possibilité. Ces coups de retour consistent en ce que l'électricité, soutirée d'un corps quelconque, est promptement remplacée par l'irruption de celle qui s'élance des corps adjacens. Cette conjecture, dont la réalité vient d'être démontrée par l'accident rapporté, a été exposée dans un ouvrage intitulé : *Principles of electricity, &c. C'est-à-dire, principes d'électricité, &c.; par* CHARLES, vicomte Mahon, publié en 1779.

6°. *Expériences sur la production d'air déphlogistiqué de l'eau, à l'aide de diverses substances; par Sir* BENJAMIN THOMPSON, *chevalier, membre de la Société royale de Londres.*

L'auteur a observé que les feuilles fraîches exposées dans l'eau à l'action de la lumière, bien qu'elles cessent, au bout de quelques jours, de fournir aucun air quelconque, recupèrent néanmoins en peu de temps cette propriété, & qu'elles fournissent, après que toutes les forces végétatives sont détruites, un air plus

abondant & plus pur qu'elles n'avoient fourni d'abord.

Que les feuilles fraîches, plongées dans l'eau ſaturée d'air pur, ont préſenté les mêmes phénomènes que ſi on les eût tenues dans l'eau commune, tandis que conformément à la théorie reçue, elles auroient dû y périr ſur le champ.

Que des ſubſtances dans leſquelles on ne peut ſuppoſer aucune eſpèce d'élaboration ni de circulation de liquides, font fournir à l'eau de l'air déphlogiſtiqué de la même manière que les végétaux frais, même en plus grande quantité & de meilleure qualité. Le coton du peuplier, la ſoie crue, par exemple, lorſqu'on les place dans de l'eau fraîche, continuent pluſieurs mois conſécutifs à fournir de l'air déphlogiſtiqué.

Il eſt clair, d'après cela, que la production de l'air en queſtion ne ſauroit être attribuée à l'activité d'une force végétative. L'auteur n'eſt pas encore en état d'en aſſigner la véritable origine. Toutefois ſes expériences ont répandu beaucoup de jour ſur cette matière, & nous préſenterons à nos lecteurs ce que, ſelon nous, elles contiennent de plus intéreſſant.

Lorſqu'on expoſe pour la première fois dans de l'eau au ſoleil, de la ſoie crue, par exemple, ou quelqu'une des autres ſubſtances indiquées par l'auteur, il s'en dégage d'abord un peu d'air phlogiſtiqué, avant que l'air pur paroiſſe; mais ſi préalablement on les a bien lavées avec de l'eau, l'air pur ſe préſente dès le commencement. Au bout d'un certain temps, il ne ſe produit plus d'air de la même eau; mais les mêmes ſubſtances plongées dans de

l'eau nouvelle, continueront comme auparavant à fournir de l'air. Cet air eſt plus pur & plus abondant lorſque le ſoleil eſt brillant, que lorſque ſes rayons ſont foibles ou ſouvent interceptés par des nuages ; cependant lorſqu'on emploie de la ſoie, ou du coton de peuplier, l'air qui ſe dégage eſt conſtamment meilleur que l'air commun, & en général, ſupérieur à celui que produiſoient les feuilles fraîches des végétaux dans les expériences de M. *Ingenhouſz*. La chaleur moyenne de l'eau, dans le temps qu'l'air ſe dégageoit le plus abondamment, étoit environ de 90°. du thermomètre de *Fahrenheit*. Le globe de verre étant à couvert de l'impreſſion de la lumière, mais entretenu au moyen d'un poêle au même degré de chaleur, il ne s'élevoit de l'eau qu'un petit nombre de bulles détachées. Le globe étant expoſé au ſoleil, mais tenu à une température de 50°. à l'aide des applications réitérées d'eau glaciale, il ſe formoit de l'air, mais non pas ſi abondamment que lorſqu'on laiſſoit l'eau s'échauffer au ſoleil. Une forte lumière de chandelles avec une chaleur à 90°., avoit le même effet que le ſoleil, excepté que c'étoit à un degré tant-ſoit-peu inférieur, probablement à raiſon de ce que cette clarté n'eſt pas aſſez intenſe.

Il paroît preſque que l'eau, pour produire de l'air, a beſoin de quelque choſe qui l'aide. Il eſt vrai que ce ſecours, quel qu'il puiſſe être, ſe trouve ſouvent dans l'eau même, & dans certaines eaux plus abondamment que dans d'autres. L'eau d'étang donne le double d'air de celle des puits dans les mêmes circonſtances. Le verre filé, incapable de communiquer quelque choſe à l'eau, ne procure de l'air qu'en

petite quantité, & encore cet air eſt-il d'une qualité inférieure à l'air atmoſphérique. Il eſt vraiſemblable que c'eſt l'air qui étoit contenu originairement dans l'eau; ce qui prouveroit que cet air eſt moins bon que celui de l'atmoſphère.

Toutes les fois qu'on avoit ſéparé de l'eau une quantité conſidérable d'air, elle avoit perdu un certain degré de tranſparence, & acquis un œil verdâtre; en même temps qu'il s'en étoit précipité une certaine quantité de terre d'un blanc jaunâtre qu'on avoit bien de la peine à détacher du verre.

On pourroit ſuppoſer, conformément à l'hypothèſe de M. *Prieſtley*, que cette *matière verte* eſt de nature *végétale*, qu'elle s'attache aux corps plongés dans l'eau, & y végète comme une plante attachée à ſon ſol; enfin, que l'air retiré dans les expériences de M. *Thompſon*, eſt un réſultat de la végétation de cette matière. Mais ayant examiné, avec la plus grande attention & à l'aide d'un excellent microſcope, l'eau verte au moment qu'elle étoit le plus diſpoſée à fournir abondamment de l'air pur, M. *Thompſon* s'eſt aſſuré que dans ce moment elle ne contenoit rien qui pût raiſonnablement être claſſé parmi les ſubſtances végétales. La matière colorante de l'eau, étoit évidemment d'origine animale: c'étoit un nombre infini d'animalcules petits, actifs, de forme ovale, qui n'avoient abſolument aucune reſſemblance avec cette eſpèce de matière verte ou de mouſſe d'eau, qui ſe forme au fond & aux parois des vaiſſeaux, lorſqu'on y laiſſe ſéjourner l'eau pendant un certain temps, & qui, ſuivant M. *Ingenhouſz*, n'eſt autre choſe que ces animalcules raſſemblés & transformés en mouſſe.

Il paroît, après tout, que ce ſont ces animalcules qui, dans les différentes expériences de l'auteur, ont produit l'air pur : car ils ont conſtamment accompagné ce phénomène ; & que les feuilles, la ſoie, &c., ne ſervent qu'à faciliter le dégagement des élémens de l'air, en préſentant une ſurface convenable pour s'y attacher, en attendant qu'il s'en ſoit réuni une quantité ſuffiſante, & qu'il ait acquis ſon élaſticité.

Traité des principales & des plus fréquentes maladies externes & internes, à l'uſage des jeunes docteurs en médecine, des chirurgiens-médecins, & des praticiens qui ſuppléent au défaut des médecins gradués, ainſi qu'à celui des perſonnes éclairées, qui, par des motifs de bienfaiſance, exercent la médecine dans les campagnes ; dédié à LL. EE. les ſouverains ſeigneurs de l'Etat de Berne ; par M. JEAN-FRÉDER. DE HERRENSCHWAND, docteur en médecine, aſſocié étranger de la Société royale de médecine de Paris, & de la Société économique de Berne, ci-devant premier médecin du roi de Pologne, & conſeiller intime de S. M. & de la ſéré-

niſſime Cour de Saxe-Gotha, médecin conſultant de la ville de Berne, &c. A Berne, chez François Seizer & Compagnie, *libraires*, 1788; *in-4°. de 694 pages.*

2. Cet ouvrage, dicté par le patriotiſme, n'a pas pour objet de diriger le peuple, qui ne peut guère ſe traiter lui-même dans ſes maladies, de quelque manière qu'on s'y prenne pour mettre les choſes de cette nature à ſa portée, mais d'inſtruire les perſonnes qui font leur profeſſion de l'exercice de la médecine dans les campagnes, ou celles qui, ſans en faire leur état, s'y dévouent par un ſentiment d'humanité. Dès-lors les connoiſſances que l'auteur développe, peuvent d'autant plus être utiles, qu'elles ne paſſent pas l'intelligence & les lumières de ceux à qui l'ouvrage eſt deſtiné. Quoique les principes, en général, en ſoient applicables à tous les pays, on y a eu particulièrement en vue la ſanté des Suiſſes, dont l'auteur s'eſt appliqué à connoître & à approfondir la conſtitution. Mais il ne s'eſt pas tellement borné aux peuples fixés dans les campagnes, que ſes inſtructions ne puiſſent auſſi convenir aux hommes qui ſont dans des poſitions différentes : tels que les militaires, les voyageurs, les commerçans, la nobleſſe, & les gens de divers autres états.

Son plan embraſſe donc tous les tableaux des maladies dont les hommes de toutes les claſſes ſont ſuſceptibles, & ces tableaux ſont très-exacts. Celui qui les a tracés n'a pu le

faire ainſi, que par le ſecours d'une grande maſſe de lumières acquiſes par une longue expérience, & d'un tact auſſi juſte qu'exercé.

M. *Herrenſchwand* commence par une expoſition des quatre tempéramens, pour indiquer d'avance les diſpoſitions générales les plus fréquentes dont les maladies tirent leur ſource ou du moins leur caractère particulier. Cette idée des tempéramens n'eſt pas auſſi dépourvue de fondement que bien des médecins modernes voudroient le faire croire; elle eſt juſtifiée tous les jours par les régimes oppoſés, auxquels les différens individus ſont obligés de s'aſtreindre, ainſi que par les diverſes affections auxquelles ils ſont ſujets.

Les indiſpoſitions primitives auxquelles le tempérament diſpoſe, ou que l'on contracte par un genre de vie contraire à la conſtitution du corps, proviennent, ſelon l'auteur, de quelques vices qui ſe forment dans l'eſtomac & dans les premières voies, & qui altèrent le ſyſtême des ſolides, ou la maſſe des liquides en général.

« Les principaux vices de l'eſtomac qui ſe contractent par un mauvais régime, ſont les ſaburres, ou amas de crudités d'une qualité froide, chaude ou atrabilaire ».

Les ſolides ſont ſujets à contracter un excès ou un défaut de reſſort; & les liquides peuvent pécher par la ſurabondance ou le défaut, l'excès de vivacité ou l'appauvriſſement du ſang, par les diverſes acrimonies répandues dans la maſſe des fluides; le traitement & le régime convenables à ces vices généraux, ſont très-bien indiqués par M. *Herrenſchwand*, & la diſtin-

ction qu'il fait des différens genres d'acrimonies, eſt ſur-tout très-juſte».

Ces vices portés juſqu'à un certain point, & par les dérangemens qu'ils occaſionnent dans l'économie animale, donnent lieu à la fièvre, qui eſt l'affection morbifique la plus fréquente. L'auteur en décrit les genres & les eſpèces avec exactitude. L'expoſition qu'il fait des ſignes qui annoncent les événemens dans les maladies en général, & dans les fièvres en particulier, eſt très-importante & digne d'attention.

Après avoir traité des différens genres de fièvres, il paſſe aux congeſtions catarrhales, rhumatiſmales, goutteuſes, aux engorgemens & aux tumeurs des glandes. L'engorgement des glandes du méſentère, & les embarras de la circulation du ſang dans le ſyſtême des vaiſſeaux de la veine-porte, ſont bien décrits, & les moyens curatifs qu'ils exigent bien choiſis.

On portera ſans doute le même jugement ſur la manière dont il a traité des inflammations. Mais à l'article de la phrénéſie, l'auteur reproduit, quant au ſiège & à la nature de cette maladie, un principe reconnu faux depuis long-temps; c'eſt que la phrénéſie dépend toujours d'une inflammation du cerveau : on ſait à préſent que cette inflammation peut avoir lieu ſans la phrénéſie, & que celle-ci n'eſt pas toujours accompagnée d'une inflammation; le préjugé ancien à cet égard, peut tirer à conſéquence, & conduire à des erreurs funeſtes dans la pratique, ſur-tout par rapport à l'emploi des ſaignées. De-là l'auteur paſſe aux tumeurs venteuſes & aux affections hydropiques; dans celles-ci, bien loin d'interdire la boiſſon aux malades, il leur conſeille, lorſqu'ils ſont altérés, de

boire, autant qu'ils le déſireront, de l'eau fraîche acidulée avec quelques gouttes d'eſprit de vitriol. Ce précepte eſt un de ceux qu'il faut encore répéter aux habitans de la campagne, parce que chez eux les préjugés ſe déracinent plus difficilement.

Les affections convulſives, ſpaſmodiques, ſoporeuſes, apoplectiques & paralytiques, ſont traitées dans l'ouvrage de M. *Herrenſchwand*, avec méthode, & avec le détail néceſſaire pour donner des lumières ſuffiſantes aux perſonnes qu'il a en vue dans ſes inſtructions.

Les poiſons ſont un objet ſur lequel le peuple doit eſſentiellement être inſtruit; lorſqu'il eſt, à cet égard, victime de quelque accident, il peut commettre des fautes graves, ſi on ne lui a appris à faire la diſtinction des poiſons, & des remèdes qui conviennent à chacun. M. *Herrenſchwand* n'a rien oublié pour le mettre à même de ne point ſe méprendre ſur cela. On y trouvera auſſi le traitement des noyés, celui des maladies de la peau, des plaies; mais en diviſant les maladies d'après leur ſiége prétendu, l'auteur fait ſouvent un double emploi, & quelquefois d'ailleurs préſente comme maladie ce qui n'en eſt qu'un ſymptôme. Ainſi à l'article *des maladies qui affectent la tête*, il place les vertiges, qui ſont ordinairement un ſymptôme d'une affection qui a ſon ſiége ailleurs. Il range parmi ces maladies les rhumes au cerveau, qui doivent ſe trouver parmi les congeſtions. A l'article *des maladies qui affectent la bouche*, l'auteur préſente la perte du goût comme une maladie; il eſt trop aiſé de voir que la perte du goût ne ſauroit être une affection locale & particulière. Nous croyons

auſſi que l'auteur auroit mieux fait de rapporter l'aſthme & la coqueluche à l'article des maladies convulſives, qu'à celui des maladies de la poitrine. Une diviſion bien faite ne contribue pas peu à donner des idées juſtes ſur la nature de chaque maladie, & par conſéquent ſur ſon traitement.

Les maladies des enfans, des femmes, les maladies vénériennes, l'onaniſme, les divers régimes à ſuivre dans les différentes circonſtances, & ſelon les individus, forment, dans l'ouvrage de M. *Herrenshwand*, des articles intéreſſans qui complettent ſon travail, & le rendent du plus grand prix pour les perſonnes qu'il s'eſt propoſé d'inſtruire.

Diſſertatio medica de morbis amatoriis : *Diſſertation de médecine ſur les maladies d'amour; par* JEAN-MATTHIEU VETTER, *de Stockholm, docteur en médecine. A Erlang, chez* Kunſtmann ; *à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787 ; *in-4°. de 42 pag. Prix 12 ſ.*

3. Cette Diſſertation, dédiée aux ſénateurs de Suède, eſt compoſée de trente paragraphes. Comme les maladies érotiques ont leur ſiége dans l'ame, M. *Vetter* expoſe le ſentiment des meilleurs philoſophes ſur l'ame & ſur ſon origine. Il expoſe enſuite les maladies cauſées par l'amour.

De luxu, graviſſimorum morborum fonte ; *par* JEAN-FRÉD. MUILLER, *de Schwartzenberg, docteur en médecine. A Leipſick, chez* Sommer, 1787; *in*-4°. *de 48 pag.*

4. M. *Muiller* a raſſemblé dans cette diſſertation tout ce que l'on a écrit ſur les dangers du luxe, & ſur les maladies dont il eſt la cauſe.

P. E. WAUTERS, medici, reſponſum ad quæſitum, quæ tum medica, tum politica præſidia adverſus periculoſos inhumationum præfeſtinarum abuſus? cui palmam ſecundo loco detulit cæſarea regiaque Bruxellenſis Academia, anno 1787.

5. Jamais on n'a été plus pénétré de l'incertitude des ſignes de la mort, & par conſéquent du malheur auquel expoſent les enterremens précipités, qu'on l'eſt à préſent, parce qu'on ſait même combien il eſt difficile de fixer les limites qui ſéparent de la mort, les derniers degrés de vie. Quoique cette matière ait été beaucoup diſcutée, la diſſertation que nous annonçons peut encore, ſur cet objet, offrir matière à de nouvelles réflexions. Les principes de l'auteur y ſont quelquefois appuyés par des obſervations qui lui ſont propres. Cependant le réſultat de ſes conſidérations ſe réduit à poſer pour ſigne indubitable d'une mort réelle &

complette, l'affaiſſement de la cornée, ſigne que pourtant on a cru n'être pas abſolument certain. Quoi qu'il en ſoit, la difficulté de conſtater le véritable état des perſonnes qu'on regarde comme mortes, porte l'auteur de la diſſertation à blâmer la légèreté avec laquelle on ſe hâte de les inhumer. Il voudroit qu'on n'enterrât aucune femme qui ſeroit dans le cas d'être ſoupçonnée enceinte, ſans avoir auparavant fait l'opération céſarienne. Il recommande auſſi beaucoup de circonſpection à l'égard des enfans nouvellement nés qui paroiſſent morts. On a beaucoup d'exemples d'enfans qui, dans ce cas, étoient regardés comme tels, & que de prompts ſecours ont rendus à la vie.

Quant aux adultes, il indique les réglemens de police qu'il y auroit à faire pour empêcher qu'on ne les enterre avant de s'être bien aſſuré qu'il ne peut plus y avoir de doute ſur leur mort, & les précautions que les médecins & chirurgiens doivent prendre pour ne donner lieu à aucune erreur à cet égard.

Heelkundige mengelſtoffen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mélanges de médecine & de chirurgie ; par G. J. VAN WY, lithotomiſte de la ville d'Amſterdam, &c. Vol. II, Part. II ; in-8°. de 141 pag. A Amſterdam, chez* Van-Salm, 1786.

6. Nous ne donnerons ni l'analyſe ni l'énumération de tous les morceaux contenus dans cette partie : nous ne nous arrêterons qu'aux articles qui nous paroîtront plutôt utiles que curieux.

Le premier qui se présente, contient une *suite des expériences faites avec l'eau de* MARTINET. Cette eau est un mélange d'esprit de sel ammoniac & de chaux vive : elle est d'une grande utilité contre les ulcères vénériens & autres de mauvaise qualité. On s'en sert à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Pour l'usage interne, on en fait d'abord prendre deux gros par jour, puis on va peu-à-peu en augmentant jusqu'à la dose d'une once. Lorsqu'on s'en sert à l'extérieur, on en humecte des compresses dont on couvre les ulcères. On lui a vu produire des effets très-heureux sur des ulcères contre lesquels le quinquina, l'opium, l'écorce de saule & d'autres remèdes efficaces en pareil cas avoient échoué.

Il ne faut pas néanmoins regarder cette eau comme immanquable. Appliquée sur un ulcère phagédénique au pied, on fut obligé d'y renoncer, à cause des douleurs violentes qu'elle causoit au malade. Elle a été également infructueuse contre un ulcère vénérien gangréneux au fondement, lequel a ensuite cédé aux grands remèdes, & à un cataplasme de gruau cuit dans l'eau phagédénique.

Selon M. *Van Wy* ce cataplasme est d'une grande efficacité dans les ulcères vénériens, & les diverses espèces de teigne.

Il a été question, dans le premier volume de ce Recueil, d'une mâchoire inférieure régénérée en partie à la suite d'une carie qui en avoit détruit une portion considérable. Le sujet étant mort, M. *Van Wy* a trouvé que la partie régénérée étoit moins haute que l'ancienne & dénuée des dents : le condyle étoit imparfait,

le proceſſus coronoïde, bien que très-marqué, étroit & long. Il paroiſſoit même qu'il y avoit un commencement de canal maxillaire.

On trouve dans ce Recueil des détails ſur une hémorrhagie utérine mortelle; ils ſont intéreſſans relativement à la cauſe de cette perte. C'étoit un polype. Ces excroiſſances ſont peut-être moins rares qu'on ne le penſe; mais le peu d'attention qu'on porte ſouvent à la recherche des cauſes des maladies, fait qu'on n'en reconnoît pas toujours l'exiſtence. A l'ouverture du cadavre, outre le polype, on a trouvé pluſieurs hydatides au fond de la matrice, diverſes duretés dans le tiſſu cellulaire circonvoiſin, l'orifice de l'utérus concret avec une fiſtule, qui partant de ce viſcère, ſe terminoit au rectum.

Nous ne croyons pas devoir paſſer ſous ſilence que, d'après une obſervation rapportée dans la ſuite de cet ouvrage, l'eau de Martinet, adminiſtrée à l'intérieur auſſi-bien qu'en topique, a été très-utile pour combattre un cancer à la lèvre inférieure & à la joue. M. *Van Wy*, qui, à cette occaſion, préſente quelques réflexions ſur le cancer en général, obſerve que le meilleur moyen d'en opérer la guériſon, eſt d'en faire l'extirpation à temps: il déclare enſuite que le gonflement des glandes voiſines n'eſt pas toujours une preuve certaine que le virus s'eſt communiqué & a gagné la maſſe des humeurs; enfin que le cancer de la lèvre inférieure peut être guéri par l'uſage des topiques, lors même que les glandes maxillaires voiſines ſont enflées.

La difficulté de ſe procurer autant qu'on veut de ſuc gaſtrique, a engagé M. *Van Wy* à lui ſubſtituer le ſang pur de bœuf, tiré du cœur de

l'animal. Il lui attribue de grandes & ſublimes propriétés contre le cancer, propriétés conſtatées par la guériſon d'un ulcère cancéreux au viſage, & de deux autres ulcères de même nature à la lèvre inférieure. Cependant, pour opérer ces guériſons, M. *Van Wy* n'a pas employé le ſang de bœuf ſeul, il a en même-temps preſcrit une décoction de quinquina, & quelquefois il a eu recours à l'eau de *Martinet*. Le ſang de bœuf tiré du cœur, n'eſt pas néanmoins le ſeul ſang qui poſsède ces qualités, celui de l'homme ne le lui cède pas en vertus. Il faut pourtant que l'un & l'autre aient déja acquis un commencement de putréfaction, ſans toutefois qu'ils ſoient trop vieux, car alors ils deviennent âcres, & excitent de vives douleurs.

NOTA. Le premier volume de ces *Mélanges* par M. *Van Wy*, parut en 1784. Nous l'avons fait connoître dans ce Journal, *tom.* lxvj, p. 523.

La première partie du ſecond volume fut publiée en 1785, & annoncée auſſi dans ce Journal, *tom.* lxx, *pag.* 343: il y eſt déja queſtion de l'*eau de Martinet*.

Obſervations générales ſur les hôpitaux, ſuivies d'un projet d'hôpital; par M. IBERTI, *docteur en médecine, avec des plans détaillés, rédigés & deſſinés par M.* DELANNOY, *architecte, & ancien penſionnaire du Roi, à Rome; broch. in-8°. de 73 pages. A Londres; & ſe*

trouve à Paris, chez Deſenne, *au Palais-Royal, 1788.*

7. M. *Iberti* a voyagé pour s'inſtruire ſur la matière qu'il traite. Ce ſont les hôpitaux d'Italie, d'Eſpagne & d'Angleterre qui lui ont ſuggéré les idées qu'il publie : car la France eſt moins avancée que ces pays à cet égard. Les réformes s'y ſont faites plus lentement, malgré les lumières qu'on ne peut lui refuſer. M. *Iberti*, après avoir examiné les avantages & les inconvéniens des traitemens privés, qui ne ſauroient ſur-tout convenir excluſivement aux grandes villes peuplées d'étrangers ſans domicile, donne la préférence à un plan qui réuniroit les hôpitaux aux traitemens domeſtiques. Il eſt établi à Rome, en Angleterre, il eſt ſuivi en Eſpagne, mais beaucoup plus perfectionné, ſous les auſpices du miniſtre d'État (*a*). Ce régime mixte, ſauve à celui qui a une famille, la répugnance de la quitter, & lui procure la douceur de recevoir, avec ſes ſoins, les ſecours de la charité, & même, au beſoin, de les partager avec elle. Il évite par-là le danger plus ou moins grand de l'air des hôpitaux, & ne contribue point, pour ſa part, à l'augmenter par ſa préſence; ce qui tourne au bien de ceux qui ne peuvent point ſe diſpenſer de ſe faire tranſporter dans ces aſyles publics.

M. *Iberti* a bien diſcuté cet objet, & fait voir auſſi les avantages qu'on pourroit retirer des hôpitaux, en les faiſant ſervir au progrès de la médecine, par l'établiſſement d'écoles de

(*a*) M. le comte de *Florida-Blanca*.

pratique, comme on a fait à Édimbourg, à Vienne, &c.

Quant à la forme de l'hôpital, M. *Iberti* voudroit que ce fût un bâtiment vaſte, quarré, & diviſé par des corps-de-logis formant une croix grecque, & ſe réuniſſant au centre dans une grande pièce de forme circulaire. Cette diſpoſition offre quatre cours quarrées, d'une aſſez grande étendue pour que l'air puiſſe y circuler librement. M. *Iberti* ne donne à ce bâtiment qu'un premier étage & un rez-de-chauſſée, pour rendre le ſervice plus facile, & la ventilation plus parfaite. Quoiqu'on ait déja beaucoup écrit ſur les hôpitaux depuis quelque temps, les lumières que M. *Iberti* nous apporte, pourront n'être pas inutiles, parce qu'elles vont au-delà de ce qu'il a vu, & que les inſtructions n'ont guère leur effet qu'après avoir été long-temps répétées.

D. Joh. Alex. Von Brambilla, über die entzundung geſchwulſt, &c. *Des tumeurs inflammatoires; par M.* DE BRAMBILLA, *chevalier du ſaint Empire romain, premier chirurgien des armées impériales & royales : nouvelle édit. traduite de l'italien en allemand; par M. J. A.* SCHMIDT. *A Vienne, chez* Hoerling, 1786; *in-8°. première partie de 396 pages, ſans compter la dédicace*

à l'Empereur, & la préface : seconde partie de 484 pag.

8. Ce Traité eſt un des premiers ouvrages de M. *Brambilla ;* il parut, pour la première fois, en italien en 1773.

La nouvelle édition allemande a été corrigée & augmentée. On trouve, *chap.* xiv, la compoſition d'un emplâtre vanté comme un puiſſant réſolutif contre l'endurciſſement des mamelles : il ſe fait avec le ſuc de navet, l'huile d'olive & le minium. Dans un autre endroit eſt rapportée la manière dont un médecin allemand obtint une excellente infuſion de quinquina ; elle conſiſte à mettre deux ou trois onces de cette racine pulvériſée, dans une bouteille de verre remplie d'eau juſqu'au goulot, à l'attacher aux voiles d'un moulin à vent, & à la laiſſer en agitation pendant vingt-quatre ou vingt-huit heures.

Traité des hernies de M. AUG. GOTTLIEB RICHTER, médecin & conſeiller de la Cour de S. M. Britannique, profeſſeur de médecine & de chirurgie en l'univerſité, préſident du collége des chirurgiens, directeur de l'hôpital académique de Gottingue, membre de l'Académie royale des ſciences de cette ville, de celle de Stockholm, & de la Société de médecine de Copenhague ; traduit de l'allemand ſur la ſeconde édition ; par

JOSEPH-CLAUDE ROUGEMONT, docteur en médecine, professeur d'anatomie & de chirurgie en l'université électorale de Bonn sur le Rhin, & ancien démonstrateur d'anatomie & de chirurgie à l'hôpital de Brest. A Bonn, de l'imprimerie de Jean-Fréd. Abshoven; *& se trouve à Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins*, n°. 18, 1788; *in-4° de 310 p. Prix broché 4 liv. 10 s.*

9. On a d'autant plus d'obligation à M. *Rougemont* de transporter dans notre langue cet ouvrage de M. *Richter*, que les chirurgiens François ignorent, faute de traduction, les meilleurs livres étrangers, ou ne les connoissent que tard. Le traducteur, dans sa préface, témoigne sur cela ses regrets, d'après M. *Peyrilhe*, qui dit que nous attendons depuis plus d'un siècle les traductions *de Wisseman*, *de Roonhuisen*, *de Purmann*, *de Solingen*, *de Sancassani*, *d'Acrell*, *de Schmucker*. M. *Rougemont* a ajouté des observations en notes, & dans un *appendix* placé à la fin de l'ouvrage de M. *Richter*, parce qu'étant pour la plupart renfermées dans sa chirurgie ou dans quelques autres ouvrages allemands, elles étoient hors de la portée du plus grand nombre des lecteurs.

Il y a dans l'original sept planches, & M. *Rougemont* en a supprimé quatre. La première représente l'instrument que M. *Lammersdorf*, cé-

lèbre chirurgien d'Hanovre, a inventé pour introduire la fumée de tabac dans l'anus. C'eſt un inſtrument très-ſimple, mais qui a l'inconvénient de laiſſer repaſſer dans le ſoufflet la fumée introduite dans le *rectum*. La ſeconde repréſente le ſoufflet de M. *Gaubius*, perfectionné par M. *Louis*, & aſſez connu en France. La troiſième repréſente l'inſtrument publié par M. *Hagen* de Berlin, & qui n'eſt qu'une correction de celui de M. *Lammersdorf*. Enfin la quatrième planche ſupprimée, repréſente le bandage de M. *Suret* pour l'exomphale, dont on trouve la deſcription dans les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie de Paris.

M. *Rougemont*, en faiſant connoître les idées de M. *Richter*, ne s'y eſt pas tellement aſſervi, qu'il ne les combatte quelquefois; cette contradiction même ne peut qu'augmenter les lumières qu'on doit attendre de la lecture de l'ouvrage de M. *Richter*.

Lehrbegriff der pferdarzney, &c. *Cours d'hippiatrique, traduit du françois de* LA FOSSE, *en allemand; par* JEAN KNOBLOCH, *docteur en médecine, & profeſſeur de l'art vétérinaire. A Prague; & à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788, *trois volumes grand in-8°. avec beaucoup de figures. Prix 15 liv.*

1°. L'ouvrage de M. *La Foſſe*, dont M. *Kno-*

bloch vient de donner une traduction allemande, a été traduit en plusieurs langues de l'Europe.

D. Jo. Friedr. Blumenbachii, prof. med. ord. Soc. reg. scient. Gottingensis aliarumque membr. Institutiones physiologicæ, accedunt tabulæ æneæ iv; *in-8°. de 511 pag. A Gottingue, chez* Dieterich, 1787.

11. Cet ouvrage a été annoncé dans ce Journal, *tom.* lxxiij, *pag.* 147; mais on ne l'a point fait connoître: nous croyons devoir réparer cette omission.

Les sciences font de jour en jour des progrès; il est donc nécessaire qu'on rassemble de temps en temps en un corps d'ouvrage, les nouvelles découvertes, & les nouvelles doctrines qui ont plus ou moins changé la face d'une science particulière. C'est sur-tout pour les ouvrages destinés à l'enseignement, que cette réunion devient de la plus grande utilité; & quoique M. *Blumenbach* ait consulté & les physiologistes & les voyageurs, il ne seroit pas difficile de trouver encore bien des additions à faire pour completter son travail. Il a divisé ses instituts en quarante-huit sections, dont nous allons présenter les titres & des notices plus ou moins étendues.

La *première* contient des considérations générales sur le corps humain, sur les solides & les liquides qui le composent, comme aussi sur les forces vitales dont il est doué.

Dans la *seconde*, l'auteur considère plus particulièrement les fluides, & les distribue en trois classes : 1°. les liquides grossiers ou le chyle : 2°. le sang : 3°. les humeurs séparées du sang, soit nutritives, soit récrémentitielles, soit excrémentitielles. La nature du sang est encore inconnue, & aucun art n'est parvenu jusqu'ici à composer une liqueur qui lui ressemble. On sait néanmoins, suivant M. *Blumenbach*, que les parties constitutives de cette liqueur sont, 1°. une portion aqueuse, la plus volatile de toutes les parties qui entrent dans sa composition : 2°. le sérum, qui est d'une nature gélatineuse, & jusqu'à un certain point semblable au blanc d'œuf : il se coagule au 150°. degré de chaleur du thermomètre de *Fahrenheit*, ou bien, selon *Moscati*, au bout de vingt heures, comme aussi par l'addition de la chaux vive. Dans l'état de coagulation, il ressemble au blanc d'œuf : 3°. la partie rouge du sang ; cette partie est la plus difficile à réparer à la suite des fortes hémorrhagies. A peine en aperçoit-on quelques indices dans l'embryon, avant qu'il ait atteint l'âge d'un mois. *Leewenhoek* prétend que cette partie est composée de globules : selon *Della Torre*, ce sont de petits anneaux qui la composent. Notre auteur adopte le sentiment de *Leewenhoek*. La calcination fait découvrir des particules ferrugineuses dans cette partie : 4°. la lymphe, qui s'organise en la fouettant, & devient membrane : elle transsude de ses vaisseaux, dans certaines inflammations, & forme de fausses membranes. A ces parties constitutives du sang, il faut encore ajouter l'air qui lui est incorporé.

Dans la *troisième section*, M. *Blumenbach* traite des solides, & particulièrement du tissu

cellulaire. La ſubſtance élémentaire des ſolides eſt une matière terreuſe, le plus ſouvent calcaire, combinée avec un acide. La portion martiale eſt peu conſidérable. A l'exception de l'émail des dents, on trouve par-tout un tiſſu cellulaire, dont la texture varie néanmoins. La graiſſe, qui eſt verſée dans ſes cellules, a une certaine analogie avec les huiles graſſes des végétaux. On n'en trouve dans l'embryon qu'au cinquième mois de ſon exiſtence.

Les forces vitales ſont le ſujet de la *quatrième ſection*. Ces forces ſe montrent ſous différentes formes; 1°. ſous celle de la contractilité: 2°. de l'irritabilité: 3°. de la ſenſibilité: 4°. de la vie propre (*vita propria*): 5°. de l'inſtinct formateur.

Dans la *cinquième ſection*, l'auteur, en s'occupant du corps humain en ſanté, traite de la connexion qui règne entre toutes les parties de l'union du corps avec l'ame, des tempéramens, des fonctions: ces dernières, ſuivant M. *Blumenbach*, ſont de quatre eſpèces; ſavoir, 1°. les vitales: 2°. les animales: 3°. les naturelles, & 4°. les génératrices.

Dans la *ſixième ſection*, qui roule ſur la circulation du ſang, on dit que *Servet*, *Céſalpin*, & *Franceſco de la Rayna*, ſemblent l'avoir déja connue.

M. *Blumenbach*, dans la *ſeptième*, parle de la nature & des fonctions des artères, de leur texture, de la proportion des rameaux au tronc, des caractères diſtinctifs des vaiſſeaux ſecrétoires.

Les détails relatifs aux différens points de vue ſous leſquels le phyſiologiſte peut conſi-

dérer les veines, rempliſſent la *huitième ſection*. L'auteur avance que leurs tuniques ſont minces, au point de laiſſer tranſſuder le ſang qu'elles charrient.

La deſcription anatomique, & l'expoſé des fonctions du cœur, ſont préſentées dans la *neuvième ſection*. L'auteur y traite des oſſifications du cœur, des variations dans les pulſations, de la ceſſation de la conſtriction des ventricules du cœur, du péricarde, qui n'eſt qu'une membrane cellulaire très-fine dans l'hériſſon.

M. *Eumenbach* diſſerte dans la *dixième ſection*, ſur les forces motrices de la circulation du ſang. Il regarde principalement comme une de ces forces, l'irritabilité que le cœur conſerve après la mort, plus long-temps qu'aucune partie muſculeuſe. Il profite de cette occaſion pour approfondir la queſtion, ſi l'irritabilité du cœur dépend des fibres muſculeuſes ou des nerfs, & déclare que cette propriété eſt abſolument indépendante des nerfs.

Dans la *onzième ſection*, il s'agit de la reſpiration. L'auteur y parle des poumons & de leur organiſation, des vaiſſeaux lymphatiques & des glandes des poumons; du thorax, de ſa cavité & de ſes parties, tant charnues, qu'oſſeuſes & cartilagineuſes; du diaphragme; des changemens que l'air atmoſphérique inſpiré ſubit dans les poumons; de la différence entre le ſang artériel & le ſang veineux; de la différence qu'il y a entre le fœtus & l'adulte.

La *douzième ſection* concerne les organes de la voix, & la manière dont ils produiſent les ſons. Il traite enſuite du rire, des pleurs,

des

des soupirs, de la toux, de l'éternument, du hoquet, du bâillement.

La *treizième section* contient la théorie de la chaleur animale, d'après M. *Crawfort.*

La peau & la transpiration sont les sujets de la *quatorzième.*

Les remarques sur l'épiderme, le réseau de *Malpighi*, ce siège de la couleur de la peau, les cinq variétés de l'espèce humaine, le tissu graisseux, les poils, &c. sont exposées dans la *quinzième.*

Les sujets qui sont traités dans la *seizième*, sont le *sensorium* & les nerfs, les meninges, le cerveau, son élévation & son abaissement alternatifs, isochrones avec les mouvemens de la respiration, la moelle alongée, la moelle épinière, les nerfs, les ganglions, les plexus nerveux, &c.

Les fonctions des nerfs forment une *Section* particulière. L'auteur y traite du siège de l'ame, & discute les deux principales hypothèses imaginées pour expliquer leur manière d'agir.

Les six *sections* suivantes sont relatives aux sens du tact, du goût, (M. *Blumenbach* fait ici mention d'une personne dont le palais participoit à la faculté de goûter) de l'odorat, de la vue, aux sens intérieurs.

Il est question dans la *vingt-troisième section* des fonctions soumises à la volonté. L'auteur pense que la seule contraction de l'utérus, dans le travail de l'enfantement, est automate, & que tous les autres mouvemens, les battemens de cœur, la contraction de l'estomac, le resserrement de la prunelle, &c. dépendent de la volonté.

En diſſertant dans la *vingt-quatrième ſection* ſur le mouvement muſculaire, M. *Blumenbach* remarque que l'irritabilité eſt une propriété réſervée aux muſcles, & que les muſcles creux, tels que le cœur, le canal alimentaire, ſur-tout les inteſtins grêles, la veſſie urinaire, les muſcles qui agiſſent dans la reſpiration, en ſont particulièrement doués. Il conſidère comme une propriété particulière, la contractilité qui réſide dans les glandes, la véſicule du fiel, l'utérus, &c. qui ne ſont pas irritables. Il obſerve que les muſcles conſervent leur irritabilité lors même qu'on a intercepté l'influence que les nerfs exercent ſur eux, & qu'on ne ſait encore rien de poſitif concernant les effets du ſang ſur les muſcles.

Les quatre *ſections* ſuivantes, *vingt-cinquième*, *vingt-ſixième*, *vingt-ſeptième*, *vingt-huitième*, roulent, 1°. ſur le ſommeil & ſes cauſes; 2°. ſur la faim & ſur la ſoif: 3°. ſur la maſtication & ſur la déglutition: 4°. ſur la digeſtion.

Dans la *vingt-neuvième ſection*, qui concerne le ſuc pancréatique & le pancréas, l'auteur ſoutient que la compreſſion de l'eſtomac, diſtendu par les alimens, exprime le ſuc de cette glande.

On a dans la *trentième ſection*, des conſidérations ſur la bile & ſur le foie. M. *Blumenbach* y enſeigne que la bile eſt ſéparée du ſang de la veine-porte; que ce récrément eſt compoſé d'eau, de lymphe & de phlogiſtique; que ſon action, loin d'être analogue à celle d'une ſubſtance ſavonneuſe & diſſolvante, n'a d'autre qualité que de précipiter les parties excrémentitielles de la partie nutritive; que ſa portion

aqueuſe retourne au ſang avec le chyle, tandis que ſon phlogiſtique ſe mêle aux excrémens, & leur donne la couleur.

La *trente-uniéme ſection* a pour objet la rate, qui, de toutes les parties du corps humain, eſt celle qui contient le plus de vaiſſeaux : il eſt probable qu'elle concourt à la confection de la bile, à laquelle elle fournit le phlogiſtique. Les animaux auxquels on a extirpé la rate, ont la bile beaucoup plus pâle que les autres, & dépourvue de phlogiſtique.

Il eſt traité dans les *ſections trente-deuxième*, *trente-troiſième*, *trente-quatrième* & *trente-cinquième*, de l'épiploon, du canal inteſtinal, du ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans de la ſanguification.

La *ſection trente-ſixième* regarde la nutrition. M. *Blumenbach* eſtime que cette fonction a beaucoup d'analogie avec la faculté réproductrice, & il établit pour loi, que dans l'homme & dans les animaux à ſang chaud, en général, la régénération n'a pas lieu pour les parties qui, outre la contractilité, ſont encore douées de quelque autre vertu vitale, telles que l'irritabilité, la ſenſibilité, ou la vie propre (*vita propria*). Cette loi eſt évidemment erronée.

La nature & le mécaniſme des ſécrétions ſont examinés dans la *trente-ſeptième ſection*. L'auteur claſſe dans l'ordre ſuivant les liqueurs *ſécernées* : 1°. le lait, comme la plus ſimple : 2°. l'humeur aqueuſe des yeux, les larmes : 3°. l'urine : 4°. la ſalive : 5°. les liqueurs muqueuſes : 6°. les ſubſtances graiſſeuſes : 7°. celles qui ſont de la nature gélatineuſe, comme la liqueur de l'amnios : 8°. les liqueurs ſéreuſes, & enfin 9°. la ſemence, la bile, &c. &c.

Dans la *trente-huitième ſection*, l'auteur s'occupe de l'urine, & dans la *trente-neuvième* des parties génitales, & de leurs diverſes conformations dans les deux ſexes.

Pour donner des notions claires des ſujets de la *quarantième ſection*, où il eſt traité des fonctions des organes de la génération de l'homme, M. *Blumenbach* y a joint une planche qui repréſente le paſſage du teſticule par l'anneau.

Les huit dernières *Sections* ſont conſacrées, 1°. aux fonctions des organes de la génération des femmes; 2°. à la menſtruation; 3°. au lait; 4°. à la conception & à la geſtation; 5°. à l'inſtinct formateur; 6°. à l'accouchement; 7°. à la différence du fœtus & de l'adulte; 8°. à la croiſſance.

On voit ſur les quatre planches qui accompagnent cet ouvrage, 1°. un cœur; 2°. un œil d'adulte & un œil d'embryon de huit mois; 3°. deux eſquiſſes relatives au paſſage du teſticule par l'anneau; 4°. un œuf d'environ un mois. Ces planches ont été deſſinées par M. *Eberlin*, & gravées par M. *Marck*. Le deſſin & la gravure font honneur à ces artiſtes.

Sylloge ſelectiorum opuſculorum de mirabili ſympathia quæ partes inter diverſas corporis humani intercedit: edita curâ JOAN. CHRIST. TRAUGOLT SCHLEGEL, doct. med. atque chir. & medici apud Longoſalienſes; *in-8°. d'un alphabet ſix feuilles & de-*

mie. A Leipſick, chez Schneider, 1787.

12. M. *Schlegel* préſente ici une nouvelle édition de quatre diſſertations de médecine, ſoutenues en Hollande, dont M. *Sandifort* lui a fait préſent, & qu'il croit dignes d'être connues en Allemagne. On ne ſauroit diſconvenir que la doctrine de la ſympathie eſt de la plus grand importance pour le médecin; & comme il règne encore ſur ce point beaucoup d'incertitude, tout ce qui tend à la diſſiper ne peut manquer d'être favorablement accueilli. Nous ne ferons qu'indiquer le titre de ces quatre opuſcules.

1°. *JAN PETERSEN MICHELL, diſſertatio de mirabili, quæ caput inter & partes generationi dicatas intercedit, ſympathiâ.*

2°. *PETRI JUS, diſſertatio de mirabili, quæ pectus inter & ventriculum intercedit, ſympathiâ.*

3°. *DIDERICI VAGENS, diſſertatio de ſympathiâ inter ventriculum & caput, præcipuè in ſtatu præternaturali.*

4°. *JACOBI ANEMAET, diſſertatio de mirabili quæ mammas inter & uterum intercedit ſympathiâ.*

Il eſt étonnant qu'aucun médecin hollandois n'ait entrepris juſqu'ici, à l'exemple des médecins de diverſes autres nations, de raſſembler les diſſertations les plus intéreſſantes, ſoutenues dans les univerſités belgiques, & d'en donner une nouvelle édition. Peut-être le Recueil que M. *Schlegel* vient de publier, excitera-t-il leur émulation.

A maritime ſtate conſidered as to the health of ſeamen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Conſidérations ſur un état maritime, relativement à la ſanté des marins, & ſur les moyens efficaces de rendre plus gracieuſe la ſituation de cette claſſe eſtimable de citoyens; par* CHARLES FLETCHER, *docteur en médecine, ancien chirurgien de la marine de S. M. B.; in-8°. A Dublin; & ſe vend à Londres, chez* Richardſon, 1786.

13. Le docteur *Fletſcher*, qui a été près de trois ans chirurgien du *Roebuck*, fait dans cet ouvrage l'énumération des différentes cauſes auxquelles on attribue les maladies, ou la mauvaiſe ſanté des matelots, & y joint l'expoſé des moyens qu'il croit les plus propres pour y remédier. L'article *diète* l'occupe principalement. Les réflexions de l'auteur ne ſont pas neuves, mais généralement juſtes.

Conciſe obſervations on the nature of our common food, *&c.* C'eſt à-dire, *Obſervations ſur la nature de nos alimens ordinaires, en tant qu'ils tendent à entretenir ou à déranger la ſanté; in-8°. A Londres, chez* White, 1787.

14. Le fond de cette brochure eſt emprunté

des leçons du docteur *Cullen* sur la matière médicale. L'auteur y a joint quelques remarques très-sensées ; mais c'est le plus petit nombre. Les autres sont ou superflues, ou douteuses, ou évidemment erronées.

Gift historie, *&c.* C'est-à-dire, *Histoire des poisons des règnes animal, végétal & minéral, avec les contre-poisons, & l'application médicinale des poisons suivant les toxicologues modernes ; par* JEAN-SAMUEL HALLE, *professeur royal du corps des Cadets ; grand in-8°. de 301 pag. A Berlin, chez* Maurer, 1787.

15. Cet ouvrage est un des meilleurs & des plus complets qui aient été écrits sur les poisons, ce qui nous détermine à l'annoncer en attendant que nous soyons en état d'en donner une notice détaillée.

REMLERS, chimische untersuchung der tamarindensœure, *&c.* C'est-à-dire, *Examen chimique de l'acide des tamarins & de ses rapports aux autres corps ; par J. C. G.* REMLER ; *in-4°. A Erfort, 1787.*

16. C'est en conséquence de l'assertion de

M. le professeur *Hagen*, qu'on fait bouillir dans l'Inde les tamarins dans des vaisseaux de cuivre avant de les envoyer en Europe, & que pour cette raison ces fruits, tels qu'ils nous parviennent, contiennent toujours quelques particules cuivreuses; c'est en conséquence de cette assertion, disons-nous, que M. *Remler* a entrepris ce travail, par lequel il s'est en effet assuré qu'une décoction de tamarin préparée dans un pot de terre, lorsqu'on la laisse séjourner dans un vase de fer, dépose sur les parois de ce dernier, une certaine quantité de particules cuivreuses.

L'auteur a ensuite tenté des expériences particulières, afin d'acquérir des connoissances plus satisfaisantes sur la nature de l'acide des tamarins. Il a d'abord remarqué que cet acide décompose tous les sels neutres préparés avec le tartre, & en précipite ce dernier dans toute sa pureté.

De huit onces de tamarins, l'eau distillée a extrait, par une simple infusion, deux drachmes & six grains d'un sel qui se cristallisoit, avoit le goût acidule, & ressembloit aux cristaux de tartre. L'eau mère saturée, avec de la terre calcaire, a fourni une once trois drachmes deux scrupules, d'un sel très-difficile à dissoudre, que M. *Remler* appelle sélénite de tamarins, & la liqueur restante de ce dernier ayant été mise à évaporer, a fourni trois onces d'un extrait douceâtre.

La moitié de cet extrait ayant été brûlée, il en est resté une cendre d'un gris blanc, contenant douze grains de terre calcaire & deux grains d'alkali fixe. L'acide nitreux a dégagé de l'autre moitié de cet extrait, deux drachmes & demie d'acide de sucre.

En traitant la ſélénite des tamarins avec l'acide vitriolique, l'auteur s'eſt procuré quatre drachmes d'un ſel acide ſolide, reſſemblant à l'acide pur de tartre dans les expériences faites avec les métaux, les alkalis & les terres. Il eſt encore parvenu à tirer de cette ſélénite, de l'acide, du ſucre en criſtaux, en le traitant avec l'acide nitreux.

Il s'enſuit de toutes ces expériences, que l'acide pur des tamarins eſt un compoſé de tartre, d'acide de tartre & d'un peu de terre; comme la partie extractive des fruits conſiſte dans cet acide & dans une ſubſtance ſucrée. M. *Remler* penſe donc qu'on peut remplacer les tamarins au moyen d'un mélange d'une livre de raiſiné de prunes, de trois drachmes de crême de tartre, de huit à dix drachmes d'acide de tartre, & d'un peu de ſucre.

Il confirme enfin la juſteſſe de l'obſervation de M. *Baldinger*, de ne jamais aſſocier les ſels neutres, dans leſquels entre l'acide de tartre, aux tamarins, au jus de citron, ni à d'autres acides, attendu que ces derniers les décompoſent & régénèrent le tartre.

De gei urbani utilitate in febribus intermittentibus, ejuſque vi antiſepticâ; nec non de cauſis præfractarum intermittentium ad CL. ACKERMANN, med. prof. Altorf. auctore RUDOLPHO BUCHHAVE, doct. med. Hafnienſi; *in-8°. de 72 pag. A Marbourg, dans*

la nouvelle librairie de l'Académie, 1786.

17. M. *Ackermann* a révoqué en doute, ou à-peu-près nié dans le magasin pour les médecins, l'efficacité de la racine de benoite. M. *Buchhave* entreprend, dans cette brochure, de réfuter ces doutes, & expose avec beaucoup de discernement & de candeur, dans quelle espèce de fièvres intermittentes, cette racine peut convenir ou non; ensorte qu'on doit regarder cet opuscule comme un supplément à son traité intitulé : *Observationes circa radicis gei urbani, sive caryophyllatæ vires, &c. edit. altera Haffniæ & Lipsiæ* 1784, *in-8°. const.* 260, pag. cum tabulâ.

La première édition avoit paru en latin en 1781. C'est d'après celle-ci que fut faite la traduction allemande, annoncée avec une notice dans le Journal de médecine, *tome* lx. *page* 170.

Il s'étoit élevé de vifs censeurs contre ce premier essai de M. *Buchhave*, lequel s'est défendu dans la deuxième édition de 1784.

Memoria intorno all' olio di Ricino volgare, *&c.* C'est-à-dire, *Mémoire sur l'huile de Ricin vulgaire; par M. le docteur* JEAN BONELLI, *grand in-8°. de 124 pag. A Vérone, chez les héritiers* Moroni, 1785.

18. La première édition de cet opuscule parut à Rome en 1782, & son utilité a déterminé un médecin de Vérone, qui ne s'est fait

connoître que par les lettres *P. L.* à le faire réimprimer.

On y trouve à la ſuite d'une courte introduction :

1°. La deſcription botanique du Ricin.

2°. L'analyſe chimique du ſuc récemment exprimé des enveloppes de la ſemence, des ſemences mêmes, &c. de ce végétal, faite par MM. *Balaſti* & *Conti.*

3°. Des obſervations ſur l'uſage interne de ſon huile. L'auteur y donne neuf obſervations qui atteſtent les bons effets de cette huile. La plupart des malades étoient attaqués de coliques violentes, accompagnées de fièvres, vomiſſemens, conſtipations, dont quelques-unes avoient reſiſté à l'uſage de l'huile d'olives, des lavemens, même à celui des opiatiques. Ces coliques étoient cauſées ou par une bile âcre, ou par des pierres dans les reins. Un enfant d'un an, exceſſivement farci d'alimens, avoit contracté une conſtipation opiniâtre : il lui étoit même ſurvenu des convulſions ; l'uſage interne de l'huile de ricin a diſſipé ces accidens. Il en a diſſipé de ſemblables qui étoient reſtés à la ſuite d'un léger accès d'apoplexie.

4°. Des obſervations ſur ſon uſage externe. L'auteur n'a pas été à portée d'enrichir cette ſection de ſon propre fond. On y apprend néanmoins que des frictions avec cette huile ont eu un heureux ſuccès contre des rhumatiſmes invétérés.

5°. L'utilité de cette plante dans la médecine vétérinaire & dans l'économie.

6°. La manière de la cultiver.

La traduction des écrits de M. *Savani* & de M. *Hungerbyhler* termine cette brochure.

Geſchichte beſtandtheile und wirkungen des Hambacher, und Schwollener Sauerbrunnens, &c. *Hiſtoire, qualités & effets des eaux minérales de Hambach & de Schwollen, dans la principauté de Birkenfeld, rédigée par M. MALER, ſuivant les ordres du prince de Bade. A Carlſruhe, chez* Macklott, 1785; *in-8°. de 102 pages.*

19. Cet ouvrage eſt compoſé dans l'intention de rendre leur ancienne réputation à ces eaux qui, depuis long-temps, ſont négligées & dans l'oubli. Il contient ſix ſections, qui préſentent l'hiſtoire, le ſite & les qualités de ces eaux acidules, leurs parties conſtitutives, leurs effets, leurs uſages internes & externes, leur comparaiſon avec les autres eaux du même genre. M. *Maler* eſt médecin à Birkenfeld.

Acidulas Cudowanas comitatus glacenſis, præſide PETRO IMMANUELE HARTMANNO, &c. &c. januarii M. DCC. LXXXVII, doctoris medici ſupremam dignitatem capeſſurus, diſſertatione deſcribit autor CAROLUS-CHRISTIANUS BŒNISCH, &c. *in-4°. de deux feuilles & demie. A*

Francfort-ſur-l'Oder, de l'imprimerie de Wenter.

20. Il exiſte déja une analyſe de ces eaux, publiée en allemand par un anonyme, dans une brochure intitulé : *Nachricht an das publicum, die geſund-brunnen zu Cadowa betreffend.* C'eſt-à-dire, *Avis au public, concernant les eaux minérales de Cadowa*, &c. A Breſlau, 1777, d'après laquelle, ainſi que d'après le rapport concernant ces eaux, envoyé au Collége royal de médecine de Berlin, il conſte que les eaux de Cadowa ont une grande conformité avec celles de Pyrmont, auxquelles, ſelon notre auteur, on peut les rendre parfaitement ſemblables au moyen d'une quantité proportionnée de ſel de Glauber.

Conciſe account of a new chimical medicine, entitled *Spiritus æthereus anodynus, &c.* C'eſt-à-dire, *Courte annonce d'un nouveau remède chimique, intitulé* Spiritus æthereus anodynus, *ou eſprit éthéré anodyn ; par* GUILL. TICKELL *; petit in-8°. A Londres, chez* Wallis, 1787.

21. M. *Tickell* jouit à Londres, comme apothicaire, d'une grande réputation ; il annonce ici un remède nouvellement découvert, ou plutôt une liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, préparée d'une maniere particulière, & à quelques

égards différente de celle dont on eſt dans l'uſage de la préparer. L'auteur ne communique point ſon procédé qui ſera bientôt connu : l'art analytique eſt porté trop loin, pour que de pareils ſecrets lui ſoient impénétrables.

Pharmacopœa collegii regii medicorum Londinenſis. *A Paris, chez* Théophile Barrois, *libraire, quai des Auguſtins*, n°. 18, 1788; *in-8°. de 154 pages. Prix br. 2 liv. 8 ſ.*

22. Il y a près d'un demi-ſiècle que la pharmacopée du collége des médecins de Londres fut rédigée avec tous les ſoins dont on étoit capable, & avec toutes les lumières que comportoit l'état où ſe trouvoit alors la médecine. On ſent combien les connoiſſances, acquiſes depuis ce temps là, doivent avoir mis les nouveaux rédacteurs de cet ouvrage à même d'y faire des changemens utiles. On doit par conſéquent s'attendre à y trouver plus de choix dans les remèdes, plus d'intelligence & de logique dans leurs mélanges, & par conſéquent plus de ſimplicité dans les compoſitions. On n'y a rien donné aux préjugés anciens : on en a retranché tout ce qui étoit évidemment abſurde; &, quant aux objets encore douteux, on a mieux aimé en laiſſer la réforme à faire à la poſtérité, qui ſera ſans doute plus inſtruite que nous. D'après cela, on a lieu de croire que cette nouvelle pharmacopée du collége des médecins de Londres, ſera un travail précieux aux yeux de tous les médecins.

Entwurf eines ſyſtems der tranſzendentellen chimie, &c. C'eſt-à dire, *Eſſai d'un ſyſtême de chimie tranſcendante, par J. M. G. BESECKE; in-8°. de 272 pages. A Leipſick, chez* Muller, 1787.

23. Elever le chimiſte au-deſſus des ſens, & l'habituer à des conſidérations abſtraites, tel eſt l'objet de M. *Beſecke.* Mais peut-on eſpérer d'atteindre à ce but ? Eſt-il dans la nature de l'art? N'eſt-il pas trop dangereux d'eſſayer d'y parvenir? La réuſſite même ſeroit-elle avantageuſe? dédommageroit-elle des peines & des travaux qu'elle exigeroit ? Ce que l'auteur préſente dans cet ouvrage, n'eſt pas en faveur de ſon plan. Il adopte des notions diamétralement oppoſées aux notions reçues, & ſes raiſonnemens paroîtront ſouvent un véritable galimatias.

Syſtematiſches handbuch der geſammten chimie, &c. C'eſt-à-dire, *Manuel ſyſtématique de toutes les branches de la chimie, à l'uſage des leçons académiques; par F. A. O. GREN: première partie; in-8°. de 684 pages. A Halle, aux dépens de la maiſon des orphelins, 1787.*

24. L'auteur a pris pour modèle le manuel

d'*Erxleben*, dont il a ſuivi le plan, ſans négliger de rapporter aux lieux convenables les nouvelles découvertes, & d'expoſer les hypothèſes récemment imaginées, d'y joindre ſes remarques, de propoſer même les doutes qui ſe ſont préſentés; enfin, de conſigner dans ce Manuel ſes propres découvertes & obſervations. Cette première partie préſente d'abord les connoiſſances préliminaires à l'étude de la chimie: l'auteur y traite enſuite de quelques principes ou élémens communs; des ſecours qu'une chaleur moderée offre pour faire l'analyſe des ſubſtances végétales & animales; enfin il y eſt queſtion des terres & des acides minéraux, comme auſſi de leur combinaiſon dans les ſels neutres. M. *Gren* croit que l'air déphlogiſtiqué eſt de l'eau très-pure, transformée en air par la grande quantité de matière de la chaleur qui lui eſt unie.

Chimical eſſays, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſais chimiques; par R. WATSON, doct. en théologie, membre de la Société royale de Londres, profeſſeur royal en théologie dans l'univerſité de Cambridge, Vol. V, in-12. A Londres, chez* Evans, 1787.

25. On ſait que l'auteur de ces eſſais a condamné aux flammes (*a*) tous les manuſcrits relatifs à la chimie qui lui reſtoient après la publi-

(*a*) *Voyez* Journ. de médec, *tom.* lxviij, *pag.* 175.

cation de ſon quatrième volume ; dans le cinquième, qu'il vient de donner, on trouve des diſſertations qui ont déja paru dans les tranſactions philoſophiques ; mais comme tout le monde ne ſauroit s'en procurer la collection, les chimiſtes recevront avec plaiſir ce nouveau volume.

Les Mémoires qu'il renferme ſont, 1°. ſur les eaux ſulfureuſes de Harrogate. Ce morceau eſt inſéré dans le ſoixante-ſeizième volume des *Tranſactions philoſophiques*.

2°. Expériences & obſervations ſur divers phénomènes que préſente la ſolution des ſels. Soixantième *vol.* des *Tranſ. philoſoph.*

3°. Eſſai ſur les ſujets de la chimie & ſur leur diviſion générale. Il y a environ vingt ans que cet eſſai a été compoſé. L'auteur l'a fait imprimer & tirer à un petit nombre d'exemplaires, uniquement deſtinés à des préſens. Bien que le principal objet de ce Mémoire ſoit la chimie, il contient néanmoins en même temps des conſidérations très-profondes ſur l'hiſtoire naturelle, & M. *Watſon* y examine avec beaucoup de diſcernement les caractères diſtinctifs des ſubſtances des divers règnes de la nature. Il indique les difficultés qui exiſtent encore, malgré les efforts de pluſieurs naturaliſtes, pour fixer les limites du règne végétal & du règne animal. Il rejette les caractères empruntés de la *forme* & du *mouvement ſpontané*, & obſerve qu'en ſubſtituant à leur place la *perception*, il reſte encore un grand nombre d'exceptions à faire. Il faut lire dans l'ouvrage même les raiſons chimiques, phyſiques & métaphyſiques très-nombreuſes & très-preſſantes qu'il rapporte pour rendre vraiſemblable la ſuppoſition que *les végétaux ſont*

doués de la faculté de sentir. Il nous est impossible de les traduire toutes, & leur concision aussi-bien que leur liaison empêchent de les abréger. Nous sommes très-persuadés que les naturalistes qui les liront, apprendront à apprécier les défauts, ainsi que les perfections des divers systêmes, & applaudiront à la pénétration de l'auteur.

4°. Remarques sur les effets du froid du mois de février 1771, publiées dans les *Transactions philosophiques*, pour la même année.

5°. Relation des expériences faites avec un thermomètre dont le bulbe étoit peint en noir, & qu'on avoit exposé aux rayons directs du soleil: publiée dans les *Transactions philosophiques*, pour l'année 1773.

6°. Plan d'un cours de chimie, imprimé à Cambridge en 1771. Ce manuel peut encore servir aujourd'hui, en y ajoutant seulement les nouvelles découvertes qui ont été faites depuis sa publication. La méthode que l'auteur a suivie, est bonne, & propre aux leçons académiques.

7°. *Institutiones metallurgicæ.* Cet opuscule, le seul que M. *Watson* ait écrit en latin, a été imprimé à Cambridge en 1768, pour servir à un cours de métallurgie. Il est en forme aphoristique.

Dissertatio sistens observationes & experimenta circa genesin aëris fixi & phlogisticati; auct. FR. A. C. GREN, &c.; *in-8°. de 100 pag. A Halle, de l'im-*

primerie de la maiſon des orphelins, 1786.

26. L'expoſé des doctrines & des travaux de *Prieſtley*, *Scheele*, *Bergman*, *Landriani*, *Lavoiſier*, *Kirwan*, *de la Métherie*, &c. relatif au ſujet qui occupe notre auteur, le conduit à l'examen de leurs ſentimens, & aux détails des expériences qu'il a faites pour ſe procurer des données, qui puiſſent mettre à portée de prononcer avec connoiſſance de cauſe, & pour en déduire les concluſions qui en découlent naturellement.

M. *Gren* a obſervé que l'air fixe ne s'engendre pas dans les procédés phlogiſtiques; il n'en a point obtenu par la combuſtion du phoſphore, du ſoufre, de l'air inflammable métallique; par la combinaiſon de l'air déphlogiſtiqué avec l'air nitreux, des chaux métalliques au moment de la calcination; par les ſecouſſes dans l'air déphlogiſtiqué d'un amalgame de plomb & de mercure, &c.

L'auteur eſt perſuadé que cet air préexiſte, ſoit formellement, ſoit matériellement dans tous les corps, dont on peut le dégager, enſorte qu'il n'y a rien d'étonnant qu'il rompe ſes entraves dans la combuſtion. Il penſe que l'air inflammable végétal n'eſt que l'huile empyreumatique en forme d'air; ce qui explique pourquoi il donne de l'air fixe dans ſa combuſtion. Comme l'eſprit-de-vin contient de l'acide ſaccharin, il doit également fournir de l'air fixe. L'auteur a obtenu, de la manganèſe, de l'air déphlogiſtiqué, ſoit qu'il l'exposât au feu, ſeule ou unie avec du plomb & du zinc; & de l'air fixe

en la precipitant des acides, au moyen d'un alkali gazeux. L'air fixe, ſuivant M. *Gren*, ne ſe trouve qu'accidentellement dans l'atmoſphère, & ne ſe forme ni avec la matière de la chaleur, ni avec le phlogiſtique de l'air du feu.

On trouve enſuite les argumens en faveur du phlogiſtique, & les moyens d'expliquer les phénomènes qui ont paru s'oppoſer directement à l'admiſſion de ce principe. Mais nous ſerions obligés de nous trop étendre, ſi nous devions ſuivre l'auteur dans ces diſcuſſions. Nous invitons à les lire dans l'ouvrage même.

Extrait d'une Lettre de M. INGENHOUZ, médecin du Corps de l'Empereur-Roi, membre de la Société royale de Londres, de la Société philoſophique américaine de Philadelphie, &c. &c. à M. MOLITOR, profeſſeur de chimie à Mayence, au ſujet de l'influence de l'électricité atmoſphérique ſur les végétaux.

27. Cette lettre ſe trouve dans le Journal de phyſique, mai 1788; & quelque intéreſſante qu'elle ſoit pour les ſciences, les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas de la rapporter toute entière; nous nous contenterons d'en préſenter la ſubſtance, & de rapporter quelques-unes des expériences qui en ſont la baſe.

M. *Ingenhouz*, ſi célèbre par les brillantes expériences qu'il a publiées ſur les végétaux, ſur la propriété qu'ils ont d'améliorer l'air quand ils ſont au ſoleil, & de le corrompre la nuit & quand ils ſont à l'ombre, croyoit, comme tous

les phyſiciens, à celle qu'on ſupposoit à la matière électrique, d'accélérer la végétation. Des expériences publiées de toutes parts pour la confirmer, des ouvrages couronnés par des académies, où cette force accélératrice du fluide électrique dans la végétation, étoit établie comme un principe, ſembloient ne plus laiſſer aucun doute ſur cela. Il a fallu que M. *Ingenhouz* portât ſon regard pénétrant ſur cet objet, pour réduire à ſa juſte valeur le ſentiment des ſavans à cet égard.

En 1781, il plaça quelques jonquilles & quelques hyacinthes ſur un iſoloire, & en les tenant conſtament électriſées; il en mit d'autres à quelque diſtance, ſans les électriſer. Il n'aperçut aucune différence dans la croiſſance de ces diverſes plantes. Il commença à douter de la propriété qu'on attribue, & qu'il attribuoit lui-même à l'électricité. Les doutes que cet eſſai lui donna, le portèrent à répéter ſon expérience en 1782 & en 1783. Le réſultat fut toujours le même. Comme les plantes bulbeuſes croiſſent d'une manière peu uniforme, & que la cauſe de leurs progrès eſt difficile à déterminer, il employa des graines de moutarde & de creſſon; il varia de différentes manières la façon de tenir les unes conſtamment électriſées, tandis que les autres étoient privées d'électricité. Il trouva toujours que les plantes électriſées, & placées exactement dans les mêmes circonſtances que les autres, ne croiſſoient pas plus rapidement que celles qui ne furent jamais électriſées. Il obſerva cependant que celles qui étoient placées près de la machine électrique, croiſſoient plus vîte que celles qui étoient placées plus près des fenêtres, indépendamment

de la force électrique ; car cette même accélération dans la végétation, avoit toujours lieu, soit qu'il électrisât celles qui étoient placées près des fenêtres, sans électriser celles qui étoient dans le voisinage de la machine électrique, soit qu'il fît tout le contraire ; de sorte qu'il étoit évident que l'électricité n'étoit pour rien dans cet effet. Les plantes électrisées & celles qui ne l'étoient point, ne présentoient aucune différence, lorsque les unes & les autres étoient placées exactement à la même distance des fenêtres ; ce qui lui donna lieu de croire que la lumière étoit la véritable cause des variations qu'offroit la croissance de ces plantes, lorsqu'elles étoient placées à différentes distances des fenêtres : car il a observé qu'autant la lumière est salutaire aux plantes adultes, autant elle est nuisible au développement des semences, & à l'accroissement des plantes très-jeunes. Ainsi il soupçonne que cet effet, auquel on a fait peu d'attention dans les expériences entreprises pour prouver l'influence de l'électricité sur la végétation, a été la source de l'opinion erronée qui s'est établie sur la cause de l'accroissement subit des plantes électrisées.

M. *Ingenhouz* prouve, par une expérience très-simple, les différences remarquables que les divers degrés de la lumière peuvent mettre dans le développement des jeunes plantes. Il plaça deux pots de fleurs sur une table au milieu de sa chambre, de façon qu'ils n'étoient séparés que par un morceau de papier mince, qui se soutenoit droit par la pression des bords de ces pots, & dont l'effet se réduisoit à modérer un peu la vivacité de la lumière pour l'un des deux. Les graines de moutarde semées dans le pot le plus

voisin des fenêtres, germèrent moins promptement que celles qui étoient semées dans le pot caché derrière le morceau de papier ; & la différence fut si grande, qu'elle frappa tous ceux qui furent témoins de l'expérience.

M. *Ingenhouz* a répété l'expérience du sénateur *Quirini*, rapportée dans l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon*. On sait que ce sénateur fit planter des jasmins contigus à la chaîne d'un conducteur, pour éprouver l'influence de l'électricité sur leur végétation. On dit que ces jasmins, au bout de deux ans, se sont élevés a la hauteur de trente-deux pieds, tandis que d'autres jasmins, cultivés avec le même soin, mais dépourvus du secours du conducteur, ont à peine acquis, dans le même espace de temps, quatre pieds de hauteur. M. *Ingenhouz* n'a jamais pu apercevoir aucune différence entre l'accroissement des arbres qu'il a munis d'un conducteur & l'accroissement de ceux qui n'en avoient point. Les expériences de M. *Ingenhouz* doivent apprendre à être réservé dans le jugement qu'on porte sur la cause d'un effet même inconteste-ble; car il est bien difficile d'abord que des jasmins qu'on plante dans l'intention de confirmer un système, ne croissent pas à vue d'œil. Les pieds de jasmin qui ont tant crû, pouvoient être plus sains, plus robustes que ceux qui n'ont obtenu que peu de croissance; leur situation par rapport au terrain & par rapport au soleil, a pu être plus favorable. Enfin beaucoup d'autres causes inconnues ont pu influer sur le développement rapide de ces jasmins. C'est cependant avec des expériences si incertaines, qu'on bâtit des systêmes, en vertu desquels on veut, ou fertiliser les champs avec quelques pointes de

fer, ou diſſiper toutes les maladies auxquelles l'humanité eſt ſujette, comme avec une baguette magique. L'homme ſage, comme M. *Ingenhouz*, laiſſe ces amuſemens puérils aux hommes auxquels il ne faut que de nouvelles ſenſations; il obſerve la nature ſans prévention, & ſe trouve fort heureux lorſqu'il eſt parvenu à douter.

Forſag til en Iſlandsk natur hiſtorie, med askillige oekonomiske ſamt andere Anmerknungen : *Eſſais d'une hiſtoire naturelle d'Iſlande, avec des remarques ſur l'économie & ſur d'autres objets; par M. MOHR. A Copenhague; & ſe trouve à Strasbourg, dans la librairie académique*, 1786; *grand in-8°. de 413 pages, avec des planches.*

28. M. *Mohr*, chargé de chercher en Iſlande de la terre à porcelaine, pour la fabrique royale de Copenhague, la chambre des finances lui recommanda d'obſerver, dans cette iſle, tout ce qui auroit rapport à l'économie champêtre, & à l'hiſtoire naturelle. Telles ſont les circonſtances qui ont produit cet eſſai, dans lequel on fait connoître une partie des animaux, des végétaux, des minéraux de l'Iſlande, rangés dans un ordre méthodique. M. *Mohr* joint à ſes deſcriptions un extrait de ſon journal de voyages. La chambre des finances lui a accordé une gratification pour faire les frais de l'impreſſion, & le récompenſer du ſuccès de ſon travail.

Collectanea

Collectanea ad botanicam, chemiam & hiſtoriam naturalem ſpectantia : *Recueil concernant la botanique, la chimie & l'hiſtoire naturelle ; par M. JACQUIN, profeſſeur de botanique. A Vienne, chez* Wappler ; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1786 ; *in-4°. de 386 pag. avec vingt-deux planches de figures enluminées. Prix 48 liv.*

29. Cette collection précieuſe eſt la ſuite des *Mélanges d'Autriche*, du même auteur. Elle renferme ſix Mémoires.

1°. Sur le celtique baldrien, qui eſt très-bien deſſiné.

2°. Réponſe à quelques accuſations mal fondées de M. *Crantz*, profeſſeur à Vienne.

3°. L'auteur rectifie quelques erreurs botaniques ; il y complette non-ſeulement l'hiſtoire naturelle de pluſieurs plantes connues, mais il décrit auſſi très-exactement pluſieurs eſpèces qui ne l'avoient point été par *Linné*, ni par d'autres botaniſtes. Le genre des *ſida*, *caſſia*, *plantago*, *ſolanum*, *dolichos*, *euphorbia*, *orchis*, *ciſtus*, *geranium*, *paſſiflora*, *ſalvia*, *ſiſymbrium*, eſt enrichi de nouvelles eſpèces & d'obſervations particulières.

4°. Supplément aux plantes de la Carinthie, par M. *Wulfen*, chanoine : l'on trouve ici pluſieurs végétaux inconnus. C'eſt à cet amateur & à M. *Jacquin*, que nous devons la connoiſ-

ſance de la *ſwertia carinthiaca*, de *l'anemone fragifera*, de la *chenalia tricolor*, de la *pedicularis roſea*, du *lichen ſarcoïdes*. M. *Jacquin* a rendu hommage à M. le *Chanoine de Wulfen*, en donnant ſon nom à une plante qui forme un nouveau genre : *wulfenia carinthiaca.*

5°. Obſervations ſur une matière verte, qui ſe trouve dans les conduits & les réſervoirs des eaux & bains de Toeplitz, en Carinthie.

6°. M. *Jacquin* parle de ſes excurſions botaniques. Il a trouvé de la vigne ſauvage avec des raiſins très-âcres, à l'embouchure du Danube ; ce qui toutefois ne prouve pas que la vigne ſoit originaire de ces lieux.

Vermium inteſtinalium brevis expoſitio ſecunda, auctore PAULO CHRISTIANO FRID. WERNERO, proſectore olim in theatro anatomico lipſienſi, poſt mortem auctoris edita & animadverſionibus atque tabulis æneis II. Aucta à JOAN. LEONHARDO FISCHER, phil. doct. & in theatro anatomico Lipſienſi proſectore, cum tabulis IV ad naturam pictis : *Deuxième courte expoſition des vers inteſtinaux ; par* PAUL-CHRÉTIEN-FRÉD. *WERNER, &c. A Leipſick, chez* Cruſius ; *à Strasbourg, dans la librairie académique ; & ſe*

trouve auſſi dans la même ville, chez Amand Kœnig, 1787; *in-8°. de 96 p.*

30. Nous avons donné une notice de la première expoſition ſur les vers inteſtinaux, par *Werner*, dans le *tom.* lxj, *pag.* 646 du Journal de médecine.

On trouve dans cette ſeconde expoſition un grand nombre d'obſervations importantes, dont quelques-unes ſont abſolument nouvelles.

Werner ajoute à ſon ouvrage un examen impartial des vermifuges les plus énergiques, & les moyens les plus ſalutaires pour expulſer du corps humain ces dangereux ennemis.

M. *Léonard Jean Fiſcher*, qui remplace notre auteur pour la profection anatomique du théâtre de Leipſick, a non-ſeulement veillé à l'édition de cette expoſition, mais il l'a encore enrichie de nouvelles remarques, figures & additions.

JOH. CHRIST. FABRICII, Hiſt. nat. œcon. & cameral. P. P. O. Soc. Hafn. Norw. Lund. Petrop. œcon. & Pariſ. agricult. membr. mantiſſa inſectorum ſiſtens ſpecies nuper detectas, adjectis ſynonymis, obſervationibus, deſcriptionibus, emendationibus: *Supplément aux inſectes, contenant les eſpèces nouvellement découvertes; par M.* JEAN-CHRÉTIEN FABRICIUS, *&c.*

Tome II. A Copenhague, chez Proft; *& à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787; *in-8°. de 382. pag.*

31. Nous avons fait connoître le premier volume de cette *Mantiſſa* entomologique, dans le Journal de médecine, *tom.* lxxiij, *pag.* 162.

Huit claſſes forment le ſyſtême des inſectes de M. *Fabricius;* le volume que nous annonçons en contient trois, & une *appendice.*

L'auteur, en correſpondance avec beaucoup de perſonnes qui s'occupent particulièrement des inſectès, en Suède, en Danemarck, en Chine, à Caïenne, en Afrique, en Eſpagne, en Barbarie, en Allemagne, en a reçu des genres & des eſpèces nouvellement découverts avec leur hiſtoire naturelle.

Entr'autres eſpèces entomolgiques nouvelles, dont il eſt fait mention dans l'appendice, on trouve le ſcarabée gazelle, le ſpéride jaune & l'ichneumon comprimé de Suède; l'hiſpe denté; la coccinelle à douze taches, & la caſſide cuivre de la Caïenne; le charançon à bec fauve de Scanie; la phalène corneille de l'Amérique ſeptentrionale, & la punaiſe ferrugineuſe de Suède.

Les noms génériques & triviaux de chaque inſecte, ſont ſuivis de la phraſe deſcriptive & de la ſynonymie, lorſque l'inſecte porte pluſieurs noms, l'indication des contrées où il naît, avec l'expoſition de ſa forme extérieure

Ce livre eſt recherché des naturaliſtes, & mérite de l'être.

Amerikaniſche gewæchs nach LINNÆISCHER ordnung. *C'eſt-à-dire, Plantes américaines d'après l'ordre de LINNÉ. A Nuremberg, chez* Raſpe; *à Straſbourg, dans la librairie académique*, 1786-1787; *in-fol.*

32. Ce Recueil, bien connu en Allemagne, mais très-peu en France, renferme déja cent-cinquante plantes, qui terminent la neuvième claſſe du chevalier de *Linné.*

En 1763, le ſavant botaniſte autrichien, M. *Jacquin*, offrit aux curieux ſes *ſelectarum ſtirpium americanarum hiſtoria*, 2 vol. *in-folio.* C'eſt ce précieux ouvrage qu'il fait reparoître aujourd'hui en allemand.

Quoique l'auteur n'ait pu que glaner après les grands botaniſtes *Plumier*, *Sloane* & *Brown*, qui avoient voyagé & fait connoître la plus grande partie des végétaux de l'Amérique, il eſt parvenu, par ſes vaſtes connoiſſances & ſes grandes recherches, à publier quatre cent cinquante nouvelles plantes, qu'il a recueillies lui-même pendant les quatre années qu'il a réſidé en Amérique; il les a deſſinées avec le plus grand ſoin.

L'édition de Vienne, publiée en 1763, étant épuiſée, il préſide aujourd'hui à celle qui fait l'objet de cette notice.

M. *Jacquin* a un fils qui marche ſur les traces de ſon père, dans la carrière de la botanique.

Hiſtoria ſalicum, *&c.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire des ſaules, enrichie de planches; par* GEORGE-FRANÇ. HOFFMANN: *Faſcicule quatrième. A Leipſick, chez* Cruſius; *ſe trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *& à la librairie académique, 1787, in-fol.*

33. Ce cahier complette le premier volume de l'hiſtoire des ſaules; il ne contient que 76 pages. Ce dernier faſcicule ne renferme que le *ſaule myrtille*, & le *ſaule herbacé*.

Le *ſaule myrtille* naît ſpontanément ſur les Alpes de la Laponie, de la Suiſſe, de l'Allemagne & de l'Italie. Il fleurit en juin, & ſes capſules ſont mûres dans le même mois.

Le *ſaule herbacé* offre un excellent fourrage au cheval & au bétail. On le trouve dans les Alpes de la Laponie, de la Suiſſe & de l'Allemagne. Sa fleur paroît en juillet & août; ſes capſules ſont mûres pendant les mêmes mois.

Après les noms latins, on trouve les dénominations allemandes, angloiſes, norwégiennes & lapones.

Ce premier volume ne préſente l'hiſtoire naturelle que de douze ſaules (*a*). Nous invitons M. *Hoffmann* à continuer ce travail.

(*a*) Les faſcicules j & ij ont été annoncées, *p.* 174, du *tom.* lxvij de ce Journal; & le iij, *pag.* 549, du *tom.* lxx.

Mémoires couronnés en l'année 1786, par l'Académie des ſciences, belles-lettres & arts de Lyon, ſur l'utilité des lichens dans la médecine & dans les arts; par MM. HOFFMANN, D. M. AMOREUX fils, D. M. & WILLEMET, profeſſeur de chimie & de botanique. A Lyon, chez Pieſtre & de la Mollière; *à Nancy, chez* Matthieu, 1787; *in-8°. avec des planches enluminées.*

34. On trouve d'abord le compte que M. *Gilibert* a rendu, dans la ſéance de l'Académie, des Mémoires couronnés contenus dans ce volume. Il fut précédé par un diſcours ſur les progrès de l'Hiſtoire naturelle, & ſur les malheurs qui ſemblent attachés aux travaux des naturaliſtes. Il eſt ſemé d'anecdotes & de traits hiſtoriques, qu'on lit avec plaiſir. M. *Gilibert*, directeur de cette Société, s'eſt propoſé de montrer dans ce diſcours, que l'étude de l'Hiſtoire naturelle a ſes peines & ſes déſagrémens; ce qu'il prouve par des faits & des exemples.

1°. *Linné*, dans ſa jeuneſſe, avoit trouvé, à Upſal ſa patrie, des amis & des protecteurs; après une longue abſence & des voyages, il y revint dans un âge mûr, avec une réputation faite; il ne trouva que des envieux & des ennemis. Ayant voulu ouvrir un cours d'Hiſtoire naturelle, un jeune médecin, *Rozen* de Roſen-

ſtein, lui fit défendre de continuer ſes leçons, ſous prétexte que les ſeuls docteurs aggrégés à l'Univerſité, pouvoient enſeigner. Ce coup terraſſa *Linné* : il a depuis avoué à ſes amis, que dans le cours de ſes adverſités, rien ne l'avoit tant affligé que ce décret de la Faculté d'Upſal. Avec le temps, il obtint une chaire de médecine dans l'Univerſité. On devoit croire que le bonheur accompagneroit *Linné* dans cette nouvelle carrière. *Wallerius*, ſon émule en minéralogie, le jugeoit ſouvent avec rigueur. On lui ſuſcitoit des ennemis dans toutes les Univerſités. *Siegesbeck*, à Pétersbourg, ſe fit un plaiſir cruel d'examiner ſon ſyſtême de botanique avec plus d'amertume que de raiſon. *Heiſter*, bon anatomiſte, grand chirurgien & médecin célèbre, aſpiroit, à Jena, à la gloire de botaniſte conſommé; il crut ſe donner un nouvel éclat, en cenſurant avec fiel, la méthode & les principes de *Linné*. *Ludwig*, à Leipſick, ne le ménageoit point en chaire. *Haller*, irrité par de faux rapports, menaçoit le naturaliſte ſuédois de ſa redoutable cenſure : il fallut que *Linné* s'abaissât juſqu'à demander grace par trois lettres que *Haller* a eu la vanité ou la foibleſſe de publier vingt ans après. Dans les écoles du midi de la France, on reſpectoit *Linné*, mais à Paris, on lançoit des ſarcaſmes ſur le ſyſtême ſexuel. L'éloquent hiſtorien de la nature, dit M. *Gilibert*, ne laiſſoit échapper aucune occaſion de jeter le vernis du mépris, & ſur *Linné* & ſur ſes principes; cependant, quoique très-ſenſible à la cenſure, *Linné* eut le courage de profiter toute ſa vie du conſeil que lui donna le grand *Boerhave*, de garder un profond ſilence ſur toutes les critiques de ſes ouvrages;

mais ſon amour-propre n'en étoit pas moins bleſſé : il ne ſupportoit qu'avec la plus vive douleur, les traits de tant de critiques amères. M. *Adanſon* lui parut n'avoir compoſé la préface des familles des plantes, que pour déprimer à chaque page ſes travaux & ſes principes. Enfin, victime d'un pénible travail trop longtemps ſoutenu, il ſe vit privé ſucceſſivement de toutes les facultés intellectuelles. *Linné*, la dernière année de ſa vie, n'étoit plus qu'un être végétant; ſa mémoire s'étoit tellement affoiblie quelques années avant ſa mort, que ſouvent il ne ſe rappeloit pas les objets les plus vulgaires.

Ainſi finit ce grand botaniſte, dont le ſyſtême eſt actuellement admiré, étudié, ſuivi & imité par tous les botaniſtes de l'Europe. M. *Gilibert* élève un trophée digne de cet homme immortel : il fait imprimer à Lyon une édition de ſes ouvrages.

2°. *Tournefort* fut attaqué par les Miquelets, en herboriſant ſur les crêtes des Pyrénées.

3°. Le père *Plumier*, après avoir parcouru deux fois l'Amérique, après avoir enrichi la ſcience botanique de pluſieurs genres, d'une multitude d'eſpèces, ſuccombe, des ſuites de ſes pénibles voyages, à une inflammation de poitrine.

3°. *Joſeph de Juſſieu*, envoyé au Pérou par ordre de *Louis XV*, excite la jalouſie de quelques Eſpagnols, qui, après avoir pluſieurs fois attenté à ſa vie, le font ſuccomber ſous l'effet d'un poiſon terrible, qui lui ôte ſes facultés intellectuelles. M. *Gilibert* l'a vu ſemblable à un être végétant, n'ayant pas même le ſouvenir de ſon voyage.

5°. Le célèbre *Commerſon*, dont le génie ardent lui faiſoit braver tous les périls, après avoir recueilli les productions du globe entier, va périr en Aſie, ſans avoir la conſolation de publier ſes découvertes.

6°. M. *Dombei*, dont on ne ſauroit trop admirer l'aménité réunie avec de grands talens, après avoir été pluſieurs années à parcourir le Pérou, revient en Europe avec plus de ſix cents eſpèces qu'il avoit découvertes; mais trois fois attaqué par l'envie, il préſentoit en arrivant à ſes amis alarmées, l'image de la ſanté la plus délabrée.

7°. *L'Écluſe*, le père de la ſaine botanique dans le ſeizième ſiècle, en traverſant les Pyrénées, ſe caſſa un bras, quelques années après il ſe fractura la jambe. Sans être ébranlé par ces accidens, il entreprend, ſur les Alpes du Tirol, un troiſième voyage, dans lequel ayant été précipité ſur des rochers, il ſe caſſe la cuiſſe, & demeure paralytique le reſte de ſes jours.

8°. *Séguier*, qui nous a donné la *Flore de Vérone* & des montagnes voiſines, n'échappa à la mort que par un ſtratagême; pendant ſes excurſions botaniques, les bergers de ces contrées avoient réſolu de le jeter au fond des précipices.

9°. *Gmelin* fut tué par les Tartares, en parcourant les montagnes de Sibérie & le mont Altaï.

10°. *Pollich*, à qui nous devons l'excellente hiſtoire des plantes du Palatinat, en traverſant les marais de cette contrée, y contracta une fièvre qui le conduiſit au tombeau.

11°. Le comte de *Mattusska*, qui nous a fourni la Flore de la Siléſie, puiſa ſur les montagnes de ce pays, les germes d'une affection de poitrine qui le ravit prématurément à ſes amis, à la république des ſciences & des lettres.

12°. *Scheuchzer*, après avoir ſouvent eſcaladé les plus hautes crêtes des Alpes, en y retournant pour vérifier ſes obſervations ſur un tronc d'arbre pétrifié, eſt attaqué d'un crachement de ſang, qui l'emporte à l'âge le plus vigoureux.

13°. *Pona*, dans le ſeizième ſiècle, faillit à à être tué par les bergers, en herboriſant ſur le mont Baldo, près de Vérone.

14°. *Haſſelquiſt*, élève de *Linné*, ſe décide à parcourir l'Egypte & la Paleſtine, pays encore preſque inconnus des naturaliſtes. Dans un ſéjour de quelques années, il détermine toutes les eſpèces qui fourniſſent les plus précieux médicamens qui nous viennent de ces contrées. C'eſt par ſes ſoins que les Flores d'Égypte & de la Paleſtine ſont auſſi avancées que celles d'Europe, rien n'échappe à ſa ſagacité. Mais, hélas! après avoir été pluſieurs fois attaqué par les Barbares, il eſt ſaiſi, en revenant en Europe par la Syrie, de cette maladie qui prive de tout eſpoir le malheureux qu'elle attaque, & lui laiſſe juſqu'au dernier ſoupir le ſentiment de ſes maux: *Haſſelquiſt* mourut phthiſique à trente-ſept ans.

13°. Combien de fois M. le docteur *Sparmann*, Suédois, qui vient de nous donner un charmant voyage au Cap de Bonne-Eſpérance, n'a-t-il pas couru riſque d'être la proie des bêtes féroces?

16°. M. *Sonini* de Manoncour, Lorrain, qui revient de la baſſe-Égypte, où il a obſervé, par ordre du roi, les diverſes productions rares des trois règnes de la nature, a été deux à trois fois battu, volé & dépouillé par les Barbares de cette contrée.

17°. Le docteur *Steller*, Ruſſe, parcourt le Kamſchatka par ordre de la *Czarine*; il y meurt en botaniſant.

18°. De trente ſavans Suédois & Danois, trois ſeulement ont revu leur patrie; tous les autres ſont morts encore très-jeunes.

Nous pourrions groſſir cette liſte des martyrs de l'Hiſtoire naturelle, mais il faut donner une idée des trois Mémoires couronnés.

L'Académie de Lyon avoit propoſé pour ſujet, *de déterminer quelles ſont les eſpèces de* lichens *que l'on peut rendre utiles aux arts & à la médecine.*

De pluſieurs Mémoires envoyés au concours, trois ont particulièrement fixé l'attention des commiſſaires. Je vais en peu de mots, dit M. *Gilibert*, en faire l'analyſe, afin que le public ſoit informé des principes d'après leſquels l'Académie a porté ſon jugement.

« Le Mémoire coté n°. 2, portant pour épigraphe: »

« De l'aurore au couchant parcourons l'univers,
« Tous les divers climats ont des *lichens* divers ».

« a pour titre: *Lichénographie économique, ou Hiſtoire des Lichens utiles dans la médecine & les arts* ».

« L'auteur, dans une courte introduction, remarque que le genre des lichens eſt encore aſſez mal déterminé; que ſes eſpèces ſont in-

certaines ; que les auteurs, ou les ont trop multipliées, ou les ont trop réduites. Il propoſe quelques vues générales ſur leur utilité dans les arts, la médecine & l'économie ».

« Après ces préliminaires, l'auteur paſſe à l'énumération des lichens recommandables par quelque utilité, ou réelle ou aperçue. Sa nomenclature pour chaque eſpèce, ſe réduit au nom françois, au nom générique & ſpécifique du chevalier *Linné*, à la phraſe de *Dillen*, & à quelques citations des anciens, pour les eſpèces les plus vulgaires. Immédiatement après cette nomenclature, il propoſe en françois les attributs que les plus célèbres botaniſtes ont iſolés pour caractériſer leurs eſpèces, ce qui équivaut à une courte deſcription : ſuivent les propriétés dans les arts & la médecine. Ici l'auteur a puiſé dans les ſources les plus pures ; ſes aſſertions médicinales préſentent avec diſcernement le certain, l'arbitraire & le douteux. Quant aux uſages pour les arts, on trouve dans ce Mémoire quelques vues & quelques expériences intéreſſantes ; auſſi les commiſſaires, en jugeant l'enſemble du travail, l'ont conſidéré comme un bon traité, qui offroit avec netteté & préciſion, ce que l'on connoît de plus poſitif ſur les lichens : c'eſt ce qui a déterminé l'Académie à accorder à ce Mémoire l'*acceſſit*. L'auteur eſt M. *Willemet* père, démonſtrateur de botanique à Nanci, &c., déja avantageuſement connu de l'Académie par un Mémoire ſur les médicamens indigènes, qui a remporté le prix en 1776 ».

« Le Mémoire n°. 3, porte pour titre : *Recherches & expériences ſur les diverſes eſpèces de lichens, dont on peut faire uſage en médecine &*

dans les arts. L'épigraphe eſt tirée du ſeptième volume des *aménités académiques de* Linné».

« Que l'on n'oſe donc plus dire déſormais que » ceux qui examinent des mouſſes & des inſe- » ctes, perdent leur temps, ſe livrent à une oiſi- » veté honteuſe ; car ces hommes qui nous » paroiſſent oiſifs, en contemplant utilement » les œuvres de la création, ſavent en tirer » parti pour l'avantage de la ſociété. »

« En général, continue M. *Gilibert*, le plan de ce Mémoire eſt bien conçu ; l'auteur eſt maître de ſon ſujet ; les vues ingénieuſes & quelquefois neuves qu'il a répandues ſur pluſieurs objets, une critique ſage & impartiale, un ſtyle clair, méthodique & même orné, rendent la lecture de cet eſſai très-agréable ».

« Il a diviſé ſa matière, relativement à l'utilité des ſubſtances dont il avoit à parler. Dans la première partie, il expoſe les propriétés médicinales des lichens, après avoir rapporté pour chaque eſpèce les noms françois, générique & trivial, les noms latins & la phraſe de *Linne*, quelques ſynonymes anciens ; il fait connoître la forme, la diſpoſition, la ſaveur, l'odeur de chaque eſpèce, & ſon application au traitement des maladies Cette partie a paru rédigée d'après les principes d'une philoſophie médicale, ſage, quoique hardie : l'auteur ne ſe laiſſe point entraîner par les préjugés, il ne prononce que ſur des obſervations puiſées dans les meilleures ſources C'eſt ſur ce plan qu'il expoſe les propriétés médicinales de treize eſpèces de lichens ».

« Dans l'article des *uſages économiques*, l'au-

teur, après avoir annoncé que l'on pouvoit employer pluſieurs lichens à former des emballages, des couchettes, &c., traite du lichen des rennes ».

« Le dernier objet préſente les lichens utiles pour les arts ; il s'étend principalement ſur la parelle d'Auvergne. Cet article eſt bien fait, il offre même une vue intéreſſante. La méthode d'aviver les couleurs des lichens par l'urine putréfiée, eſt déſagréable & même dangereuſe pour les ouvriers. L'auteur propoſe de ſubſtituer, à l'urine humaine, celle des animaux dans les étables, ou l'alkali en liqueur ».

« Vient enſuite l'*orſeille*, qui offre un précis de tout ce que l'on connoît ſur cette ſubſtance colorante, & quelques vues ſur ſes congénères. On auroit déſiré que l'auteur pourſuivît ſon aperçu ſur les moyens de rendre plus ſtables les couleurs fournies par l'orſeille. Tout ce qu'il rapporte des autres lichens, utiles pour les arts, eſt en partie extrait de la Flore de Suède, & de quelques autres ouvrages, entr'autres, de la belle diſſertation de Linné, *plantæ tinctoriæ* : le tout eſt terminé par des aperçus généraux ſur d'autres avantages des lichens ».

« Ce Mémoire contient quelques obſervations neuves & utiles ; il préſente de l'ordre, des vues ingénieuſes, & un ſavant extrait de tout ce qui a été publié ſur les propriétés des lichens ; auſſi l'Académie lui a décerné le ſecond prix. L'auteur eſt M. *Amoreux* fils, de la Société royale de Montpellier, & de pluſieurs autres Académies ; ſavant, qui a déja mérité pluſieurs couronnes académiques, & notamment dans ce Licée, le prix ſur la meilleure méthode de former les haies ».

« Le numéro 4, écrit en latin, *Commentatio de vario lichenum usu*, portant pour épigraphe ce passage de Sénèque : »

» Dans les sciences d'observation, le champ » est inépuisable ; nos successeurs, après » mille siècles, découvriront encore des » choses neuves. »

« L'auteur de cet excellent Mémoire a considéré son sujet sous toutes les faces. La partie botanique, qui annonce un grand maître, est rigoureusement exacte, tant pour l'historique du travail des botanistes sur la famille des lichens, que pour les caractères spécifiques des espèces ; il a présenté non-seulement un tableau des principes chimiques que l'on a retirés des lichens par les menstrues, mais encore le résultat de l'analyse à la violence du feu ».

« Pour annoncer les propriétés spéciales des lichens, comme l'auteur a soumis à ses expériences plusieurs espèces que le chevalier *Linné* n'a point caractérisées, il a suivi la nouvelle distribution méthodique des lichens, publiée dans l'*enumeratio lichenum*, sans annoncer ni indiquer en aucune manière qu'il fût auteur de cet estimable ouvrage. L'auteur convient de la difficulté de déterminer les vraies espèces de ce genre, & il s'en faut de beaucoup qu'il regarde comme tels tous les lichens qu'il propose ».

« Après ces généralités, l'auteur propose les moyens qu'il a employés pour développer le principe colorant des lichens. Cette partie de son travail a fixé d'autant plus l'attention de l'Académie, que les commissaires se sont aperçus que les autres parties renfermées dans le programme, n'avoient pas été négligées ».

« L'usage des lichens en médecine est confirmé par une analyse exacte de tout ce que l'expérience a proposé de plus avéré. L'auteur prononce assez fréquemment d'après ses propres observations sur les assertions des auteurs célèbres qu'il cite ; mais ce qui a paru vraiment précieux dans son travail, & ce qui étend nos connoissances économiques, c'est une suite d'expériences neuves, sur les diverses couleurs que l'on peut espérer des lichens. Le Mémoire est accompagné de soixante & dix-sept échantillons, offrant des couleurs ou nuances toutes fournies par les lichens ».

« Ce Mémoire est écrit avec méthode : sa marche est simple, claire & uniforme. L'auteur paroît posséder éminemment l'art des deux méthodes dans les recherches scientifiques. Sa prémiere partie, toute synthétique, est un résultat lumineux de cette foule de faits énoncés dans la seconde, qui est purement analytique. D'après toutes ces considérations, l'Académie a décerné le premier prix à ce Mémoire. L'auteur est M. *Hoffmann* d'Erlang, très-avantageusement connu des Savans, par deux ouvrages latins, pleins de recherches neuves; son *énumération méthodique des lichens*, & son *Histoire naturelle des saules.* »

Nota. Cette énumération des lichens a été écrite en latin ; elle a pour titre : *Enumeratio lichenum*, &c.... Elle est divisée en trois parties, ou fascicules ; la première, *fasciculus primus*, parut en 1784; la seconde, *fasciculus secundus*, en 1785 ; nous les avons fait connoître dans ce Journal, *tom.* lxvij, *pag.* 177 ; la troisième, *fasciculus tertius*, fut publiée en 1786, lorsque M. *Hoffmann* prit à Erlang le degré de docteur

en médecine : on en trouve une notice dans le *tom.* lxix de notre Journal, *pag.* 365.

Comme les Allemands ont coutume de mettre dans le commerce de la librairie, les thèſes ſoutenues dans les écoles, en changeant ſeulement le frontiſpice, elles ſont regardées par les étrangers comme des diſſertations importantes & curieuſes. On eſt ſouvent trompé; toutes n'ont pas le mérite de celle de M. *Hoffmann;* mais nous avons été induits en erreur par le changement de titre, & nous l'avons annoncée une ſeconde fois, *tom.* lxx, *pag.* 350. C'eſt cette troiſième partie qui forme l'eſſentiel du Mémoire que l'Académie de Lyon vient de couronner ſi juſtement.

PRIX propoſé par la Société royale d'agriculture de la généralité de Lyon.

C'eſt par erreur que quelques Journaux ont annoncé que la Société royale d'agriculture de Lyon avoit propoſé, pour ſujet de prix, de *déterminer les plantes indigènes qui contiennent, dans leurs différentes parties, de l'huile graſſe, &c.*

Cette Société propoſe, pour le concours de 1789, la queſtion ſuivante :

Quelles ſont les plantes qui peuvent être cultivées en France, pour être utilement employées, comme engrais, dans les lieux où les fumiers ne ſont pas ſuffiſans, telle que le lupin, le blé ſarraſin, &c.?

Quels ſont les avantages & les inconvéniens de cette culture?

La Société demande les noms vulgaires, le

nom botanique, & la désignation précise de chaque espèce. Les auteurs en donneront une description succinte. Ils décriront, d'une manière plus détaillée, la culture qui leur convient, & les procédés au moyen desquels on les dispose le plus favorablement à fertiliser la terre. On indiquera la culture particulière des plantes qu'il faut destiner à la production des semences, en déterminant la quantité nécessaire dont il faut se pourvoir. Enfin on désignera les lieux & les climats qui conviennent à chaque espèce, en comparant leurs avantages respectifs.

Le prix est de 300 livres. Les Mémoires ne seront admis au concours que jusqu'au premier septembre 1789. Ils seront adressés, francs de port, à M. l'abbé *de Vitry*, secrétaire perpétuel de la Société royale d'agriculture, rue St. Dominique, ou envoyés directement à M. *Terray*, intendant de Lyon.

PRIX proposé par la Société de Copenhague.

Le 7 décembre dernier, la Société royale des sciences de Copenhague, adjugea le prix proposé en 1786, pour le meilleur Mémoire sur les plantes qui croissent le long des côtes occidentales de la Jutlande, & dont le Code Danois, liv. 6, chap. 17, art. 29, défend le déracinement ou le dégât sous des peines grièves, à M. *Erich Nissen Viborg*, lecteur au jardin botanique & à l'école vétérinaire. On résolut ensuite de proposer le sujet que nous allons transcrire.

Cum aër atmosphœricus propè tellurem constet ex unâ circiter parte aëris vitalis & tribus

partibus aëris noxii, in quo ſcilicet neque animalia reſpirantia vitam, neque candelæ flammam conſervare queunt, deſideratur hujus aëris noxii examen chemicum, ejuſque habitûs ad alias aëris ſpecies aliaque reagentia chemica, atque nova examinatio exquiſita, nùm hæc aëris portio propter phlogiſton quod vulgò ipſi ineſſe dicitur, cum nitro detonet & in aërem vitalem per detonationem mutetur.

Le prix pour celui qui aura le mieux traité ce ſujet, conſiſte en une médaille d'or de la valeur de 100 écus, argent de Danemarck.

Tous les ſavans, excepté les membres de la Société réſidans à Copenhague, ſont invités à concourir pour ce prix. Leurs Mémoires, écrits en danois, allemand, françois, ou latin, doivent être adreſſés à M. *Jacobi*, ſecrétaire perpétuel de la Société.

Les concurrens ſont priés de ne ſe point faire connoître, mais de mettre une deviſe à la tête du Mémoire, & d'y joindre un billet cacheté, avec la même deviſe, lequel renfermera leur nom & le lieu de leur réſidence.

AVIS concernant un ouvrage annoncé dans le cahier de mai.

Démonſtrations élémentaires de botanique, contenant les principes généraux de cette ſcience, l'explication des termes, les fondemens des méthodes, & les élémens de la phyſique des végétaux; la deſcription des plantes les plus communes, les plus curieuſes, les plus uti-

les, rangées ſuivant la méthode de TOURNEFORT, *& celle du chevalier* LINNÉ; *leurs uſages & leurs propriétés dans les arts, l'économie rurale, dans la médecine humaine & vétérinaire, ainſi qu'une inſtruction ſur la formation d'un herbier, ſur la deſſiccation, la macération, l'infuſion des plantes, &c.* 1787. *Troiſième édition, corrigée & conſidérablement augmentée :* trois gros volum. in-8°. *Prix reliés* 21 *liv. A Lyon, chez* Bruyſet frères; *& ſe vend à Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers* (*).

(*) Ce libraire eſt le ſeul qui ſoit chargé de cet ouvrage, à Paris.

M. *Balin*, ancien chirurgien aux armées, chirurgien herniaire des hôpitaux & priſons de Paris, chirurgien-major de la capitainerie royale des chaſſes de Vincennes & de Livry, reçu au collége royal de chirurgie pour les hernies, demeurant à Paris, place de Grève, au coin de la rue de la Tannerie, au premier, au-deſſus des boutiques du boulanger & du café, vient de faire de nouveaux bandages très-doux, très-légers, & ſupérieurs par leur élaſticité, à ceux qui ont paru juſqu'à ce jour; ils prêtent à tous les mouvemens du corps, & retiennent des deſcentes très-anciennes & très-volumineuſes, ſans gêner les perſonnes qui les portent. Ils ne font pas plus de volume ſur les

hanches que s'il n'y en avoit pas; ils compriment à la volonté de ceux qui les portent, ſans que la hernie s'échappe. Ils conviennent également aux deux ſexes, & leur uſage dans les enfans, guérit parfaitement peu de temps après. On trouve également chez M. *Balin* tous les bandages imaginés juſqu'ici, des ſuſpenſoirs de différentes façons & d'une nouvelle forme, ſans ſous-cuiſſes, pour monter à cheval & chaſſer; des peſſaires pour l'incommodité du ſexe, des urinoires & reſſorts pour les urines involontaires».

«M. *Balin* eſt auteur d'un traité ſur ces maladies, intitulé: *L'art de guérir les hernies ou deſcentes, ouvrage utile aux perſonnes attaquées de ces maladies, & aux médecins & chirurgiens, avec approbation & privilège du roi*, 350 pag., 3 liv., Paris, 1783, qu'on recevra franc de port, par la poſte, dans toutes les villes du royaume, en affranchiſſant l'argent & la lettre d'avis, & d'un extrait du même ouvrage, ayant pour titre: *Manuel des perſonnes attaquées des deſcentes*, qu'il diſtribue gratuitement à ceux qui ſont dans le cas d'en faire uſage».

«Pour ſe procurer ces bandages, il faut envoyer la meſure du corps, priſe ſur les hanches avec un fil, & marquer le côté de la deſcente, ſon volume & ſon ancienneté».

«Meſſieurs les curés & autres perſonnes qui liront cet avis, ſont priés de vouloir bien le communiquer à ceux de leur paroiſſe qu'ils croiront en avoir beſoin, ainſi qu'à MM. les médecins & chirurgiens de leur connoiſſance, tant dans leur ville ou bourg, que dans les lieux voiſins de leur réſidence. Les pauvres ſeront traités humainement, étant approuvés de leurs curés».

N°s 1, 6, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 23, 24, 25, 26, M. GRUNWALD.

2, 5, 7, 9, 22, 27, M. ROUSSEL.

3, 4, 8, 10, 19, 28, 29, 30, 31, 32, 33, M. WILLEMET.

TABLE.

OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1788, n°. 6. *Topographie médicale de la ville & de l'hôpital de Cliſſon en Bretagne.* Par M. Du Boueix, *méd.* Page 385
Hôpital de Cliſſon, 412
Obſervations ſur le tétanos. Par M. Ramel, *méd.* 417
Réflexions, 429

Obſervation dans laquelle les ſymptômes de phthiſie pulmonaire diſparurent ſubitement, &c. Par M. Charles Holman, *chir.* 449
Obſervat. ſur une ſuppreſſion de ſelles & d'urine, &c. Par M. Iſaac Oliphant, *chir.* 453
Obſervat. ſur un abcès conſidérable à la partie poſterieure du pharynx. Par M. Cerveau, *chir.* 461
Obſerv. ſur deux hernies avec étranglement. Par M. Jean-Pierre Terras, *chir.* 466
Remarques & conſidérations ſur ces deux obſervations, & ſur l'opération de la hernie, 470
Remarques & obſervations ſur l'uſage des calmans dans les hernies, &c. Par le même, 477
Obſerv. ſur un enfant à deux têtes. Par M. de la Vergue, *méd.* 483
Extérieur de l'enfant, 484
Intérieur de l'enfant, 485
Squélète, 487

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1788, 489
Observations météorologiques, 492
Observations météorologiques faites à Lille, 495
Maladies qui ont régné à Lille, 496

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie. 497
Médecine, 509
Chirurgie, 521
Vétérinaire, 524
Physiologie, 525
Hygiène, 534
Matière médicale, 535
Pharmacie, 541
Chimie, 543
Physique, 546
Histoire naturelle, 552
Insectologie. 554
Botanique, 557
Prix proposé par la Société royale d'agriculture de la généralité de Lyon, 570
Prix adjugé par la Soc. royale de Copenhague, 571
Avis concernant un ouvrage annoncé dans le cahier de mai, 572
Autre avis, 575

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de juin 1788. A Paris, ce 24 mai 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.